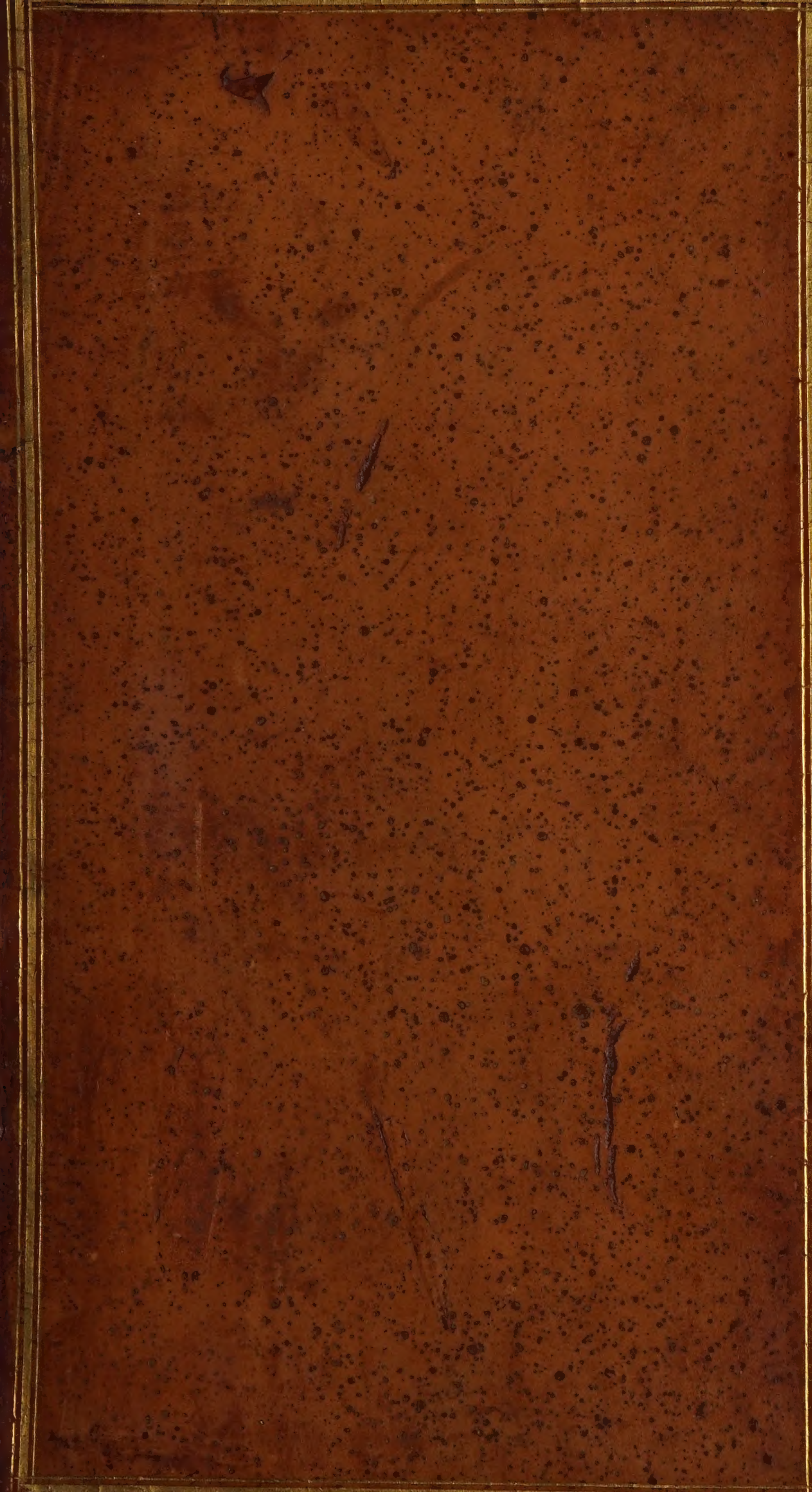
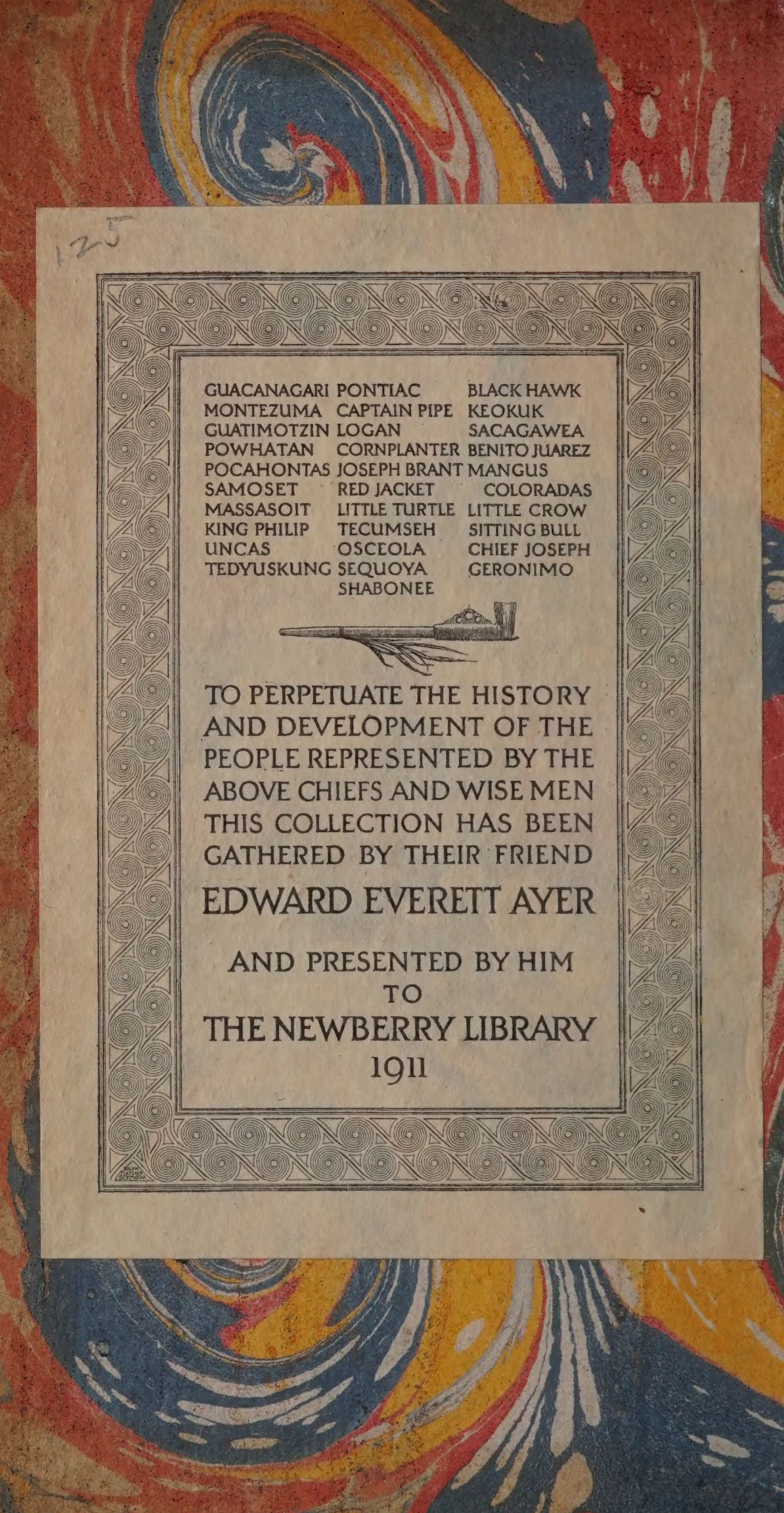



125
GUACANAGARI
MONTEZUMA
GUATIMOTZIN
POWHATAN
POCAHONTAS
SAMOSET
MASSASOIT
KING PHILIP
UNCAS
TEDYUSKUNG
PONTIAC
CAPTAIN PIPE
LOGAN
CORNPLANTER
JOSEPH BRANT
RED JACKET
LITTLE TURTLE
TECUMSEH
OSCEOLA
SEQUOYA
SHABONEE
BLACK HAWK
KEOKUK
SACAGAWEA
BENITO JUAREZ
MANGUS COLORADAS
LITTLE CROW
SITTING BULL
CHIEF JOSEPH
GERONIMO
TO PERPETUATE THE HISTORY AND DEVELOPMENT OF THE PEOPLE REPRESENTED BY THE ABOVE CHIEFS AND WISE MEN THIS COLLECTION HAS BEEN GATHERED BY THEIR FRIEND
EDWARD EVERETT AYER
AND PRESENTED BY HIM
TO
THE NEWBERRY LIBRARY
1911



LETTRES

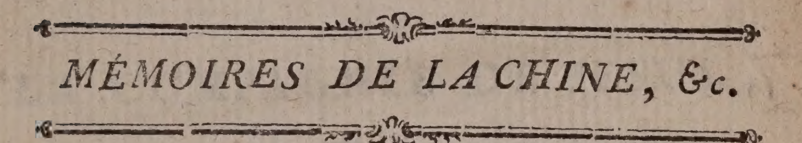
ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.



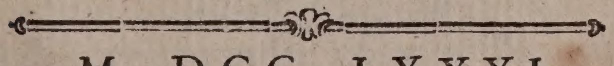
MÉMOIRES DE LA CHINE, &c.

TOME VINGT-DEUXIEME.



A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.



M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



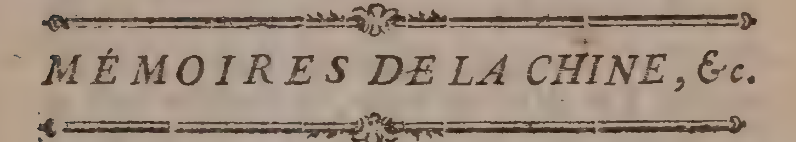
LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE

LA COMPAGNIE DE JESUS.



MÉMOIRES DE LA CHINE, &c.

LETTRE

Du Pere de Mailla, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au R. P. Hervieu, Supérieur Général de la Mission Françoise de la même Compagnie.

A Peking, ce 10 octobre 1731.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Je dois vous rendre compte d'un trait singulier & tout récent de la divine

Providence à l'égard d'un Seigneur Tartare fort connu par les ſervices importans qu'il a rendus à la religion, ſur-tout dans le temps des deux légations apoſtoliques. Je parle de *Ttchao-tchang* ou *Tchao-laoye*, qui fut régénéré dans les eaux du baptême la veille de la fête de la très-ſainte Trinité. Il y avoit longtemps qu'il étoit chrétien dans le cœur, mais des conſidérations humaines avoient toujours reculé le temps de ſa converſion, & dans la triſte ſituation où il ſe trouve maintenant, nous avions tout lieu de craindre que par ſes délais il ne ſe fût rendu indigne d'obtenir une ſi grande grace. Le moyen extraordinaire qui a été heureuſement employé pour le faire entrer dans le chemin du ciel, me fait croire que Dieu uſant de ſes grandes miſéricordes, a voulu récompenſer l'affection avec laquelle il ſe porta toujours à tout ce qui pouvoit favoriſer la religion & les Miſſionnaires.

Tchao laoye, comme vous le ſçavez, mon Révérend Pere, eſt fils d'un des grands du premier ordre, qui étoient à la ſuite de *Chun-tchi*, pere du feu Empereur *Cang-hi*. Comme dans un âge encore tendre, il étoit un des mieux faits de la cour, & qu'il ſe diſtinguoit de tous

les jeunes seigneurs par la beauté de son naturel, par la vivacité de son esprit, par la politesse de ses manieres, & par la sagesse de sa conduite, il fut un de ceux qu'on choisit d'abord pour être élevé avec le jeune Empereur. Ce Prince conçut tant d'estime pour ce jeune seigneur, que durant le cours d'un long régne il ne voulut jamais qu'il s'éloignât de sa personne; il lui donna toute sa confiance, le regardant comme celui de tous ses courtisans qui lui étoit le plus attaché, & en même temps le plus capable de réussir dans les affaires embarrassantes & épineuses du gouvernement.

A la mort de l'Empereur *Cang-hi*, *Yong-tching*, son quatrieme fils & son successeur, se vit à peine placé sur le trône & reconnu de tout l'Empire, que sans attendre la fin des cérémonies de son deuil, il fit arrêter *Tchao-laoye* pour des raisons qu'on ignore encore, & le condamna à porter la cangue (1) à la porte de *Tong-tchi-men* ou porte orientale, qui est éloignée de près d'une lieue de notre église.

(1) Espece de carcan qui est composé de deux ais fort pesans, & échancrés vers le milieu de leur union, où est inséré le col de celui qu'on a condamné à cette peine.

La triſte deſtinée de ce ſeigneur, à laquelle nous n'avions nul lieu de nous attendre, affligea ſenſiblement les Miſſionnaires, dont il étoit l'ami & le protecteur : toute notre attention fut d'imaginer par quel moyen nous pourrions le mettre dans la voie du ſalut, en lui procurant, s'il étoit poſſible, la grace du baptême. Les Jéſuites Portugais qui lui avoient de grandes obligations, lui envoyerent pluſieurs livres qui traitoient des vérités chrétiennes. Quelques-uns de ces livres lui furent remis par les ſoins de ſes parens ou de ſes domeſtiques, qui durant les ſix premieres années de ſa dure priſon avoient la liberté de l'aller voir ; mais la ſcene changea peu après, & un mot échappé à l'Empereur, devint pour le priſonnier la ſource des plus accablantes diſgraces. Ce Prince demanda par haſard ſi *Tchao-laoye* vivoit encore ; cette demande fit croire au gouverneur de Peking que l'Empereur ſouhaitoit d'apprendre la mort du priſonnier, & dans la vue de lui faire ſa cour en ſe conformant à ſes intentions, il défendit de laiſſer approcher perſonne de la priſon, il redoubla la garde, & il ne permit qu'à celui des quatre capitaines de la porte qui ſeroit de quartier, de lui porter

le peu de vivres qu'il ordonna, & qui ſuffiſoit à peine pour un ſeul repas très-léger, enſorte qu'on eſt ſurpris qu'il ne ſoit pas mort de faim. Nous avions perdu toute eſpérance qu'on pût jamais lui administrer le ſaint baptême, tandis que Dieu diſpoſoit de longue main les moyens de lui procurer cette grace.

Joſeph-Tcheou, parent d'un de ces capitaines de la porte, étoit du nombre de quelques zélés congréganiſtes qui nous aident à prêcher la foi aux infideles: il le faiſoit avec force & d'une maniere pathétique. Le fils du capitaine nommé *Siu*, ſe trouva un jour parmi ſes auditeurs; ſon cœur, que la grace preſſoit intérieurement, fut ſi vivement touché, qu'au moment même il prit la réſolution de ſe faire inſtruire des vérités de la foi par celui qui étoit l'inſtrument dont Dieu ſe ſervoit pour opérer ſa converſion; mais comme l'emploi de l'un & de l'autre ne leur permit pas d'y donner tout le temps qu'ils auroient ſouhaité, je ne pus le baptiſer qu'un an après, qui étoit la deuxieme année du régne de l'Empereur *Yong-tching*, & je lui donnai le nom de Joachim.

Le pere du néophyte qui étoit, comme je l'ai dit, l'un des quatre capitaines de

la porte de *Tong-tchi-men*, conſervoit depuis long-temps une extrême averſion pour la religion chrétienne. Auſſi-tôt qu'il eut appris que ſon fils l'avoit embraſſée, il ſe livra aux plus grands tranſports de fureur, & non content de le chaſſer de ſa maiſon, lui, ſa femme & ſes enfans, il jura que ſon fils & *Tcheou*, qui étoit l'auteur de ſa converſion, ne périroient que par ſes mains. En effet, il portoit toujours ſur lui une eſpece de poignard, & déclaroit hautement l'uſage qu'il en vouloit faire.

Joachim *Siu*, effrayé de la violence de ſon pere, en avertit auſſi-tôt Joſeph *Tcheou*, en le priant de ſe tenir ſur ſes gardes : celui-ci, qui eſt un vieux guerrier, loin de ſe laiſſer intimider à une pareille menace, n'en fit que rire. « Croyez-vous, lui dit-il, que ces diſ» cours menaçans me faſſent peur ? peut» il m'arriver un plus grand bonheur que » de perdre la vie pour une ſi bonne » cauſe ? mais raſſurez-vous, votre pere » n'oſeroit même me faire la moindre » inſulte ; n'ayez nulle inquiétude de ce » côté-là, & ne penſez plus qu'à rem» plir fidélement vos devoirs de chré» tien, & à prier le Seigneur qu'il daigne » changer ſon cœur, & qu'il lui faſſe la

» grace de revenir de ses égaremens, &
» d'embrasser une religion qu'il déteste
» sans la connoître ».

Trois ans s'écoulerent sans que l'esprit irrité du capitaine *Siu* se radoucit tant soit peu, ni qu'il voulût permettre à son fils de le voir. Ce fervent néophyte supportant cette dureté avec courage, demandoit sans cesse à Dieu la conversion de son pere, communioit souvent, & ne cessoit de me prier d'offrir le saint sacrifice de l'autel à cette intention.

Sur la fin de la sixieme année du régne de *Yong-tching*, Dieu parut exaucer nos vœux. Le capitaine *Siu*, qui étoit toujours inexorable envers son fils, commença à s'humaniser à l'égard de Joseph *Tcheou*; ils se voyoient de temps en temps, s'entretenoient familiérement, & prenoient même quelquefois des repas ensemble. Peu après nous apprîmes les ordres rigoureux donnés par le gouverneur de Peking pour resserrer plus étroitement *Tchao-laoye*; j'en fus sensiblement affligé, parce qu'il me paroissoit moralement impossible de lui procurer la grace de la régénération spirituelle. Il me vint alors une forte pensée, que je regardai comme une inspiration divine; c'étoit de mettre tout en œuvre pour

convertir le capitaine *Siu*, afin d'employer ensuite son ministere, pour conférer le baptême à cët illustre ami.

Le dimanche suivant, après les exercices ordinaires de piété qui se pratiquent dans la congrégation, je conduisis à ma chambre Joseph *Tcheou* & Xavier *Pan*, deux des plus fervens congréganistes. Je les exhortai à travailler de concert, & avec tout le zèle dont ils étoient capables, à la conversion du capitaine *Siu*, en leur ajoutant que j'avois je ne sçai quel pressentiment que Dieu vouloit se servir de lui pour sa gloire. Joseph *Tcheou* y trouva des difficultés insurmontables, fondées sur la haine implacable qu'il avoit pour le nom chrétien; sur quoi il me fit le détail de la conduite dénaturée qu'il tenoit depuis cinq ans à l'égard de son fils, par la seule raison qu'il avoit embrassé le christianisme; il m'ajouta que rien jusqu'ici n'avoit pu fléchir sa dureté, & qu'au premier mot qu'on lui diroit de la loi chrétienne, il entreroit tout-à-coup en fureur. « La conversion » des pécheurs, lui répondis-je, n'est » pas l'ouvrage des hommes, ils ne sont » que de foibles instrumens dont Dieu » se sert pour changer leur cœur; ayez » confiance dans les mérites infinis de

» Jesus-Christ, & ne vous laissez pas
» vaincre par des difficultés qu'il lui est
» aisé d'applanir. Du reste agissez avec
» prudence, tâchez de gagner son amitié
» & ensuite sa confiance; n'entrez en
» matiere avec lui que dans un moment
» favorable; enfin employez tous les
» moyens qu'un zèle sage & discret
» vous inspirera ».

L'un & l'autre entreprirent cette œuvre de zèle avec une grande prudence; ils rendoient de fréquentes visites au Capitaine, ils alloient au-devant de tout ce qui lui faisoit plaisir; ils l'invitoient chacun à son tour à des repas où tout se passoit avec une grande cordialité, & durant trois mois que cela dura, ils ne lui parloient que de choses qui l'intéressoient, ou qui lui étoient agréables. Enfin quand ils le virent assez bien disposé à leur égard, ils se hasarderent à l'entretenir du peu de fond qu'il y a à faire sur les prospérités mondaines, de la fragilité de la vie, de l'incertitude de la mort, & de l'état qui doit la suivre. Le Capitaine paroissoit attentif à ces discours, & entroit assez dans leurs sentimens; mais quand ils vinrent à lui parler plus en détail des principes de la religion chrétienne, ses préjugés prenant le dessus

dans ſon eſprit, on ſe mit à diſputer vivement de part & d'autre. Ces diſputes durerent pluſieurs mois; comme le cœur avoit plus de part que l'eſprit à ſon obſtination dans l'infidélité, & que ſes deux amis, par la force de leurs raiſonnemens, le réduiſoient preſque toujours au ſilence, il prit le parti de les éviter, ſans pourtant vouloir rompre avec eux. Mais ces entretiens produiſirent un bon effet, en ce qu'ils jetterent dans ſon ame une inquiétude ſalutaire, qui troubla la fauſſe tranquillité où il vivoit. Enfin Dieu qui l'avoit choiſi pour être l'inſtrument de la renaiſſance ſpirituelle de *Tchao-laoye*, ſe ſervit de *Tchao-laoye* même pour lui déſiller les yeux, & les ouvrir à la lumiere de la foi.

Dans la même priſon où eſt *Tchao-laoye*, ſe trouvoit un Mandarin des tribunaux, Tartare comme lui, & condamné comme lui à porter la cangue, dont il ne devoit être délivré que quand il auroit payé une ſomme d'argent qu'il devoit à l'Empereur. Les deux priſonniers s'entretenoient enſemble de la religion chrétienne en préſence du capitaine *Siu*; *Tchao-laoye* qui en eſt parfaitement inſtruit, & qui a une éloquence naturelle & perſuaſive, s'exprima en termes ſi

nobles & si élevés sur la sainteté des maximes de cette religion ; il exposa d'une maniere si touchante le regret sincere qu'il avoit de ne l'avoir pas encore embrassée ; il exhorta si pathétiquement le Mandarin son confrere à se rendre, dès qu'il seroit libre, à une des trois églises, pour se faire instruire, que le Capitaine se vit tout-à-coup changé en autre homme. Il sort à l'instant de la prison, & court chez Joseph *Tcheou*, pour lui dire combien il étoit touché de tout ce qu'il venoit d'entendre. « Je ne connoissois pas la religion chrétienne, lui dit-» il, & j'ignorois que la doctrine qu'elle » enseigne fût si parfaite ». *Tcheou* profita de ces favorables dispositions pour l'instruire plus en détail des vérités de la foi.

Cependant mon inquiétude au sujet de *Tchao-laoye* augmentoit de plus en plus ; son grand âge & les rigueurs de sa prison me faisoient craindre qu'il ne mourût sans recevoir le baptême. Je pressois continuellement Joseph *Tcheou*, & les plus fervens de mes congréganistes, de tenter quelques moyens d'entrer dans sa prison, & de le baptiser. Mais leur réponse ne servoit qu'à me faire mieux comprendre que la chose étoit impossible. « Il n'y a que le Capitaine de la porte,

» me dirent-ils, qui pourroit le faire s'il » étoit chrétien : & c'est pourquoi, leur » répondois-je, je vous ai si fort pressé » de travailler à sa conversion. *Tchao-* » *laoye* est âgé de 75 ans, la maniere » infiniment dure dont on le traite, ne » peut manquer d'avancer sa mort. Il est » à craindre qu'elle n'arrive avant que » le Capitaine soit en état d'être régé- » néré dans les eaux du baptême : mais, » repris-je, ne pourroit-on pas, sous » quelque prétexte, substituer pour un » jour le fils à la place du pere ? c'est ce » que je ne crois pas, répondit Joseph » *Tcheou*, mais quand cela se pourroit » faire, je doute fort que le capitaine » *Siu* voulût y consentir : je m'en infor- » merai, & je vous en rendrai compte ».

Peu de jours après, Joseph *Tcheou* vint me rendre sa réponse, qui étoit que le Capitaine de la porte en quartier ne pouvoit être remplacé que par un autre des Capitaines : « mais, ajouta-t-il, le » Capitaine *Siu* est maintenant dans des » dispositions de cœur & d'esprit qui me » font croire qu'on pourroit le charger » de cette œuvre de zèle ». Il me raconta alors combien il avoit été frappé de la conversation qu'avoient eu les deux Mandarins prisonniers, sur la sainteté de

la loi chrétienne, & l'effet qu'elle avoit produit ſur ſon eſprit.

Comme nonobſtant les favorables diſpoſitions du capitaine *Siu*, ſon baptême étoit encore éloigné, & que le ſalut de *Tchao-laoye* couroit un riſque continuel, vû les circonſtances de ſon grand âge & de ſa priſon, je chargeai Joſeph *Tcheou* de profiter des bons ſentimens où étoit le capitaine, de lui apprendre la maniere de conférer le baptême, & de l'avertir d'informer *Tchao-laoye* du jour auquel il lui adminiſtreroit ce ſacrement, afin de lui donner le temps de ſe préparer à le recevoir avec les ſentimens de piété & de componction qu'il demande.

Joſeph *Tcheou* alla trouver le capitaine *Siu*, qui étoit toujours dans la même diſpoſition d'embraſſer la foi, & de ſe faire inſtruire pour recevoir le baptême. « Vous ne pouvez mieux vous y diſpo- » ſer, lui dit *Tcheou*, qu'en travaillant » comme vous le pouvez aiſément, à la » ſanctification d'une perſonne que vous » eſtimez. *Tchao-laoye* eſt dans vos pri- » ſons, vous avez été charmé de ſon » entretien ſur la religion chrétienne : il » eſt inſtruit depuis bien des années de » tout ce que cette religion oblige de » croire & de pratiquer : cependant il

» n'eſt pas chrétien, & il ne tient qu'à » vous de lui procurer ce bonheur, en » lui conférant le ſaint baptême. J'y » conſens de tout mon cœur, répondit » le capitaine, mais il faut que vous » m'appreniez ce que je dois faire ».

Tcheou tranſporté de joie de la facilité avec laquelle le capitaine ſe prêtoit à cette bonne œuvre, ſe mit auſſi-tôt à l'inſtruire de ce qu'il devoit faire. « Il » faut, lui dit-il, que vous entriez dans » la priſon, que vous tiriez à part *Tchao-* » *laoye*, & que vous lui diſiez : l'entre- » tien que vous eûtes ces jours paſſés » ſur la religion chrétienne, & dont je » fus témoin, m'a fait juger que vous » regardiez cette religion comme la » ſeule véritable & la ſeule qu'on de- » voit ſuivre, mais vous n'avez pas » reçu le baptême, ainſi vous n'êtes pas » chrétien. Si vous voulez l'être, on » m'a aſſuré que, bien que je ne ſois pas » chrétien moi-même, je pouvois vous » adminiſtrer ce ſacrement. S'il vous » répond qu'il le ſouhaite, comme je » n'en doute pas, vous l'exhorterez à » avoir devant Dieu un regret ſincere » de toutes ſes offenſes envers la divine » Majeſté, & vous le baptiſerez. J'exé- » cuterai tout ce que vous me dites,

» répondit le capitaine, mais comment » faut-il s'y prendre pour le baptiser? » La chose est aisée, reprit *Tcheou* : portez de l'eau dans un petit vase, & » versez cette eau sur la tête de *Tchao-laoye*, en prononçant distinctement » ces paroles : Joseph, je te baptise au » nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit; & de crainte que vous ne vous » trompiez, car ces paroles sont essentielles, je vais les écrire sur un papier » que vous tiendrez à la main, & que » vous lirez dans le temps que vous verserez l'eau sur sa tête. Cela suffit, dit » le capitaine, mais cela ne se pourra » faire qu'après demain, que je serai de » quartier, & qu'il me sera permis d'entrer dans la prison. Je vous verrai encore avant ce temps-là ».

Le samedi matin, veille de la fête de très-sainte Trinité, Joseph *Tcheou* m'envoya Laurent son fils, pour me dire que ce jour-là *Tchao-laoye* devoit recevoir le baptême, & que l'après-midi il viendroit lui-même m'instruire en détail de la maniere dont cette action se seroit passée. Il vint me voir en effet sur les trois heures, & versant des larmes de joie en abondance, il se jetta à genoux au pied de mon oratoire, en me disant : « Re-

» mercions Dieu, mon Pere, *Tchao-*
» *laoye* eſt chrétien, il a reçu ce matin
» le ſaint baptême, & s'appelle Joſeph ».
Notre priere étant achevée, il ſe leva, & me fit le récit ſuivant.

« A peine vous eus-je quitté mercredi
» dernier, que je me rendis chez le
» capitaine *Siu*, pour lui faire la propo-
» ſition dont vous m'aviez chargé, &
» contre mon eſpérance, il me promit à
» l'inſtant même de faire ce que je ſou-
» haitois avec tant d'ardeur. Vendredi
» au ſoir il entra dans la priſon, & ayant
» fait venir *Tchao-laoye* dans la cour : Je
» ſçai, lui dit-il, combien vous êtes
» affectionné à la loi chrétienne ; vos
» diſcours m'ont appris que cette loi eſt
» la ſeule qui ſoit véritable, & qui
» puiſſe nous rendre heureux après la
» mort ; mais vous ne l'avez pas encore
» embraſſée, car vous n'avez pas été
» baptiſé, & ſans le baptême on n'eſt
» pas chrétien. A ces paroles *Tchao-*
» *laoye* jetta un profond ſoupir, & le-
» vant les yeux au ciel, il s'écria : Ah !
» c'eſt ma faute : il y a dix ans que j'au-
» rois dû recevoir cette grace : ſept ou
» huit concubines que j'avois, & di-
» verſes conſidérations mondaines m'ont
» fait différer de jour en jour ma conver-

» sion, & c'est ce qui sera la cause de
» ma perte, car je n'ose espérer que
» Dieu ait égard au repentir vif & sin-
» cere que j'ai, d'avoir fermé si long-
» temps les yeux à la lumiere qui m'é-
» clairoit, ni qu'il veuille me faire une
» grace dont je me suis rendu si indigne.
» Ne désespérez de rien, lui dit le
» capitaine *Siu* : si c'est véritablement
» que vous vouliez recevoir le baptême,
» & que vous ayiez un repentir sincere
» de tous les péchés de votre vie, quoi-
» que je ne sois pas encore chrétien, un
» de mes amis qui l'est depuis long-
» temps, & qui est très-instruit, m'a
» assuré que je pouvois vous baptiser.
» Mais, demanda *Tchao-laoye*, sçavez-
» vous les paroles qu'il est nécessaire de
» prononcer. Le capitaine pour toute
» réponse, les lui fit lire sur un papier
» qu'il tenoit à la main. Aussi-tôt *Tchao-*
» *laoye* se prosternant à terre, le remer-
» cia de la grace qu'il vouloit bien lui
» procurer ; & après avoir demeuré
» quelque temps sans rien dire ; une fa-
» veur si grande & si peu espérée, dit-il,
» demande que je prenne quelque temps
» pour m'y disposer. Faites-moi l'amitié
» de revenir demain de grand matin ;
» mais n'y manquez pas, je vous en

» conjure. Le capitaine le lui promit, &
» ſe retira.

» Il tint ſa parole : le lendemain matin
» tous les priſonniers étant encore en-
» dormis, il ſe rendit à la priſon. *Tchao-*
» *laoye* l'attendoit dans la cour. Il ſe mit
» auſſi-tôt à genoux & demanda pardon
» à Dieu de ſes péchés : les larmes qui
» couloient abondamment de ſes yeux,
» marquoient aſſez la douleur intérieure
» dont il étoit pénétré. Il pria enſuite le
» capitaine de lui conférer le ſaint bap-
» tême : celui-ci lui verſa peu-à-peu ſur
» la tête l'eau qu'il avoit dans une por-
» celaine, en liſant en même temps la
» formule du baptême, & il ne ceſſa
» d'en verſer que lorſqu'il eut dit cette
» derniere parole (*Ya-mong*) qui ſignifie
» *amen*, ainſi ſoit-il. *Tchao-laoye* de-
» meura encore quelque temps à genoux
» pour remercier Dieu de la grace qu'il
» venoit de recevoir ; enſuite frappant
» la terre du front devant le capitaine,
» il lui dit, qu'il n'oublieroit jamais
» que c'étoit à lui & à ſon ami qu'il
» étoit redevable d'un ſi grand bonheur ;
» qu'au reſte, quoiqu'il ne doutât point
» qu'il ne fût devenu véritablement en-
» fant de Dieu par ces eaux ſalutaires,
» il ne laiſſeroit pas, s'il ſortoit de pri-

» ſon, de venir auſſi-tôt à l'égliſe pour
» *Pou-ly*, c'eſt-à-dire, pour ſe faire
» ſuppléer les cérémonies du baptême.
» Le capitaine ne comprit point ce qu'il
» vouloit dire par ces mots *Pou-ly*: il
» lui répondit néanmoins *Che-te*, que
» cela ſe pouvoit; & étant venu auſſi-
» tôt me rendre compte de ce qui s'étoit
» paſſé, il m'en demanda l'explication;
» je la lui donnai avec plaiſir ».

Tel eſt le récit que me fit Joſeph *Tcheou*: à peine l'eut-il achevé que je le congédiai, le remettant au lendemain, pour avoir avec lui un plus long entretien. J'étois dans l'impatience d'apprendre cette agréable nouvelle aux autres Miſſionnaires. Ils ſçavoient bien en général qu'on s'efforçoit de procurer le baptême à *Tchao-laoye*, mais ils ignoroient les meſures qu'on prenoit pour y réuſſir. Leur ſurpriſe & leur joie ne purent s'exprimer: ils la témoignerent par leur empreſſement à remercier le Dieu des miſéricordes, & le lendemain ils offrirent le ſaint ſacrifice de la meſſe en action de graces.

Quelques jours après Joſeph *Tcheou* me demanda une médaille pour notre ami nouvellement baptiſé : je n'avois pas de quoi le ſatisfaire ; mais le R. P.

Parennin, ſupérieur de cette maiſon, m'en donna une de ſaint Joſeph, qui eſt le patron du Néophyte : j'y joignis une croix de Caravaca. Le capitaine remit ce petit préſent à *Tchao-laoye*, & ſelon les inſtructions que lui avoient données Joſeph *Tcheou*, il lui dit que la croix & la médaille venoient de moi, qu'il y avoit une indulgence pléniere attachée à la médaille, & qu'il pouvoit la gagner à l'heure de la mort, pourvû qu'il eût une contrition ſincere de ſes péchés, & qu'il prononçât de cœur & de bouche, s'il le pouvoit, ces paroles : Jeſus, Maria, Joſeph, *Kolien-ngo*, *Jeſus*, *Marie*, *Joſeph*, *ayez pitié de moi*. *Tchao-laoye* reçut ce préſent avec de grands ſentimens de piété, il le baiſa pluſieurs fois avec reſpect, & pria le capitaine de me faire dire que ſi jamais la liberté lui étoit rendue, il viendroit au moment même ſe jetter à mes pieds pour me marquer ſa reconnoiſſance.

Je ne doute point, mon Révérend Pere, que vous n'entriez dans les mêmes ſentimens où nous ſommes, & que vous ne ſoyez également attendri de la converſion d'un ami ſi illuſtre par ſa naiſſance & par ſon mérite, & dont le crédit, ſous le regne précédent, a été ſi utile à

la religion, & aux ouvriers évangéliques; demandez avec nous au Seigneur qu'il lui fasse la grace de bien connoître le prix de sa disgrace, & de faire un saint usage de ses souffrances. Je suis avec beaucoup de respect, &c.

LETTRE

Du Pere Porquet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere de Goville, de la même Compagnie.

A Macao, ce 11 décembre 1732.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Vous êtes accoutumé depuis si long-temps à recevoir chaque année d'affligeantes nouvelles d'une Mission, que vous avez vue autrefois si florissante (1),

(1) Le Pere de Goville a été pendant vingt-quatre ans Missionnaire à la Chine. Ayant été député en France, sa santé se trouva si affoiblie, que ses supérieurs ne jugerent pas à propos qu'il retournât à la Chine comme il le souhaitoit ardemment.

que ſans doute vous êtes déja préparé au triſte événement dont je vais vous entretenir. Vous n'avez pas oublié que l'Empereur, au commencement de ſon régne, fit chaſſer tous les Miſſionnaires des égliſes qu'ils avoient dans les différentes Provinces de l'Empire, & leur aſſigna la ville de Macao pour terme de leur exil, afin qu'ils fuſſent plus à portée de retourner dans leur patrie s'ils le vouloient. Cette vue étoit excuſable dans un Empereur Chinois, qui n'étoit pas obligé d'en prévoir les inconvéniens. Nos Peres, qui demeurent à Peking, obtinrent avec beaucoup de peine une audience de ce Prince, dans laquelle ils lui repréſenterent qu'il n'y avoit point à Macao de vaiſſeaux qui partiſſent pour l'Europe; que le grand âge & les incommodités qui en ſont la ſuite ordinaire, ne permettoient pas à pluſieurs d'entr'eux d'entreprendre un ſi long & ſi pénible voyage, & qu'il leur ſeroit bien dur de paſſer le reſte de leurs jours avec des gens d'une langue & d'une nation différente; qu'ils ſupplioient donc Sa Majeſté de vouloir bien fixer leur demeure à Canton plutôt qu'à Macao.

L'Empereur, après avoir pris les avis des Mandarins généraux de cette Pro-

vince, qui alors ne nous étoient pas contraires, accorda la grace qu'on lui avoit demandée, mais sans préjudice des ordres antérieurs, qui défendoient l'exercice de la Religion Chrétienne. Tout ce que nous sommes de Missionnaires François, Espagnols, Italiens, nous vivions tranquillement dans nos maisons, sans qu'on eût pensé jusqu'ici à nous accuser de donner atteinte aux ordres de l'Empereur. Les Mandarins qui gouvernent maintenant cette Province, sont entrés dans des défiances, qu'il n'étoit gueres possible ni de prévoir, ni de prévenir. Ils viennent de porter un ordre de nous faire tous passer à Macao: l'exécution en a été prompte, & accompagnée de circonstances bien dures & bien douloureuses pour nous, ainsi que vous le verrez par le détail dans lequel je vais entrer.

Le 18 du mois d'Août dernier les deux *Tchi-hien*, ou Gouverneurs de Canton, firent venir un ou deux Missionnaires de chacune des églises de leur département, & leur déclarerent que les Mandarins généraux de la Province vouloient que nous nous retirassions tous à Macao. Les raisons qu'ils apporterent ne se trouverent pas les mêmes, aussi

n'étoient-elles que d'honnêtes prétextes dont ils couvroient les véritables motifs de la résolution qu'on avoit prise. Celui de *Nan-hai* dit aux Missionnaires de son district, qu'on craignoit qu'il ne survînt quelques troubles dans la Province, & qu'il étoit bon de nous mettre à couvert de toute insulte par cette retraite. Celui de *Poanyu*, qui est le département où nous demeurons, nous donna pour raison le prétendu mécontentement qu'un *Tsong-Ping* ou Lieutenant général des troupes avoit de notre conduite, & la crainte où l'on étoit qu'il ne fît passer ses plaintes directement à l'Empereur; qu'il étoit de leur intérêt & du nôtre que nous nous retirassions pour quelques mois à Macao. Le Pere Hervieu, notre Supérieur, n'avoit garde de goûter cette raison: il prit la parole pour ceux qui étoient avec lui, sçavoir, pour le Pere Miralta, Procureur des Missions de la sacrée Congrégation, & pour le Pere Rocha, Franciscain Espagnol, qui avoit soin d'une autre église, & il représenta fortement au *Tchi-hien* que nous étions à Canton en vertu d'un *Tchi* ou ordre de l'Empereur; qu'il osoit espérer que les Mandarins, en considération de cet ordre, voudroient bien nous laisser dans

nos églises, & qu'il le supplioit de faire passer jusqu'à eux nos très-humbles supplications. Le *Tchi-hien* le promit pour se défaire d'eux plus honnêtement : les Missionnaires, qui ne s'en apperçurent que trop, crurent qu'il ne leur restoit plus que la foible ressource de s'adresser directement aux Mandarins supérieurs, & de leur présenter une requête dans les formes.

Lorsque les Peres, qui avoient été appellés aux deux Tribunaux, furent de retour chacun dans leur église, & qu'ils eurent fait part de cette nouvelle aux autres Missionnaires, elle les jetta dans un abattement & une consternation qu'il ne seroit pas aisé de vous exprimer. A peine commencions-nous à revenir tant soit peu de l'accablement de tristesse dont nous fûmes saisis, qu'on vint afficher à la porte de toutes nos maisons le *Cao-chi*, c'est-à-dire, l'ordonnance des Mandarins généraux, ce qui fait assez voir qu'il étoit déja dressé lorsque nos Missionnaires furent appellés chez les deux *Tchi-hien*, & en effet il étoit daté de la veille. C'est ainsi qu'il étoit conçu :

« Nous, *Ngao*, généralissime de cette » Province, *Yang*, Viceroi, *Tsiao*,

» Lieutenant général pour la police & » la réformation des mœurs, donnons » cette présente déclaration.

» C'est une chose connue, non-seu- » lement dans cet Empire, mais encore » dans tous les autres Royaumes, qu'il » ne faut point permettre de mauvaise » doctrine. Vous autres Européens étant » venus à la Chine pour y répandre » votre loi, & séduire notre peuple, » *Moan*, généralissime des Provinces » de *Fo-kien* & de *Tchekiang*, repré- » senta il y a quelques années à l'Em- » pereur qu'il falloit vous renvoyer tous » dans vos Royaumes. Sa Majesté par » un excès de bonté & de condescen- » dance, se contenta de défendre l'exer- » cice de votre Religion, en vous per- » mettant de demeurer dans son Em- » pire. En considération de ces ordres » & de cette indulgence, vous auriez » dû vous renfermer chez vous, & n'y » vaquer qu'à votre perfection particu- » liere, d'autant plus que le *Li-pou*, » par son Arrêt, vous défendoit d'aller » çà & là, & de tenir des assemblées, » auquel cas il y avoit ordre aux Man- » darins des lieux de vous punir & de » vous chasser. Comment donc se peut- » il faire que *Ngan-to-ni*, (c'est le nom

» du frere Antoine de la Conception, » Franciſcain Eſpagnol) ſous prétexte » d'exercer la Médecine, tienne des » aſſemblées avec trouble & tumulte, » de même que *Ngai*, &c. (il nomme » en tout quatorze perſonnes de trente » que nous étions à Canton) leſquels » s'occupent pareillement à répandre » votre loi? Ce mal augmente de jour en » jour: le peuple groſſier, attiré par vos » adreſſes, ſe laiſſe tromper, & les hom- » mes s'aſſemblent pêle mêle avec les » femmes. Certes une telle conduite eſt » abſolument contraire aux loix, & ne » peut être tolérée. Ainſi voici ce que » nous ſignifions à *Ngan-to-ni*, & aux » autres Européens. Macao ſitué dans » le territoire de *Hiang-chan-hien* eſt » un lieu deſtiné depuis long-temps à » la demeure des Européens: Nous vous » donnons trois jours, ſçavoir, demain » 18 d'Août & les deux jours ſuivans, » pour ramaſſer vos effets, & vous y » retirer, ſans qu'il vous ſoit permis » de revenir jamais à Canton. Que ſi » vous manquiez d'obéir au terme pré- » fix, nous ordonnons aux Mandarins » immédiats de ſe ſaiſir de vos perſonnes » & de vous traiter en criminels. C'eſt » à vous de vous épargner ce chagrin.

» Cet ordre eſt invariable, & doit être
» exécuté à la lettre. Telle eſt la décla-
» ration que nous avons prétendu faire
» ce vingt-ſeptieme de la ſixieme lune
» de l'année dixieme d'*Yong-tching* ».

Peu de temps après que ce *Cao-chi* eut été porté dans toutes les égliſes, un ou deux Miſſionnaires de chacune vinrent comme de concert ſe rendre à la nôtre, pour délibérer ſur le parti qu'il y avoit à prendre, & ſur les moyens de détourner, s'il étoit poſſible, un coup ſi funeſte. On propoſa de demander un aſſez long délai pour avoir le temps d'informer nos Peres de Peking de cet ordre, afin qu'ils puſſent en obtenir la révocation, avant qu'il s'exécutât, ou bien ſi les Mandarins nous refuſoient cette grace, comme il y avoit toute apparence; car il auroit fallu un délai de trois mois pour avoir réponſe de Peking, de leur demander le temps ſuffiſant pour donner ordre à nos affaires; ou enfin, s'ils étoient inflexibles, de nous permettre de laiſſer un Miſſionnaire dans chacune des trois égliſes, pour gouverner les affaires des Peres qui ſont à la Cour. Notre Pere Supérieur fut chargé de dreſſer la requête, & quand elle fut prête il la communiqua aux Supérieurs

des autres églises qui l'approuverent.

Le jour suivant, un Missionnaire de chaque église se rendit à la porte du *Tsong-tou* & des autres Mandarins; mais ils y furent très-mal reçus : ni leur requête, ni même le *tie-tse*, c'est-à-dire, le billet de visite, ne put pénétrer, & ils furent contraints de se retirer. Il n'y eut que le Pere Cordez qui ne perdit point courage. Il alla voir le *Tsiang-kun*, ou Général Tartare, & le *Tsing-cheou*, ou Commandant de la ville, avec lesquels il étoit en quelque liaison, il les pria de faire passer notre requête aux Mandarins: mais comme l'un & l'autre ne sont que Mandarins de guerre, & que ces sortes d'affaires ne les regardent pas, il en reçut un refus assaisonné de manieres obligeantes & de beaucoup d'honnêtetés Chinoises. Il ne se rebuta point : il alla trouver le *Tchi-hien*, dans le département duquel étoit son église, dont il avoit eu sujet de se louer, & qui, dans le cours de cette affaire, a exécuté les ordres dont on l'avoit chargé avec beaucoup de modération. Ce Mandarin, pour ne pas chagriner les Missionnaires, reçut la requête, mais il n'en fit aucun usage, & sa réponse fut une nouvelle assurance qu'il ne falloit plus songer qu'à partir.

Après tant de démarches inutiles, on ne ſongea plus en effet qu'au départ. Cependant un nouveau *cao-chi* qu'on apporta, & qui devoit s'afficher à notre porte, & à tous les divers endroits de la ville, quoique plus injurieux & plus infamant que le premier, nous donna une petite lueur d'eſpérance, parce qu'il ſembloit reſtreindre le nombre des exilés aux quatorze qui avoient été nommés dans le *cao chi* précédent ; du moins il n'y eut aucun de nous qui ne crût y trouver ce ſens ; & en conſéquence il n'y eut que les quatorze nommés qui ſe préparerent à partir. Mais cette légere conſolation ne dura gueres : deux petits Mandarins qu'on nous avoit envoyés pour preſſer notre départ, furent ſurpris de nous voir dans cette opinion, convenant néanmoins du fondement qu'y donnoit l'expreſſion du *Cao-chi*. Ils allerent conſulter les grands Mandarins, & reçurent ordre de nous détromper. Ainſi il n'y eut plus de doute, & il fallut penſer ſérieuſement à la retraite. Voici les propres termes de ce *Cao-chi*, ou ordonnance des Mandarins généraux de la province.

» Nous, *Ngao*, *Tchong-tou*, c'eſt-à-» dire, Viceroi Général. *Yang*, *Fou-*

» *yuen*, c'est-à-dire, Viceroi. *Tsiao*, » *Quan-fong-tchin-sou*, c'est-à-dire, » Lieutenant Général de la police & de » la réformation des mœurs, faisons la » déclaration qui suit.

« Le peuple Chinois se porte de lui-» même à trouver dans son travail de » quoi vivre, & à garder les loix de » l'Empire, sçavoir l'observance des » rites, de la tempérance & de la pu-» deur. Mais il se trouve aujourd'hui » que les Européens veulent introduire » une loi toute contraire. Le feu Empe-» reur, par un effet de sa grande bonté, » leur avoit permis de s'établir dans son » Empire, pouvoit-on s'imaginer qu'ils » fussent si méchans & si pervers? Il y » a quelques années que le *Tsong-tou-* » *Moan* ayant découvert qu'ils sédui-» soient le peuple de *Fo-kien* par leur » mauvaise doctrine, représenta à Sa » Majesté qu'il falloit les chasser tous de » la Chine, & les renvoyer à Macao, » afin que de-là ils retournassent dans » leurs Royaumes. Mais Sa Majesté, par » une grande indulgence, se contenta » de les exiler dans cette ville de Can-» ton, & de leur permettre d'y demeu-» rer jusqu'à ce qu'ils eussent donné » quelque nouveau sujet de méconten-

» ment. Un ſi grand bienfait méritoit
» que par reconnoiſſance ils ſe con-
» tinſſent dans le devoir : mais nous
» voyons que contre notre attente, ils
» continuent leurs pratiques ordinaires
» ſans nul amendement : ils employent
» leur argent à gagner les peuples & à
» leur faire embraſſer leur loi : les jours
» de Fêtes les Chrétiens & les Chré-
» tiennes courent comme des inſenſés à
» leurs aſſemblées : le bas peuple par
» ſtupidité, ou par l'eſpoir d'un argent,
» dont il ſe laiſſe amorcer, n'a pas
» honte de ſe proſterner devant eux.
» Les femmes, également ſéduites, s'aſ-
» ſemblent dans des maiſons, & parmi
» cette multitude, combien de crimes
» ſe commettent ! La ſéduction & la
» corruption ne font que croître de jour
» en jour ; nos coutumes ſont renver-
» ſées, les mœurs ſe corrompent, la
» probité naturelle s'éteint : peut-on
» penſer à de ſi grands déſordres ſans
» douleur & ſans indignation ? Sans
» doute il ſeroit convenable de châtier
» ſévérement ceux qui parmi le peuple
» ſont coupables de ces excès ; mais
» nous aimons mieux leur donner le
» temps de ſe corriger ; nous nous con-
» tentons d'envoyer à Maçao *Ngan-to-ni*

» & les quatorze qui ont été désignés.
» Ainsi nous ne ferons point d'autres
» recherches de ces désordres. Tel est
» le but de cette déclaration que nous
» adressons au peuple & aux soldats.

» Vous donc, Chinois, qui que vous
» soyez, qui avez du sang dans les
» veines, soit que vous vacquiez à l'é-
» tude des Lettres ou à cultiver la terre,
» soit que vous soyez Ouvriers ou Mar-
» chands, honorez & respectez vos pa-
» rens, & occupez-vous de votre tra-
» vail : ne pouvez-vous pas, vous chefs
» de famille, trouver par ce travail de
» quoi substanter vos enfans? Pourquoi
» avez-vous la bassesse de recourir à de
» vils Européens? Et vous, femmes
» qui avez été élevées dans l'intérieur
» de vos maisons, ne devez-vous pas
» y avoir appris à conserver la pudeur,
» qui est l'ornement de votre sexe?
» Comment donc vous livrez-vous aux
» artifices de ces méprisables étrangers?
» Il faut que dorénavant vous vous
» repentiez de vos fautes passées, que
» vous rentriez dans l'observance des
» devoirs attachés à votre état, que les
» peres instruisent leurs enfans, les ma-
» ris leurs femmes, & que renonçant à
» ces désordres, vous repreniez le vrai

» chemin de la vertu. Si vous vous cor-
» rigez, vous mériterez que nous vous
» regardions comme un digne peuple
» de ce glorieux regne, & nous oublie-
» rons le passé. Ne soyez point si opi-
» niâtre que de vouloir demeurer dans
» votre aveuglement. Puisque vous vi-
» vez parmi les hommes, vivez en
» hommes, & non pas en bêtes, à la
» honte de vos ancêtres & de votre
» postérité. Nous vous exhortons, &
» nous l'espérons ainsi. Telle est la fin
» de cette déclaration ».

Les calomnies & les injures grossieres répandues dans cette ordonnance ne nous toucherent que foiblement. Le peuple Chinois est accoutumé aux invectives & aux mensonges de ses Mandarins, & cette ordonnance ne fera pas changer d'idées à ceux qui connoissent les Chrétiens : mais ce qui nous affligeoit infiniment, c'est la violence de notre expulsion, & le peu de temps qu'on nous donnoit pour nous y disposer ; car du moment où nous fûmes assurés qu'il falloit sortir de Canton, jusqu'à celui où nous devions nous embarquer, il ne restoit plus gueres que vingt-quatre heures; comment pouvoir en si peu de temps emballer nos livres, les meubles

de notre église & de notre maison, & le petit bagage que tous nos Missionnaires chassés de leurs églises avoient apporté des provinces à Canton. C'est ce qui fut impossible, sur-tout dans notre maison, où il se trouvoit un plus grand nombre de Missionnaires exilés. Ainsi quelque diligence que nous pûmes faire, il fallut se résoudre à en abandonner une partie à la garde de quelques domestiques, qu'on nous permit de laisser dans nos maisons ; & le peu que nous emportâmes avec nous, ne put, malgré nos soins, échapper à l'avidité des Chinois, qui, dans le court trajet qu'il y a de notre maison à la riviere, firent disparoître beaucoup de choses. Mais dans un si grand désastre, c'est de quoi nous fûmes peu touchés.

A quoi nous fûmes bien sensibles, mon Révérend Pere, c'est de nous voir forcés de laisser le *Quantsai* ou cercueil du Pere du Baudory, auquel nous étions sur le point de rendre les devoirs funebres. Ce zélé Missionnaire étoit mort depuis peu de jours de la maniere dont vous sçavez qu'il avoit vécu, c'est-à-dire, dans une union continuelle avec Dieu. Ce fut le jour de l'Assomption de Notre-Dame que nous fîmes cette perte, circonstance

remarquable, parce que c'étoit comme un dernier trait de pinceau ajouté à la ressemblance de sa vie avec celle de Saint Stanislas : comme lui il étoit allé à pied à Rome pour demander au Révérend Pere Général la grace d'entrer dans la Compagnie; comme lui il avoit toujours vécu dans le continuel exercice de la présence de Dieu ; & enfin ce fut le jour qu'on célebre la fête de la glorieuse Assomption de la Sainte Vierge, qu'il alla comme lui recevoir la récompense de ses vertus. On nous obligea de partir, & il fallut laisser son cercueil dans notre maison, que les Mandarins firent transporter depuis dans je ne sçai quel *Miao* ou Temple situé hors de la porte orientale de la Ville.

Les Missionnaires des autres Eglises se trouverent à proportion dans les mêmes peines & dans les mêmes embarras que nous ; ce qu'il y eut de particulier pour l'Eglise de la sacrée Congrégation, c'est que M. Appiani, de la Congrégation de Saint Lazare, y étoit malade d'une dissenterie, toujours dangereuse, sur-tout dans un homme âgé de 70 ans. On espéroit que les Mandarins auroient compassion de son état, & qu'ils n'auroient pas de peine à permettre qu'on le laissât

dans la maiſon, ou qu'on le tranſportât à la factorerie de nos Marchands François. Cette grace lui fut refuſée d'une maniere injurieuſe & inſultante. Tout moribond qu'il étoit, il lui fallut faire le voyage de Macao, où il mourut quatre ou cinq jours après ſon arrivée.

Trois Eccléſiaſtiques François du ſéminaire de Paris qui redoutoient le ſéjour de Macao, demanderent qu'il leur fût permis de ſe retirer ſur le vaiſſeau François arrivé cette année à la Chine, dans le deſſein de paſſer ſur quelque vaiſſeau de *Madras*, d'où ils ſe rendroient à *Pondichéry*. Le *Tchi-hien*, dans le département duquel ils étoient, y avoit donné ſon agrément, moyennant une caution ſûre de leur ſortie de la Chine. Tandis qu'ils cherchoient cette caution, l'affaire fut portée aux Mandarins ſupérieurs qui ne voulurent jamais y conſentir. La raiſon principale de leur refus étoit, que leur *Pen* ou la dépêche par laquelle ils informoient l'Empereur de notre départ pour *Macao*, étoit déja prête, & qu'ils ne jugerent pas à propos d'y faire aucun changement. Ainſi le ſort de trente Miſſionnaires qui étoient pour lors à Canton fut le même. Voici les termes dont les Mandarins s'expri-

ment dans leur dépêche à l'Empereur.

» Tous les Royaumes ſe font un de-
» voir de ſe conformer aux loix & au
» gouvernement de cette dynaſtie : c'eſt
» par cette raiſon que le prédéceſſeur
» de Votre Majeſté, plein de clémence
» & de bonté pour les étrangers, permit
» aux Européens de s'établir dans nos
» provinces : ſa vue étoit qu'en vivant
» ſelon nos loix ils participaſſent au
» bonheur de ſon gouvernement, Prince
» qui, par ce caractere de bonté, a égalé
» & même ſurpaſſé nos plus grands
» Empereurs *Yao* & *Chun*. Auroit-on
» pu croire que les Européens abuſant
» de ſes bienfaits, & au mépris de nos
» loix, duſſent travailler à ſéduire nos
» peuples par la prédication de leur loi,
» à renverſer toutes nos coutumes, &
» à porter le trouble dans nos provin-
» ces ? Il y a quelques années que *Moan*
» *Tſong-tou* de celles de *Fo-kien* & de
» *Tche-kiang* ayant découvert ce déſor-
» dre, repréſenta à Votre Majeſté qu'il
» falloit les renvoyer dans leurs Royau-
» mes, employer leurs maiſons à des
» uſages utiles au public, & qu'il n'y
» avoit que ce moyen-là de remettre
» les choſes dans l'ordre : Votre Ma-
» jeſté uſant de ſa clémence ordinaire,

» & faisant réflexion que ces étrangers
» étoient éloignés de leur patrie & de
» différens Royaumes, eut la bonté de
» leur permettre de demeurer pour quel-
» que-temps à Canton, afin de pouvoir
» s'embarquer plus aisément sur quel-
» que vaisseau Européen. Cette faveur
» étoit grande, & les Européens après
» l'avoir obtenue, au lieu d'abuser,
» comme ils ont fait, de l'indulgence
» de Votre Majesté à leur égard, ne
» devoient penser qu'à vivre en paix
» dans leurs maisons, y travailler à
» leur propre perfection, & y observer
» les loix de l'Empire, d'autant plus
» que l'arrêt du *Li-pou* leur défendoit
» de courir de côté & d'autre, & de
» faire des assemblées de leur religion,
» à peine d'être châtiés & chassés par
» les Mandarins immédiats. Cependant
» il se trouve aujourd'hui un *Ngan-to-*
» *ni*, qui, sous prétexte d'exercer la
» médecine, excite des troubles, un
» *Ngai-se*, &c. qui ouvrent des égli-
» ses, qu'ils appellent les églises de la sainte
» Mere, qui attirent les peuples à leur
» religion, & qui se comportent d'une ma-
» niere licentieuse. Ce mal croît de plus
» en plus: les jours de fêtes, les chré-
» tiens s'excitent les uns les autres, &

» courent à ces églises comme des insen-
» sés ; les femmes s'y trouvent confusé-
» ment avec les hommes ; les hommes
» par l'espoir du gain ne rougissent pas
» de se prosterner devant ces Euro-
» péens, ni les femmes de s'entretenir
» secrettement avec eux : c'est ce qu'on
» ne peut entendre sans douleur, ni
» souffrir en patience. C'est pourquoi,
» nous les esclaves de Votre Majesté,
» après nous être assurés de toutes
» choses avec un mûr examen, le 28 de
» la sixieme lune nous avons fait une
» déclaration publique contre ces dé-
» sordres, & le second de la lune sui-
» vante nous avons fait conduire tous
» ces Européens à *Macao*, afin d'empê-
» cher qu'ils ne continuent d'attirer à
» eux notre peuple, & de le corrompre.
» Les huit maisons qu'ils ont ici sont
» encore à la garde de leurs domestiques,
» mais comme nous craignons qu'il ne
» leur prenne envie de rentrer dans
» l'Empire, afin de couper le mal jus-
» qu'à la racine, il nous paroît conve-
» nable d'exécuter à leur égard les
» ordres de l'an deuxieme d'*Yong-tching*,
» & de les employer à des usages utiles
» au public. Nous croyons devoir at-
» tendre sur cela de nouveaux ordres,

» & nous nous bornons à supplier Votre » Majesté d'en décider selon son admi» rable sagesse ».

Ce fut le 20 d'août au soir que selon l'ordre des Mandarins nous nous embarquâmes tous sur quatorze ou quinze petites barques. Nous avions envoyé dès le matin un exprès à Peking, pour informer nos Peres de ce triste événement. Il promit d'y arriver en trente-sept ou trente-huit jours : s'il a tenu parole, nos lettres y seront arrivées quelques jours avant la dépêche des Mandarins ; mais depuis trois mois qu'il est parti, nous n'avons reçu aucune nouvelle,

Le lendemain 21 d'août, nos barques s'étant réunies, & la marée étant venue, nous partîmes tous sous l'escorte de quatre galeres & de deux petits Mandarins de chaque *hien*. Messieurs nos François vinrent nous dire adieu, & nous témoigner la part qu'ils prenoient à notre malheur, ou plutôt au malheur de la religion : on vit de part & d'autre couler bien des larmes, quand il fallut s'embrasser & se séparer.

Nous mîmes donc à la voile le 21, & la nuit du 23 au 24 nous arrivâmes à *Macao*. Comme il y a deux maisons de

Jésuites & trois monasteres de religieux, nous n'eûmes pas de peine à y trouver un asyle, & nous fûmes reçus avec beaucoup de charité.

Si cette affaire paroissoit terminée de la part des Mandarins en ce qui concerne nos personnes, nous nous apperçûmes bientôt qu'elle étoit à peine commencée par rapport aux chrétiens & à la religion. Le *Tchi-hien* ou gouverneur de *Hiang-chan*, qui a dans son département le territoire de *Macao*, y arriva en même temps que nous, & conformément aux ordres qu'il avoit reçus des Mandarins supérieurs, il fit descendre à terre les domestiques & les chrétiens qui nous avoient suivis, & les fit garder à vue par ses gens. Peu après il les cita en sa présence, & par son ordre leurs noms furent écrits sur un registre, après quoi on les envoya sur des barques pour les conduire à Canton. Les chaînes qu'on leur mit au col, furent comme le prélude des mauvais traitemens qu'on leur préparoit à leur arrivée à Canton; & en effet dès qu'ils furent à terre au nombre d'environ cinquante, on les traîna à divers tribunaux, sous l'escorte d'un grand nombre de soldats & de satellites des Mandarins, dont l'intention étoit de les

donner en ſpectacle à toute la ville. Ils furent menés enſuite à la place publique deſtinée à l'exécution des criminels. Le *Tchi-fou* (1) s'y rendit accompagné des deux *Tchi-hien* de *Nan-hai* & de *Poan-yu*, & du *Tchi-hien* (2) de *Hiang-chan*. La ſcene commença par la plus injurieuſe déclamation qui ſe puiſſe imaginer contre la religion chrétienne ; après quoi douze de cette troupe de chrétiens pris des huit égliſes, furent condamnés à vingt coups de baſtonnade. Cette exécution, qui eſt plus ou moins ſévere, ſelon les bâtons qu'on y emploie, & les bras qui les mettent en mouvement, ſe fit avec une extrême cruauté.

Lorſque ces nouvelles vinrent à *Macao*, je vous laiſſe à penſer, mon Révérend Pere, quelle fut notre douleur. La maniere dont on nous enleva nos domeſtiques & nos Catéchiſtes, nous faiſoit bien appréhender quelque dénouement fâcheux lorſqu'ils ſeroient à Canton, mais aucun de nous n'avoit porté ſi loin ſes conjectures & ſes craintes. La ſeule conſolation que nous eûmes,

(1) Gouverneur d'une ville du premier ordre.

(2) Juge & Gouverneur d'une ville du troiſieme ordre.

fut d'apprendre avec quelle conſtance ces fervens Chrétiens ou avoient déja ſoufferts, ou s'attendoient à ſouffrir toute ſorte de peines pour une ſi bonne cauſe. Aucun d'eux n'a héſité à avouer qu'il étoit Chrétien, ou du moins il n'y en a qu'un ou deux qui aient donné lieu à quelque ſoupçon. Mais ce qui nous afflige ſenſiblement, c'eſt l'impreſſion que fera cette perſécution ſur l'eſprit des Mandarins des autres provinces, qui ne manqueront pas, à l'exemple de ceux de Canton, de faire des recherches des Chrétiens répandus dans tout l'empire.

Les autres Chrétiens qui ne reçurent point la baſtonnade, furent jettés dans les priſons, & quelques jours après parut un Arrêt qui portoit que ceux qui étoient d'une autre province, y fuſſent conduits en qualité de criminels, c'eſt-à-dire, chargés de chaînes, pour être livrés au Mandarin du lieu, & que pendant la route ils ſeroient renfermés dans les priſons de chaque ville par où ils paſſeroient. A l'égard des domeſtiques & Catéchiſtes qui étoient de Canton ou des environs, il y en eut qui furent condamnés à la baſtonnade, & d'autres à porter la cangue un ou deux mois. Quelques-uns furent renvoyés ſans châtiment,

timent, soit parce qu'ils étoient ou fort jeunes, ou d'un âge très-avancé. Il s'en trouva de ce nombre qui étoient d'autres provinces, & deux entr'autres auxquels nous prenions un intérêt particulier. L'un d'eux étoit de Peking; il a été reçu dans notre Compagnie & est Prêtre depuis deux ans; nous lui apprenions la langue latine le Pere Hervieu & moi. Ils répondirent, selon les instructions qu'on leur avoit données, qu'ils appartenoient aux Peres de Peking. Cette réponse embarrassa apparemment les Mandarins qui avoient dessein de les punir comme les autres; mais ces Magistrats se tirerent d'embarras en bons Chinois, à qui les mensonges ne coûtent gueres, & dans le compte qu'ils rendirent aux Mandarins supérieurs, ils avancerent que ces deux-là n'étoient pas Chrétiens. Le *Tsong-Tou* envoya demander juridiquement au Pere Hervieu notre Supérieur, & au Pere Miralta Procureur de la sacrée Congrégation, si en effet ils appartenoient aux Missionnaires de Peking; c'est ce qui nous fit juger qu'on leur rendroit bientôt la liberté: cependant ils sont encore détenus dans les prisons.

Nous eûmes soin de procurer à ces Confesseurs de Jesus-Christ tous les se-

cours dont ils avoient besoin au milieu de leurs souffrances, & comme à la Chine plus qu'ailleurs, l'argent a grand pouvoir dans les tribunaux, nous eûmes la consolation d'avoir soulagé une partie de leurs peines. Je ne dois pas omettre que M. du Velaer le cadet, qui reste seul à la Factorerie françoise, s'est prêté avec beaucoup de zele à cette bonne œuvre, & que nos Chrétiens ont ressenti les effets de ses pieuses libéralités. Il a été bien secondé par M. Morelez Capitaine de vaisseau, & par tous les autres Officiers François. Les lettres que nous avons écrites à ces chers Néophytes pour soutenir leur courage, & animer leur fermeté dans la foi, leur ont été fidellement rendues. L'un d'eux, qui a près de 80 ans, & que son grand âge a préservé de la bastonnade, nous a témoigné la douleur qu'il ressentoit, de n'avoir pas été jugé digne de souffrir comme les autres pour la cause de Jesus-Christ. Ce sentiment a paru très-sincere à tous ceux qui le connoissent.

Tandis que l'affaire des prisonniers étoit sur le bureau des tribunaux, de petits Mandarins des deux *Hien* entrerent dans nos maisons, suivis d'une multitude infinie, tant de *Yayu*, ou gens du tribu-

nal, que de la canaille & de la populace, qui se prévalant de leur nombre & de la timidité de nos gens, enleverent tout ce qu'ils voulurent. Ce que nous regrettons le plus, ce sont les livres d'Europe que nous croyions devoir être le moins exposés à ce malheur, parce qu'ils ne sont de nul usage pour les Chinois. Mais dans l'espérance sans doute, ou d'en tirer de nous quelque argent pour les racheter, ou de les vendre à des Marchands d'Europe, ils n'ont pas manqué l'occasion de s'en saisir. Pour ce qui est des gardes de nos églises, on s'est contenté de cautions qui promissent de les représenter aux grands Mandarins quand ils l'ordonneroient. Cependant ils ne laissent pas d'avoir à souffrir beaucoup des perquisitions que font les Mandarins, sur la maniere dont nous administrons aux femmes les sacremens du baptême, de la pénitence & de l'extrême-onction. Nos chrétiennes, qui nous servoient de catéchistes pour les personnes de leur sexe, ont eu à subir plusieurs interrogatoires; ils les ont menacées de la question, ils l'ont fait souffrir à quelques-unes, ils en ont traité d'autres d'une maniere encore plus cruelle, parce qu'ils ne trouvoient pas dans leurs témoignages de quoi ap-

puyer les infamies qu'ils nous avoient attribuées dans des écrits publics. Nous ne doutons point qu'après tant de perquisitions & d'examens, ils ne soient encore plus convaincus qu'ils ne l'étoient auparavant, de la vie pure & innocente des Missionnaires.

On ne peut pas dire au vrai ce qui a donné lieu à une persécution si subite & si violente. Il y a sur cela parmi les Missionnaires deux opinions, ou plutôt deux sortes de conjectures. Les uns l'attribuent au différend survenu entre les Mahométans & les Chrétiens, au sujet de l'enterrement d'un Chrétien qui avoit été de leur secte. Le fils du défunt qui étoit aussi Chrétien, avoit invité, selon la coutume, d'autres Chrétiens pour réciter les prieres ordinaires, & conduire le corps à la sépulture. Les Mahométans qui survinrent chasserent les Chrétiens, & accuserent le fils du défunt auprès des Mandarins, d'avoir embrassé une loi proscrite à la Chine. L'accusé soutint généreusement sa cause devant le Mandarin, en opposant la sainteté de la religion chrétienne aux rêveries & à la corruption du mahométisme. Le Mandarin gagné par l'argent des Mahométans, se déclara contre le Chrétien, & lui fit

donner la bastonnade. Les Mahométans se sentant ainsi appuyés en devinrent encore plus furieux, & comme le Chrétien en question, de même que sa famille, avoient été convertis & baptisés par un Franciscain, & que le frere Antoine étoit le plus connu dans la ville, à cause de la médecine qu'il y exerçoit, son nom se trouva dans toutes les requêtes qu'ils présenterent aux Mandarins, & c'est pourquoi le nom de ce même Frere a été à la tête des Missionnnaires dans toutes les Ordonnances qui nous ont exilés à *Macao*. Voilà ce qui fait soupçonner les Mahométans d'avoir excité cette tempête. Ce qui appuie encore cette conjecture, c'est qu'un Chinois élevé à Siam par les Ecclésiastiques du séminaire de Paris, & Prêtre depuis quelques années, écrit de Canton où il se tient caché, que c'est-là le bruit de toute la ville, qu'on sçait le nom du riche Mahométan qui a conduit cette intrigue, & la somme d'argent qu'il a donnée, & plusieurs autres circonstances. D'autres prétendent que le mal vient de plus loin, & que c'est l'Empereur lui-même, qui, par aversion de la religion chrétienne, a fait donner un ordre secret à ses Mandarins de nous susciter cette

affaire. Chacune de ces conjectures a ses partisans ; il me suffit de vous les avoir rapportées.

Nous espérions qu'il viendroit de la cour quelqu'adoucissement à la sentence des Mandarins, mais nous n'avons pas même reçu aucune lettre de nos peres de Peking. Cependant les Mandarins, non contens de nous avoir chassés de Canton, viennent de faire signifier un nouvel ordre de leur part à la maison de ville, dans la personne de son *procurador*, par lequel ils lui enjoignent de nous renvoyer dans nos royaumes comme des gens qui pourroient infecter la Chine par leur mauvaise doctrine. Quatre ou cinq évêques que nous avons ici sont actuellement occupés à délibérer avec les principaux habitans de *Macao*, sur la réponse qui se doit faire aux Chinois, je vous en ferai part si elle paroît avant que je sois obligé d'envoyer cette lettre à notre vaisseau françois ; en attendant voici la traduction du nouvel arrêt de nos mandarins.

« Nous, *Tchi-Hien* de *Hiang-Chán*, » en exécution des ordres de mes supé- » rieurs.

» Le 30 de la neuvieme lune de cette » dixieme année, d'*Yong-Tching*, j'ai

» reçu du *Tsong-Tou* de Canton, mon
» supérieur, un ordre qui avoit été
» envoyé le 20 par les trois mandarins
» généraux, dont voici la teneur:......
» Ayant reconnu que *Ngan-To-Ni* & les
» autres Européens de cette province
» se comportoient mal, qu'ils ouvroient
» des églises, & attiroient le peuple à
» leur loi, nous avons fait & publié sur
» cela nos déclarations, ordonnant au
» lieutenant criminel de la province de
» les faire tous conduire à *Macao* sous
» bonne escorte, pour y fixer leur de-
» meure : mais faisant ensuite réflexion
» que c'étoit des gens pervers, qui ne
» songeoient qu'à répandre leur mé-
» chante doctrine & à séduire le peuple,
» & qu'en les laissant dans cette pro-
» vince, ce seroit y laisser une entrée
» à tout le mal qu'on en doit craindre:
» par une nouvelle délibération nous
» avons jugé qu'il étoit plus à propos
» de les obliger à s'embarquer tous
» après l'automne, & à s'en retourner
» dans leurs royaumes; & ayant pro-
» posé nos vues à l'Empereur, Sa Ma-
» jesté les a approuvées, ainsi que notre
» greffe en fait foi, en conséquence de
» quoi nous envoyons ce présent ordre
» au lieutenant criminel, afin qu'il le

» fasse passer au *Tchi-Hien* de *Hiang-*
» *Chan*, lequel aura soin de l'intimer
» au mandarin Européen de *Macao*, &
de faire en sorte qu'il le mette en
» exécution, c'est-à-dire que ledit *Ngan-*
» *To-Ni* & les autres Européens qui,
» en différens temps, ont été conduits
» à *Macao* pour y demeurer, aussi-tôt
» qu'il y aura des vaisseaux prêts à
» partir pour l'Europe, soient menés
» sous bonne escorte auxdits vaisseaux
» pour y être embarqués selon le rôle
» ci-joint, & qu'il ait soin d'en donner
» avis dans un écrit juridique qu'on
» puisse examiner avec soin; que s'il
» arrivoit qu'on n'obéit pas à cet ordre,
» nous voulons aussi-tôt en être avertis
» par une voie juridique sur laquelle
» nous puissions nous fonder pour casser,
» arrêter, informer & punir : qu'on
» prenne donc garde à ne se pas attirer
» nos châtimens par une négligence cri-
» minelle.

» Nous, lieutenant criminel, ayant
» reçu cet ordre selon les formalités
» requises, je le transmets par le *Tchi-*
» *Fou* au *Tchi-Hien* de *Hiang-Chan*, &
» le lui intime, afin que s'y conformant,
» comme il le doit, il le signifie au Man-
» darin Européen de *Macao*, & que

» celui-ci ait ſoin de faire embarquer
» ſur les vaiſſeaux qui doivent retourner
» en Europe, *Ngan-To-Ni* & les autres
» qui, en différens temps, ont été con-
» duits à *Macao*, & qu'il ait pareille-
» ment ſoin de donner avis du jour de
» leur départ d'une maniere juridique :
» nous voulons de plus que ſi cet ordre
» trouvoit quelque réſiſtance dans l'exé-
» cution, l'on en donne auſſi-tôt avis
» par un écrit juridique ſur lequel nous
» puiſſions compter pour caſſer, arrêter,
» informer & punir : qu'on prenne garde
» à ne ſe pas attirer nos châtimens par
» une indulgence criminelle.

» Nous, *Tchi-Hien* de *Hiang-Chan*;
» en exécution de ces ordres, je les in-
» time & ſignifie au mandarin Européen
» de *Macao*, afin qu'il s'y conforme ſans
» retardement, & que quand il y aura
» des vaiſſeaux prêts à partir pour l'Eu-
» rope, il y faſſe embarquer *Ngan-To-*
» *Ni* & les autres qui lui ont été délivrés
» en divers temps, ſelon le rôle ci-joint,
» & qu'il ait ſoin de donner avis du jour
» de leur départ par un écrit juridique :
» que s'il arrivoit que les ſuſdits ordres
» trouvaſſent quelque réſiſtance, nous
» voulons en être informés d'une ma-
» niere pareillement juridique ſur la-

» quelle nous puissions nous fonder pour » casser, arrêter, informer & punir; » qu'il ait soin sur-tout de nous faire » sçavoir au plutôt qu'il a reçu cette » présente signification, & qu'il s'y con- » formera au plus vîte; cet ordre est » de grande importance. Le troisieme » de la dixieme lune de l'année dixieme » d'*Yong-Tching* ».

Ceux qui gouvernent la ville de *Macao* demanderent aux quatre Evêques Portugais & aux supérieurs des quatre ordres religieux qui sont ici, quel étoit leur sentiment sur cet ordre des Mandarins: l'évêque de *Macao* m'a dit depuis peu de jours que son avis étoit, 1°. qu'il falloit insérer dans la réponse une réfutation abrégée de ce que les Chinois ont dit contre la religion chrétienne; 2°. qu'en déclarant qu'ils sont de cette religion, ils devoient ajouter qu'ils regardoient les missionnaires comme leurs peres, & que la religion ne leur permettoit pas d'être les exécuteurs d'une Sentence portée contr'eux pour l'avoir prêchée. Il y a lieu de croire que les autres évêques & les supérieurs des ordres religieux seront du même sentiment: il est, comme vous voyez, très-chrétien, mais en même temps il est sujet à de grands

inconvéniens, car les Chinois, ou ſe chargeront eux-mêmes du ſoin de nous faire partir, & comment ſe tirer de leurs pourſuites, ou bien ils menaceront la ville ſi elle perſiſte dans ſon refus; & alors les habitans de *Macao* ayant tout à craindre des Chinois, nous prieront avec inſtance d'avoir compaſſion d'eux, & de nous retirer de nous-mêmes; ce que nous ne pourrons pas leur refuſer. Ce qui me donne quelque eſpérance pour cette année, c'eſt qu'on ne ſe preſſe pas de répondre, & qu'on eſt réſolu d'attendre une ſeconde ſommation. Avant que cette réponſe arrive juſqu'aux Mandarins, & que de nouveaux ordres viennent de leur part, les vaiſſeaux pour l'Europe ſeront partis.

Au moment que je vous écris, nous apprenons ce qui a été déterminé ſur nos maiſons & ſur nos égliſes : les Mandarins en ont fait tirer tout ce qui y reſtoit, & en ont fait charger pluſieurs barques que nous attendons à chaque inſtant. Ils ont fixé pareillement le prix de nos maiſons, & leur deſſein eſt de nous en faire tenir l'argent. Quelques-uns opinent à le recevoir, d'autres à le refuſer. Les raiſons que ceux-ci apportent ſont, 1°. que ce prix ſera beaucoup

au-dessous de leur juste valeur ; 2°. qu'il faudroit livrer les contrats, & nous priver du moyen que nous aurions d'en demander la restitution, si nous venions à rentrer dans la Chine. Je ne puis vous dire lequel de ces deux avis prévaudra, ni si tous prendront le même parti.

Quant aux domestiques, qui jusqu'ici ont gardé ces maisons, il ne paroît pas que les Mandarins leur destinent aucun mauvais traitement : il y a apparence que ceux qui ne sont pas de Canton, seront renvoyés dans leurs provinces. Mais il est certain que huit ou dix Chrétiens sont exilés dans l'isle de *Hai-nan* : ce sont tous, ou la plupart, ceux-là mêmes qui ont eu à subir plusieurs interrogatoires sur la conduite des Missionnaires.

Nous ne cessons de déplorer les fâcheuses suites que cette persécution aura infailliblement par rapport à la Religion : dès que la nouvelle s'en répandra dans les provinces, quelle terreur ne répandra-t-elle point dans toutes les chrétientés ? Quand même les Mandarins ne recevroient aucun ordre de la Cour, combien en verra-t-on qui se porteront d'eux-mêmes à faire les recherches les plus exactes des Chrétiens ? Qu'il y a peu de

Chinois qui osent embrasser une Religion qu'on met au rang des sectes, & qui est en bute au gouvernement ! Les Missionnaires répandus secrétement dans diverses provinces, pourront-ils y demeurer long-temps sans être découverts ? Comment leur faire tenir les secours nécessaires, si nous sommes chassés même de *Macao ?* Voilà, mon Révérend Pere, une ample matiere aux réflexions & aux gémissemens.

Vous me demanderez peut-être s'il n'y a point à espérer quelque remede à de si grands maux : les uns, & c'est le plus grand nombre, ne croyent pas que du vivant de cet Empereur on puisse raisonnablement se promettre un meilleur sort, & fondent leurs espérances sur un nouveau regne. D'autres croyent qu'on devroit dresser une apologie capable de faire impression sur l'esprit des Chinois, & où l'on feroit connoître la sainteté de la loi chrétienne : ce fut le sentiment d'un de nos Evêques, lorsque nous arrivâmes à *Macao :* on parloit même de faire afficher pendant la nuit cette apologie à Canton ; mais outre que l'exécution est impossible, plusieurs autres inconvéniens qu'on y a trouvés ont fait tomber cet avis : quelques-uns croyent

que les Peres de Peking pourroient peut-être dans la suite trouver jour à la faire paroître. Il n'y a qu'eux qui puissent juger si la chose doit ou peut se faire, & l'on peut se reposer sur leur zele & sur leur prudence. Cependant on y voit de grandes difficultés qui font craindre qu'une pareille démarche n'ait d'autre fruit que d'arracher jusqu'à la racine de la Mission, en faisant chasser les Peres même qui sont à Peking. Il ne nous reste donc presque plus d'espérance humaine, & nous ne tirons ce qui nous en reste que du soin de la Providence & de la miséricorde de Dieu pour cette nation.

Tandis qu'on attendoit à *Macao* une seconde sommation du *Tchi-hien*, il est venu un nouvel ordre du *Tsong-ping*, ou Lieutenant Général des troupes, qui porte qu'ayant appris qu'il y avoit dans ce port un vaisseau prêt à partir pour le *Si yang*, il ordonnoit qu'on l'avertît du temps de son départ, afin qu'il pût nous y faire tous embarquer. Le *Si-yang*, comme vous sçavez, se divise en deux parties, en *Siao* ou petit, c'est-à-dire les Indes; & en *Ta* ou grand, c'est-à-dire l'Europe; de telle sorte néanmoins que les deux caracteres *Si-yang*, sans autre explication, signifient toujours l'Europe

dans l'usage ordinaire. Le *Tsong-ping* se trompe manifestement s'il le prend en ce sens ; car le vaisseau dont il parle ne va qu'à *Goa*, & les autres ne vont qu'à quelques ports des Indes. Mais comme la géographie des Chinois n'est pas fort juste ; qu'ils paroissent vouloir absolument nous chasser, & qu'ils ont la force en main, nous craignons fort que cet ordre ne soit suivi de l'exécution, & que la résolution des habitans de *Macao* , quoique prise en secret, n'ait transpiré par quelque endroit, & ne soit venue à la connoissance des Mandarins.

Je finis cette lettre dans un si grand accablement de tristesse, que quand je ne serois pas pressé de l'envoyer au vaisseau François prêt à partir de Canton, je ne sçais si j'aurois la force de vous rien mander davantage. Je recommande cette Mission désolée à vos saints Sacrifices, & suis avec beaucoup de respect, &c.



LETTRE

Du Pere de Mailla, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere..... de la même Compagnie.

A Peking, le 18 octobre 1733.

MON RÉVÉREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Vous apprîtes l'année derniere par une de mes lettres, que tout ce qu'il y avoit de Missionnaires à Canton, Ecclésiastiques, Dominicains, Franciscains, & Jésuites, avoient été chassés de cette capitale, & relegués à Macao, ville qui appartient au Roi de Portugal. Vous jugez assez de l'accablement de douleur où nous jetta une nouvelle si triste & si imprévue. Quelque persuadés que nous fussions que les Mandarins de Canton ne s'étoient pas portés à cet excès de rigueur sans un ordre de la Cour, nous ne laissâmes pas d'avoir recours à l'Empereur, pour le supplier de permettre, du moins

à trois ou quatre Missionnaires, de demeurer dans la ville de Canton, afin d'y recevoir les lettres & autres choses qu'on nous envoye d'Europe, pour nous les faire tenir sûrement à Peking.

L'Empereur ayant admis en sa présence cinq Missionnaires de Peking, commença d'abord par justifier la conduite que ses Mandarins avoient tenue à Canton: il dit ensuite qu'il n'avoit consenti à l'expulsion des Missionnaires, qu'après de vives instances réïtérées jusqu'à trois fois par ces Mandarins; que les accusations étoient si atroces, qu'il n'avoit pu s'empêcher d'acquiescer à leur jugement; que du reste cela ne nous importoit gueres à nous autres qui restions à Peking, parce que les vaisseaux Européens devant faire désormais leur commerce à Macao, il nous seroit plus avantageux que ceux qui prennent soin de nos affaires, demeurassent là qu'à Canton, où ces vaisseaux ne devoient plus revenir.

Nous lui répondîmes qu'il n'y avoit gueres que les vaisseaux Portugais qui pussent aborder à Macao; que les gros vaisseaux, tels que sont ceux d'Europe, ne pourroient pas entrer dans le port, parce qu'il n'y avoit pas de l'eau suffisamment; que quand même ils pour-

roient y entrer, le port étoit de trop peu d'étendue pour y recevoir les vaiſſeaux de Portugal & ceux des autres Royaumes ; qu'enſin Macao n'étoit pas une ville de commerce, & que même elle étoit hors d'état de fournir les vivres néceſſaires aux vaiſſeaux Européens.

Cette réponſe, qui fut prononcée d'un ton modeſte, mais aſſuré, ſurprit fort l'Empereur. *Si cela eſt vrai*, nous dit-il, *on peut permettre à trois ou quatre de vos gens de revenir à Canton, pour y être correſpondans.* Il ordonna enſuite aux Miniſtres d'Etat de nous interroger encore ſur le même fait, pour plus grand éclairciſſement, & d'envoyer ſes ordres au *Tong-tou* & au *Fou-yven*, c'eſt-à-dire au Gouverneur général & au Viceroi de la province de *Quang-tong*.

Les Mandarins de Canton ayant reçu les ordres de l'Empereur, firent de nouvelles repréſentations par un placet encore plus violent que les autres, où ils ſe déchaînoient avec fureur contre les Miſſionnaires de Peking, & ſur-tout contre ceux qu'ils avoient exilés à Macao. Ils y joignirent une carte du port de Macao, qu'ils avoient fait dreſſer ſelon leurs vues, afin de détruire ce que nous avions avancé à l'Empereur.

Lorsque l'Empereur eut reçu ce placet, il le remit à ses Ministres pour nous le communiquer, & nous demander ce que nous avions à y répondre. A la lecture qu'on en fit, nous fûmes saisis d'horreur, tant il étoit rempli de fausses accusations & de calomnies grossieres. Nous demandâmes qu'il nous fût permis d'en tirer une copie, afin d'y pouvoir répondre d'une maniere dont Sa Majesté pût être satisfaite. Quelques-uns d'eux s'y opposerent, sur ce que l'ordre du Prince portoit simplement qu'on nous en fît la lecture, & non pas qu'on nous en donnât copie. Cependant *Hortai*, Ministre d'Etat Tartare, trouva qu'il n'y avoit nul inconvénient à nous le laisser transcrire, & il nous le mit entre les mains. Il seroit inutile de vous l'envoyer, parce que vous jugerez assez de ce qu'il contient, par la réponse que nous fîmes: la voici fidelement traduite du Chinois.

« Le 16 de la douzieme lune de la di-
» xieme année de *Yong-Tching* (c'est-à-
» dire, le 31 Janvier de l'année 1733):
» *Tai-tsin-hien* (le Pere Ignace Kegler,
» Président du tribunal des Mathémati-
» ques) & autres Européens, à l'occa-
» sion d'un placet adressé à l'Empereur
» par le Gouverneur général & le Vice-

» Roi de la province de Canton, en
» réponse aux difficultés que nous avons
» proposées sur l'ancrage des vaisseaux
» étrangers au port de Macao ; placet
» que vous, Grands de l'Empire, nous
» avez communiqué par ordre de l'Em-
» pereur.

» Lorsque nous avons lû ce placet,
» nous avons été étrangement surpris
» de voir qu'il tendoit à nous accuser
» des crimes les plus noirs. Que Sa
» Majesté, par un bienfait singulier,
» vous l'ait remis pour nous le com-
» muniquer, c'est une faveur insigne
» dont il n'y a point d'exemple. Nous
» voyons par-là, que le grand cœur
» de Sa Majesté ne fait acception de per-
» sonne ; il ne nous est pas possible de
» reconnoître une preuve si touchante
» de ses bontés à notre égard.

» Mais comme nous sommes des étran-
» gers, peu versés dans les bienséances
» de cette Cour, & qu'en répondant à
» ce placet, il pourroit nous échap-
» per quelque expression peu con-
» forme au profond respect que nous
» avons pour Sa Majesté, nous osons
» vous supplier, Grands de l'Empire,
» de prendre la peine d'examiner les
» réponses que nous allons donner aux

» différens articles du placet de ces » deux grands Mandarins, & de nous » aider de vos conseils, afin de ne pas » tomber dans quelque méprise, dont » nous serions inconsolables.

» 1°. Lorsque nous *Tai-tsin-hien* & » autres Européens, avons avancé que » les grands vaisseaux des Royaumes » étrangers ne pouvoient ancrer à Ma- » cao, nous n'avons point parlé à l'é- » tourdie & sans réflexion, comme le » prétend le placet, nous ne l'avons » dit, que parce que nous sçavions » certainement que l'eau a peu de pro- » fondeur, & que le port est fort étroit. » Il n'y a eu jusqu'ici que les vais- » seaux des Portugais qui y soient en- » trés : depuis qu'on a permis aux vais- » seaux des autres Royaumes de venir » faire leur commerce à la Chine, ils » ont tous jetté l'ancre à *Hoan-pou* : c'est » ce qui s'est pratiqué exactement depuis » plus de quarante ans.

» Les vaisseaux qui tirent plus de » vingt pieds d'eau, ne sçauroient en- » trer dans le port de Macao, & quand » ils pourroient y entrer, il est trop » petit pour en contenir un grand nom- » bre. D'ailleurs Macao n'est point une » ville de commerce, & ne pourroit

» jamais fournir aux vaiſſeaux la quan-
» tité de vivres dont ils ont beſoin.

» La trente-ſeptieme année de *Chang-*
» *hi*, un grand vaiſſeau de France ne
» pouvant entrer dans le port de Macao,
» fut obligé de jetter l'ancre hors du
» port. Pendant la nuit il eſſuya un coup
» de vent qui le mit dans un danger
» prochain de périr. La quatrieme année
» de *Yong-Tching*, *May-to-lo* (M. Me-
» tello) Ambaſſadeur du Roi de Portu-
» gal auprès de l'Empereur, arriva ſur
» un grand vaiſſeau, qui toucha deux
» fois en voulant entrer dans ce port,
» & il ne put y entrer qu'après avoir
» déchargé ſon vaiſſeau dans pluſieurs
» barques. *Tchan-ngan-to* (le Pere An-
» toine de Magalhaens) & *Tchin-chen-ſe*
» (le Pere Dominique Pignero), qui
» ſont actuellement à Peking, étoient
» alors ſur ce vaiſſeau. Ce ſont ces rai-
» ſons qui nous ont fait dire que les
» grands vaiſſeaux ne pourroient que
» difficilement entrer dans le port de
» Macao. Maintenant le *Tſong-tou* & le
» Vice-Roi de Canton aſſurent le con-
» traire. Seroit-ce qu'ils auroient trouvé
» le ſecret d'applanir ces difficultés ?
» C'eſt ce que nous ignorons.

» 2°. Nous *Tai-tſin-hien* & autres Eu-

» ropéens, nous avons embrassé l'état
» Religieux, nous avons quitté nos
» familles, notre patrie & nos amis, &
» nous tâchons de mener une vie exem-
» pte de tout reproche : notre occupa-
» tion est d'apprendre à honorer le
» Maître souverain, & à aimer le pro-
» chain. Les vaisseaux qui abordent à
» la Chine, ne viennent pas d'un seul
» Royaume ni d'un seul port ; les Mar-
» chands qui les montent ne professent
» pas une même Religion, ils sont aussi
» différens de nous que la glace l'est
» des charbons ardens ; ce que nous
» attendons de ces vaisseaux, c'est que
» parmi ceux qui les montent, il y en
» ait un ou deux, qui nous apportent
» les lettres qu'on nous écrit d'Europe,
» & les autres choses dont nous avons
» besoin pour notre subsistance ; on ne
» peut les confier qu'à des gens avec
» qui nous soyons en relation ; c'est le
» seul objet de nos instances auprès de
» l'Empereur. Les affaires qui attirent
» ces Marchands à la Chine, ne nous
» regardent point, & nous n'avons au-
» cun intérêt à leur commerce.

» 3°. Le *Tsong-tou* & le Vice-Roi de la
» province de *Quang-tong* condamnent
» la conduite des grands Mandarins qui

» les ont précédés, & principalement de » *Kong-yo-Sun*, ci-devant *Tſong-tou* de » la même Province. *Ils n'ont fait*, dit- » on dans le placet, *nulle diligence pour* » *éclairer les actions des Miſſionnaires, &* » *pour obſerver la maniere dont ils ſe com-* » *portoient : loin de veiller ſur leurs démar-* » *ches, ils agiſſoient de concert, pour leur* » *permettre de demeurer dans la capitale de* » *cette Province, où ces Européens ont ren-* » *verſé & entiérement détruit nos bonnes* » *coutumes.*

» Ce ſont-là autant de fauſſetés mani- » feſtes & malignement inventées pour » nous perdre : nous ne pouvons les » entendre ſans vous faire connoître la » juſte indignation que nous en avons. » La ſeconde année du regne de *Yong-* » *Tching*, le *Tſong-tou*, le Vice-Roi, les » Généraux, ſoit Tartares, ſoit Chinois, » après un ordre exprès qu'ils avoient » reçu de l'Empereur, examinerent avec » grand ſoin, ſi les Miſſionnaires Euro- » péens avoient donné quelque lieu de » ſe plaindre de leur conduite. La ré- » ponſe que ces grands Mandarins firent » à Sa Majeſté fut unanime ; ils aſſurerent » tous que depuis que les Miſſionnaires » avoient élevé des temples au ſouve- » rain Seigneur du Ciel dans la ville de

» Canton, ils n'avoient jamais rien fait » qui pût être tant soit peu nuisible au peuple.

» *S'ils avoient renversé & détruit les » bonnes coutumes de la Chine*, est-ce que » ces grands Mandarins auroient osé en » imposer à l'Empereur ? & pour soutenir » un petit nombre de pauvres étrangers, » sans défense & sans appui, *qui auroient » perverti des mille & dix mille personnes*, » auroient-ils manqué à ce qu'ils de- » voient à leur devoir, à leur réputa- » tion, & à leur fortune ? Non sans » doute, ils étoient trop honnêtes gens ; » & ces Religieux, dont ils rendoient » un favorable témoignage à Sa Majesté, » étoient également irréprochables. Ils » assurent *que depuis plusieurs dixaines » d'années ils n'ont jamais rien fait qui » pût être nuisible au peuple*, & aujour- » d'hui tout courbés qu'ils sont sous le » poids des années, l'on veut qu'en un » moment ils soient venus à bout *de » renverser & de détruire entiérement les » bonnes mœurs de la Chine par les crimes » les plus infames*. A qui le persuadera- » t-on ?

» Ils ont perverti, dit le placet, *des » mille & dix mille personnes*. Est-il pos- » sible que parmi ces *mille & dix mille*

» *perſonnes* il ne s'en ſoit pas trouvé un
» ſeul, qui, par amour de l'honnêteté
» publique & du bon ordre, en ait porté
ſes plaintes aux Magiſtrats pour les
» faire punir, & les remettre dans le
» devoir? Si ce qu'on avance dans le
» placet étoit véritable, peut-on croire
» que les Mandarins de lettres & les Man-
» darins d'armes, ſi attentifs aux moin-
» dres obligations de leurs charges,
» n'euſſent pas fait arrêter *ces barques*
» *pleines de femmes & de filles*, *dont les*
» *cris*, dit-on, *faiſoient trembler la terre?*

» Nous ſçavons qu'à la ſeptieme lune
» de cette même année, & auſſi-tôt que
» les Miſſionnaires furent renvoyés à
» Macao, outre les perquiſitions ſecrettes
» qu'on a fait de leur conduite, on a ſaiſi
» pluſieurs perſonnes, on les a mis à la
» torture; & à force de tourmens, on
» s'eſt flatté de trouver dans leurs ré-
» ponſes, de quoi juſtifier la dureté des
» mauvais traitemens qu'on exerçoit à
» leur égard; mais quelqu'effort qu'on
» ait fait, on n'a jamais pu découvrir la
» moindre apparence des crimes qu'on
» leur a fauſſement imputés.

» On dit ordinairement, que quand
» on veut perdre quelqu'un, on n'épar-
» gne point ſa peine. Le *Tſong-tou* & le

» Viceroi de Canton n'ont pas vu par
» eux-mêmes ce qu'ils énoncent dans
» le placet : ils s'en ſont rapportés à ce
» qui leur a été dit. Les gages que les
» Miſſionnaires donnent à leurs domeſ-
» tiques, ont été regardés comme des
» prêts, des avances, ou des appoin-
» temens : on a donné des noms de Man-
» darinats aux offices que ces mêmes
» domeſtiques rempliſſent de portiers
» de la maiſon, de pourvoyeurs, &c.
» Nous n'oſons nous expliquer ſur une
» pareille conduite, nous nous conten-
» tons de l'expoſer aux grandes lumieres
» de Sa Majeſté.

» 4°. Le *Tſong-tou* & le Viceroi s'ex-
» pliquent encore ainſi. *A la ſeptieme*
» *lune de cette préſente année, nous avons*
» *nommé des Mandarins pour accompagner*
» *ces Européens juſqu'à Macao, où ils les*
» *ont établis commodément ſans manquer à*
» *rien à leur égard : nous leur avons fait*
» *rendre le prix de leurs maiſons & de leurs*
» *égliſes, ſans en rien retrancher, &c.*

» *Ngan-to-ni* (le Frere Antoine de la
» Conception, Franciſcain) & les autres
» Européens ſont certainement dignes
» de compaſſion. Ils ont demeuré plu-
» ſieurs années à Canton, ſans qu'on
» ait eu aucun reproche à leur faire,

» & tout à coup on les en chasse ignominieusement, comme des gens qui ont tout renversé. Premier manquement à leur égard.

» Dans le temps qu'on les fit monter sur les barques pour les conduire à Macao, ils supplierent plusieurs fois, avec larmes, d'accorder quelques jours de délai à deux de ces Missionnaires qui étoient griévement malades : cette légere grace est durement refusée. A peine furent-ils arrivés à Macao qu'ils expirerent. Second manquement à leur égard.

» Avant qu'ils arrivassent au Port de Macao, on les priva du secours qu'ils attendoient de leurs domestiques, qui furent chargés de chaînes & conduits à Canton, où les uns furent maltraités de coups de bâton, les autres mis à la cangue, afin de déshonorer dans leurs personnes les Missionnaires qu'ils servoient. Troisiéme manquement à leur égard.

» On ne leur donne que trois jours pour se préparer à leur sortie de Canton, & ces trois jours se réduisent proprement à un seul. Frappés comme d'un coup de foudre des ordres qu'on leur signifioit, & auxquels ils devoient

» si peu s'attendre, pouvoient-ils reve-
» nir sitôt de leur étonnement, & ap-
» pliquer leurs soins au transport de
» leurs livres, de leurs meubles, & de
» leurs autres effets? Quatriéme man-
» quement à leur égard.

» En un mot, on les fait escorter
» comme des criminels par des soldats
» qui les jettent sur le rivage avec leur
» bagage : traiteroit-on autrement les
» gens les plus indignes de vivre? Le
» fait est certain, & l'on ne sçauroit
» en disconvenir : il y a long-temps
» que nous, *Tai-tsin-hien* & autres
» Européens, en sommes informés, sans
» oser nous en plaindre; & ce n'est qu'à
» l'occasion du placet présenté à l'Em-
» pereur, que nous avons la hardiesse
» d'en parler.

» Le placet rappelle encore l'ancienne
» calomnie, par laquelle on attribue
» faussement aux Missionnaires d'assem-
» bler les hommes & les femmes pêle-
» mêle dans un même lieu; d'où l'on
» tire les conclusions les plus infaman-
» tes. *Ngan-to-ni*, Religieux d'un naturel
» doux & aimable, âgé de plus de soi-
» xante-dix ans, dont il en a passé plus
» de quarante à donner des remedes
» aux malades, sans nul intérêt, & par

» pure charité ; tous les autres Missionnaires également chargés d'années, & accablés d'infirmités, qui, dès leur tendre jeunesse, ont mené la vie la plus pure, qui ont renoncé à tous les plaisirs des sens, & à tous les honneurs du siecle. Voilà ceux qu'on accuse des plus grandes infamies.

» Nous sommes des étrangers éloignés de notre patrie, exposés à la vue de tout le monde ; nos actions peuventelles être long-temps cachées ? Si quelqu'un de nous étoit coupable d'un seul des crimes qu'on nous impute, ceux qui sont de la même Société que lui, le renvoyeroient aussi-tôt dans leur Royaume, où ces sortes de crimes sont punis très-sévérement. Il se peut faire que quelques-uns des Marchands qui viennent à Canton pour leur commerce, aient donné lieu à de semblables plaintes : mais il y a bien de la différence entr'eux & nous ; & pour peu qu'on eût voulu s'en éclaircir, comme il étoit très-aisé de le faire, on n'auroit point confondu les bons avec les mauvais.

» Du reste, dans tout ce que nous venons de dire, nous ne prétendons point manquer au respect qui est dû

» aux deux grandes dignités dont le
» *Tsong-tou*, & le Viceroi de Canton
» sont revêtus : mais quand nous nous
» voyons accusés des crimes les plus
» noirs, de trahison, de révolte, du
» renversement des bonnes mœurs, &
» cela dans un placet dressé avec arti-
» fice & avec une modération appa-
» rente, qui pourroit en imposer à ceux
» qui ne nous connoissent point; notre
» réputation nous est trop chere pour
» demeurer dans le silence, & c'est ce
» qui nous oblige de justifier notre in-
» nocence par la réponse que nous fai-
» sons au placet, & que nous vous
» remettons, Grands de l'Empire &
» Ministres d'Etat ».

Ces premiers Ministres à qui nous donnâmes notre réponse, la reçurent, & nous ordonnerent de venir les trouver le lendemain. On étoit alors sur la fin de l'année Chinoise. C'est un temps où ils sont fort occupés à régler les offices de tous les tribunaux qui vaquent alors. Ces vacations durent vingt & quelques jours, & pendant ce temps-là les affaires du gouvernement sont comme suspendues. Le lendemain & les deux jours suivans, nous allâmes au palais, pour demander une audience aux Mi-

niſtres, & apprendre d'eux quel avoit été le ſuccès de notre réponſe. Ils nous firent dire de ne pas prendre la peine de revenir, & qu'ils auroient ſoin de nous faire avertir quand il en ſeroit temps. Nous vîmes bien que nous ne pourrions point avoir d'audience avant la fin des vacations.

Cependant, ſur la fin de l'année, l'Empereur nous envoya les préſens ordinaires de la nouvelle année, qui conſiſtent en des cerfs, des faiſans, des poiſſons gelés, des fruits, &c.

Le premier jour de l'an, qui étoit le 14 février, nous nous rendîmes au palais pour nous acquitter des cérémonies ordinaires en ce jour-là. L'Empereur, par une diſtinction ſinguliere, voulut que nous les fiſſions en ſa préſence, après quoi il nous fit donner à chacun de nous, deux de ces bourſes qu'on porte aux deux côtés de la ceinture, dans chacune deſquelles il y avoit une demi-once d'argent. Il nous fit ſervir enſuite une table garnie de viande, de poiſſons & de laitage. Un accueil ſi gracieux de la part de ce Prince, fit juger qu'il avoit lu notre réponſe, & qu'il vouloit, par ces marques d'honneur, adoucir le chagrin que nous

avoient causé les fausses & injustes accusations des Mandarins de Canton.

Les choses demeurerent en cet état jusqu'au commencement du mois de mars, que l'Empereur nous fit donner ordre d'aller au palais pour être admis en sa présence. Nous nous y rendîmes plusieurs jours de suite, mais toujours inutilement : ce Prince & ses ministres étoient occupés d'affaires trop importantes pour penser à nous. Le temps se passa de la sorte jusqu'au jour que ce Prince avoit déterminé, pour aller faire les cérémonies du printemps à la sépulture de l'Empereur *Cang-hi* son pere, laquelle est à trois journées de Peking. Il partit sans qu'il nous fût permis de le voir.

Au retour de Sa Majesté, quelques-uns des Missionnaires allerent au palais, pour s'informer de l'état de sa santé. L'Empereur leur fit dire qu'il se portoit bien, & qu'il ordonnoit à ceux des Européens qui entendent le mieux la langue Chinoise, & qui sont le plus instruits des coutumes de l'Empire, de se rendre au palais le lendemain, ou le jour suivant. On ajouta que Sa Majesté vouloit que *Se-li-ke*, c'est-à-dire, M. Pedrini, Missionnaire de la Propagande, fût du nombre.

Nous y allâmes le lendemain 18 de mars, ne doutant point qu'après les bons traitemens que nous avions reçus de l'Empereur au commencement de l'année Chinoiſe, il n'accordât à quelques-uns des Miſſionnaires exilés à Macao, la permiſſion de revenir à Canton, pour y demeurer & prendre le ſoin de nos affaires. Nous étions dans l'erreur, & nous ne fûmes pas long-temps ſans en être déſabuſés.

En arrivant près de la ſalle où étoit l'Empereur, nous y vîmes entrer deux principaux Miniſtres d'Etat. Juſques-là ce Prince ne nous avoit jamais donné audience en préſence de ſes Miniſtres, ce qui nout fit juger qu'il avoit à leur donner des ordres qui nous concernoient, & qui paroiſſoient ne devoir pas nous être favorables. En effet, à peine fûmes-nous entrés, que nous apperçûmes qu'il ne s'agiſſoit de rien moins que de nous chaſſer abſolument de la Chine. Tout ce que dit l'Empereur rouloit principalement, ſur ce que la religion chrétienne défendoit à ceux qui l'embraſſent d'honorer leurs ancêtres après leur mort. Tout le temps que l'Empereur parla, il eut conſtamment les yeux attachés ſur M. Pedrini, & l'on eût dit que c'étoit

principalement à lui qu'il adressoit la parole. C'est ce que nous lui fîmes remarquer au sortir de l'audience, & il nous répondit, qu'en effet du vivant de l'Empereur *Cang-hi*, & avant qu'*Yong-Tching* son fils montât sur le trône, il avoit souvent disputé avec lui sur cette matiere.

Nous fûmes tous d'avis, qu'il falloit dresser un acte de ce qui s'étoit passé dans cette audience, & que pour le rendre authentique, il seroit signé de tous ceux qui y assisterent; qu'on l'enverroit ensuite à Rome, & à Monseigneur notre Evêque, afin qu'il jugeât si dans ce danger extrême où étoit la Mission, il n'étoit pas à propos d'ordonner aux Missionnaires de se conformer aux permissions accordées par le saint Siége, & que son Légat apostolique M. Mezzabarba, Patriarche d'Alexandrie, leur avoit laissées avant son départ de la Chine pour l'Europe. C'est ce que le Prélat jugea absolument nécessaire, en publiant une lettre pastorale par laquelle il enjoignoit à tous les Missionnaires de se conduire selon ces permissions, sous peine de suspense *ipso facto*, de tout exercice de leurs fonctions.

Tel est l'acte que nous dressâmes. « Le

» 18 de mars de l'année 1733, troisieme
» jour de la seconde lune, nous fûmes
» appellés au palais. Comme il ne nous
» étoit point encore venu de réponse à
» la requête que nous avions présentée
» au sujet des Missionnaires exilés de
» Canton à Macao, nous augurâmes fa-
» vorablement de cette audience qui
» nous étoit accordée; mais l'espérance
» qui nous flattoit ne dura gueres, puis-
» que bien loin de permettre le retour
» des Missionnaires à Canton, il s'agis-
» soit de nous chasser nous-mêmes de
» Peking & de tout l'Empire.

» Ce fut vers le midi que nous parûmes
» devant l'Empereur, en présence de
» deux principaux Ministres, qu'il avoit
» fait venir exprès pour être témoins
» de ce qu'il avoit à nous dire, & pour
» exécuter ses ordres. Après nous avoir
» parlé de la loi chrétienne, qu'il disoit
» n'avoir encore ni défendue ni permise,
» il en vint à un autre article, sur lequel
» il insista principalement: *Vous ne ren-*
» *dez aucun honneur à vos parens & à vos*
» *ancêtres défunts*, nous dit-il, *vous n'al-*
» *lez jamais à leur sépulture, ce qui est*
» *une impiété très-grande; vous ne faites*
» *pas plus de cas de vos parens que d'une*
» *tuile qui se trouve à vos pieds: témoin*

» *cet* Ourtchen, *qui est de la famille Im-*
» *périale.* (Le Prince Joseph, confesseur
» de Jesus-Christ.) *Il n'eut pas plutôt em-*
» *brassé votre loi, qu'il perdit tout respect*
» *pour ses ancêtres, sans qu'on ait jamais*
» *pu vaincre son opiniâtreté; c'est ce qui*
» *ne peut se souffrir. Ainsi je suis obligé*
» *de proscrire votre loi, & de la défendre*
» *dans tout mon Empire; après cette dé-*
» *fense, y aura-t-il quelqu'un qui ose l'em-*
» *brasser? Vous serez donc ici sans occu-*
» *pation, & par conséquent sans honneur?*
» *C'est pourquoi il faut vous retirer*». L'Em-
» pereur ajouta plusieurs autres choses
» peu importantes, mais il revenoit tou-
» jours à dire que nous étions des im-
» pies, qui refusions d'honorer nos pa-
» rens, & qui inspirions le même mé-
» pris à nos disciples. Il parloit fort ra-
» pidement, & d'un ton d'assurance qui
» ne prouvoit que trop qu'il étoit con-
» vaincu de la vérité des reproches qu'il
» nous faisoit, & que nous n'aurions
» rien à répliquer.

» Lorsque ce Prince nous eut laissé
» la liberté de parler, nous lui répon-
» dîmes d'un air modeste, mais avec
» toute la force que l'innocence & la
» vérité inspirent, qu'on l'avoit mal in-
» formé, que tout ce qu'on lui avoit

» rapporté étoient de pures calomnies ;
» & de malignes inventions d'ennemis
» ſecrets, qui cherchoient à nous rendre
» odieux, & à nous perdre dans l'eſ-
» prit de Sa Majeſté ; que l'obligation
» d'honorer ſes parens, nous eſt preſcrite
» par la loi chrétienne, & qu'elle en
» eſt le quatrieme commandement ; que
» nous ne pouvons pas prêcher une loi
» ſi ſainte, ſans apprendre à nos Diſci-
» ples à s'acquitter de ce devoir indiſ-
» penſable de piété. *Quoi !* nous dit
» l'Empereur, *vous viſitez la ſépulture*
» *de vos Ancêtres ? Oui ſans doute*, ré-
» pondîmes-nous, *mais nous ne leur de-*
» *mandons rien, & nous n'attendons rien*
» *d'eux. Vous avez donc des tablettes*,
» reprit le Prince ? *Non-ſeulement des*
» *tablettes*, dîmes-nous, *mais encore leurs*
» *portraits, qui nous rappellent bien mieux*
» *leur ſouvenir.*

» L'Empereur parut fort étonné de ce
» que nous lui diſions : après nous avoir
» fait deux ou trois fois les mêmes queſ-
» tions, qui furent ſuivies des mêmes
» réponſes, il nous dit : *Je ne connois*
» *pas votre loi, je n'ai jamais lu vos livres :*
» *s'il eſt vrai, comme vous le dites, que*
» *vous n'êtes point contraires aux honneurs*
que la piété filiale preſcrit à l'égard

» *des parens, vous pouvez demeurer ici.*
» Puis se tournant vers ses Ministres :
» *Voilà des faits que je croyois constans,*
» leur dit-il, *& cependant ils les nient*
» *fortement. Examinez avec soin cette*
» *affaire, informez-vous exactement de la*
» *vérité, vous me ferez ensuite votre rap-*
» *port, & je donnerai mes ordres* ».

Alors les Ministres se retirerent : nous les suivîmes jusqu'au vestibule, & là ils voulurent nous interroger tout debout & à la hâte. Nous leur représentâmes que cette affaire ne pouvoit pas s'éclaircir en si peu de temps ; que nous leur donnerions des livres qui contiennent les articles de la loi chrétienne, & qu'on y trouveroit de quoi contenter pleinement l'Empereur sur tous les doutes qu'il nous avoit exposés. Ils y consentirent, & nous nous retirâmes.

Le lendemain qui étoit la fête de saint Joseph, patron de cette Mission, nous portâmes aux Ministres d'Etat les livres dont il s'agissoit. Nous y avions joint un placet, par lequel nous rendions de très-humbles graces à l'Empereur d'avoir eu la bonté de nous admettre en sa présence & de nous communiquer les accusations calomnieuses dont on s'étoit efforcé de nous noircir, & qu'il verroit détruites

par la ſimple lecture des livres, qui expliquoient les devoirs de la Religion chrétienne. Nous finiſſions le placet par une très-humble priere que nous faiſions à Sa Majeſté, de nous continuer une ſemblable faveur, au cas que nos ennemis portaſſent contre nous juſqu'à ſon trône de nouvelles calomnies, afin que nous puſſions les détruire de la même maniere, & prouver notre innocence. Les Miniſtres reçurent nos livres, en nous diſant qu'il falloit du temps pour les lire, & ils nous congédierent.

Nous n'avons pu ſçavoir au vrai quel eſt le jugement qu'ont porté ces Miniſtres en examinant les livres que nous leur avions remis, ni quel eſt le rapport qu'ils en ont fait à l'Empereur. Tout ce que nous en avons pu apprendre, c'eſt qu'ils les ont donné à lire à quelques-uns des docteurs qui ſont dans leur tribunal, & que l'un d'eux après la lecture qu'il en avoit faite, avoit dit aſſez hautement : *Feï ching gin*, *tſo pou lai*, c'eſt-à-dire, ſi l'on n'eſt pas, ou ſi l'on n'a pas une grande envie d'être ſaint, difficilement peut-on obſerver cette loi.

L'Empereur ne s'eſt pas contenté de faire examiner nos livres dans le tribunal de ſes miniſtres, nous avons ſçu qu'il les

avoit fait remettre entre les mains de quelques *Ho-chang* & de quelques *Tao-ssée* (ce sont les ministres de deux sectes idolâtres) du premier président du tribunal des rits, & du premier président du tribunal des censeurs de l'Empire, afin de pouvoir y trouver quelque prétexte plausible de condamner notre sainte religion, & de nous chasser tous de son Empire.

C'est apparemment dans la même vue qu'il a donné ordre à quatre censeurs de l'Empire d'être attentifs à la conduite des chrétiens, de les interroger sur les pratiques de leur religion, & en particulier sur les cérémonies établies à la Chine à l'égard des parens défunts. C'est ce que nous avons appris de quelques-uns de nos chrétiens qui ont subi ces interrogatoires, & qui se rappellant les permissions accordées par le Saint Siége, ont répondu d'une maniere dont les censeurs ont paru satisfaits.

Enfin, après plus de cinq mois, les ministres auxquels nous avions remis quelques-uns des livres qui traitent de la religion, nous les renvoyerent, sans nous faire dire un seul mot de ce qu'ils en pensoient, ni des dispositions où étoit l'Empereur à notre égard. Ainsi nous

ſommes toujours dans le même état d'incertitude ſur le ſort d'une Miſſion autrefois ſi floriſſante, qui ſe trouve maintenant ſur le penchant de ſa ruine, & prête à périr. Notre unique reſſource eſt dans la miſéricorde du grand Maître que nous ſervons. Auſſi-tôt que s'éleva cette tempête, nous fîmes une neuvaine au ſacré cœur de Jeſus, & une à la très-ſainte Vierge, la priant d'être auprès de lui notre Avocate. Les effets ſenſibles que nous avons ſi ſouvent éprouvés de ſa protection, nous entretiennent dans la douce confiance qu'elle ne nous abandonnera pas dans notre extrême douleur. Il ſeroit inutile de vous demander le ſecours de vos prieres : il ſuffit de vous avoir fait connoître le beſoin que nous en avons.

Quelque triſtes que ſoient les circonſtances où nous ſommes, nous ne laiſſons pas de recueillir de temps en temps de ſolides fruits de nos travaux. Sans parler des autres Miſſionnaires, j'ai eu la conſolation moi ſeul, dans le fort même de cet orage, de baptiſer plus de cinquante adultes, & un nombre d'enfans encore plus conſidérable : que n'auroit-on pas lieu d'eſpérer, ſi nous étions plus tranquilles. Je ſuis avec reſpect, &c.

LETTRE

Du Pere d'Entrecolles, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Duhalde, de la même Compagnie.

A Peking, ce 4 novembre 1734.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

J'ai balancé quelque temps si je vous ferois part de quelques secrets & d'autres observations assez curieuses que j'ai trouvées dans les livres Chinois, parce que je n'ai eu ni le loisir, ni la commodité d'en faire des épreuves qui pussent en certifier la vérité; mais j'ai été rassuré par la réflexion ingénieuse que fait un célébre Académicien dans une occasion pareille. Voici comme il s'en explique dans le tome de l'histoire de l'Académie de l'année 1722.

« Les physiciens qui doivent naturellement être les plus incrédules sur ces » sortes de merveilles, sont cependant » ceux qui les rejettent avec le moins

» de mépris, & qui apportent le plus de
» dispositions favorables à les examiner.
» Ils sçavent mieux que le reste des
» hommes quelle est l'étendue de ce
» qui nous est inconnu dans la nature ».

C'est ce qui m'encourage à hasarder sur le seul témoignage des auteurs Chinois, quelques-unes de leurs découvertes, dont je vais vous entretenir. Quand elles ne serviroient qu'à exercer la sagacité de nos sçavans artistes, elles ne seroient pas tout-à-fait inutiles. Au reste comme ces découvertes ont pour objet diverses choses qui ne peuvent s'assortir ensemble, vous voudrez bien me permettre de ne garder nul ordre en les rapportant.

Les Chinois prétendent avoir trouvé l'art de faire des perles, qui sont en un sens presque naturelles. Les dames de qualité à la Chine font grand cas des véritables perles, qu'elles employent d'ordinaire à leurs parures : les rivieres de la Tartarie orientale leur en fournissent, mais qui sont moins belles que celles qu'on leur apporte des Indes. Les artificielles ne laissent pas d'avoir leur prix, à proportion de la ressemblance qu'elles ont avec les naturelles.

Le peu d'estime que font les Chinois

des perles contrefaites en Europe, fait assez voir qu'ils les jugent beaucoup inférieures à celles qu'ils contrefont eux-mêmes. L'avantage qu'ils y trouvent, c'est que ces perles naissent, se forment, croissent & se perfectionnent sous leurs yeux, & qu'ils les pêchent dans le sein même du poisson, où cette merveille s'opére de la même maniere que dans une vraie nacre de perles. Voici en quoi consiste leur secret.

Prenez, disent-ils, une des plus grandes huîtres que vous trouverez dans de l'eau pure; mettez-la dans un bassin à demi plein d'une belle eau; placez ce bassin dans un lieu retiré, de telle sorte néanmoins qu'il puisse recevoir aisément la rosée du ciel; ayez soin que nulle femme n'en approche, & qu'on n'y entende ni l'abboyement des chiens, ni le chant du coq & des poules: prenez ensuite de la semence de perles (*Yo-Tchu*) dont on fait usage dans la Médecine; réduisez-la à une poudre si fine & si déliée qu'elle soit impalpable; puis après avoir cueilli des feuilles de l'arbuste nommé *Che ta Kong lao*, (c'est une espece de houx) lavez proprement ces feuilles, & exprimez-en le suc dont vous vous servirez pour lier ensemble la pou-

dre des ſemences de perles; faites de cela de petites boules de la groſſeur d'un pois, que vous couvrirez entiérement d'une poudre fine tirée de la pellicule brillante qui eſt dans l'intérieur de la nacre de perles. Enfin pour donner à ces pois une parfaite rondeur, roulez-les ſur une planche de vernis, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus la moindre inégalité, & qu'ils ſoient aſſez ſecs pour ne pas s'attacher à la main qui les façonne; après quoi faites-les ſécher tout-à-fait à un ſoleil modéré. Lorſque votre matiere ſera ainſi préparée, ouvrez la bouche de l'huître, & faites-y gliſſer la perle nouvellement ébauchée; nourriſſez cette mere huître durant cent jours de la maniere que je vais le marquer : mais ſoyez exact à lui donner chaque jour ſa pâture, ſans l'avancer ni la reculer, ne fut-ce que de quelques minutes. Les cent jours expirés, vous trouverez une perle de belle eau, & il ne s'agira plus que de la percer.

Notre auteur n'oublie point de marquer de quelles drogues on doit compoſer cette pâture, & il nomme le *gin ſeng*, le *china* ou l'eſquine blanc, le *peki* qui eſt une racine plus glutineuſe que la colle de poiſſon, & le *pe cho*, autre ra-

cine médecinale. Il faut, ſelon lui, prendre de chaque eſpece le poids d'une dragme, & les réduire en une poudre très-fine, dont on forme, avec du miel purifié ſur le feu, des paſtilles longues à-peu-près comme un grain de riz mondé, après quoi on partage le tout en cent portions pour les cent jours marqués.

Cet expoſé n'eſt pas, ce me ſemble, exempt de difficultés, qui auroient beſoin d'être éclaircies par l'auteur, s'il pouvoit être conſulté; car enfin comment ouvrir l'huître & l'ouvrir ſans l'endommager, ou bien faut-il attendre que l'huître s'ouvre d'elle-même? Comment deſſerrer la bouche de l'huître pour y mettre la perle préparée, ou ſeroit-ce qu'il ſuffit de l'inſinuer dans l'enceinte du coquillage? De même pour la diſtribution de la nourriture qu'on lui fournit chaque jour, ſe contentera-t-on de la jetter ſur l'eau, d'où l'huître ne manquera pas de l'attirer, ou bien veut-on qu'on la lui faſſe avaler? Il me paroît que tout cela demande des éclairciſſemens.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il y a des gens à la Chine occupés à travailler ces ſortes de perles, qui certaine-

ment n'y employeroient pas la semence de perles si fort estimée dans la Médecine, s'ils n'étoient pas sûrs d'y trouver un profit considérable. Peut-être aussi les Chinois ont-ils éprouvé que par la nourriture qu'ils fournissent à l'huître, il se forme sur la nacre plusieurs petites perles, qui les dédommagent de celles qu'ils ont mis en œuvre pour former la grande.

Quoi qu'il en soit, il me paroît que les Chinois ont eu bien des connoissances sur l'origine des véritables perles. Le choix qu'ils font d'une nacre de perles; d'un lieu retiré & éloigné du grand bruit & des sons aigus & perçans; l'air pur, la rosée, le long terme qu'ils exigent jusqu'à ce que la perle soit formée; les alimens qu'ils fournissent, & par lesquels ils suppléent aux sucs tirés des plantes, que les pluies, après avoir grossi les rivieres, entraînent dans les pêcheries de perles, & qui, à ce qu'on assure, les rendent fécondes; toutes ces circonstances font voir que par le secours de l'art, ils ont cherché à imiter la nature dans ses opérations.

Au secret de former des perles en quelque façon naturelles, mon auteur ajoute quelques autres secrets pour leur rendre

rendre leur premiere beauté quand elles l'ont perdue.

Si les perles viennent à perdre leur netteté, il y a un moyen d'en ôter les impuretés adhérentes, & de les rétablir dans leur premier éclat : pour cela, laissez-les tremper pendant une nuit dans du lait de femme, ensuite prenez de l'herbe *Y-mou-tsao*, que vous réduirez en cendres; faites-en une lessive en recevant dans un bassin l'eau qui en dégouttera à travers un gros linge; joignez-y un peu de belle farine de froment; mettez vos perles dans un sachet d'étoffe de soie un peu serrée, & après avoir plongé ce sachet dans la liqueur, frottez doucement les perles avec la main.

Si les perles ont été ternies ou gâtées par quelque matiere onctueuse, prenez de la fiente d'oye & de canard séchée au soleil, que vous réduirez en cendres, faites-en une décoction, & lorsque l'eau sera rassise, mettez les perles dans un sachet de soie, & lavez-les, comme j'ai dit ci-dessus.

L'approche du feu ou quelques autres accidents rendent quelquefois les perles roussâtres : alors prenez la peau de *Hoan nan tse*, (c'est un fruit étranger dont les Bonzes forment leur espece de

chapelet), faites-la bouillir dans l'eau; mettez-y les perles, & lavez-les de la même eau. Ou bien, pilez des navets ou des raves, & après avoir exprimé le ſuc, mettez les perles une nuit entiere dans ce ſuc, elles en ſortiront très-blanches.

Si les perles deviennent comme rouges, lavez-les dans le ſuc que vous aurez exprimé de la racine de bananier d'Inde, laiſſez-les pendant la nuit dans ce ſuc, & le lendemain elles auront leur premier éclat & leur blancheur naturelle.

Les perles ſont quelquefois endommagées, lorſque ſans réflexion on les a approchées d'un corps mort : on les rétablit dans leur premier état en les lavant & les frottant dans la leſcive de la plante *Y-mout-ſao*, dont j'ai déja parlé, à laquelle on mêle un peu de farine & de chaux.

Enfin mon auteur avertit de ne pas laiſſer les perles dans un endroit où l'odeur du muſc ſe faſſe ſentir, elles ſeroient bientôt ternies, & perdroient conſidérablement de leur juſte valeur.

La propreté & l'élégance des ameublemens Chinois a éte goûtée en Europe, & il y a long-temps que leurs porcelaines & leurs ouvrages de vernis ſont

l'ornement de nos cabinets. Mais comme la porcelaine eſt fragile, quelque ſoin qu'on prenne à conſerver les vaſes, les aſſiettes, les gobelets, les urnes qui nous viennent de la Chine, il eſt difficile qu'il ne s'en caſſe, & l'on regarde d'ordinaire une porcelaine caſſée comme perdue. Cette perte parmi les Chinois n'eſt pas irréparable. Quand la porcelaine n'eſt pas tout-à-fait briſée, & que les pieces peuvent être rejointes, ils ont le ſecret de les réunir très-proprement ſans qu'il y paroiſſe, & elles ſont d'uſage comme auparavant.

Pour y réuſſir ils ſe ſervent d'une eſpece de colle faite de la racine de *Peki*, dont j'ai parlé plus haut, ils la réduiſent en une poudre très-fine, qu'ils délayent avec du blanc d'œuf frais. Quand le tout eſt bien mélangé, ils en frottent les pieces rompues, ils les appliquent & les lient fortement avec un fil à pluſieurs tours au corps de la porcelaine, & ils la préſentent à un feu modéré. Lorſqu'elle eſt ſéche ils en détachent le fil qui la lioit, & elle eſt en état de ſervir de la même maniere que ſi elle n'eût pas été caſſée. La ſeule précaution qu'il y a à prendre, eſt de n'y pas verſer du bouillon ou du jus chaud

de poule, parce qu'il détruiroit le ciment dont les pieces ont été réunies.

Mon auteur prétend qu'en employant la mixtion de certaines drogues, il est aisé de peindre ce que l'on veut sur la porcelaine déja cuite, & que les traits qui y seront tracés, y resteront sans s'effacer, & paroîtront aussi naturels que ceux qu'elle reçoit dans le fourneau.

Pour cela, dit-il, prenez cinq dragmes de *nao-cha*, (sel ammoniac), deux dragmes de *lou-fan*, (vitriol Romain, ou d'Allemagne, ou d'Angleterre;) trois dragmes de *tan-fan*, (vitriol de Chypre) & cinq dragmes de chaux: pilez le tout, broyez-le finement, délayez-le dans une lescive forte & épaisse, faite de cendres. De ce mélange vous formerez à votre gré des traits ou des figures sur la porcelaine, & après les avoir laissé sécher à l'aise, vous n'aurez plus qu'à laver & frotter le vase. Cette mixtion produit le même effet sur le bambou, & par conséquent sur les cannes qu'on porte en Europe pour se soutenir en marchant.

Les fauteuils & les chaises faites de rotin ou de cannes entrelassées sont devenues à la mode en Europe: ce rotin vieillit à la longue, & perd sa couleur

naturelle ; pour le renouveller en quelque ſorte & lui rendre ſa couleur, il n'y a qu'à prendre des cornets de papier remplis de ſouffre en poudre, y mettre un feu lent, & faire enſorte que la fumée ſe répande ſur le rotin. Quelque vieux qu'il ſoit, on le verra rajeunir auſſi-tôt, & devenir tel qu'il étoit lorſqu'on le mit en œuvre.

Parmi les ornemens qui ſe trouvent dans les cabinets intérieurs des maiſons Chinoiſes, on y voit des inſtrumens de muſique, tels que ſont des eſpeces de luth, de harpe & de guitare qu'on touche en pinçant délicatement les cordes. Les Lettrés & les dames Chinoiſes ſe font honneur d'en ſçavoir jouer. Selon mon auteur, ſi l'ongle eſt foible, le ſon que rend l'inſtrument qui en eſt pincé, n'eſt ni fin, ni net, ni plein. Il prétend que le moyen d'affermir les ongles, c'eſt de les parfumer en les tenant expoſés à la vapeur des vers à ſoie deſſéchés qu'on brûle, lorſqu'ils ſont morts dans leurs cocons.

A la Chine les ſalles & les chambres des perſonnes tant ſoit peu à leur aiſe, ſont tapiſſées de cartouches remplis de ſentences morales & de payſages, ou en peintures ou en eſtampes. On ne

manque point de ſecrets en Europe pour renouveller de vieilles peintures, mais peut-être n'y connoît-on pas un moyen auſſi court & auſſi aiſé pour y réuſſir, que celui qui eſt pratiqué par les Chinois. La ſeule eau de chaux produit cet effet. On ſe ſert d'un pinceau pour appliquer cette eau ſur la peinture, & quand elle a été ainſi lavée légerement juſqu'à trois fois, elle reprend ſon éclat & ſa vivacité.

Pour laver & rajeunir en quelque ſorte une vieille eſtampe, ils l'étendent ſur une table bien unie, & l'arrêtent ſûrement aux quatre côtés : ils l'humectent enſuite en l'arroſant d'une petite pluie d'eau d'une maniere uniforme ; puis par un fin tamis fait de crins de cheval, ils y répandent de la poudre de *hon choui che*, (c'eſt une pierre qui ſe trouve dans les provinces méridionales), & en ſement une couche de l'épaiſſeur d'un denier. Ils reviennent une ſeconde fois à humecter l'eſtampe, ils y mèttent une ſeconde couche également épaiſſe de cendres de *tchin kia hoei*, (c'eſt la coquille d'une eſpece de moule), & la laiſſent dans cet état pendant une heure entiere. Après quoi, en faiſant pancher la table, ils y verſent deſſus avec force

de l'eau tiéde, & ils trouvent l'eſtampe en bon état.

Parmi les ameublemens dont les Chinois ſont curieux, ils eſtiment ſur-tout les caſſolettes & les vaſes où l'on fait brûler des odeurs & des parfums. Un cabinet ne ſeroit pas bien orné, ſi ce meuble y manquoit, ou s'il n'étoit pas d'un goût propre à attirer l'attention de ceux qui viennent rendre viſite. Ils font ces meubles d'une figure biſarre, & ils s'étudient principalement à leur donner un air antique. La matiere eſt ſouvent de cuivre, mais ils ſçavent la déguiſer par certaines drogues aidées de l'action du feu, en lui donnant la couleur qu'ils veulent, avec art & par degrés. Mon livre Chinois explique ainſi ce ſecret.

Prenez deux dragmes de verd-de-gris, deux dragmes de ſel ammoniac, cinq dragmes de *ye-tſoui-tan-fan*, (minéral du Tibet, c'eſt peut-être la pierre Arménienne ou le verd d'azur) & cinq dragmes de *tchu-cha*, (cinabre), réduiſez le tout en une poudre fine, que vous mêlerez avec du vinaigre; mais ſouvenez-vous qu'avant que d'appliquer cette mixtion ſur l'ouvrage de cuivre, il faut le bien frotter & le rendre luiſant avec de la cendre d'un bois ſolide, afin d'en ôter

toute ſaleté onctueuſe, & de ne lui laiſſer aucune inégalité ſur la ſurface.

Après ces préparatifs lavez le vaſe de cuivre avec de l'eau bien pure, laiſſez-le ſécher, enſuite avec un pinceau, appliquez de tous côtés par dehors une couche de votre mixtion. Peu de temps après mettez des charbons allumés dans le vaſe, un feu vif le fera bientôt changer de couleur. Les charbons étant conſumés & le vaſe refroidi, lavez-le de nouveau pour en ôter le ſuperflu de la couleur qui ne l'auroit pas pénétré, afin que la nouvelle couleur que vous y appliquerez s'y inſinue plus aiſément; car on doit réitérer cette opération juſqu'à dix fois; après quoi vous aurez une piece à l'antique. Si le vaſe ſe trouve parſemé de petites taches noires, il en ſera plus eſtimé.

Si l'on veut donner au cuivre la couleur de peau de chataigne, ajoutez à la mixtion une dragme de vitriol de Chypre, & après l'avoir appliqué, donnez-y le feu, que vous réitérerez lorſque vous verrez ſortir la couleur.

Pour lui donner la couleur d'écorce d'orange, il n'y a qu'à ajouter deux dragmes de *pong-cha* mis en poudre (c'eſt le borax); mais après l'avoir appliqué,

il faut ſe donner de garde de laver le vaſe.

Si les vaſes ainſi préparés venoient à être ſalis ou par la ſueur des mains, ou de quelqu'autre maniere, pour réparer ce défaut, il n'y a qu'à les laiſſer durant une nuit plongés dans de l'eau de neige fondue.

Un autre livre Chinois me fournit la maniere de colorer les vaſes de cuivre en un beau-verd. Prenez, dit-il, de la premiere eau tirée le matin du puits, mêlez-y du vitriol de Chypre, du vitriol Romain, & de la terre jaune, enſorte que le tout s'épaiſſiſſe & forme une eſpece de boue, ce qui s'appelle *ni-fan* ; laiſſez durant une heure votre vaſe dans cette liqueur épaiſſe, après quoi chauffez-le de la maniere que j'ai rapporté ci-deſſus : appliquez juſqu'à trois fois une couche de cette mixtion : quand cette triple couche ſera ſéche, prenez du ſel ammoniac diſſous & fondu dans l'eau, puis avec un pinceau neuf étendez doucement ſur le vaſe deux ou trois couches de cette liqueur épaiſſe ; après un jour ou un peu plus lavez le vaſe, donnez-lui le loiſir de ſécher, & lavez-le encore, ce qui doit ſe réitérer trois, quatre ou cinq fois. Le moyen

d'y réussir est de bien regler la force de la couleur qu'on y applique, & de gouverner à propos les lotions. Si l'on mettoit quelque temps le vase en terre, il s'y formeroit de petites taches qui seroient de la couleur du cinabre. Si l'on souhaitoit que ces couleurs fussent plus foncées, il n'y auroit qu'à brûler des feuilles de bambou, & de la vapeur qui s'éleveroit, en parfumer le vase.

Ayant chargé un de nos chrétiens de demander à quelqu'un de ses amis, expérimentés dans ces sortes d'opérations, ce qu'on entendoit par ces mots *ni-fan*, il me répondit que pour faire la mixtion qui donne à un vase la couleur dont il s'agit, il faut prendre trois dragmes de sel ammoniac, six dragmes de vitriol de Chypre, & une dragme de verd de gris; que le tout étant pilé très-finement, & chaque drogue étant passée séparément au tamis le plus serré, doit se délayer dans une petite écuelle à demi pleine d'eau; qu'après avoir bien fourbi le vase, on trempe du coton dans cette eau, dont on le frotte d'une main légere, parce que le sel ammoniac rend cette mixtion très-pénétrante, & qu'elle pourroit ronger le cuivre; que pour cela aussi-tôt qu'on a frotté le vase on le

plonge dans l'eau pour enlever la mixtion ; qu'enſuite on tient pendant quelque temps l'ouverture du vaſe renverſée ſur un petit feu, afin que la chaleur s'inſinuant dans le vaſe, lui donne à la ſurface extérieure la couleur qu'on ſouhaite. L'on revient pluſieurs fois à cette pratique, juſqu'à ce qu'on apperçoive l'heureux effet de ſes opérations. Peut-être cette méthode eſt-elle plus ſure que la précédente : le ſuccès ne dépend ſouvent que de très-peu de choſe qu'on ajoute ou qu'on retranche ; ce ſont les diverſes tentatives qui nous mettent au fait de ces ſortes de recettes.

Les Chinois aiment fort les parfums, ils en ont de toutes les ſortes, de ſimples, & de compoſés, de ceux qui ſe trouvent dans leur propre pays, & d'autres qu'ils font venir des pays étrangers, comme d'Arabie & des Indes, tantôt ils en font des paſtilles odoriférentes, tantôt ils forment des bâtons de diverſes poudres de ſenteur, qu'ils plantent dans un braſier plein de cendres ; ces bâtons ayant pris feu par une des extrémités, exhalent lentement une douce & légere vapeur, & à meſure qu'ils ſe conſument, les cendres tombent dans le braſier ſans ſe répandre au dehors. Pour ce qui eſt

des autres parfums, tels que l'encens & les poudres odoriférantes, ils les jettent comme nous sur les charbons allumés dans le brasier.

Mon auteur remarque que ceux qui s'étudient à allier ensemble différentes sortes de parfums, ont soin d'y mêler du coton ou de la bourre d'armoise, afin que l'agréable vapeur de ces corps odoriférans se réunisse & s'éleve à une juste hauteur en forme de colonne, sans s'éparpiller aux environs ; il veut qu'on y ajoute des amandes, des jujubes aigres après les avoir pilés dans un mortier. C'est en cela que consiste tout le secret. Mais en même temps il avertit que ce qu'on appelle à la Chine coton ou bourre d'armoise, n'est autre chose que la fine mousse qu'on trouve sur de vieux pins. On a débité autrefois qu'un remede souverain contre les douleurs de la goutte, étoit d'allumer des boutons d'armoise, & de les laisser se consumer sur la partie affligée ; si ceux qui ont essayé ce remede n'en ont pas été soulagés, il se pourroit faire que par les boutons d'armoise on n'entendoit, ainsi que les Chinois, autre chose que la fine mousse dont les vieux pins sont revêtus en certains endroits.

Mon auteur ajoute un autre secret

pour donner à la vapeur des parfums une figure agréable lorſqu'elle s'éleve en l'air. C'eſt aſſez l'uſage parmi les Chinois d'avoir de grands vaſes dans leurs jardins, où ils cultivent des fleurs de nenuphar : lorſque vers le mois de juin le nenuphar pouſſe ſes larges feuilles, frottez-en quelques-unes de miel, peu de jours après il s'y formera une eſpece de petits vers qui rongeront toute la ſubſtance verte de la feuille, de laquelle il ne reſtera que le ſquelette en forme de gaze ; ces filamens ſeront bientôt deſſéchés ; c'eſt alors qu'il faut les cueillir, & en ôter le pédicule un peu groſſier, après quoi vous réduirez cette gaze en une poudre très-fine : lorſqu'enſuite vous voudrez brûler diverſes ſortes de parfums ſur un braſier & les allier enſemble, joignez-y un peu de cette pouſſiere, la vapeur ſe réunira comme en un corps en s'élevant aſſez haut, & ſe terminera en forme de nuage, ou en figure de chiffres à pluſieurs traits.

Si j'étois sûr que mon auteur n'exagérât point, je ſerois tenté de croire que les ſecrets ſuivans qu'il rapporte, ſeroient comme une ébauche des lampes ſepulchrales & inextinguibles, qui étoient en uſage du temps des premiers Empereurs

Romains, & des feux Grégeois dont il ne nous reſte plus que le nom. Il enſeigne le moyen de faire une boule, qui, étant allumée, flotte ſur l'eau ſans s'éteindre. Compoſez-la, dit-il, de *tchang-nao*, c'eſt-à-dire, de camphre de la Chine qui n'eſt pas fort cher, & qui, étant purifié & criſtaliſé, donneroit en moindre quantité un camphre équivalent à celui de Borneo. Prenez donc une dragme de *tchang-nao ;* joignez-y une demi-dragme de réſine de pin, liez le tout enſemble avec de bonne eau-de-vie : allumez cette maſſe, & placez-la immédiatement ſur l'eau, elle brûlera lentement, & ne s'éteindra que quand elle ſera entiérement conſumée.

Pour avoir une lampe qui dure, & qui éclaire l'eſpace d'un mois, cueillez au mois de juillet une once de l'herbe *feou-ping*, (elle croît ſur la ſurface de l'eau, dans les lacs, & vers le bord des rivieres peu rapides), joignez-y une once de *oua-ſung*, (c'eſt le *ſemper vivum*) de plus, une quantité égale de *yuen-tchi*, (petites racines) de *ko-ſuen* (c'eſt une eſpece de coquillage) & de *hoang-tan ;* réduiſez le tout en une poudre très-fine, & ſur une once d'huile, ſemez une dragme de cette poudre ainſi préparée.

Un autre écrivain Chinois apprend à faire une bougie qui durera toute la nuit, & qui, dans sa longueur, ne se consumera que d'un pouce ou de deux travers de doigts. Le fond de cette bougie est un mêlange de cire jaune, de résine de pin, & de fleurs d'acacia, une once & six dragmes de chaque espece. On y joint une dragme de *feou-che* (c'est une pierre légere & poreuse); on fait fondre d'abord la résine & la cire, on y ajoute ensuite les fleurs d'acacia & la pierre *feou-che*, on incorpore bien ces matieres dont on a soin d'empreindre & de couvrir la méche : & c'est ainsi que se forme cette espece de bougie.

Si l'on employoit du vernis sec, de la résine, du salpêtre raffiné, du souffre, de l'encens, & qu'on réduisît le tout en poudre; qu'ensuite, avec du vernis, on formât de petites boules, grosses comme des pois, & que posant un de ces pois sur une plaque de fer, on y mît le feu au commencement de la nuit quelque vent qu'il fasse il restera allumé au grand air jusqu'au lendemain.

Le secret que je vais rapporter, a plus de quoi surprendre, mais l'épreuve n'en est pas difficile, & sans avoir égard aux avantages qu'on en pourroit retirer, la seule curiosité peut porter à en faire

l'expérience. Il y a un moyen, dit l'auteur Chinois, de se procurer du mercure en le tirant du pourpier sauvage. Pour cela il n'y a qu'à prendre de petites feuilles de pourpier, les briser dans un mortier, avec un pilon de bois d'acacia, & les exposer au soleil levant durant trois jours ou environ. Lorsqu'elles seront séches, faites les brûler, sans pourtant en détruire la nature & les vertus; enfermez cette masse dans un vase de terre vernissé; ayez soin de le bien boucher, & de l'enfouir assez avant dans la terre, où vous le laisserez quarante-neuf jours, après quoi retirez le vase, & vous y trouverez le vif argent bien formé.

Ayant consulté à Peking un lettré, Médecin & Droguiste, sur cet extrait d'un de leurs livres, il me répondit que rien n'étoit plus certain, & que dans les boutiques on vendoit deux sortes de mercure; l'un qui se tire des mines, & qu'on appelle *Chan-chouin-in*; & l'autre qui se tire des plantes, & qu'on nomme *Tsao-choui-in*.

M. de Reaumur qui, par ses curieuses opérations de Chymie, a trouvé que dans les principes des plantes il y avoit du fer, nous dispose à croire qu'on peut aussi trouver du mercure en certaines plantes; & si en réfléchissant sur la na-

ture des plantes nous cherchions quelle eſt celle qui plus vraiſemblablement renfermeroit du vif argent dans ſa compoſition, ne ſeroit-il pas naturel de penſer au pourpier ? car enfin l'herbier Chinois, qui en cela s'accorde avec le ſentiment de nos ſçavans Botaniſtes d'Europe, donne au pourpier des vertus qu'on attribue au mercure. Le pourpier, dit-il, eſt froid de ſa nature, il fait mourir les vers & toutes ſortes de vermine; on l'emploie utilement contre les humeurs malignes qu'il diſſout; & parce que de ſa nature il eſt volatile, il débouche, il tient libres & ouverts les divers canaux & les différens conduits du corps humain.

Quoi qu'il en ſoit, je ſerois aſſez porté à croire que le vif argent, tiré des plantes par la ſolution & la ſéparation des principes, ſeroit dégagé de pluſieurs impuretés que celui qu'on tire des mines a naturellement, car pour être exalté dans les plantes en parties très-ſubtiles, il a dû ſe décharger des fibres rameuſes & ſulfureuſes qui l'embarraſſent plus ou moins, & dont on le délivre en le purifiant & le paſſant au travers de la peau de chamois.

Si par l'expérience on trouve que cette recette ſoit ſûre, on en tirera un double

avantage ; le premier, c'eſt que par-tout & en aſſez peu de temps on pourra ſe procurer une quantité raiſonnable de mercure ; le ſecond, qui eſt le plus conſidérable, c'eſt que par le vif argent qu'on aura tiré du pourpier, on jugera mieux de divers uſages de cette plante, & l'on déterminera plus certainement avec quelle confiance ou avec quelle précaution on doit s'en ſervir, ſelon les différentes ſituations des perſonnes ſaines ou malades : d'ailleurs ſon ſuc, préparé juſqu'à un certain point, pourra même agir ſur les métaux diſpoſés à le recevoir.

Les deux ou trois ſecrets que je vais rapporter, & que j'ai tirés d'un de mes livres, ne m'ont été confirmés par aucun Chinois ; mais s'ils ſont véritables, ils font connoître quelle eſt l'action du ſuc des plantes, lorſqu'on le mêle à des métaux mis en fuſion. On y avance que du plomb fondu, qu'on fait cuire dans le ſuc exprimé de la fumeterre à fleurs jaunes, ſe changera en *Si-la*, c'eſt l'étain de la Chine qui eſt plus beau que l'étain d'Europe. Il ſe peut faire qu'il y ait de l'exagération dans cette promeſſe ; en tout cas l'eſſai qu'en feroit un curieux, le porteroit peut-être à quelque heureuſe découverte.

Cette recette, aidée de la ſuivante, pourra perfectionner les épreuves qu'on en voudroit faire. Je trouve dans un autre livre que l'on donnera à un vaſe d'étain la fermeté du fer & l'éclat de l'argent, en le tenant ſur le feu dans du *Kang-cha*, (limailles d'acier,) dans du *Pe-pi*, (l'arſenic) & dans du ſel.

Un autre Auteur prétend qu'en frottant de l'étain de la Chine avec une poudre fine, compoſée d'une once de *Tan-fan*, (couperoſe) & dans deux dragmes de *Pe-fan*, (alun) ce frottement donnera à l'étain la couleur de l'or, & que ſi l'on en frotte du fer il deviendra rouge. Peut-être que la maniere dont les Chinois préparent le fer pour le dorer, a la vertu de l'adoucir, & de le rendre plus propre à être pénétré de la couperoſe & de l'alun. Telle eſt la préparation qu'ils y apportent: ils mêlent enſemble une écuellée de ſuc de *Tſung*, (oignons & porreaux) autant de riz aigri, trois têtes d'ail pilées, & le poids de cinq dragmes de graiſſe de chien; ils mettent le fer dans de l'eau avec cette mixtion, qu'ils font cuire juſqu'à ce qu'on apperçoive que le fer prend la couleur d'un blanc pâle.

Ce que mon livre rapporte de la ma-

niere dont les Chinois animent l'aiguille d'une bouſſole, afin qu'elle ſe trouve vers les poles, m'a paru fort extraordinaire. Ils n'ont point recours, comme nous, à la pierre d'aimant, quoique la Chine en ſoit abondamment pourvue, & que d'ailleurs ſes vertus, & ſur-tout celle qu'elle a d'attirer le fer, ne leur ſoit pas inconnue, puiſqu'ils lui donnent le nom de *Hi-thie-che*, c'eſt-à-dire pierre qui attire le fer ; cette connoiſſance, qu'ils ont de ſes propriétés, a donné lieu à la fable qu'ils racontent d'un lac où l'on n'oſe pas expoſer des vaiſſeaux, parce qu'il y a, diſent-ils, au fond de ce lac une ſi grande quantité de pierres d'aimant, que tous les ferremens qui lient enſemble les membres du bâtiment étant attirés en bas, il faut néceſſairement qu'ils s'en aillent en pieces : de-là vient pareillement cette fauſſe opinion où ſont les Médecins Chinois, que faiſant entrer de la poudre d'aimant dans un emplâtre, elle attirera les parcelles de fer reſtées dans une plaie.

Mais enfin ſi les Chinois n'emploient pas l'aimant pour vivifier l'aiguille de la bouſſole, de quel moyen ſe ſervent-ils ? C'eſt à quoi il faut ſatisfaire en rappor-portant la recette qu'ils preſcrivent.

Prenez, disent-ils, en premier lieu du *Tchu-cha*; (c'est du vrai cinabre qui est rare en Europe, dont apparemment il est parlé d'après Dioscorides, dans le Dictionnaire de l'Académie); en second lieu du *Hiun-ho-ang*, (de l'orpiment). Il y en a qu'on appelle *Tse-hoang-tse*, c'est-à-dire, femelle, qui est le plus cher; & d'autre qu'on nomme *Hiun-hoang-hiung*, c'est-à-dire mâle; celui-ci pourroit bien être le réagal ou la sandaraque jaune tirant sur le rouge. Au cinabre & à l'orpiment, joignez de la limaille d'aiguille; réduisez tout cela à poids égal en une poudre fine, que vous lierez ensemble, & que vous mêlangerez bien, avec du sang tiré des crêtes de coqs blancs. Après quoi vous prendrez vingt ou trente aiguilles fines, que vous couvrirez de tous côtés de cette mixtion, & après les avoir empaquetées dans du papier, vous les tiendrez pendant sept jours & sept nuits dans un petit fourneau, sous lequel vous entretiendrez constamment un feu clair de charbon de bois. Après cette opération, enveloppez ces mêmes aiguilles, & portez-les durant trois jours appliquées sur la chair. Faites alors l'épreuve de vos aiguilles, & vous trouverez qu'elles se

tourneront avec justesse vers les pôles ; & qu'elles seront très-propres pour les usages de la boussole.

Si l'effet de cette recette est aussi vrai que l'assure mon Auteur, le sçavant Académicien que j'ai cité au commencement de ma Lettre, a bien raison de dire, qu'il arrive des choses où nous devons avoir recours à la vaste étendue de ce qui nous est inconnu dans la nature ; car enfin la vertu des ingrédiens qui composent la recette, ne paroît gueres avoir de liaison avec la juste direction des aiguilles vers les pôles.

En premier lieu, on doit mettre pendant long-temps ces aiguilles sous un feu clair, & il est certain que le meilleur aimant, & l'aiguille la mieux aimantée, perdent leur force & leur vertu par l'action du feu. En second lieu, la mixtion dont on couvre ces aiguilles, est composee de mineraux nullement propres à aimanter ; le soufre, le vif argent, l'arsenic y dominent ; s'il y entre du fer, il est en poussiere, & n'a plus l'arrangement de ses parties & de ses pores propres à communiquer la vertu magnétique : enfin les parties sulphureuses & graisseuses du sang des crétes de coqs qui lient les ingrédiens, & la

transpiration fuligineuse du corps humain qu'on recommande, arrêtent l'action la plus forte de l'aimant.

Du reste on auroit encore plus lieu d'être surpris, si en faisant l'épreuve de cette recette, on trouvoit qu'une aiguille ainsi préparée pour l'usage de la boussole, fut moins susceptible des déclinaisons & des variations qui se trouvent dans les aiguilles aimantées & qui embarrassent si souvent les voyageurs. Il semble que les Chinois ignorent ces variations, du moins ils n'en font aucune mention.

Le secret chimérique de la pierre philosophale a été en vogue parmi les Chinois long-temps avant qu'on en eût les premieres notions en Europe. Ils parlent dans leurs livres en termes magnifiques de la semence d'or & de la poudre de projection; & ce que nos charlatans appellent grand œuvre, ils le nomment *lien-tan*, & promettent de tirer de leurs creusets, non-seulement de l'or, mais encore un remede spécifique & universel, qui procure à ceux qui le prennent une espece d'immortalité. Rien de plus capable de flatter les heureux du siecle. Aussi a-t-on vu des riches Seigneurs & des Empereurs mêmes tellement infatués de

ces belles promesses, qu'ils n'ont eu nulle peine à épuiser leurs véritables trésors, pour acquérir ces richesses imaginaires, & cette prétendue immortalité.

Ce qui m'a le plus surpris dans les livres où ils traitent de cette matiere, c'est qu'ils prétendent que les dépositaires d'un si précieux secret, quelque habiles qu'ils soient, & quelque dépense qu'ils fassent, courent risque d'échouer dans leur entreprise, s'ils n'ont pas une vertu épurée qui attire la bénédiction du Ciel sur des opérations si importantes & si délicates.

Un de ces Alchymistes fortement prévenu de cette idée, crut que pour devenir véritablement vertueux, & par-là réussir dans son art, il lui falloit embrasser la Religion chrétienne. Dans cette vue il se rendit à l'Eglise que nous avions à *King-te-tching*, & pria le Missionnaire de l'instruire de notre sainte loi. Aussitôt qu'il se fut rempli de la connoissance des vérités chrétiennes, il se désabusa entiérement de ses ridicules prétentions, il brûla les livres de son art, & en devenant un fervent Chrétien, il trouva la vraie source de l'immortalité.

Mais s'il y a eu des souffleurs de bonne foi, qui s'étant entêtés de cette chimere, n'en

n'en ont été détrompés qu'après avoir converti leurs biens en charbons, & s'être réduits à l'indigence, il y en a eu encore plus de fourbes, qui par des promesses trompeuses, ont réussi à surprendre les peuples, & se sont véritablement enrichis aux dépens de leur crédulité. Les Chinois éclairés racontent plusieurs histoires des filouteries de ces faux Alchymistes, & de la simplicité de ceux qui se sont laissés dupper par leurs promesses. De plusieurs traits de supercherie en ce genre qu'on trouve dans leurs livres, je n'en rapporterai qu'un seul, par lequel je finirai cette Lettre.

Un de ces fourbes qui se faisoit passer pour l'un des premiers maîtres de l'art, affectoit par-tout un grand air de probité, & sur-tout de désintéressement, tel qu'il peut être dans un homme à qui l'or naît sous la main; il trouva le moyen de se faire connoître à un riche Seigneur, qui, après avoir occupé les premiers emplois de l'Empire, s'étoit retiré dans sa province. Il s'insinua adroitement dans sa maison, & peu à peu il sçut si bien ménager son esprit par ses complaisances & par ses souplesses, qu'il gagna entiérement ses bonnes graces. Alors laissant échapper dans les divers

entretiens certains traits de ſon habileté dans la tranſmutation des métaux, la curioſité du Mandarin fut extraordinairement piquée, & le charlatan lui avoua enfin qu'il avoit trouvé le ſecret de la pierre philoſophale : il s'offrit même à lui communiquer ce ſecret, uniquement par reconnoiſſance de ſes honnêtetés, & des marques ſingulieres qu'il recevoit de ſon affection.

Le crédule Seigneur donna dans le piége : « Il faut bien, ſe diſoit-il en lui-» même, que depuis tant de ſiecles qu'on » parle de ce ſecret admirable, il y ait » un petit nombre d'ames chéries du » Ciel qui en aient éte favoriſées, avec » obligation de ne le pas communiquer » aux ames vulgaires. Sans doute que le » Ciel, en m'adreſſant un ſi grand » homme, & lui inſpirant le deſir de » m'initier dans de ſi profonds myſteres, » veut récompenſer l'intégrité avec la-» quelle j'ai exercé les premieres Ma-» giſtratures ». A ce moment il s'entêta ſi fort de l'alchymiſte, qu'il étoit dans l'impatience de voir commencer les opérations ; il n'avoit garde de s'effrayer de la dépenſe, perſuadé comme il étoit, de trouver dans ſa maiſon une mine d'or intariſſable; & ce qui le flattoit le plus,

un moyen infaillible de prolonger ſes jours.

L'alchymiſte ne ſe fit pas longtemps prier : il choiſit dans le vaſte palais du riche vieillard un appartement commode & agréable, où l'on n'épargna rien pour le bien régaler, lui, ſa prétendue femme & ſes domeſtiques, car cette femme n'étoit rien moins que ſon épouſe, c'étoit une courtiſane d'une rare beauté, qu'il avoit aſſociée à ſa charlatanerie, & qui devoit y jouer ſon principal rôle.

Dès qu'on ſe mit en devoir de commencer le travail, on apporta de groſſes ſommes à l'alchymiſte pour les précieux ingrédiens qu'il devoit mettre dans le creuſet, mais qu'il fit paſſer auſſi-tôt dans ſes coffres. Ce qui impoſoit encore plus au vieillard, c'étoit de voir les ſoins que le charlatan ſe donnoit pour s'aſſurer la protection du Ciel : il ſe proſternoit ſans ceſſe, il brûloit quantité de parfums, & il exhortoit continuellement le Mandarin à ne point entrer dans le laboratoire ſans s'être purifié auparavant, parce que la moindre ſouillure ruineroit le travail de pluſieurs jours. La dame de ſon côté ſe montroit ſouvent à la dérobée, & laiſſoit comme par mégarde entrevoir ſes attraits.

L'ouvrage alloit toujours ſon train, & au bout de quelque temps l'alchymiſte fit voir au crédule Seigneur d'heureuſes tranſmutations, qui annonçoient un terme aſſez court pour la perfection du grand œuvre ; ce fut pour lui un grand ſujet de joie, mais cette joie fut bientôt troublée par la nouvelle que le charlatan reçut de la mort de ſa mere. Il étoit trop bon fils, & trop exact obſervateur des loix de l'Empire, pour n'aller pas ſur le champ lui rendre les derniers devoirs. Il conſola néanmoins le Mandarin, en l'aſſurant qu'il reviendroit dans peu de jours : « d'ailleurs, lui ajouta-t-il, l'ou-» vrage ne ſera point interrompu, je » laiſſe ma femme & quelques domeſ-» tiques qui en ſçavent aſſez pour ce qui » reſte à faire ». La dame parut fort touchée de cette courte ſéparation ; ſes pleurs & ſes gémiſſemens prouvoient le deſir qu'elle avoit d'accompagner ſon mari, & de partager avec lui les devoirs de la piété filiale.

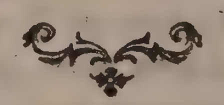
Pendant l'abſence de l'Alchymiſte, le riche vieillard viſitoit ſouvent le laboratoire : la dame fit bien ſon perſonnage, & n'omit rien de tout ce qui pouvoit lui inſpirer de la paſſion ; elle réuſſit au-delà de ſes eſpérances ; le vieillard fut

bien-tôt épris de ses charmes. Les visites du laboratoire devinrent plus fréquentes & les entretiens plus longs & plus secrets. Les domestiques s'en apperçurent, & c'étoit l'intention de la dame que rien n'échappât à leur connoissance, parce que dans la suite ils devoient servir de témoins.

Cependant l'Alchymiste arrive ; certains signes que fit la dame l'instruisent d'abord de ce qui s'étoit passé. Après avoir reçu du Mandarin les complimens ordinaires sur son prompt retour, il va visiter l'ouvrage : il trouve tout en désordre, preuve certaine, s'écria-t il, des infamies dont le laboratoire a été souillé ; & entrant en fureur, il renverse les creusets & les fourneaux, & veut tuer tout à la fois sa femme & ses domestiques. La dame se jette à ses pieds, demande pardon avec larmes, & avoue qu'elle a été séduite. Les domestiques en pleurs détestent le jour où ils sont entrés dans une maison si abominable. L'Alchymiste, plus forcené que jamais, tempête, crie, & jure qu'il va de ce pas porter ses plaintes aux Magistrats, & demander justice contre le Mandarin qui l'a déshonoré. A la Chine un adultere prouvé est un crime digne de mort &

capable de ruiner les maiſons les plus opulentes. L'infortuné vieillard, ſaiſi d'effroi, & cherchant à éviter la honte du châtiment & la perte de ſes biens, fait tous ſes efforts pour adoucir l'eſprit du furieux Alchymiſte : il lui offre des ſommes conſidérables d'or & d'argent ; & pour réparer le déshonneur de la dame, il l'accable de pierreries & de bijoux de toutes les ſortes. L'Alchymiſte & la dame ne ſe laiſſent fléchir qu'avec peine : ils promettent enfin de ne pas pouſſer plus loin cette affaire, & ils ſe retirent en s'applaudiſſant, dans le fond du cœur, d'avoir ſi bien réuſſi à trouver la pierre philoſophale.

Je ſouhaite, mon Révérend Pere, que ces extraits que m'ont fourni les livres Chinois, puiſſent être de quelque utilité, du moins j'aurai fait connoître quel eſt le génie de ces peuples dans la recherche des cauſes naturelles, & quel eſt le progrès qu'ils ont fait dans la phyſique. Je ſuis avec reſpect, &c.



LETTRE

*Du Pere Parennin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere ***, de la même Compagnie.*

A Peking, ce 29 octobre 1734.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Nous n'aurons cette année aucunes réponses à faire, parce que nous n'avons point reçu de lettres d'Europe. L'année derniere, le 25 de Septembre, j'écrivis au Révérend Pere la Gorrée, assistant, un assez gros paquet que j'envoie ouvert, sous l'adresse de votre Révérence, à Lyon, j'espere qu'elle l'aura reçu de Paris où M. de Velaerd de Barre, Officier de la Compagnie de la Chine, le porta; maintenant je vas joindre ici la copie de la lettre que j'écris au Pere Duhalde; sans cela, vous ne la verriez que bien tard avec le public, après que votre Révérence l'aura lu: je le prie de l'envoyer au Pere Beaupoil.

Cette copie apprendra à votre Révérence l'état actuel de la miſſion, & notre ſituation qui eſt toujours mal aſſurée, parce que la conduite de l'Empereur n'eſt pas conſtamment la même, qu'il eſt impénétrable dans ſes réſolutions : il hait poſitivement la religion chrétienne, mais par bienſéance il garde ici des meſures avec nous, nous traite bien devant le monde de peur que la différence entre ſon pere & lui ne ſoit trop marquée. Le jour de l'an Chinois, quand nous allâmes tous lui faire la révérence, il fit ouvrir les portes d'une ſalle où il s'étoit mis exprès, nous fit entrer dans la cour, de laquelle nous pouvions le voir, mais trop loin pour lui parler ; c'eſt là que nous fîmes la cérémonie ; après cela l'Empereur nous envoya à chacun des étrennes ſur des bandeges portées par les Eunuques de ſa préſence : quand nous les eûmes reçus & remercié, il m'appella par mon nom à haute voix ; je montai dans la ſalle, où il me donna de nouvelles étrennes, avec des paroles fort obligeantes, enfin me gracieuſa comme on parle aujourd'hui : quelle étoit ſa vue ? Je n'en ſçais rien, mais je réſolus dès-lors d'en profiter pour éprouver du moins ce qu'il avoit dans l'ame ; & voici comment je m'y pris.

Le Pere Hervieu, notre Supérieur général, m'écrivit de Macao à l'arrivée des vaiſſeaux de la mouſſon paſſée, que le Pere Contancin étoit mort en mer, que les deux compagnons qu'il amenoit, & qui étoient arrivés en bonne ſanté à Macao, n'étoient venus que pour être Miſſionnaires, & n'avoient aucun des talens qu'on veut pour le ſervice de l'Empereur; que cela étoit d'autant plus fâcheux, que nous étions ici bien des vieillards qui laiſſeroient bientôt un grand vuide dans notre maiſon Françoiſe, &c., qu'il ſouhaiteroit fort, ſans beaucoup l'eſpérer, que je pus trouver quelques moyens de les faire venir ici: je le ſouhaitois auſſi, & me réſolus de demander en grace à l'Empereur la permiſſion de faire venir ici, pour m'aider dans ma vieilleſſe, deux de mes compatriotes nouvellement débarqués à Macao; qu'ils étoient jeunes & gens de lettres; que je leur enſeignerois les langues Tartare & Chinoiſe pour les mettre en état de ſervir Sa Majeſté, &c.; qu'au reſte ce voyage ſe feroit à nos frais, ſans être incommode aux Mandarins, demandant ſeulement qu'il y eût ordre de leur laiſſer le chemin libre; que ſi Sa Majeſté m'accordoit cette grace, j'en

aurois toute la reconnoiſſance poſſible, &c. : le reſte n'étoit qu'un compliment.

Le 22 de Mars mon placet fut préſenté, & ſur le champ l'Empereur accorda ce que je demandois, & fit ordonner, par le Tribunal des Troupes, au *Tſom-tou* de Canton, de nommer un petit Mandarin pour amener à la Cour *Tſao-Che-Lin* & *Oukun*, ce ſont les noms Chinois des Peres Gabriel Bouſſel & Pierre Foureau; le premier de la Province de Toulouſe, & l'autre de celle de Paris, &c.

Ils arriverent ici en bonne ſanté, le 15 de Septembre, & le 19 du même mois je les conduiſis à la maiſon de campagne de l'Empereur, avant les préſens que j'avois préparé avant leur arrivée; car je ſçavois que le feu Pere Contencin n'avoit porté de Paris aucune curioſité.

L'Empereur nous admit tous trois en ſa préſence, grace que je n'attendois pas; traita bien les nouveaux venus, reçut quelques-uns de leurs préſens, & ſur le champ leur en fit devant les Grands qui étoient là, pour avoir audience, me fit quelques queſtions, & nous renvoya contens. De tout cela on ne peut conclure autre choſe, ſinon que l'Empereur a voulu m'obliger, & non point qu'il

ſoit revenu à l'égard de notre ſainte religion, car je le crois là deſſus toujours le même. Ce qu'il y a de bon en cela, c'eſt que les Mandarins de Canton n'ont pu comprendre cette conduite de l'Empereur, & ſeront plus réſervés à l'égard des Miſſionnaires qui ſont encore à Macao, & dont aucun n'a pu retourner avec permiſſion à Canton, quoique les vaiſſeaux marchands y ſoient admis, ne pouvant entrer ni reſter dans le petit port de Macao, comme nous le ſoutînmes à l'Empereur contre l'avis du *Tſom-tou*, nommé *Omita*, qui a perdu ſon procès ſur cet article, mais qui n'en eſt pas moins ferme à empêcher que les Miſſionnaires ne rentrent à Canton, où il a vendu toutes nos Egliſes, & envoyé le prix tel qu'il lui a plu au Procureur de la ville de Macao, ville qui eſt dans la derniere miſere ; auſſi ſon Procureur n'a point encore rendu cet argent aux Miſſionnaires.

Je n'ai pas le temps d'écrire au Révérend Pere Beaupoil, à qui je ne pourrois dire autre choſe que ce que je viens d'écrire, & je prie votre Révérence de le lui communiquer, & de ſaluer les Révérends Peres Fulchiron, de Veau, de Ruſſi, mes anciens compagnons de no-

viciats, s'ils ſont à Lyon. Nous ſommes actuellement treize dans cette maiſon, y compris trois Chinois, dont l'un eſt Prêtre, les deux autres Novices; les autres ſont les Peres Dentrecolles, Regis, de Mailliac, Gaubil, de Lacharme, Chaſlier, Bouſſel, Foureau, le Frere Rouſſet & moi qui nous recommandons tous aux ſaints ſacrifices de votre Révérence. Je ſuis, &c.

LETTRE

Du Pere Parennin, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, à M. Dortous de Mairan, de l'Académie royale des Sciences.

A Peking, ce 28 ſeptembre 1735.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

Lorſque j'ai à répondre aux lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire, je me vois toujours obligé de commencer ma réponſe par de nouvelles actions de graces; vous multipliez ſi fort

les bienfaits, qu'il ne me reste plus d'expressions, pour vous marquer combien je vous suis redevable, & à Messieurs de votre illustre Académie. Comme c'est vous, Monsieur, qui m'avez procuré l'honneur & le bien qu'ils me font, il est naturel que je vous supplie de leur en témoigner ma vive reconnoissance. Aussi-tôt que la caisse qui renferme vos nouveaux mémoires sera arrivée à Peking, je les joindrai, dans notre bibliotheque, à tous les précédens, afin que ceux qui composent cette maison, profitent de ce trésor, lequel sera ici un monument éternel de la gloire de l'Académie & de sa libéralité.

Outre la continuation de ces mémoires, j'ai reçu une carte de la lune de feu M. Cassini, avec ce que vous appellez par modestie votre petit ouvrage de physique, fait autrefois en province, dont vous avez bien voulu me faire présent. Il est vrai que cet ouvrage est petit, si l'on ne considére que le volume; mais tout petit qu'il est, on peut dire, sans flatterie, qu'il y a plus de substance, de pénétration, de justesse & de force de raisonnement, que dans beaucoup d'autres grands volumes sur le même sujet, lesquels après avoir fatigué la vue & l'es-

prit, le laissent aussi vuide qu'il l'étoit avant que d'en avoir fait la lecture ; je veux dire qu'on n'en est pas mieux instruit ; au lieu que votre ouvrage, Monsieur, satisfait pleinement le lecteur, en le conduisant comme par la main, & en lui découvrant pied à pied les plus beaux secrets de la nature, à la plupart desquels on ne s'étoit pas avisé de penser.

Quoique les vues des hommes sur la physique ne soient, à proprement parler, que des systêmes, qui ne prouvent pas que les choses soient effectivement telles qu'on les a imaginées, mais seulement qu'elles pourroient bien être ainsi ; cependant, Monsieur, en lisant votre dissertation sur la glace, je ne pouvois m'empêcher de penser qu'elles ne fussent réellement telles que vous les exposez.

Je me souviens qu'en la même année 1716, que votre dissertation fut si justement couronnée à Bordeaux, je suivis l'Empereur à la chasse du tygre pendant l'hiver, & je me trouvai insensiblement engagé de convaincre une célébre compagnie, composée de deux ministres de l'Empire, & de dix docteurs choisis, qui se nomment *Han-lin*, qu'on pouvoit glacer de l'eau chaude auprès d'un brasier.

Cet engagement étoit une suite des entretiens que j'avois eus avec ces Messieurs sur la congélation des liquides au temps froid. Ils expliquoient cet effet de la nature à-peu-près comme nos anciens philosophes, par des termes équivalens aux qualités occultes, mais sans faire paroître beaucoup d'attachement à leurs opinions, dont ils sentoient le foible; car ils ne manquent pas d'esprit, mais seulement d'application.

Quand ils m'eurent invité de parler à mon tour, je tâchai de leur faire comprendre la nature du liquide, sa composition, ses parties intégrantes, leur figure, l'air mêlé dans les intervalles, qui tient les parties en mouvement, &c. Je concluois ensuite que pour glacer l'eau, il ne s'agissoit que de la déranger, c'est-à-dire d'en faire sortir les parties les plus subtiles, qui empêchoient les autres de se lier, & y en introduire d'autres capables de la fixer & d'en arrêter le mouvement.

« Ce seroit, dit un de ces Messieurs, » une jolie opération à voir, & je serois » curieux de sçavoir de quels instru- » mens on pourroit se servir pour tra- » vailler sur des parties si subtiles qu'elles » échappent à notre vue. Monsieur, lui

» répondis-je, puiſque ſur ce que j'ai » l'honneur de vous dire, vous n'en » voulez croire qu'à vos yeux, quoi» qu'ils ne ſoient pas toujours des té» moins ſûrs de la vérité, je ſuis prêt de » contenter votre curioſité ».

A peine avois-je achevé de parler, que tous me prirent au mot. Ils marquerent le lieu, le jour, ou plutôt la nuit où ſe devoit faire cette opération, car pendant le jour ils ne ſont pas libres, & il ſe peut faire à chaque moment qu'on les appelle au palais. Il arriva qu'un ſoir qu'on avoit fixé pour le lieu du rendez-vous, qui étoit la tente du préſident des docteurs, & dans le moment même que je partois pour y aller, l'Empereur fit ouvrir la barriere qui ferme le camp Impérial, pour m'envoyer chercher par un Eunuque, avec ordre de lui amener un Chirurgien; cet incident me fit manquer à ma parole: il m'étoit aiſé d'en faire informer ces Meſſieurs, mais j'aimai mieux les laiſſer dans le doute. Eux de leur côté ne me voyant point arriver, envoyerent un domeſtique juſqu'à ma tente, pour m'avertir qu'ils m'attendoient: on ſe contenta de répondre que j'étois ſorti; cette réponſe les ſurprit, & leur fit ſoupçonner que je m'étois trop

avancé. Un d'entr'eux, qui ne croyoit pas qu'un étranger, qu'un barbare, ainsi qu'ils appellent tous ceux qui ne sont pas Chinois, en pût sçavoir plus que lui, perdit patience, comme on me le raconta dans la suite : « Hé, Messieurs, s'écria-t-il, » jusqu'à quand vous laisserez-vous » tromper par un homme, qui non con- » tent de nous avoir souvent amusé sur » la religion par des discours frivoles & » dénués de preuves sensibles, veut en- » core nous tromper sur les choses natu- » relles par des explications nullement » fondées & inventées à plaisir. Que » dira-t-on de nous, quand on sçaura » qu'il a assemblé ici tant d'honnêtes » gens pour écouter les fables qu'il nous » débite » ? sur quoi il se leva brusquement, & prit le chemin de sa tente pour y prendre du repos, & dissiper son indignation. Les autres, plus modérés, se retirerent peu après, mais sans faire aucun éclat.

Le président, qui est de mes amis, resta seul, véritablement mortifié de n'avoir pu me justifier, ni me prévenir à temps, pour me détourner de tenter une entreprise qu'il croyoit au-dessus des forces humaines : car, disoit-il, c'est vouloir forcer la nature, que de faire geler de l'eau auprès du feu.

Le lendemain je vis ces Meſſieurs qui ſuivoient le cercle de la chaſſe: j'allai leur faire mes excuſes, en leur diſant la raiſon qui m'avoit fait manquer au rendez-vous. La politeſſe Chinoiſe ne leur permit pas de me répondre ce qu'ils penſoient; mais prenant un ton qui marquoit aſſez qu'on m'en tenoit quitte, ils me dirent que ce ſeroit pour une autre fois. « Ce ſera ce ſoir même, repris je, ſi » vous l'agréez, car je n'irai pas à la » Porte (1), & je me rendrai de bonne » heure chez M. le Préſident ». Je m'y rendis effectivement le premier, car ces Meſſieurs ne doivent quitter la porte que quand on la ferme. Ils furent contens de me trouver à leur arrivée.

Après les complimens ordinaires, chacun prit ſa place, formant une eſpece de cercle autour d'un grand braſier, qui étoit au milieu de la tente, dont on affecta d'abaiſſer la portiere, afin d'augmenter la chaleur, dans la penſée où ils étoient qu'elle empêcheroit le ſuccès de l'opération. Ils commencerent d'abord à parler de choſes indifférentes, car voyant qu'il n'y avoit rien de préparé que pour une ſimple converſation, ils crurent que

(1) C'eſt-à-dire, chez l'Empereur.

je n'étois venu que pour m'excuser, ou pour me divertir aux dépens de ceux qui avoient eu la simplicité de croire qu'on pût congeler des liquides dans un lieu si chaud.

Lorsque je m'apperçus que la chaleur étoit devenue si grande, qu'elle les obligeoit à quitter leurs bonnets & leurs casaques de zibeline, je pris la parole : « Hé bien, Messieurs, leur dis-je, en » riant, je crois que nous serons bien» tôt obligés de boire à la glace; ne » seriez-vous pas d'avis que j'en pré» parasse de bonne heure » ? Cette proposition fut reçue avec un éclat de rire, & on la prit pour une plaisanterie. Le Président me demanda, si je parlois sérieusement : « Oserois-je parler autre» ment, lui répondis-je, devant une » si respectable compagnie? Ordonnez » seulement à vos domestiques de m'ap» porter une écuelle d'argent remplie » de neige avec sa soucoupe pleine » d'eau, & je vous ferai voir que je n'ai » rien avancé que je ne puisse exécu» ter ».

Je fus servi à l'instant; car en arrivant j'avois pris la précaution de dire aux officiers du Président de me tenir tout cela prêt. J'étois assis sur un coussin, les

jambes croisées comme tous les autres : on m'apporta l'écuelle remplie de neige, & le plat plein d'eau tiéde. Cet appareil réveilla l'attention des spectateurs. Il s'agissoit cependant de mêler avec la neige, sans qu'on s'en apperçût, le nitre que j'avois apporté. Je pris pour prétexte que les flambeaux, qui éclairoient la tente, étant trop près de moi, m'incommodoient la vue. On ordonna aussi-tôt aux domestiques de les placer ailleurs, & pendant ce mouvement je glissai mon nitre dans la neige.

Je posai d'abord l'écuelle dans le plat d'eau, je l'approchai jusques sur le bord du brasier, & feignant d'avoir de la peine à tenir l'un & l'autre, j'invitai le Docteur incrédule à tenir le plat, tandis que je tiendrois l'écuelle : c'est à quoi il consentit volontiers, pour avoir le plaisir d'examiner de plus près l'opération. Mais sa curiosité lui coûta cher, sans qu'il osât s'en plaindre, tandis que tous les autres *Han-lin* rioient à gorge déployée, parce que voyant fondre la neige que je remuois de la main, ils étoient fort éloignés de croire que l'eau du plat qui étoit dessous, & plus près du feu, pût jamais devenir de la glace.

Cependant elle se formoit, & en très-

peu de temps mon opération fut achevée. Comme le *Han-lin* incrédule avoit peine à ſoutenir plus long-temps l'ardeur du feu, & qu'à tout moment il détournoit la tête : « J'ai compaſſion de » vous, lui dis-je, votre ſecours m'eſt » déſormais inutile, & vous pouvez » lâcher le plat ſans craindre qu'il tom» be ». Il le lâcha en effet, & ſe retira au plus vîte. Tous ces Meſſieurs voyant ce plat ſuſpendu au fond de l'écuelle que je tenois par l'oreille, furent étrangement ſurpris. Ils s'avancerent & toucherent la glace des doigts, ils prirent ces deux pieces jointes enſemble, & les maniant ſans beaucoup de précaution, ils ſe couvrirent de l'eau de neige qui tomboit ſur leurs habits. « Attendez » un peu, Meſſieurs, leur dis-je, je vais » vous ſatisfaire, de telle ſorte qu'il ne » vous reſtera plus le moindre doute ».

Après avoir préſenté au feu le deſſous du plat, & avoir pareillement renverſé l'écuelle ſur le feu, il me reſta à la main un plat de glace très-pure & très-claire : chacun voulut le manier & le regarder aux flambeaux ; le docteur incrédule ne ſe fiant ni à la vue ni au toucher, caſſa le plat, & en porta un morceau à la bouche pour le manger, ſuppoſant que

le goût feroit un témoin plus fidele de la vérité du fait que les autres fens. Il eft à obferver que les Chinois de Peking, au fort de l'été, non-feulement boivent à la glace, mais qu'ils en mangent encore d'affez gros morceaux, fans qu'elle nuife à leur fanté. Après qu'il en eut mangé, « c'eft véritablement de la glace, s'é-
» cria-t-il, & de la meilleure : je me
» rends, & je rends pareillement juftice
» à celui qui la mérite, mais j'avoue
» que fi ce changement ne s'étoit pas
» fait en ma préfence, je ne l'aurois
» jamais cru poffible ».

Mais je ne m'apperçois pas, Monfieur, que je pourrois bien vous ennuyer en vous racontant une aventure qui ne vous intéreffe guères, & qui ne vous apprend rien, fi ce n'eft peut-être à mieux connoître le génie & le caractere des lettrés Chinois. Si c'eft une faute de ma part, elle eft d'autant plus pardonnable, que c'eft votre fçavante differtation fur la glace qui me l'a fait commettre.

Le lendemain de cette expérience, je fuivis l'Empereur à la chaffe ; ces Meffieurs, qui n'étoient comme moi que fimples fpectateurs, pouvoient quitter leur rang, & ils le firent, dans l'impa-

tience où ils étoient de me joindre. Comme la nuit précédente ils avoient tenté inutilement de faire de la glace, en imitant ce qu'ils m'avoient vu faire, ils étoient curieux de sçavoir ce qui les avoit empêché de réussir. Je leur répondis qu'ils n'avoient qu'à s'adresser à M. le Président. « Oui, Messieurs, dit le Pré-
» sident, j'en ai fait l'épreuve, & je l'ai
» faite avec succès. Je vous communi-
» querai ce secret, mais ce ne sera pas
» à présent, il faut qu'il en coûte un peu
» de patience à ceux qui ont manqué de
» foi ». Ensuite m'adressant la parole, je voudrois bien sçavoir, me dit-il, comment se forme la grêle, le tonnerre & les tempêtes. Je lui expliquai ce que j'en sçavois le plus clairement qu'il me fut possible : mon explication n'étoit pas sans replique, mais heureusement leurs objections roulerent presque toutes sur les effets du tonnerre. « Il tombe sou-
» vent, me disoient-ils, au lieu de
» monter, & de se dissiper en l'air,
» comme fait la poudre.

» Je vois bien, Messieurs, leur répon-
» dis-je, qu'il faudra encore vous con-
» vaincre par le témoignage des yeux.
» Je vous composerai une poudre qui
» éclatera comme le tonnerre, & qui

» au lieu de faire ſon effet en haut, le
» fera en bas, & percera le fond d'une
» cuillier de fer, dans laquelle on fera
» chauffer cette poudre ». J'avois en effet de quoi faire de la poudre fulminante; le ſuccès de cette nouvelle opération, dont ils furent témoins, redoubla leur admiration, ce qui fit dire à l'un d'eux que je pouvois déſormais le tromper, parce qu'après ce qu'il avoit vu, il ne pouvoit s'empêcher de me croire ſur tout le reſte. « Je ſuis incapable de
» tromper perſonne, lui répondis-je, je
» voudrois bien au contraire être aſſez
» heureux pour vous détromper ſur des
» erreurs où vous êtes par rapport à la
» religion, & qui ſont d'une bien plus
» grande conſéquence pour votre bon-
» heur, que l'ignorance de quelques
» effets naturels ».

Un autre jour le diſcours tomba ſur la maniere dont les pierres ſe forment dans le ſein de la terre : ma réponſe fut courte, une plus longue eût été aſſez inutile, avec des gens qui n'écoutent la théorie que par complaiſance & ſans en rien croire; & qui réduiſent tout au témoignage des ſens. « Voulez-vous,
» leur dis-je alors, que je vous conduiſe
» juſqu'au centre des montagnes, & au
» fond

» fond des carrieres, pour vous faire
» toucher au doigt ce que je viens de
» vous dire de la formation des pierres
» & de leur accroissement? non, me dit
» l'un de ces Messieurs, j'aime mieux
» vous en croire sur votre parole, que
» de m'engager dans un voyage si obs-
» cur & si dangereux : mais, si sans
» courir tant de risques, vous nous
» montriez une petite pierre de votre
» façon, vous nous obligeriez fort, &
» vous nous trouveriez plus dociles à
» vous écouter sur tout le reste.

» J'y consens volontiers, lui répon-
» dis-je, mais ce ne sera pas ici, où je
» manque de ce qui m'est nécessaire pour
» vous contenter; ce sera à Peking, où
» je vous ferai une pierre, sans me servir
» d'aucun corps dur ou solide : bien plus,
» je vous apprendrai à la faire, & vous
» serez maître en ce genre dès votre
» premier coup d'essai, il ne vous en
» coûtera que de mêler deux sortes de
» liqueurs ensemble : vous verrez d'a-
» bord un bouillonnement, un combat
» de ces deux liquides, qui ne finira que
» par la destruction de l'une & de l'autre,
» & il ne restera qu'une pierre blanche
» au fond du vase : mais vous vous sou-
» viendrez de la parole que vous me

» donnez de m'écouter ensuite avec plus
» de docilité, sur un sujet bien plus re-
» levé & infiniment avantageux pour
» vous, puisqu'il vous procurera un
» bonheur éternel. Faites ce que vous
» me promettez, dit le docteur, & je
» n'aurai pas de peine à vous croire ».

J'effacerois, Monsieur, tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire, si j'adressois ma lettre à une personne moins éclairée que vous ; car il me reprocheroit peut-être qu'il ne convient à un Missionnaire que d'annoncer simplement la foi à ces infideles, sans s'amuser à les entretenir de matiere de physique & de pure curiosité. Je répondrois à ce reproche ce que l'expérience a appris à tous les anciens Missionnaires, que quand il s'agit de prêcher aux grands & aux lettrés de cette nation, on ne réussit pas d'ordinaire en débutant par les mysteres de notre sainte religion : les uns leur paroissent obscurs, les autres incroyables : la persuasion où ils sont que les étrangers n'ont point de connoissance sur la religion, qui soit comparable à leur grande doctrine, fait que s'ils nous écoutent un moment, ils détournent aussi-tôt le discours sur un autre sujet. Leur vanité, l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes, le

mépris qu'ils font des autres nations, tranſpirent malgré eux au travers de leur feinte modeſtie, & des termes polis qu'ils affectent.

Il faut donc, pour mériter leur attention, s'accréditer dans leur eſprit, gagner leur eſtime par la connoiſſance des choſes naturelles qu'ils ignorent la plûpart, & qu'ils ſont curieux d'apprendre; rien ne les diſpoſe mieux à nous entendre ſur les ſaintes verités du Chriſtianiſme. Il faut ajouter à cela beaucoup de complaiſance, & une grande patience à écouter & à réſoudre les difficultés qu'ils propoſent, bonnes ou mauvaiſes, faiſant paroître qu'on fait cas de leur capacité & de leur mérite perſonnel. C'eſt par ces ſages ménagemens qu'on s'inſinue dans leur eſprit, & qu'inſenſiblement on fait entrer les vérités de la religion dans leur cœur.

Je viens maintenant à votre lettre, qui eſt une réponſe à celle que j'eus l'honneur de vous écrire au mois de décembre de l'année 1730, dans laquelle je vous marquois la plus grande partie des cauſes qui ont toujours retardé à la Chine le progrès des ſciences, & ſur-tout de l'aſtronomie. Vous convenez aſſez de la ſolidité des raiſons que j'en ai apportées;

mais vous regrettez que les Chinois, pendant tant de ſiecles, ſous un ſi beau ciel, & ſous une poſition auſſi favorable que celle de la Chaldée & de l'Egypte, d'où nous ſont venues nos premieres connoiſſances en aſtronomie, n'aient pas plus avancé dans cette ſcience.

Cela eſt en effet ſurprenant pour tous ceux qui n'ont vu la Chine que de loin; car ils peuvent ainſi raiſonner. Le temps où les Hipparques comptoient les étoiles, déterminoient leur grandeur, donnoient des régles pour prédire les éclipſes plus juſtes que leurs prédéceſſeurs, où les Ptolomées examinoient le ciel ſans lunettes ni pendules, & faiſoient des ſyſtêmes; ce temps, dis-je, répondoit au cinquieme & ſixieme Empereur de la Dynaſtie des grands *Han*, qui avoient des Mathématiciens, leſquels pouvoient continuer & perfectionner ce que d'autres avoient commencé pluſieurs ſiecles avant eux, comme l'hiſtoire en fait foi. Pourquoi donc ſont-ils reſtés en ſi beau chemin? C'eſt, à mon avis, parce que les Chinois de ces temps reculés, étoient à peu près de même caractere & de même génie que ceux qui vivent aujourd'hui, gens ſuperficiels, indolens, ennemis de toute application, qui préferent un in-

térêt présent & solide, selon eux, à une vaine & stérile réputation d'avoir découvert quelque chose de nouveau dans le ciel.

Bien plus, j'ajoute qu'ils craignent les nouveaux phénomenes pour le moins autant que vous les souhaités en Europe. Ces phénomenes leur sont fort à charge: le moins qui leur en coûte, c'est de faire plusieurs voyages à leurs dépens, & souvent dans une saison fort incommode, pour aller en rendre compte à la Cour, soit qu'elle soit à la ville, ou à la campagne. Là on les regarde comme gens qui apportent de mauvaises nouvelles; car, selon eux, toute nouveauté qui paroît dans le ciel, marque presque toujours son indignation contre le Maître qui gouverne, ou contre les mauvais Mandarins qui foulent le peuple; ce qui pourroit exciter des mouvemens séditieux dans l'Empire. Je comparerois volontiers ceux qui veillent jour & nuit sur l'Observatoire de Peking, aux vedettes ou gardes avancées de nos armées, qui ne souhaitent rien moins que de voir approcher l'ennemi parce qu'il n'y a que des coups à gagner pour eux. Les Astronomes d'Egypte, de Chaldée, de la Grece, n'ont jamais rien eu de semblable à craindre;

au contraire, ils étoient ſoutenus, aidés, loués, animés, protégés; ils ne nous ont pas laiſſé par écrit tous les ſecours étrangers qu'ils recevoient, ſans doute pour ne pas diminuer leur gloire en la partageant avec pluſieurs autres. Peut-être auſſi, & c'eſt ce qui eſt le plus vraiſemblable, avoient-ils plus de génie & d'eſprit géométrique que les Chinois de leur temps.

Quoi qu'il en ſoit des anciens Aſtronomes de la Chine, nous aurions ſujet de nous conſoler, ſi ceux d'aujourd'hui nous laiſſoient eſpérer quelque choſe de meilleur; mais il paroît certain que ce ſera toujours la même choſe. Il y aura toujours des Aſtronomes, un Obſervatoire, un Tribunal rempli de gens qui ſupputent par routine, & qui réuſſiront aſſez bien, tandis que leurs cartes ſeront bonnes; tant de travail, tant de dépenſes, aboutiront chaque année à faire un calendrier, pour être diſtribué de tous côtés; le changement même de dynaſtie ne troublera rien de cet ordre; car il faut toujours dans ces occaſions que celui qui monte ſur le Trône, commence par s'aſſurer d'un almanach, comme d'une piece eſſentielle au gouvernement de l'Empire.

Il me paroît que ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire ſur la chronologie Chinoiſe, commence à diſſiper les ſcrupules que vous avoit fait naître le mémoire inſtructif que vous aviez lu dans les Tranſactions philoſophiques. Je me flatte que quand vous aurez reçu la lettre que je vous écrivis au mois de mai dernier, & qui eſt déja partie pour Canton, avec la feuille Chinoiſe, qui a ſervi de fondement à ce mémoire, vous ſerez pleinement ſatisfait. J'ai envoyé dans le même paquet les *King* Chinois en planche; il y en a ſix tomes, avec une courte explication. J'y ai joint une feuille d'un caractere Chinois écrit à la main en cent façons différentes; c'eſt le caractere qui ſignifie l'âge de l'homme. Je ſouhaite que tout cela vous faſſe plaiſir.

Je vais vous répondre plus au long ſur ce que vous me demandez au ſujet des traditions; ſçavoir, s'il ne m'eſt jamais venu dans l'eſprit, qu'il y en a pluſieurs à la Chine qui ſemblent tirer leur origine d'Egypte. « L'hiſtoire nous apprend, dites-vous, que Séſoſtris ſoumit les peuples au-delà du Gange, & qu'il s'avança juſqu'à l'Océan, il aura donc pu aller juſqu'à la Chine; & pourquoi n'y aura-t-il pas établi quel-

» ques colonies » ? Vous confirmez cette conjecture par une induction de plusieurs coutumes Chinoises, presqu'entiérement conformes à celles des Egyptiens.

S'il y a des raisons, Monsieur, qui peuvent favoriser ce fait historique, je crois qu'il y en a de beaucoup plus fortes qui le détruisent. Vous en jugerez par ce que je vais avoir l'honneur de vous dire.

Sésostris le conquérant, régnoit environ quinze siecles avant Jesus-Christ; ce temps répond à celui des XI & XIIe Empereurs de la Chine, de la troisieme famille des *Chang*. Il paroît assez certain qu'il fit la guerre aux Assyriens & aux Scythes, qu'il subjugua la Phénicie, la Syrie, & presque toute l'Asie Mineure. Les Historiens Grecs nous assurent qu'il ne fut que neuf ans absent de ses états; qu'il interrompit ses conquêtes pour y retourner, parce que son frere Armaïs, auquel il avoit confié la régence de son royaume, cherchoit à s'emparer du trône. Mais est-il également certain qu'il ait poussé ses conquêtes jusqu'au Gange, qu'il y ait soumis les peuples, ce qui ne pouvoit s'exécuter qu'après les expéditions dont je viens de parler; que du Gange il ait passé à la Chine, qu'il y ait établi des colonies, & dressé des co-

lonnes comme autant de monumens de ses victoires, ainsi qu'on assure qu'il le faisoit par-tout; & qu'ensuite il soit retourné en Egypte pour en chasser son frere? Si cela n'est pas absolument impossible, cela est du moins très-difficile à croire; car dans ce temps-là le passage des Indes à la Chine étoit bien moins praticable qu'il ne l'est maintenant, surtout pour une armée. Je doute même que les villes de Bochara & de Samarcand, si utiles aux caravanes, subsistassent déja dans les Indes, ou qu'il y eût d'autres semblables étapes en faveur des commerçans & des voyageurs.

Peut-être, dira-t-on, que Sésostris n'envoya qu'un détachement de son armée, pour s'informer de la nature du pays, & du caractere de ses habitans. Je réponds que dès ce temps-là, & même auparavant, l'entrée en étoit interdite à tous les étrangers, à la reserve des Ambassadeurs, qu'on n'admettoit qu'avec peu de suite: on les traitoit bien, on leur faisoit des présens, mais on les renvoyoit bien accompagnés jusqu'à la frontiere, sans permettre à aucun d'eux de rester à la Chine pour s'y établir; c'est ce qui se pratique encore aujourd'hui à l'égard de tous les Ambassadeurs.

Dira-t-on que Séſoſtris, à qui rien ne réſiſtoit, & qui ſe croyoit le maître du monde, s'abaiſſa juſqu'à envoyer un Ambaſſadeur à la Chine, en ſuppoſant qu'il la connut pour lors ? Il eût, je crois, plutôt formé le deſſein d'y entrer en conquérant, & il ſe ſeroit perſuadé que les Chinois ne lui donneroient pas plus de peine que les Indiens. C'eſt de quoi il ne nous reſte aucun veſtige dans l'hiſtoire Chinoiſe, quoiqu'elle parle ſouvent des irruptions qui ont été faites par quelques nations plus voiſines, parmi leſquelles on pourra, ſi l'on veut, mêler quelques Egyptiens qui ſe ſeront trouvés-là par haſard. Pour moi, je ſuis porté à croire qu'en ce temps-là les Egyptiens & les Chinois ne ſe connoiſſoient nullement, & que chacune de ces deux nations croyoit ſon Empire le premier, ou plutôt l'unique qui fût au monde.

Je ſçais, Monſieur, que ce que je viens de dire ne fonde qu'une probabilité qui paroît ſe détruire par les paralleles que vous faites des coutumes des deux nations. « Vous voyez, dites-vous, » dans l'une & l'autre l'uſage des hiéro- » glyphes; la diviſion par caſtes & tribus » à la Chine comme en Egypte; même » attachement aux anciennes coutumes,

» même respect pour les parens & les » vieillards; le même amour pour les » sciences,& sur-tout pour l'astronomie; » la fête des lanternes à la Chine, celle » des lumieres en Egypte; la métempsy- » cose, & peut-être aussi la perpétuité » des métiers: tout cela, dites-vous, » ne prouve-t-il pas la communication » entre les deux Empires»?

J'avoue, Monsieur, que ce parallele, qu'on pourroit encore pousser plus loin, frappe d'abord & forme un grand préjugé pour la communication dont il s'agit: Si cependant on l'examine de près & en détail, je crois qu'on verra qu'il ne prouve pas assez. Commençons par les hiéroglyphes.

Ce sont, selon l'origine des deux mots grecs qui le composent, des symboles ou des figures sacrées dont les Egyptiens se servoient pour les dogmes de leur religion & de leur morale. Les Grecs les ont admirées & fort vantées: plusieurs Européens, après eux, les voyant sculptées sur de belles colonnes, ont cru d'autant plus aisément qu'il y avoit du mystere, qu'ils ne les entendoient point. Je crois que si dans ces temps, où l'on ne connoissoit pas encore la Chine, on eût reçu par hasard une inscription en caracteres

Chinois, on les eût admirées de même ; & peut-être quelqu'un de ces ſçavans, qui veulent paroître ne rien ignorer, en eût-il donné une explication de ſa façon ?

Les hiéroglyphes d'Egypte étoient-ils immuables ? Le ſens qu'on y attachoit étoit-il tellement fixe qu'on ne pût le changer, & qu'il ſignifiât toujours la même choſe ? N'y en avoit-il que pour les myſteres de la religion ? En avoient-ils auſſi de communs pour l'uſage ordinaire, & quand eſt-ce que les Egyptiens commencerent à en avoir ? C'eſt ce que j'ignore ; & c'eſt pourtant ce qu'il faudroit ſçavoir afin de pouvoir dire laquelle de ces deux nations a profité des découvertes de l'autre.

Les caracteres Chinois ne ſont hiéroglyphes qu'improprement, & n'ont pas été inſtitués plutôt pour le ſacré que pour le profane : ce ſont des ſignes arbitraires qui nous donnent l'idée d'une choſe, non par aucun rapport qu'ils aient avec la choſe ſignifiée, mais parce qu'on a voulu par tel ſigne ſignifier telle choſe, ſans égard aux ſons avec leſquels on les prononce ; de ſorte que les différentes nations qui, dans la ſuite, ſe ſont ſervies des caracteres Chinois, comme les Japonois, les Coréens, les Tongkinois, &c.

les lisent avec les sons de leur langue particuliere, & y attachent le même sens que les Chinois.

Ces signes sont tellement arbitraires, que souvent on peut changer le nombre des traits & leur configuration extérieure, en leur laissant le même sens & la même idée; en est-il de même des hiéroglyphes Egyptiens? Les nations voisines s'en servent-elles? Y en avoit-il pour tous les usages de la vie civile? Un même hiéroglyphe pouvoit-il avoir des sens différens, selon qu'il étoit diversement employé dans la suite du discours, comme il arrive aux caracteres Chinois?

Les caracteres Chinois furent inventés par *Tsang-Kiai*, qui vivoit deux mille ans avant Jesus-Christ: y avoit-il déja pour lors des hiéroglyphes en Egypte? C'est sans doute, Monsieur, ce que vous sçavez beaucoup mieux que moi, qui n'oserois rien affirmer sur cela, je conjecture seulement que les Egyptiens & les Chinois, ayant les premiers fondé de grandes Monarchies, auront eu besoin de signes & de caracteres pour écrire leurs loix & gouverner les peuples, & que chacun en imagina de son côté: il n'étoit pas nécessaire pour cela qu'ils communiquassent ensemble. Ne voit-on pas

ſouvent les nouvelles inventions naître preſque en même temps dans différens endroits de l'Europe ?

Pour ce qui eſt de la perpétuité des métiers, elle n'a jamais été à la Chine : il y a au contraire très-peu de Chinois qui veuillent apprendre le métier de leur pere, & ce n'eſt jamais que la néceſſité qui les y contraint. Auſſi-tôt qu'ils ont gagné quelque argent ils paſſent au rang des commerçans, & quelques-uns même tâchent de devenir petits Mandarins. J'en ai vu ici quatre ou cinq qui nous avoient ſervi, les uns de Cordonniers & les autres de Couturiers, quitter leurs boutiques pour aller en province être petits Officiers dans des villes du troiſieme ordre.

La métempſycoſe ne doit pas entrer dans le parallele, c'eſt une doctrine des temps poſtérieurs qui a toujours été étrangere à la Chine ; elle y a été conſtamment rejettée & anathématiſée comme une peſte venue des Indes. Les lettrés Chinois ont écrit des livres ſans nombre contre cette ſecte, ſans néanmoins qu'ils aient pu l'empêcher de faire des progrès immenſes, ſur-tout parmi le peuple : on ne voit par tout que bonzes & que pagodes, que l'Empereur a encore bien

plus multiplié que ses prédécesseurs.

Puisque vous dites, Monsieur, dans votre parallele, qu'il y a à la Chine des castes & des tribus comme en Egypte, il faut bien que vous l'ayez lu dans quelques relations, dont je n'ai pas de connoissance, & que quelqu'un ou l'ait écrit trop légérement, ou ait abusé des termes de caste & de tribus, qu'on ne voit pas à la Chine comme aux Indes; & parce qu'il n'y a gueres d'erreur qui n'ait quelque fondement, j'ai cherché ce qui pourroit y avoir donné lieu. Voici ce que je me figure : il y a des personnes à la Chine qui sont infâmes, non pas d'origine, mais par la profession qu'ils exercent ; ils ne peuvent être reçus Mandarins, & le peuple même ne contracte point d'alliance avec eux. Tels sont les comédiens qui jouent sur un théâtre public, les ministres de débauches, les corrupteurs de la jeunesse, les geoliers, & ceux qui dans les tribunaux donnent la bastonnade aux coupables, quand la sentence du juge l'ordonne. Ces gens-là ne sont point caste ; il n'y a que la misere, & non pas leur naissance qui les engage dans ces professions honteuses, & leurs descendans peuvent les abandonner, quand ils ont de quoi vivre honorablement.

Il y a encore une autre eſpece de gens infâmes, qu'on appelle *to-min;* on ne les trouve que dans la province de *Tche-kiang*, ſur-tout dans la ville de *Chao-hing*, où on les oblige d'habiter dans une rue ſéparée. Il ne leur eſt permis d'exercer que le plus vil & le plus petit commerce, tel que celui de vendre des grenouilles, & des petits pains ſucrés pour les enfans ; de jouer de la trompette devant les morts quand on les porte en terre. Il leur eſt défendu d'aller aux examens pour prendre des grades & devenir Mandarins ; quand on impoſe de dures corvées ſur le peuple de la ville, on les fait faire à ces gens-là, que chacun a droit de maltraiter impunément ; on ne s'allie point avec eux : leurs femmes ont une marque à leurs tabliers qui les diſtinguent des autres ; ce ſont les ſeules qui traitent des mariages, & qui aient entrée chez toutes les dames qui ont des fils ou des filles à marier ; ce ſont elles qui accompagnent l'épouſe quand elle va à la maiſonde ſon époux. Elles gagnent plus ou moins, à proportion du talent qu'elles ont de diſſimuler aux deux parties, qui ne ſe voyent pour la premiere fois que le jour de leur mariage, les défauts qu'on n'apperçoit pas du pre-

mier coup d'œil. J'ai appris tout cela d'un de nos Jésuites Chinois né à *Chao-hing*, qui me l'a raconté encore dans un plus grand détail.

Il est vrai, Monsieur, que dans tout cela il y a quelque apparence de caste, & l'on y aura été trompé d'autant plus aisément, que les chrétiens de cette ville-là ne vouloient pas qu'on admît au baptême les *to-min*, qui passoient dans leur esprit pour des infâmes, avec lesquels ils ne vouloient avoir aucune société ; & c'est sur quoi les Missionnaires eurent beaucoup de peine à leur faire entendre raison. Cependant il n'y a rien moins que caste, quand on se donne la peine d'en examiner l'origine ; car tous conviennent, & même les habitans de la ville de *Chao-hing*, que ces *to-min* sont les descendans des plus grands Seigneurs qui vêcurent vers la fin de la dynastie des *Song*, que les *Yuen* détruisirent ; & parce que ces Seigneurs donnerent le plus de peine aux conquérans, se retranchant par tout, & refusant constamment de se soumettre aux Tartares ; ceux qui resterent du carnage qu'on en fit, furent condamnés à vivre dans *Chao-hing*, séparés des autres peuples, & dans l'état humiliant où on les a vus jusqu'au com-

mencement du regne de l'Empereur *Yong-tching*, qui dans une déclaration qu'il fit contre une ſi odieuſe différence, ordonna que les *to-min* fuſſent regardés comme ſes autres ſujets, qu'ils puſſent ſe faire examiner & prendre des grades, afin d'être en état de remplir les charges, s'il s'en trouvoit parmi eux qui en fuſſent capables.

Cet ordre fut publié par tout, & perſonne n'y fit oppoſition, à la réſerve des lettrés de *Chao-hing*, gens d'un eſprit remuant, qui faiſoient conſiſter une partie de leur gloire dans l'humiliation de ces malheureux, qu'ils ſont en poſſeſſion de traiter avec un extrême mépris. Ils s'oppoſerent à la grace qu'on vouloit leur faire, & allerent tumultuairement en porter leurs plaintes au Gouverneur de la ville. Celui-ci ſe trouva fort embarraſſé, car quand il y a de la mutinerie parmi le peuple, le Gouverneur eſt sûr d'être dépouillé par proviſion de ſon emploi, comme un homme qui manque de talent pour gouverner. Il n'en manquoit pas néanmoins, & il s'aviſa d'un ſtratagême qui lui réuſſit : il fit appeller à ſon tribunal les notables des *to-min*, & il leur déclara en termes magnifiques le bienfait de l'Empereur, puis il ajouta,

comme de lui-même, qu'il y avoit des conditions à cette grace, dont la premiere étoit, qu'ils n'exerceroient plus leur profession ordinaire. Alors ces pauvres gens l'interrompirent, en s'écriant, que pour leur faire honneur on vouloit les faire mourir de faim, puisqu'ils n'avoient pas d'autres moyens de subsister. On fit des difficultés de part & d'autre, & l'on se sépara sans rien conclure. Après cela les moins pauvres des *to-mins* quitterent *Chao-hing* pour aller s'établir ailleurs. Quelques-uns d'eux sont venus à Peking, & sont aujourd'hui en charge; les autres se délivrerent peu à peu de cet esclavage.

Une autre espece de gens, qu'on nomme *Kan-kia*, n'est guere moins méprisable. Ce sont ceux qui aujourd'hui conduisent des provinces à la Cour, les barques chargées de riz pour les magasins royaux. Vous sçavez, Monsieur, que ce furent les *Yuen* qui firent creuser ce fameux canal, pour transporter par eau des provinces du sud, non-seulement le riz, mais encore beaucoup d'autres choses pour l'usage de la Cour. Ils regarderent la conduite de ces barques comme un emploi pénible & onéreux, & ils y destinerent ceux qui pour des

fautes perſonnelles étoient condamnés à l'exil. Les uns furent faits chefs de barques, & les autres ſimples matelots; on les y fit monter chacun avec toute leur famille, & ils n'ont point d'autre maiſon, ſoit que les barques marchent, ſoit qu'elles demeurent à l'ancre. On leur fournit le riz & tout ce qui leur eſt néceſſaire pour leur ſubſiſtance. Pluſieurs d'entr'eux devenoient riches, parce que ſans payer ni fret ni douanne, ils mettoient ſur les barques, pour leur compte, beaucoup de marchandiſes qu'ils vendoient à Peking. Cela a duré juſqu'à l'Empereur régnant, qui leur a défendu de charger pour eux ou pour autrui au-delà d'un certain nombre de quintaux, dont ils doivent payer trois ou quatre fois les droits de douanne avant que d'arriver à Peking. Ainſi la grace qu'il leur a faite, comme aux autres, de pouvoir ſe faire examiner, leur coûte cher, & leur devient preſque inutile, parce qu'étant plus pauvres qu'autrefois, ils ne peuvent fournir aux frais pour l'entretien de leurs enfans, dans une étude qui eſt longue, lorſqu'il s'agit de parvenir à quelque grade.

Voilà ſans doute, Monſieur, ce qui a pu donner occaſion de dire qu'il y

avoit des castes à la Chine : si cela suffisoit pour l'assurer, on pourroit dire pareillement qu'en Europe ceux qui sont condamnés aux galeres ou à l'exil, font une caste particuliere. Le reste des Chinois a toujours été divisé en gens de lettres, en gens de guerre, en marchands, laboureurs, artisans, comme par-tout ailleurs.

Venons maintenant à la fête des Lanternes, si célebre à la Chine, & qu'on croit pouvoir mettre en parallele avec celle qui se faisoit à Saïs, d'où il semble qu'elle ait pris son origine ; car la fête Chinoise est bien plus récente, du moins par sa célébrité, que celle d'Egypte rapportée par Hérodote. J'ai souvent questionné les Chinois sur l'origine de cette fête. Ils m'ont tous répondu à-peu-près la même chose ; sçavoir, qu'elle a été instituée pour féliciter les Empereurs, & donner un spectacle au peuple au commencement de l'année. Un d'entre eux m'indiqua un livre qui a pour titre, *Sse-ou-ki-yu-en*, c'est-à-dire, Mémorial de l'origine des affaires & des choses. Ce livre fut fait sous la dynastie précédente, en dix petits tomes ; c'est un recueil des coutumes & de leur origine. L'auteur cite les livres d'où il a tiré ce

qu'il écrit. Voici comme il parle ſur l'article des Lanternes.

Sous l'Empereur *Joui-Tſong* de la dynaſtie des *Tang*, la ſeconde année appellée *Sien-tien*, un certain nommé *Peto* demanda la permiſſion de faire allumer cent mille lanternes la nuit du 15 de la premiere lune. L'Empereur ſortit de ſon palais pour être témoin de ce ſpectacle, & pour procurer le même divertiſſement au peuple, il ordonna qu'on ne fermeroit point les portes pendant la nuit, & qu'il ſeroit permis de ſe promener dans toutes les rues ſans craindre d'être arrêté. On lit dans le même livre, que ſous le fondateur des *Song* (950 de Jeſus-Chriſt) l'Empire étant tranquille, & la récolte ayant été abondante, l'Empereur voulut que la fête durât juſqu'au 18 de la même lune, pour divertir les Lettrés & le peuple : mais après lui ces divertiſſemens furent réduits à trois jours, & finiſſent au 17, comme il ſe pratique encore aujourd'hui. Cette fête eſt accompagnée de divers feux d'artifice.

Le même auteur ajoute plus bas, que ſous la dynaſtie des *Tcheou*, ſans marquer l'année, on allumoit des lampes aux ſacrifices qu'on faiſoit au *Chang-ti*, & qu'au temps de la dynaſtie des *Han*,

quand la secte de *Fo* eut pénétré dans le palais de l'Empereur, ce Prince fit allumer des lanternes pour la rendre plus célebre.

Il y a encore un autre livre nommé *Tsien-kio-ley-chou*, qui est, comme le précédent, une compilation de coutumes, tirées de différens livres que l'auteur avoit lus. Il dit que sous les *Tcheou*, dont la dynastie a duré plus de huit siecles, un Empereur, qu'il ne nomme pas, permit, le 13 de la premiere lune, de sortir la nuit dans les rues, c'est-à-dire, ajoute l'auteur, qu'on alluma des lanternes.

Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai trouvé sur la fête des Lanternes: quoiqu'elle soit ancienne à la Chine, il paroît néanmoins qu'elle n'a été célebre que sous l'Empereur *Joui-Tsong*: je vous laisse à décider qui sont les premiers en date des Chinois ou des Egyptiens.

Pour ce qui est des autres ressemblances qui se trouvent entre les deux nations, tels que sont leur attachement inviolable aux anciens usages, le respect pour les parens, pour les Rois & les vieillards, l'amour des sciences & des arts, &c. Je vous dirai simplement, Monsieur, ce que je pense, sans préten-

dre qu'on doive s'en tenir à mon sentiment.

Avant la dispersion des nations, les trois enfans de Noë, Sem, Cham & Japhet, avoient appris de leur pere, du moins verbalement, ce qui concernoit les sciences & la doctrine des mœurs, sans parler des instructions qu'ils avoient pu recevoir avant le déluge, de ceux qui étoient les plus âgés, car ils pouvoient en profiter, puisqu'ils étoient déja mariés quand ils entrerent dans l'arche. Noë continua sans doute à les instruire. S'il eût voulu favoriser l'un plutôt que l'autre, son choix ne fût pas probablemunt tombé sur Cham, ce fils peu respectueux & maudit dans sa postérité, de laquelle sont sortis les Egyptiens : mais bien plutôt sur Sem & Japhet, qui étoient des enfans de bénédiction. Ce dernier ou ses descendans oublierent bientôt les instructions qu'ils avoient reçues ; mais il n'en fut pas de même des descendans de Sem qui ont peuplé la Chine. Ils formerent de bonne heure un grand Empire, qu'ils entreprirent de gouverner comme une seule famille. C'étoit le vrai moyen de perpétuer les grandes regles pour les mœurs, & pour les sciences qu'ils avoient reçues de leurs ancêtres.

Les

Les Egyptiens furent auſſi des premiers, ou même, ſi on les en croit, les premiers de tous qui formerent un Empire, & qui cultiverent les ſciences. Ils réuſſirent mieux, ſi vous voulez, que les Chinois, parce qu'ils avoient peut-être plus de génie & d'application à l'étude; mais après tout, on peut dire, ce me ſemble, que les Chinois & les Egyptiens, ſans s'être rien communiqué depuis leur ſéparation, ſe reſſemblent en beaucoup de choſes, chacun de ſon côté ayant fait valoir plus ou moins ſon fonds, tiré de la même ſource, ſelon la diverſité de ſon eſprit, qui eſt d'ordinaire bien différent entre les freres, & plus encore parmi les deſcendans.

Ce qui me ſurprend, Monſieur, c'eſt qu'on compare les Chinois avec les Egyptiens ſur le reſpect pour les parens & les vieillards. Il faut donc que ceux-ci ayent eu bien de l'horreur du péché de leur pere. Je n'ai lu leur Hiſtoire que dans des recueils, & par conſéquent je n'ai qu'une idée peu étendue de ce qui les regarde en détail. La grande différence qu'il y a aujourd'hui entre ces deux nations, c'eſt que l'une eſt preſque éteinte, & que l'autre ſubſiſte toujours ſur le même

pied. Que sont devenus maintenant les Egyptiens ? où sont leurs sciences, leurs loix, leurs coutumes ? Il ne reste de leur grandeur que des masures & des colonnes brisées avec leurs inscriptions : leurs vainqueurs ont tout détruit, parce que leur Royaume n'étoit ni assez grand, ni assez peuplé pour les arrêter dans leurs conquêtes.

La Chine, par une raison toute contraire, vaincue plusieurs fois, a réduit ses vainqueurs, en les assujétissant à ses usages, & les a tellement changés, qu'en peu de temps on ne les reconnoissoit plus. C'est une mer qui salle tous les fleuves qui s'y précipitent. Je veux dire que les conquérans de la Chine ont été obligés de la gouverner selon ses loix, ses maximes & ses coutumes. Ils n'ont pu changer ni le caractere, ni la langue Chinoise, ils n'ont pas pu même introduire celle qui leur étoit propre, dans les villes où ils tenoient leur cour. En un mot, leurs descendans sont devenus Chinois.

La dynastie des *Kin* & des *Yuen* en est une preuve sensible, laquelle est confirmée par les Tartares Mantcheoux qui sont encore aujourd'hui sur le trône. Ils n'ont pu changer que la forme des

habits, & obliger les peuples à se couper les cheveux. Tout le reste subsiste comme auparavant. Il n'y a pas encore cent ans qu'ils sont maîtres de la Chine, & ils sont déja Chinois pour les mœurs, pour les manieres & pour la figure. On ne parle que Chinois, même à Peking, & dans les maisons des Mantcheoux : ils sont même obligés d'envoyer leurs enfans à l'école pour apprendre à lire & à écrire en Tartare, afin de pouvoir entrer dans les Tribunaux, où les deux langues sont en usage ; & dans les Provinces on ne sçait ce que c'est que de parler Mantcheou : sur dix mille personnes, à peine en trouvera-t-on une qui puisse médiocrement s'expliquer en cette langue.

J'ai dit plus haut que les Chinois étoient descendus de Sem, sans spécifier quel est celui de ses enfans dont ils tirent leur origine. Un de nos Missionnaires a écrit qu'ils descendoient de Jectan, cadet de Phaleg, l'un & l'autre fils de Heber. Les raisons qu'il en apporte, prouvent peu à mon avis.

La premiere est que l'Ecriture, après l'énumération des treize enfans de Jectan, dit : *Et facta est habitatio eorum de Messa pergentibus usque Sephar montem*

orientalem. Gen. ch. 10, verſ. 30. Le pays où ils demeurent s'étendoit depuis la ſortie de Meſſa juſqu'à Sephar, qui eſt une montagne du côté de l'orient. Le mont Sephar eſt dans l'Arabie, comme on en convient ordinairement, ce n'eſt nullement une de ces montagnes qui forment le mont Imaus, dont l'extrémité méridionale dans le Thibet s'appelle *Cantiſſa ;* une autre partie où le Gange prend ſa ſource, s'appelle *Languer ;* les parties du nord juſqu'à la Tartarie ſe nomment *Belgian*, & aujourd'hui *Alhtai*. Ce ſont des paſſages pour venir à la Chine, qui n'étoient pas connus de Jectan, & ces noms ſont poſtérieurs à ceux qui ont les premiers habité les montagnes.

La ſeconde raiſon ſur laquelle il s'appuye, c'eſt que l'Empereur *Yao* eſt auſſi appellé par les Chinois *Yao-tang*, nom qui reſſemble fort à Jectan. Donc lui ou ſes enfans ont peuplé la Chine. Cette preuve, ſi c'en eſt une, eſt bien équivoque, & ſera abſolument rejettée par les Hébraïſans, ſur-tout pour la perſonne de Jectan, dont on ne peut prouver l'entrée perſonnelle à la Chine. Pour ce qui eſt de ſes deſcendans, je ne vois pas qu'il y ait plus de raiſon d'aſſurer qu'ils ont fondé l'Empire Chinois, qu'il y en a

de l'aſſurer des deſcendans de ſes autres freres.

Mais quel que ſoit celui des enfans de Sem d'où ſont ſortis les Chinois, il paroît qu'en entrant dans la Chine, ils en fermerent la porte après eux, & ils ont toujours été fort exacts à ne l'ouvrir qu'aux Ambaſſadeurs étrangers. Ce qui me paroît ſurprenant, c'eſt que leurs voiſins du côté de l'occident, depuis le Thibet en allant au nord juſqu'à Chamo, qui ſont auſſi ſans doute des deſcendans de Sem, ſoient ſi différens des Chinois pour les mœurs, pour la langue, pour les traits du viſage, & pour la configuration extérieure de tout le corps. Ce ſont gens groſſiers, ignorans, fainéans; défauts eſſentiels, mais rares parmi les Chinois. Quand il vient quelqu'un de ces Tartares à Peking, & qu'on demande aux Chinois la raiſon de cette différence, ils répondent *Choui-tou-co-che*, que cela vient de l'eau & de la terre, c'eſt-à-dire, de la nature du pays qui opére ce changement ſur le corps, & même ſur l'eſprit de ſes habitans.

Cela me paroît encore plus vrai ici, que dans tous les autres pays que j'ai vus. Je me ſouviens qu'ayant ſuivi l'Empereur juſqu'au quarante-huitieme degré

de latitude nord dans la Tartarie, j'y trouvai des Chinois de *Nanking* qui s'y étoient établis. Leurs enfans étoient devenus de vrais Mongoux, ayant la tête enfoncée dans les épaules, les jambes cagneuſes, & dans tout l'air une groſſiéreté & une malpropreté qui rebutoient. D'où je conclus, que ſi autrefois quelques Egyptiens entrerent à la Chine & s'y établirent, ils y ont été tellement métamorphoſés en Chinois, qu'il n'en reſte plus aucun veſtige. Il en ſeroit de même du peu de Juifs qui ſont à *Caifong*, capitale de la province de *Honan*, & des Mores répandus par toute la Chine, s'ils n'avoient eu ſoin de conſerver des ſignes extérieurs de leur religion, tels que ſont la circonciſion, l'abſtinence de la chair de cochon, & quelques marques aux habits, comme le bonnet de toile blanche, les mouſtaches coupées, & la loi qu'ils ſe ſont fait de ne s'allier qu'enſemble.

Une autre choſe, Monſieur, que vous avez de la peine à comprendre, c'eſt que les diſettes ſoient ſi fréquenttes à la Chine. « Comment ſe peut il faire, » dites-vous, qu'un peuple laborieux, » ſobre, induſtrieux, qui habite le plus » beau pays du monde, & le plus fer-

» tile, qui est gouverné par des Princes,
» dont la prévoyance & la sagesse font
» le principal caractere, soit si souvent
» exposé à ces famines dont les Gazettes
» font mention, c'est-à-dire, à celui de
» tous les fléaux qu'il est le plus aisé à
» l'industrie humaine d'éviter, tandis
» qu'on voit en Europe des pays sté-
» riles habités par des peuples qui man-
» quent de plusieurs de ces avantages,
» & qui cependant n'éprouvent jamais
» ou presque jamais la famine ».

J'avoue, Monsieur, que cette objection est plausible pour ceux qui n'ont pas vu la Chine de près, encore ne suffit-il pas d'y demeurer, il faut faire ses réflexions sur ce qui se passe à cet égard.

Vous observerez donc, Monsieur, que dans un temps de disette la Chine ne peut tirer aucun secours de ses voisins, qu'au contraire elle est obligée de leur en fournir. Commencez par la province d'*Yun-nan*, & remontez vers le nord par les provinces de *Koei-tcheou*, de *Se-tchuen* & de *Chen-si*, jusqu'à la grande muraille, vous ne trouverez que des montagnes affreuses, peuplées la plupart de Sauvages qu'on nomme ici *Miao-sse*, *Tchang-ko lao*, qui ont leurs chefs, leurs loix, & parlent une langue différente.

Ils font souvent des irruptions dans le plat pays, & désolent de grandes contrées, sans qu'on ait jamais pu jusqu'ici les soumettre, & cette année en particulier, ils ont battu des garnisons Chinoises, & pillé des villes du voisinage. Il a fallu que l'Empereur fît marcher au secours vingt mille hommes tirés des provinces, pour les joindre à ceux qui gardent ordinairement les frontieres.

Au nord de la Chine sont les Mongoux, nation soumise à la vérité, mais très-paresseuse, & qui ne seme du millet que pour son usage ; leurs troupeaux suppléent à ce qui leur manque pour leur nourriture. Plusieurs pauvres Chinois, voisins de la grande muraille, qui eurent permission de la passer il y a trente à quarante ans, ont défriché, & cultivent les meilleurs endroits, d'où ils tirent plus de menus grains qu'ils n'en peuvent consommer. Ce qu'ils ont de trop, ils le font passer à la Chine.

Au nord-est est la province de *Leaotong*, que j'ai parcourue d'un bout à l'autre. Sa capitale s'appelle *Chin-yang*, que les Mantcheoux nomment *Moucden*. Tout le pays ressemble fort à la Lorraine & au comté de Bourgogne : il est très-fertile, mais trop éloigné d'ici pour

le transport des grains, qui n'est praticable qu'en hiver. C'est le temps où l'on apporte de-là à Peking quantité de venaison gelée & de poissons glacés, ou habillés de glace, selon l'expression Chinoise.

La Corée ne fournit point de grains à la Chine : les provinces de *Kiang-nan* & de *Tche-kiang* ont la mer à l'orient, & le Japon à trois ou quatre journées ; cependant aucun de leurs vaisseaux, que je sçache, ne s'est hasardé d'y aller chercher des vivres, soit que le Japon, déja trop peuplé, n'en ait pas de reste, ou que depuis qu'il a fermé ses ports il y ait trop d'avanies à essuyer.

La province de *Fo-kien* au sud touche la mer, & a vis-à-vis d'elle l'isle de Formose, dont il n'y a qu'une lisiere qui appartienne à la Chine : quand elle souffre de la disette, il faut lui fournir des grains.

La province de *Quang tong* n'a rien au sud que la mer, & des terres éloignées. Je me souviens qu'une certaine année le riz y étant extrêmement cher, l'Empereur *Cang-hi* me fit appeller avec un autre Jésuite Portugais, & nous demanda si la ville de Macao ne pourroit pas fournir du riz à celle de Canton,

jusqu'à ce que celui qu'il y faisoit conduire des autres provinces, y fût arrivé. Il fut fort surpris de nous entendre dire que Macao n'avoit de son fonds ni riz, ni bled, ni fruits, ni herbes, ni viande, & qu'elle tiroit de la Chine généralement tout ce qui étoit nécessaire pour sa subsistance.

J'ai fini le tour de la Chine, & vous voyez, Monsieur, que ses voisins ne peuvent lui servir de ressource dans l'occasion. Elle est donc toujours à peu près dans la même situation où se trouva la France en 1709. Quoiqu'elle eût de riches voisins, elle n'en put rien tirer. Ils lui étoient même à charge, puisqu'ils s'opposoient de toutes leurs forces au secours qu'elle pouvoit se procurer d'ailleurs. Voisins ennemis, voisins pauvres, cela revient au même par rapport au secours qu'on attend dans la disette.

Cela supposé, il faut que la Chine se nourrisse elle-même, & qu'elle tire de ses différentes provinces de quoi faire subsister cette foule innombrable d'habitans ; c'est ce qui a fait dans tous les temps l'objet & l'attention des bons Empereurs. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a établi des greniers dans toutes les pro-

vinces, & dans presque toutes les villes un peu considérables, pour le soulagement du peuple dans les temps difficiles. On lit encore les ordonnances & les déclarations des anciens Empereurs, remplies des expressions les plus tendres pour leurs sujets qui souffrent. Ils ne peuvent, disent-ils, ni boire, ni manger, ni prendre de repos qu'ils n'aient soulagé la misere publique.

Je crois que cela étoit sincere du temps que la Chine étoit gouvernée par des Empereurs de sa nation, qui regardoient leurs sujets comme leurs propres enfans, & que l'exécution suivoit de près les ordres qu'ils portoient. Aujourd'hui la théorie est encore la même, les ordres se donnent de la même maniere, & ils imposent aisément dans les provinces à ceux qui les entendent publier. Mais à la Cour, on réduit à leur juste valeur toutes ces brillantes expressions, auxquelles la pratique ne répond qu'à demi, faute de prendre des voies efficaces pour leur exécution. C'est dans l'Empereur, même affection pour ses peuples, mais elle n'est pas égale dans les Officiers, sur l'attention desquels il se repose. Voici donc ce qui arrive.

Quand la récolte manque dans une

province, ou ſeulement dans une contrée, ſoit par une ſéchereſſe extraordinaire, ſoit par quelque inondation ſubite, les grands Mandarins ont recours aux greniers publics; mais ſouvent les trouvant vuides, comme je le dirai plus bas, ils font faire des informations, des examens, des recherches, & different à en informer la Cour, parce que ce ſont des nouvelles déſagréables. Ne pouvant plus différer, ils envoient enfin leurs mémoriaux. Ces mémoriaux parvenus aux tribunaux de Peking, paſſent par pluſieurs mains, & ne ſont portés qu'après pluſieurs jours à l'Empereur. Auſſitôt le Prince ordonne aux Grands de s'aſſembler, & de délibérer ſur les moyens de ſoulager la miſere du peuple. En attendant il fait de très-belles déclarations, qu'on appelle *Chang-yu*, c'eſt-à-dire, paroles d'en-haut, & qu'on publie par-tout l'Empire. Vient enſuite la réſolution des tribunaux, qui eſt ordinairement de ſupplier l'Empereur de charger de ce ſoin des Mandarins de la cour, ſages & déſintéreſſés; quelquefois ils les propoſent eux-mêmes au Prince; quand ils ſont nommés, on leur déclare l'ordre Impérial: ſi l'on veut qu'ils faſſent diligence, on leur fournit des chevaux

de poſte, & dès-lors ils ſont nourris aux dépens du public. Si on ne leur en offre point, il faut qu'ils marchent à leurs frais, & alors ils demandent du temps pour ſe préparer à leur départ; on leur accorde un certain nombre de jours; ils demandent enſuite où ils prendront le riz, ou bien de l'argent pour en acheter, s'il n'y en a pas ſur les lieux. Enfin, ils veulent voir Sa Majeſté, pour recevoir ſes dernieres inſtructions: on les reprimande de ce qu'ils ne ſont pas encore en chemin. Ils partent donc, on les voit paſſer; voilà des commiſſaires, dit le peuple, qui vont nourrir les pauvres de telle province: ils reçoivent des applaudiſſemens par-tout où le mal n'eſt pas; mais ceux qui ſouffrent, ont du temps de reſte pour mourir de faim avant que le remede arrive. Ceux qui n'attendent pas à l'extrêmité, ſe traînent, comme ils peuvent, juſqu'aux autres lieux, où ils croient pouvoir ſubſiſter, & laiſſent toujours en chemin une grande partie de leur troupe qui meurt de miſere.

Voilà ce qui ſe pratique ordinairement dans les provinces les plus éloignées, car à la cour, & dans les provinces voiſines, il y a des proviſions de riz pour dix ans. Le prix n'augmente

jamais à Peking, & s'il montoit tant soit peu haut, l'Empereur feroit vendre le sien au peuple au prix ordinaire. Les lenteurs pour les autres provinces viennent de plusieurs autres causes. J'en toucherai quelques-unes qui suffiront pour vous mettre au fait.

La premiere est que les grands Mandarins, qui ont soin en chef des greniers publics, en confient la garde à de vraies harpies; ce sont des loups affamés qui gardent une boucherie: ces canailles usent de mille artifices pour voler; ils représentent aux premiers Mandarins, & ceux-ci à l'Empereur, que le riz est trop vieux, que l'humidité le pourrit, que les vers le rongent, qu'il faut absolument le renouveller; que le plus court moyen seroit de le vendre pour en acheter de nouveau, mais qu'il y auroit beaucoup à perdre pour l'Empereur; qu'il vaut mieux le distribuer à des gens sûrs dans les lunaisons où il est plus cher, & qu'ils en rendront de bon à la premiere recolte, & même avec usure. Aussi-tôt que la permission leur est accordée, ils vendent ce riz qui est bon, à des gens riches, qui le paient argent comptant, & en font trafic. Quand la visite se fait des greniers, ces frippons montrent de

grands coffres à fond double, où il y a un peu de riz : ils disent que les autres sont vuides, parce que la récolte ayant été mauvaise, on n'a pu en rendre qu'une partie ; que le reste viendra peu à peu, qu'il ne faut pas presser les débiteurs, de crainte qu'ils ne désertent la province. Si pour lors il arrive une disette, on en informe la cour ; ordre vient d'ouvrir les greniers, qu'on trouve presque entiérement dégarnis. Les Mandarins, qui souvent n'en ont tiré aucun profit, sont punis pour leur négligence ; on les casse, on les rappelle ; les rats de greniers, comme on les nomme ici, sont saisis, enchaînés, fouettés, exilés, tous enfin sont condamnés à payer solidairement. Cela demande du temps, & ne remédie point au mal présent ; le peuple attend, espére, & meurt sans être soulagé : l'abondance revient, quand la province est déchargée de ses bouches inutiles.

La seconde cause de la disette, n'est pas seulement, comme on se le persuade, la multitude du peuple Chinois, j'avoue qu'elle y contribue beaucoup ; cependant je crois que la Chine fournit des grains suffisamment pour la subsistance de tous ses habitans, mais c'est qu'on ne ménage pas assez les grains, & qu'on en

fait une consommation étonnante pour faire du vin & de l'eau de vie ou de la raque. Voilà une des grandes sources du mal, tant dans les provinces du sud, que dans celles du nord. Ceux qui gouvernent ne l'ignorent pas, mais ils n'y apportent qu'un remede inefficace. Par exemple, on a fait plusieurs fois des défenses dans cette province de *Pe-tcheli* de faire de la raque, l'ordre de la cour est affiché par-tout, & publié dans toutes les villes par les Gouverneurs. Des officiers préposés à faire la visite, parcourent les laboratoires, détruisent les fourneaux si l'on n'a pas de quoi leur donner; mais si on leur donne de l'argent, ils passent outre, & vont ailleurs faire le même manége. Le Mandarin fait quelquefois la visite lui-même, on saisit les ouvriers, on les met en prison, on les condamne au fouet, à porter la cangue, mais jamais à la mort. Ainsi les faiseurs de vin changent de lieu, se cachent, & recommencent.

Tout cela a l'air d'une pure comédie, car ni dans la Ville ni ailleurs, on ne défend point la vente du vin & de la raque. Il entre tous les jours à Peking grand nombre de charrettes remplies de cette marchandise; on en paie la douanne

à la porte; elle ſe vend publiquement dans plus de mille boutiques répandues dans la Ville & dans les Fauxbourgs. Si l'on vouloit efficacement l'exécution des ordres qu'on a portés, ne feroit-on pas fermer les boutiques qui vendent cette raque? N'en défendroit-on pas le débit ſous peine d'une groſſe amende pour la premiere fois, & de l'exil pour la ſeconde? Mais il coûteroit trop à ceux qui doivent donner l'exemple, de s'interdire cette liqueur.

La diſette n'eſt pas le ſeul inconvénient de cette raque, elle eſt encore la cauſe la plus ordinaire des fréquens incendies qui arrivent dans les Villes, & ſur-tout à Peking. Voici comment: Les Chinois ne boivent ni vin ni raque qu'ils ne l'aient fait chauffer; c'eſt ſur-tout le ſoir, avant que de ſe coucher, qu'ils en font uſage, principalement les Marchands, les Artiſans & les Soldats. Ils ont chacun dans la chambre où ils couchent, un fourneau à charbon de pierre où ils font cuire le riz, le thé, & chauffer en même temps l'eſtrade de brique où ils couchent. C'eſt ſur le même fourneau que le ſoir ils font chauffer cette forte boiſſon; ils la prennent en mangeant des herbes ſalées, & s'en enivrent

à peu de frais. Si par mégarde ou étant à moitié ivres ils laissent tomber de cette raque dans le feu, la flamme s'éleve bientôt jusqu'au plancher, qui n'est fait que de nattes d'osier ou de chassis de papier, & dont la hauteur n'est que de trois ou quatre pieds au-dessus de la tête d'un homme; alors dans un instant toute la chambre est en feu; & parce que les boutiques où couchent les Marchands & la plupart des maisons du peuple ne sont pas séparées de leurs voisins par de maîtresses murailles, que souvent les charpentes sont liées ensemble, le feu s'étend avec rapidité & fait de grands ravages avant qu'on ait pu l'éteindre.

Ajoutez à cela que l'usage trop fréquent de cette boisson fait mourir quantité de menu peuple d'une maladie qu'on nomme *ye-che*, à laquelle on n'a pu trouver aucun reméde. Cette liqueur brûle peu à peu le gosier & dessêche tellement l'ésophage & l'orifice supérieur, qu'on ne peut plus rien avaler, pas même de l'eau; ainsi c'est une nécessité de mourir faute d'alimens.

Si la disette n'éclaircissoit pas de temps en temps ce grand nombre d'habitans que contient la Chine, il seroit difficile qu'elle pût subsister en paix. Il n'y a point

de guerre comme en Europe, ni de peste, ni de maladies populaires; à peine en voit-on dans un siecle. Il est vrai pourtant que tous les ans, à la troisieme ou quatrieme lune, une sorte de maladie court parmi le peuple, mais elle emporte très-peu de monde, parce qu'elle cesse dès qu'il tombe de la pluie.

Cependant, si lorsque la disette arrive on négligeoit tout à fait d'y apporter remede, on verroit bientôt s'attrouper de petits voleurs; leur nombre croîtroit peu à peu, & pourroit causer du trouble dans une Province; c'est pourquoi on ordonne, on va, on vient, on transporte, on paroît se donner beaucoup de mouvemens, tout cela amuse, jusqu'à ce qu'il ne reste pas plus de gens affamés, qu'on n'en veut ou qu'on n'en peut secourir; ainsi, quand ce n'est pas le motif d'une charité chrétienne qui fait voler au secours des pauvres, mais seulement la raison d'Etat ou une compassion purement naturelle, il est rare que ceux qui souffrent soient soulagés quand il faut & de la maniere qu'il le faut.

Vous me demandez, Monsieur, s'il paroît ici des aurores boréales, & vous souhaitez que je vous en rende compte, c'est sur quoi je ne puis vous contenter;

le ciel nous refuse ici ces beaux spectacles qu'il vous prodigue à Paris : je croirois presque que c'est par compassion envers les pauvres Mathématiciens Chinois, pour les raisons que j'ai déja eu l'honneur de vous dire. J'attends, avec impatience, votre excellent ouvrage sur ce phénomene, & je le lirai avec autant d'attention que de plaisir, aussi-tôt que je l'aurai entre les mains : j'espére y trouver l'éclaircissement de quelques doutes que j'ai sur cette matiere, & qu'il seroit inutile de vous exposer en détail; je vous dirai seulement qu'il ne me semble pas que tant de feu, tant de lumieres puissent tirer leur origine de notre air, je veux dire de ce corps fluide qui entoure toute la terre qu'on nomme athmosphere; que nécessairement il doit y avoir au-dessus d'autres matieres inflammables qui ne soient point en repos, qui circulent, qui montent, qui descendent quelquefois assez bas pour atteindre l'extrêmité ou les pointes de notre athmosphere, & s'enflammer de quelque maniere que ce soit, ou par la fermentation que peut causer ce mêlange, ou par attrition contre des corps hétérogenes, comme nous voyons sortir du feu de la pierre qui heurte contre l'acier, & qu'il n'est pas nécessaire

que ces corps qui ſe choquent ſoient d'un volume ſenſible, ni d'une peſanteur que les parties ſupérieures de notre athmoſphere ne puiſſe ſoutenir juſqu'à un certain terme, & les faire ſurnager. Croyez-vous, Monſieur, que notre athmoſphere terreſtre ſoit ſi ronde qu'elle n'ait pas ſes hauts & ſes bas, des pointes, des pyramides, qui s'élevent plus ou moins ſelon la qualité du lieu de la terre, auquel elles répondent perpendiculairement ? car il me ſemble que l'athmoſphere n'eſt pas par-tout également groſſiere, épaiſſe, ſerrée, ou peſante ; qu'elle ſuit la nature du pays, & que les colonnes d'air les plus groſſieres preſſent les plus ſubtiles, & les font monter au-deſſus des autres ; elles peuvent par conſéquent rencontrer aiſément cette matiere dont j'ai parlé, & prendre feu, ſuppoſé qu'elles y aient de la diſpoſition, c'eſt-à-dire, qu'elles aient plus de particules de ſoufre, ou d'autres matieres inflammables, que les autres colonnes ou aſſiſes d'air voiſin.

Le retour des aurores boréales marque aſſez que la matiere qui les occaſionne, va, vient, s'approche, s'éloigne de nous. Mais d'où vient ce mouvement irrégulier ? quelle eſt la cauſe qui le lui imprime ? l'aurore a-t-elle quelques rap-

ports, quelques liaiſons avec les autres phénomenes extraordinaires, comme la lumiere zodiacale, les cometes, &c? c'eſt ce que je ne ſçais pas, & que j'apprendrai ſans doute par la lecture de votre ouvrage.

Avant que de fermer ma lettre, je la finis par une nouvelle de ce pays-ci qui nous intéreſſe fort, & à laquelle vous prendrez peut être quelque part. Le 7 d'octobre, l'Empereur *Yong-Tching* ayant donné audience à ſon ordinaire, depuis environ midi juſqu'à deux heures, ſe ſentit incommodé : il ſe retira pour prendre du repos & quelques remedes. Le même jour, avant neuf heures du ſoir, il mourut à ſa maiſon de plaiſance nommée *Yuen-ming yuen*, âgé de 58 ans, la 13ᵉ année de ſon regne. Son corps fut apporté après minuit au palais de la ville, comme s'il eût été ſimplement malade. On publia quelques jours après qu'il n'étoit mort que le 8ᵉ du mois 23ᵉ de la huitieme lune.

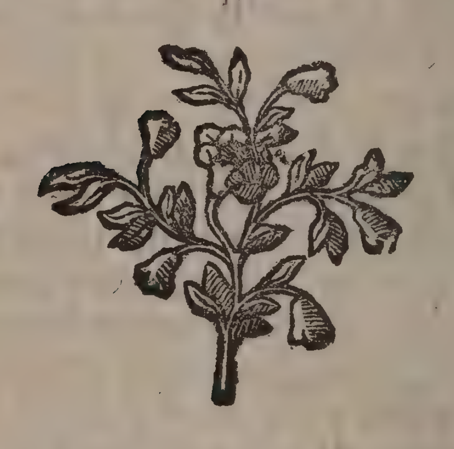
De pluſieurs enfans qu'il a eu, il ne lui en reſte que trois : aucun d'eux n'eſt légitime, l'Impératrice étant morte depuis quelque temps ſans lui avoir donné d'enfans. L'aîné des trois, âgé de 26 ans, a monté ſur le trône ſans aucune

contradiction, quoiqu'il n'ait été nommé que secrettement Prince héritier, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même devant tous les grands, en leur marquant l'année, le jour, & le lieu où l'acte étoit déposé.

Le peuple instruit de l'éclipse solaire qui devoit arriver au bout de huit jours, ne manqua pas de gloser sur cette mort subite, comme si elle y eût influé d'avance, car tout le reste de l'année court sur le compte du défunt, la suivante change de nom, c'est par elle que commence le nouveau regne, & il est déja arrêté qu'elle s'appellera *Kien-long*,

Enfin le 16e d'octobre l'éclipse devoit être de 8 doigts 21 minutes : elle devoit commencer à 7 heures & 3 quarts 2 minutes, & finir à 10 heures & un quart 3 minutes ; mais ce qui est extraordinaire en cette saison, dès le matin le ciel se couvrit de nuages, de sorte qu'on n'en vit ni le commencement ni la fin. Ces nuages furent d'autant plus désagréables pour nous, que la veille de l'éclipse, & le jour suivant, le temps fut très-serein. Les mathématiciens Chinois, qui observoient sur la tour avec les Peres Kegler & Pereyra, se réjouissoient de n'avoir presque rien vu. Ils allerent bien contens en rendre compte

au nouvel Empereur, en le félicitant de ce que le ciel, pour récompenser sa piété & ses autres vertus, lui avoit épargné le chagrin de voir le soleil éclipsé, cela seul ne confirme-t-il pas, Monsieur, ce que j'ai dit plus haut, que l'astronomie languira toujours à la Chine, & comment y feroit-elle quelques progrès, si ceux qui sont seuls chargés d'observer le ciel, ne souhaitent rien tant que de n'y voir rien d'extraordinaire. J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE

LETTRE

Du Pere d'Entrecolles, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Duhalde, de la même Compagnie.

A Peking, ce 8 octobre 1736.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Je continue de vous faire part de quelques observations que j'ai faites, en employant des momens de loisir à la lecture de l'herbier Chinois. Je me sçaurois gré de ce petit travail, s'il pouvoit aider à enrichir notre botanique. Du moins il servira à faire connoître le génie des Chinois, & leur maniere de penser sur les différentes productions de la nature.

Je commence par un arbre nommé *Chi tse* ou *Se tse*, qui est très-estimable par sa beauté & par la bonté de son fruit. J'ai souvent oui dire à plusieurs de nos Missionnaires, & je l'ai pensé comme

eux, que cet arbre manquoit en Europe; & je ne ſçaurois m'ôter de l'idée, qu'il ne put facilement y croître, puiſqu'on le trouve non-ſeulement dans les parties méridionales de la Chine, mais encore dans les provinces du nord, & même dans des vallons peu éloignés de Peking. C'eſt ce qui m'engage à vous en envoyer des pepins, dont vous pourrez faire l'eſſai. Quoiqu'il croiſſe dans les pays froids, je crois néanmoins que les pays chauds lui conviennent davantage. Il faut ſemer ces pepins au commencement du printemps.

Quoique j'aie ſouvent mangé de cette ſorte de fruit, & qu'on en apporte abondamment à Peking, ſur-tout en cette ſaiſon-ci, je n'ai jamais vu l'arbre qui les porte, & j'en parle ſur ce que j'en ai lu dans l'herbier Chinois, & ſur le rapport que m'en ont fait différens Miſſionnaires, qui ont été à portée de le voir & de le bien examiner.

Nos Peres François qui ont voyagé dans toutes les provinces de la Chine, lorſqu'ils en ont dreſſé les cartes géographiques, m'ont dit que dans les provinces de *Chan-tong* & de *Ho-nan* les campagnes ſont couvertes de cette eſpece d'arbres qui ſont fort beaux, & qu'il y en

a même d'auſſi gros que des noyers. Ceux qui croiſſent dans la province de *Tche-kiang*, portent des fruits plus excellens qu'ailleurs ; la peau en eſt toujours verte, ſans devenir jaune ou rougeâtre comme les autres. Ces fruits conſervent même leur fraîcheur pendant tout l'hyver. On conçoit aiſément qu'un pareil arbre, lorſqu'il eſt couvert de fruits, qu'on prendroit d'un peu loin pour des oranges, eſt fort agréable à la vue.

Les feuilles du *Chi*, qu'on m'a apportées avec les fruits, m'ont paru de la couleur & de la même forme que celles du noyer, à la réſerve qu'elles ſont moins pointues & plus arrondies vers l'extrémité. L'ombre n'en eſt pas mal ſaine comme celle du noyer, ſous lequel il ſeroit dangereux de s'endormir. Un auteur Chinois fait tant de cas de cet arbre, qu'il conſeille aux lettrés d'en avoir auprès de leurs cabinets, afin d'aller s'y repoſer à l'ombre.

La figure des fruits n'eſt pas par-tout la même : les uns ſont ronds, les autres allongés & de figure ovale ; quelques-uns un peu plats, & en quelque ſorte à deux étages, ſemblables à deux pommes qui ſeroient accolées par le milieu. La groſſeur des bons fruits égale celle

des oranges ou des citrons. Ils ont d'abord la couleur de citron, & ensuite celle d'orange. La peau en est tendre, mince, unie & lissée. La chair du fruit est ferme, & un peu âpre au goût; mais elle s'amollit en mûrissant, elle devient rougeâtre, & acquiert une saveur douce & agréable. Avant même l'entiere maturité, cette chair, lorsque la peau en est ôtée, a un certain mélange de douceur & d'âpreté qui fait plaisir, & lui donne une vertu astringente & salutaire.

Ce fruit renferme trois ou quatre pepins pierreux, durs & oblongs, qui contiennent la semence; il y en a qui étant nés par artifice, sont destitués de pepins, & ils sont plus estimés. Du reste, il est rare que ces fruits mûrissent sur l'arbre; on les cueille en automne, lorsqu'ils sont parvenus à leur grosseur naturelle; on les met sur de la paille ou sur des claies, où ils achevent de mûrir.

Ce détail ne convient qu'à l'arbre qu'on prend soin de cultiver. Pour ce qui est du *Chi* sauvage, il a un tronc tortu, ses branches entrelassées, & semées de petites épines: le fruit n'en est pas plus gros qu'une pomme-rose de la petite espece. Si quelque habile botaniste

de France jugeoit que cet arbre doit être mis dans la claſſe des neffliers, cette déciſion me feroit plaiſir ; car c'eſt l'idée que je m'en ſuis faite, & alors on pourroit le nommer le nefflier de la Chine : ce nom ſeroit moins barbare pour l'Europe.

La culture de ces arbres conſiſte principalement dans l'art de les enter pluſieurs fois. Les Chinois ont ſoin de les enter ſur un arbre nommé *Poei*, que j'ai pu voir ſans le connoître ; mais je crois qu'il ſuffit de l'enter ſur lui-même : quand il a été enté pluſieurs fois de la ſorte, les pepins du fruit deviennent plus petits, & même quelquefois le fruit vient ſans aucun pepin. J'ai lu dans un livre Chinois que le pêcher, ou plutôt l'albergier, étant enté ſur un *Chi*, donne de groſſes pêches dorées & d'un goût exquis.

Mon herboriſte Chinois prétend que le fruit de l'arbre *Chi*, eſt doux de ſa nature, & froid. Il ajoute, que quand on le mange tout frais cueilli de l'arbre, 1°. il rend l'ouie & l'odorat plus libres pour le paſſage de l'air ; 2°. qu'il rétablit les dérangemens dans le bas-ventre, & remédie aux chaleurs de l'eſtomach ; 3°. qu'il tient la bouche fraîche ; 4°. que

ſi en mangeant ces fruits, on boit un peu trop de vin, qui eſt ici une eſpece de bierre faite avec le riz, on en eſt plutôt enivré; un autre auteur dit que c'eſt en buvant du vin chaud, ce qui n'a pas lieu en Europe; qu'au contraire ſi l'on eſt ſurpris de l'ivreſſe dans un repas, on n'a qu'à manger de ce fruit pour ſe déſenivrer.

Le même auteur en cite un autre plus ancien qui reconnoît dans l'arbre *Chi* ſept avantages conſidérables. 1°. Il vit un grand nombre d'années produiſant conſtamment des fruits, & ne meurt que très-difficilement. 2°. Il répand au loin une belle ombre. 3°. Les oiſeaux n'oſent y faire leur nid. 4°. Il eſt exempt de vers, & de tout autre inſecte qui nuit ſi fort aux autres arbres. 5°. Lorſqu'il a été couvert de gelée blanche, ſes feuilles prennent diverſes couleurs très-agréables. 6°. Le fruit en eſt beau & d'un goût excellent. 7°. Les feuilles tombées ſervent à engraiſſer la terre comme feroit le meilleur fumier.

Un troiſieme auteur, après avoir fait l'éloge de cet arbre, prétend que celui qui mangeroit ſon fruit crud ſans modération, ſeroit incommodé de flegmes; & quoiqu'il ſoit plus ſain lorſqu'il eſt ſéché,

s'il en uſoit avec excès, il éprouveroit qu'il cauſe des flatuoſités. Au reſte, l'envie d'en avoir de bonne heure, fait ſouvent qu'on le cueille avant ſa maturité; mais il y a différentes manieres d'y ſuppléer. Si on le garde pendant dix jours dans un lieu convenable, il perd alors ſon âpreté naturelle, & il acquiert un goût ſucré; on diroit qu'on l'a confi au miel. On hâte encore ſa maturité en le laiſſant nâger deux ou trois jours dans de l'eau qu'on a ſoin de changer ſouvent: mais on avertit qu'étant macéré de la ſorte, il devient de nature froide. Quelques-uns pour le mûrir promptement, l'enſeveliſſent dans du ſel; c'eſt-là un moyen de lui ôter ſon âpreté, mais il n'en eſt pas meilleur pour la ſanté. D'autres le font paſſer trois ou quatre fois dans de la leſſive chaude faite avec des cendres, mais cette maturité forcée a ſes inconvéniens, ſur-tout par rapport aux perſonnes malades.

Les Chinois ont coutume de ſécher ce fruit de la maniere à-peu-près qu'on ſéche les figues. Voici comment ils s'y prennent: ils choiſiſſent ceux qui ſont de la plus groſſe eſpece, & qui n'ont point de pepins, ou s'ils en ont ils les tirent proprement, enſuite ils preſſent inſenſible-

ment ces fruits avec la main pour les applatir, & ils les tiennent exposés au soleil & à la rosée. Quand ils sont secs, ils les ramassent dans un grand vase, jusqu'à ce qu'ils paroissent couverts d'une espece de gelée blanche, qui est leur suc spiritueux, lequel a pénétré sur la surface. Ce suc ainsi préparé rend l'usage de ce fruit salutaire aux pulmoniques.

Quand je vis pour la premiere fo[is] ces fruits ainsi séchés, & couverts d'u[ne] farine sucrée qui lui est propre, j'y f[us] trompé, & je les pris pour des figue[s]. ils sont alors de garde, & si sains, qu'o[n] en donne aux malades. La meilleure provision qui s'en fasse c'est dans le territoire de *Ken-tcheou*, de la province de *Chan-tong*. Sans doute que le fruit a dans ce lieu-là plus de corps & de consistence: en effet, quand il est frais cueilli & dans sa maturité, en ouvrant tant soit peu sa peau, on attire & on suce avec les levres toute sa substance, qui est très-douce & très-agréable.

Il ne faut pas oublier une remarque que notre auteur répéte jusqu'à deux fois, c'est que dans un même repas il ne faut pas manger des écrevisses avec des *chitse*: il prétend qu'il y a entre eux de l'antipathie, car c'est la vraie significa-

tion du mot Chinois *ki*, & que de ces deux mets il se fait dans l'estomach un combat réciproque, qui cause de grandes douleurs, & souvent un flux de ventre très-dangereux.

Je viens à un autre arbre dont le fruit nommé *li-tchi* est fort vanté par tous ceux qui ont écrit sur la Chine, & dont nos navigateurs Européens qui l'ont vu, & qui en ont souvent mangé, ne parlent qu'avec admiration. Je m'étonne qu'ils n'en aient pas apporté en Europe, car j'ai peine à croire que dans cette vaste étendue de pays, il ne s'y trouve pas quelque climat propre à y élever l'arbre qui les porte. Je vais rapporter simplement ce que j'en ai lu dans un livre Chinois, sans pourtant me faire garant de tout ce que l'auteur en raconte.

On trouve dans le *li-tchi*, selon cet auteur, un juste tempérament de chaud & de froid, & de toutes les autres qualités: il donne de la force & de la vigueur au corps; de la vivacité, de la subtilité, & de la solidité à l'esprit; mais il prétend que si l'on en mange avec excès, il échauffe. Le noyau, ajoute-t-il, un peu rôti & rendu friable, puis réduit en une poudre très-fine, & avalé à jeun dans un bouillon d'eau sim-

ple, est un remede certain contre les douleurs insupportables de la gravelle, & de la colique néphrétique.

Voici une observation de l'auteur qui me paroît moins sérieuse : il assure qu'avant que la main de l'homme ait commencé à cueillir le *li-tchi*, aucun oiseau ni insecte n'ose approcher de l'arbre. Mais qu'aussi-tôt qu'on a touché aux branches & aux fruits, toutes sortes d'oiseaux voraces, grands & petits, viennent mordre ces fruits, & y causent beaucoup de dommage. S'il y a quelque chose de vrai dans ce qu'assure notre Chinois, je suis persuadé qu'il imagine du mystere dans un effet très-naturel. On cueille les fruits à leur point de maturité, & les oiseaux sont en cela aussi bons connoisseurs que les hommes.

Ce qui suit doit être remarqué de ceux qui veulent avoir ce fruit dans sa parfaite bonté. S'il est entierement mûr, dit l'auteur, & qu'on differe un jour de le cueillir, il change de couleur. Si on laisse passer un second jour, on s'apperçoit au goût de son changement. Enfin, si l'on attend le troisieme jour, le changement devient notable. Il en est apparemment de ce fruit comme des bons melons d'Europe. Il ajoute que pour

l'avoir excellent, il faut le manger dans le pays même où ces arbres viennent ; eut-on le secret d'en conserver & de les porter encore frais en Europe, comme on y en a porté de secs, on ne pourroit juger que très-imparfaitement de leur bonté. La Cour de Peking est sans comparaison moins éloignée des provinces de *Quang-tong* & de *Fo-kien*, que n'en est l'Europe. Le *li-tchi* qu'on apporte à Peking pour l'Empereur, & qu'on renferme dans des vases d'étain pleins d'eau-de-vie, où l'on mêle du miel & d'autres ingrédiens, leur conservent à la vérité un air de fraîcheur, mais ils perdent beaucoup de leur saveur. L'Empereur en fait des présens à quelques grands Seigneurs. Il eut même la bonté de nous en envoyer en l'année 1733. Peut-être, en usant des mêmes précautions, pourroit-on en apporter jusqu'en Europe, on y trouveroit bien un autre goût qu'à ceux qu'on a apporté secs en France, & qui n'ont pas laissé d'y être fort estimés.

On fait également cas à Peking de ce fruit sec : il s'y vend huit sols la livre, & un paquet de ce poids, joint à quelqu'autre bagatelle semblable, passe pour un présent très-honnête. Pour faire goû-

ter ce fruit à l'Empereur dans ſa maturité, on a ſouvent tranſporté de ces arbres dans des caiſſes, & on avoit ſi bien pris ſes meſures, que quand ils arrivoient à Peking, le fruit étoit prêt de ſa maturité.

Je remarquerai en paſſant que j'ai été ſurpris de trouver dans le livre dont je parle, la circulation bien marquée du ſuc qui ſert à la nourriture & à l'accroiſſement des plantes, & qu'on n'en parle pas comme d'une nouvelle découverte; mais qu'au contraire on ſuppoſe que c'eſt un ſentiment communément reçu. On y lit qu'après que ce ſuc nourricier, nommé *Y*, a donné le corps & la vigueur à la tige & aux feuilles de la plante, il eſt ramené à la racine pour la mieux fortifier. On voit par-là que la ſeule nature, quoique voilée aux yeux Chinois, leur ſert ſouvent de guide pour la connoître.

Je vais parler d'un autre arbre plus connu en France, & qui y fut apporté de l'Amérique dans le ſiecle précédent. C'eſt l'acacia, que les Chinois nomment *hoai-chu*. J'ai trouvé dans nos livres Chinois des particularités ſur cet arbre, qui pourroient, ce me ſemble, être de quelque utilité en Europe. On y prétend que les graines tirées de ſes gouſſes ſont

employées avec succès dans la médecine. On lit dans un autre livre, que ses fleurs servent à teindre du papier en une couleur jaune assez particuliere. On insinue ailleurs que les Teinturiers mettent en œuvre ses fleurs & ses graines : & c'est ce qui m'a engagé à consulter des Chinois habiles dans cet art, de qui j'ai tiré des connoissances qui m'ont paru ne devoir pas être négligées.

A l'égard de l'usage qu'en fait la médecine, voici une recette que donne l'auteur Chinois : il faut, à l'entrée de l'hiver, mettre les graines de l'acacia dans du fiel de bœuf, ensorte qu'elles soient toutes couvertes de ce fiel ; faire sécher le tout à l'ombre durant cent jours, ensuite avaler chaque jour une de ces graines après le repas. Cet auteur promet des effets admirables de ce remede. Il assure en particulier que continuant tous les jours de le prendre, la vue s'éclaircit ; on se guérit des hémorroïdes ; les cheveux déja blancs redeviennent noirs, secret fort au goût des Chinois qui auroient des raisons de cacher ou de déguiser leur âge ; car ils n'ont pas, comme en Europe, l'usage de la perruque, ni la coutume de se faire raser, parce qu'ils regardent la

barbe comme un de leurs plus précieux ornemens.

Le ſecond avantage de l'acacia eſt de fournir des fleurs propres à teindre des feuilles de papier ou des pieces de ſoie en couleur jaune. Pour y réuſſir, prenez une demi-livre de fleurs cueillies avant qu'elles ſoient trop épanouies ou prêtes à tomber; riſſolez-les légerement ſur un petit feu clair, en les remuant avec viteſſe dans une caſſerole bien nette, de la même maniere qu'on riſſole les petits bourgeons & les feuilles de thé nouvellement cueillies. Quand vous appercevrez qu'en riſſolant & remuant ces fleurs dans la caſſerolle, elles commencent à prendre une couleur jaunâtre, jettez deſſus trois petites écuellées d'eau que vous ferez bouillir, enſorte que le tout s'épaiſſiſſe & que la couleur ſe fortifie : enſuite paſſez tout cela au-travers d'une piece de ſoie groſſiere. Quand la liqueur aura été exprimée, ajoutez-y une demi-once d'alun & une once de poudre fine d'huitre ou de coquillage brûlé. Lorſque le tout ſera bien incorporé, vous aurez de la teinture jaune.

Ayant conſulté des Teinturiers de profeſſion ſur l'uſage qu'ils faiſoient de

l'acacia, ils me répondirent, qu'ils ſe ſervoient de ſes fleurs & de ſes graines pour teindre en trois différentes ſortes de couleurs jaunes. Je vous envoye trois cordonnets de ſoie d'inégale longueur, où vous diſtinguerez ces trois couleurs différentes.

Ils préparent d'abord les fleurs de l'acacia en les faiſant riſſoler, ainſi que je viens de le dire, puis ils y joignent des graines tout-à-fait mûres, tirées des gouſſes, mais ils mettent beaucoup moins de graines que de fleurs. S'il s'agit de donner la couleur de *ngo-hoang*, tel qu'eſt le cordon de ſoie jaune le plus long, & qui eſt le plus vif, & qu'ils veuillent teindre une piece de ſoie de cinq ou ſix aunes, ils employent une livre de fleurs d'acacia avec quatre onces d'alun, ce qu'on augmente à proportion de la longueur des pieces qu'on veut teindre. Pour donner la couleur de *kin-hoan*, c'eſt-à-dire, le jaune d'une couleur d'or, on y donne d'abord la couleur dont je viens de parler, & cette premiere teinture étant ſéche, on y ajoute une ſeconde couleur, où il entre un peu de bois de *Sou-mou*, c'eſt-à-dire, de bois de Breſil. On fait la teinture du jaune pâle, qui eſt celle du plus petit

cordonnet, de la même façon que la premiere, avec cette différence, qu'au lieu de quatre onces d'alun, on n'y en met que trois onces.

Le teinturier Chinois avertit, ce qu'on n'ignore pas en Europe, que la qualité de l'eau sert beaucoup à la teinture. L'eau de riviere est, dit-il, la meilleure; quoique toute eau de riviere ne soit pas également bonne, celle par exemple qui a un goût fade, y est moins propre. Si néanmoins on n'en avoit point d'autre, au lieu d'un bain dans la teinture, il faudroit en donner deux, pour atteindre à cette belle couleur qu'on desire.

Les fleurs de l'acacia étant rissolées, ainsi que je l'ai expliqué, peuvent être conservées, de même que les graines, durant tout le cours de l'année, & l'on peut les employer à faire la teinture; mais lorsqu'on garde ainsi l'une & l'autre matiere, il faut les faire bouillir plus longtemps que si elle étoit récente: leur suc, quand elles ont vieilli, en sort plus difficilement & avec moins d'abondance. D'ailleurs les fleurs récentes donnent toujours une plus belle couleur.

L'herbier Chinois nous enseigne encore quelle doit être la culture de cet arbre, afin qu'il croisse plus prompte-

ment, & qu'il se conserve mieux. Quand vous aurez ramassé, dit-il, des graines de *hoai-tchu*, c'est-à-dire, d'acacia, séchez-les au soleil, & un peu avant le solstice d'été, jettez-les dans l'eau; quand elles y auront germé, semez-les dans un terroir gras, en y mêlant de la graine de chanvre. L'une & l'autre semence poussera, vous couperez le chanvre en son temps, & vous lierez les jeunes acacias à de petits échalas qui leur serviront d'appui. L'année suivante vous semerez encore du chanvre, ce que vous ferez de même la troisieme année, afin que ce chanvre préserve ces plantes délicates des injures du temps; après quoi ces jeunes arbrisseaux étant devenus plus forts & plus robustes, vous les transplanterez ailleurs, & ils deviendront de très-beaux arbres.

En lisant les entretiens physiques du Pere Regnaud, ouvrage aussi ingénieux qu'instructif, j'ai vu avec plaisir ce qu'il rapporte de la pierre vulnéraire simple, dont un célébre Académicien (1) est l'inventeur. Cette découverte m'a rappellé le souvenir d'un secret que j'ai trouvé dans un livre Chinois, pour faire une

(1) M. Geoffroy.

pierre artificielle médicinale. Voici d'abord quelle en eſt la compoſition, je dirai enſuite quel en eſt l'uſage.

On prend de l'urine d'un jeune homme de quinze ans qui ſoit d'un tempérament ſain & robuſte ; on en met, par exemple, la quantité de vingt ou trente livres dans une chaudiere de fer, qu'on tient ſur un feu clair de bois ſec. Quand on y remarque une écume blanchâtre, on y verſe peu à peu, & goutte à goutte de l'huile douce de navette, car nous n'avons ici ni huile d'olive, ni huile de noix, quoiqu'il y ait quantité de noyers. Sur une chaudiere pleine d'urine, on verſera autant d'huile qu'en peut contenir une taſſe à boire le thé ; le tout doit bouillir juſqu'à ce qu'il ne reſte qu'un marc ſec comme de la boue noirâtre ; on le prend & on le réduit en une poudre fine, après l'avoir doucement arroſé d'huile, enſorte que l'huile en pénétre toutes les parties ; on le met ſur une tuile qu'on couvre d'une autre tuile, & toutes les deux ſont chargées & environnées de charbons allumés : je crois que deux creuſets conviendroient mieux, en laiſſant un ſoupirail à celui de deſſus. Lorſqu'on juge que l'humidité eſt entiérement diſſipée, que rien ne s'évapore, & qu'on

a donné le loisir à ce qui reste de se refroidir, on le tire, & on le pile dans le mortier, & l'ayant réduit en une poudre très-fine, on le renferme dans un vase assez large de porcelaine bien net, dont on couvre l'ouverture d'une natte fine & claire qu'on y ajuste bien; on y ajoute une enveloppe de toile, & de plus une derniere enveloppe de gros papier double: enfin on fait tomber lentement goutte à goutte de l'eau bouillante dans le vase au travers des enveloppes de son ouverture, qu'on a eu soin de rendre lâche vers le milieu pour cet effet. Pour achever l'opération, on place le vase avec ce qu'il contient dans un chauderon de cuivre, où la matiere se recuit, jusqu'à ce qu'elle devienne séche & ferme. Alors vous avez la pierre d'automne, laquelle, à ce qu'assure mon auteur, a divers usages; sans doute que sur cette seule composition on pourra en conjecturer plusieurs en Europe. Ici on s'en sert principalement pour l'hydropisie & la pthisie, & les médecins prétendent que c'est un excellent remede pour les maladies des poumons, c'est delà que lui est venu son nom de *tsieou-che*, pierre d'automne, non pas, comme l'on pourroit croire, parce que c'est en automne qu'on

réussiroit mieux à la composer. Cette dénomination renferme un sens plus mystérieux : la médecine Chinoise a pour maxime que les parties nobles du corps humain répondent, & ont chacune un rapport spécial à une des quatre saisons de l'année. Or l'automne étant la saison qui, selon les Chinois, a rapport aux poumons, & cette espece de corps pierreux étant salutaire aux pulmoniques, c'est ce qui lui a fait donner le nom de pierre artificielle d'automne.

Presque au même endroit où il est traité de cette pierre, le même auteur parle d'un remede qu'il donne pour admirable, lorsqu'il arrive des tumeurs subites, douloureuses & malignes; parce que, selon lui, il attire tout le venin, & détruit le mal dans son principe. Prenez, dit-il, de la limaille de fer la plus fine, jettez-la dans le vinaigre le plus fort, mêlez bien ensemble l'un & l'autre, puis leur ayant donné deux ou trois bouillons, retirez la limaille, & étendez-la sur la partie malade; prenez ensuite une grande pierre d'aimant, qu'on nomme ici communément *hi-tieche*, présentez-la souvent sur la limaille, elle attirera la cause occulte du mal, & dissipera toute la malignité du venin.

Il eſt à remarquer que quand cet auteur vante cet effet de la pierre d'aimant, il ſuppoſe que cet aimant eſt brut, ne ſçachant pas qu'il a plus de force quand il eſt armé. Sans donc me faire garant de la bonté de ce remede, mon unique but eſt de faire obſerver l'uſage qu'on fait ici de la pierre d'aimant, ſans ſonger ni à ſes poles, ni à ſes tourbillons, & de propoſer ſur cela mes doutes. Eſt-ce que cette pierre vivifie ici la limaille de fer, comme elle anime l'aiguille de la bouſſole ? La limaille ainſi préparée dans une liqueur bouillante, ſe trouveroit-elle plus propre à être agitée par l'aimant ? les acides du vinaigre dont elle eſt pénétrée, la rendent-elle, par quelque nouvel arrangement dans ſes pores, mieux diſpoſée à être mue par l'aimant ? comme je n'ai point vu appliquer ce remede, je ſuppoſe, ſur beaucoup d'autres expériences, que l'aimant imprime ici quelque mouvement. Après tout, il ſe pourroit bien faire qu'il auroit quelque vertu contre le venin, qu'il ne communique que conjointement avec la limaille imprégnée des acides du vinaigre, qui produit une impreſſion particuliere ſur la partie mal affectée ; il me ſemble même, en faiſant attention aux termes Chinois,

que l'on tient l'aimant appliqué ſur la limaille. En ſuppoſant cette preſſion continuée de l'aimant, ſon jeu ordinaire ne peut avoir lieu, & il ne lui reſte d'action que ſur les parties inſenſibles & volatiles de la limaille. Ce ſont des doutes que je propoſe; je n'ai ni le temps, ni la commodité de les approfondir, je laiſſe à nos habiles phyſiciens à les réſoudre.

Revenons maintenant à la botanique; que d'obſervations ne me fourniroit pas l'herbier Chinois, ſur une infinité de plantes de ce pays, ſi j'avois le temps de les étudier, & ſi je pouvois leur donner un nom Européen! je ne m'attache donc qu'à celles que je connois, & qui ſont connues en Europe. Le coton de la fleur des ſaules qui eſt tombé abondamment cette année dans une ſauſſaie voiſine, m'a fait naître l'envie de ſçavoir ce qu'en diſoit l'herbier Chinois. Ma curioſité a été d'autant plus piquée, que Matthiole cité dans le dictionnaire des arts, s'étonne qu'aucun botaniſte n'ait encore parlé de l'écume blanche qui pend aux branches des ſaules en forme de raiſins, auſſi-tôt qu'ils ſont défleuris, & qui y demeure juſqu'à ce que le vent l'emporte en l'air comme une plume. Je ne ſçavois pas

qu'on donnât le nom d'écume à cette eſpéce de coton que je voyois s'échapper des fleurs de ſaule ; il eſt vrai qu'en conſidérant le ſaule de près, on trouve qu'à l'ouverture de ſes fleurs, il paroît une eſpece d'écume dont elles ſe couvrent peu à peu : ſans doute que la fermentation intérieure réduit en écume la ſubſtance glutineuſe où les graines des fleurs nâgent en différentes loges, & ce n'eſt pas s'éloigner de l'idée que notre auteur s'eſt faite des premiers développemens de ces fleurs : car, dit-il, ſi le temps eſt froid, ou même couvert, il empêche les boutons du ſaule de pouſſer au-dehors leur ſubſtance blanchâtre. Effectivement ayant mis dans un microſcope un bouton qui n'étoit pas encore ouvert, j'apperçus que ce qui ſortoit par la pointe du bouton reſſembloit aſſez à de la glaire d'œuf battue & miſe en écume, dont ſucceſſivement tout le corps de la fleur ſe trouva couvert. Il ſe peut faire que chaque graine renfermée dans ſa caſe, nâge dans cette ſubſtance glaireuſe & s'en nourriſſe, comme il arrive au germe de l'œuf de poule; enſuite l'air le plus ſubtil pénétrant cette écume dès qu'elle ſe détache, lui donne la forme de petit réſeau en s'inſinuant

ntre les parties rameuſes, les écartant, ·es ſoulevant, ſans trop les ſéparer, & ·eſſéchant l'humeur gluante qui les lioit enſemble, il leur fait prendre la figure de filamens.

Notre Chinois dit que la fleur des ſaules eſt couverte de petites écailles; en effet, le corps de ces fleurs étant reſté ſec & dépouillé de ſes graines, & de ce qu'on appelle écume, il m'a paru au microſcope ſemblable à un rayon de guêpes tout ſemé de cellules ouvertes. Du reſte le nom d'écume que donne Matthiole, paroît ne plus convenir à ce qui ſe détache des fleurs, & qui voltige dans les airs. Il me ſemble que le Chinois ı mieux rencontré en l'appellant tantôt a ſoie des ſaules, *ſe*; tantôt leur bourre, *ſiu*; ou leur coton, *mien*; d'autre fois eur fine laine, *jung*; ou bien des flocons e neige, de la gelée blanche.

En effet, me trouvant un matin dans ne allée ſablonneuſe que formoient des ıules, elle me parut d'une blancheur ui me fit croire, avant que d'y entrer, u'elle étoit couverte de gelée blanche. \ l'entrée d'une ſauſſaie, lorſque l'air ſt un peu chaud, il tombe quelquefois es ſaules une ſi grande quantité de flo- ons blancs, qu'ils obſcurciſſent le ciel,

&

& qu'on les prendroit pour une neige épaisse qui se répand sur la terre. Lorsque ces flocons se sont insinués sous les herbes ou sur les pointes déja un peu hautes & verdoyantes du gramen, on croiroit voir une prairie légérement inondée par les eaux claires de quelque ruisseau.

L'auteur Chinois badine ingénieusement sur ces différens spectacles, & cherche à égayer son imagination. C'est du coton, dit-il, que répandent les saules, & ce n'en est pas, car j'en suis tout couvert, & je n'en suis pas vêtu plus chaudement ; c'est de la neige qui obscurcit l'air, & ce n'en est pas ; car le soleil, bien qu'il soit dans sa force, ne la sçauroit fondre ; l'hirondelle qui continue de voler durant une petite pluie, surprise tout-à-coup par cette nuée de flocons blancs, & n'ayant pas son vol libre, est forcée de se retirer, il lui semble qu'elle a devancé le printemps : ces saules que je vis hier tout rajeunis & verdoyans, ont vieilli, ce semble, & perdu dans une nuit leur brillante verdure. Un changement si subit de scène dans un jardin, me cause une surprise égale à celle que j'aurois, si un ami que j'aurois vu hier avec un air fleuri & une chevelure dorée, venoit me voir aujour-

d'hui avec des cheveux & des ſourcils tout blancs.

Mais laiſſons notre Chinois s'égayer, & venons à quelque choſe de plus ſérieux. Je ne ſçache guere que le ſaule, qui jette cette eſpece de bourre remplie de parties rameuſes, leſquelles la rendent ſemblable au coton; auſſi voit-on qu'on la manie, qu'on la ramaſſe & qu'on la conſerve de même que le coton. J'ai vu tomber une ſi grande quantité de ces flocons dans une allée de ſaules bien unie, & où le vent les pouſſoit par tourbillons de tous côtés, qu'on auroit pu aiſément en recueillir à pleines corbeilles.

Je ne crois pas qu'il fût aiſé de carder ce faux coton, d'en ſéparer la graine qui eſt mince & plate, de le filer, & de le travailler au métier. Mon livre Chinois convient pourtant qu'on l'emploie aux couches des enfans, & que quand le coton étoit plus rare, on s'en ſervoit pour fourrer les bottes d'hiver, les matelats, les couſſins & les couvertures piquées. Il lui attribue encore d'autres uſages: on trouve, dit-il, près de la Chine, des Peuples, leſquels avant que les fleurs ſoient épanouies, en font une eſpece de breuvage qui enivre promptement. On a vu, ajoute-t-il, que des

Peuples, dans un temps de famine, ont recueilli les corps ſecs des fleurs dépouillées du coton & de la graine, les ont réduit en poudre, & en ont fait de la bouillie qui les a ſoutenus; c'eſt toujours rendre ſervice aux pauvres, de leur apprendre que certaine nourriture a été éprouvée, & n'eſt pas nuiſible.

Le but principal de mon auteur étant de découvrir les propriétés médicinales du ſaule, il en trouve de très utiles, ſoit dans le ſquelette des fleurs dont le coton & la graine ſont détachés, ſoit dans le coton même. Il prétend qu'en appliquant ce ſquelette de la fleur qui eſt ſec & très-combuſtible, & en y mettant le feu, on a un remede excellent contre la jauniſſe & contre les mouvemens convulſifs des membres; il ajoute qu'il eſt également propre à guérir toutes ſortes d'apoſtumes, mais il n'explique pas la maniere de l'employer; ce ſera apparemment en forme de poudre deſſéchante & abſorbante.

Pour ce qui eſt du coton qui ſe détache, & qui eſt emporté par le vent, il aſſure qu'il guérit toute ſorte de cloux & de durillons, les plaies cauſées par le fer, & les chancres les plus opiniâtres; qu'il accélere la ſuppuration d'une plaie,

qu'il en fait ſortir le ſang corrompu; qu'il arrête les hémorragies, ou les violentes pertes de ſang, comme celles qui arrivent aux femmes après un mauvais accouchement; qu'il eſt bon contre la dureté de la rate, & qu'il l'amollit. Ce remede, ajoute-t-il, eſt modérement froid de ſa nature.

C'eſt une opinion commune à la Chine qu'il ſe fait une double transformation de ce coton de ſaule, & notre auteur penſe en cela comme le vulgaire. Il avance donc, 1°. que ſi cette eſpece de coton tombe ſur un lac ou ſur un étang, il ne faut que l'intervalle d'une nuit pour qu'il ſoit changé en l'herbe *feou-ping*, qu'on voit flotter ſur la ſurface des eaux dormantes, & dont les racines ne vont point juſqu'au limon; 2°. que chaque petit flocon échappé des ſaules, s'il tombe ſur une fourrure, ou ſur un habit de peau, eſt transformé en teigne ou vermiſſeau. On cite pluſieurs auteurs qui aſſurent la même choſe, & l'on n'en trouve qu'un ſeul qui regarde ce ſentiment comme une pure imagination; c'eſt pourquoi durant tout le temps que les ſaules ſont en fleurs, les Chinois évitent avec grand ſoin d'expoſer à l'air leurs habits doublés de peau.

Les Européens, quoiqu'ils ſoient bien éloignés de croire une pareille métamorphoſe, ont fait la même expérience, & uſent de la même précaution que les Chinois, ce qui prouve la vérité de ce fait; mais il eſt vraiſemblable que ce flocon eſt chargé de petits œufs de papillons ou de vermiſſeaux, qui ſe plaiſent ſur les ſaules, ou bien il ſe peut faire que la graine ſerve d'aliment aux teignes, ou qu'elle leur ſerve d'une eſpece de fourreau propre à s'y retirer, ce qui contribueroit beaucoup à les multiplier dans une fourrure.

Quant aux plantes aqueuſes & flottantes, il eſt croyable que leur temps d'éclore concourt avec le temps de la chûte des flocons de ſaules, & que ceux-ci ſervent ſeulement à raſſembler & à rendre ſenſibles à l'œil pluſieurs de ces brins d'herbes qui pouſſent leurs petites pointes.

L'herbier Chinois n'oublie point la maniere de planter & de cultiver ces arbres, afin de les avoir beaux, & de les faire croître à une certaine hauteur. Quoique je ſois perſuadé que la Chine ne peut rien apprendre ſur cela à l'Europe, je crois néanmoins devoir rapporter une ou deux de ſes obſervations,

qui pourront être de quelque utilité. Les ſaules ſont ſujets à être endommagés par de gros vers, ou même à être piqués par une eſpece de chenilles ; voici le conſeil qu'il donne pour les en préſerver: quand on met en terre une branche de ſaule pour la faire venir de bouture, il faut à l'extrêmité qui ſera enterrée, faire un trou à la hauteur de deux ou trois pouces de diſtance de la partie du bois qui jettera ſes racines ; on traverſera ce trou d'une cheville de bois de ſapin, qui doit déborder de part & d'autre de deux ou trois pouces : cette eſpece de croix miſe en terre aura un autre bon effet, c'eſt qu'il ſera plus difficile d'arracher ces arbres nouvellement plantés, parce que le bois traverſier les retient bien mieux que ne feroient ſes racines. Il y en a qui pour mieux défendre des vers cet arbre nouvellement planté, mettent outre cela dans le trou où on le plante, un quartier de tête d'ail, & un morçeau de régliſſe long d'un pouce.

Une autre maniere de planter cet arbre de bouture, c'eſt de renverſer la groſſe branche qu'on plante, enſorte que ce qui eſt la pointe de la branche ſoit mis en terre, & que la tête, ou ce qui tenoit au corps du gros ſaule, dont on

l'a coupée, soit élevée en haut. Il en naîtra une espece de saule qu'on nomme chevelu, parce que ses branches, à la réserve de quelques-unes fort grosses, seront déliées & pendantes comme une chevelure. Les Lettrés aiment à en avoir de pareils dans leur petit jardin devant leur cabinet d'étude.

Ce qu'on aura peut-être de la peine à croire, c'est que le bois de saule, qui est de sa nature léger, poreux, & sujet à la carie, se nourrisse & se conserve dans l'eau, de même que les pilotis faits du bois le plus dur. C'est ce qu'on éprouve continuellement dans cette capitale, & aux environs, où le bois de saule entre dans la construction des puits qu'on fait dans les jardins, pour y avoir de l'eau, dont on puisse arroser les fleurs & les herbes potageres. Cette invention des Chinois sera peut-être goûtée en Europe. Voici comment ils s'y prennent.

Lorsqu'on est déterminé à faire un puits, on choisit d'abord le lieu où l'on espére trouver de l'eau, on y creuse en rond un espace de terre, jusqu'à la profondeur d'environ trois pieds. Le fond étant bien applani, on y ajuste la base du puits, sur laquelle on doit éle-

ver la maçonnerie. Cette base est faite de pieces plates de bois de saule, épaisses au moins de six pouces, qui se tirent du tronc d'un gros saule bien sain ; ces pieces sont emboîtées ensemble en rond, & laissent au milieu un vuide spacieux : c'est sur ces planches, assez larges, qu'on bâtit de briques la maçonnerie du puits, & à mesure qu'elle s'éleve, on garnit les dehors tout-autour de terre pressée également jusqu'à la hauteur des trois pieds qu'on avoit creusés d'abord, après quoi on creuse le milieu du terrein, & à mesure qu'on avance, on tire également la terre de dessous la charpente qui porte la maçonnerie. On voit cette maçonnerie s'enfoncer insensiblement, & aussi-tôt on l'augmente par le haut. On continue ce travail, & l'on creuse toujours de la même maniere jusqu'à ce qu'on ait trouvé une source sûre & abondante.

La belvedere est une plante aussi commune que le saule, & il paroît que les Botanistes Européens n'en font pas beaucoup de cas. Le hasard, qui en avoit fait naître une tout-auprès de ma chambre, me détermina à consulter nos auteurs d'Europe sur la nature & les qualités d'une plante, qui d'ailleurs est très-

agréable à la vue. Messieurs Lemery & Jean Bauhin n'en font nulle mention, & leur silence me parut un préjugé assez certain du peu d'utilité qu'on en retire. J'ouvris le Dictionnaire des Arts & des Sciences, qui me confirma dans ce préjugé; car on se contente d'y dire, d'après Matthiole, que la belvedere est une plante qui a les feuilles semblables à celles du lin ; puis on ajoute qu'elle sert à faire des balais, & que les Apoticaires en font souvent l'ornement de leurs boutiques.

Cependant je ne me rebutai point, & je crus qu'en consultant l'Herbier Chinois, j'y ferois peut-être quelque découverte avantageuse à cette plante, ayant peine à croire qu'elle fût absolument inutile. J'appellai un domestique, & lui montrant la belvedere, je lui demandai comment elle se nommoit en langue Chinoise *sao-tcheou-tsao*, me répondit-il, c'est-à-dire, plante pour les balais. Je la cherchai vainement dans l'Herbier sous ce nom composé, & je ne doutai presque plus qu'à cause de son inutilité, elle ne fût aussi négligée qu'en Europe. Mais faisant réflexion que les Botanistes de la Chine affecteroient peut-être de se servir de termes moins vul-

gaires, pour exprimer le nom de leurs plantes, je demandai à un Lettré, assez habile Naturaliste, quel nom on lui donnoit dans les termes de l'art : il me répondit qu'on la nommoit *kiue*, & je la trouvai en effet sous ce nom.

Si l'on juge en Europe que les propriétés que l'Herbier Chinois lui attribue sont réelles, elle sera estimable par plus d'un endroit. Après avoir dit que c'est à la fin de Mars ou au mois d'Avril qu'elle sort de terre, que ses surgeons, hauts de huit à neuf pouces, prennent la figure du poing d'un jeune enfant, quand il le ferme à demi; qu'ensuite elle s'étend, & elle pousse une infinité de branches garnies de feuilles semblables à celles du lin; qu'en croissant ses branches s'arrondissent & se disposent naturellement en forme d'une agréable pyramide ; il ajoute, que ses feuilles, encore tendres, ont du suc & un assez bon goût; qu'on peut les manger en salade avec le vinaigre, mêlant quelques filamens de gingembre ; qu'étant apprêtées comme les autres légumes, & cuites avec la viande, elles lui donnent un goût fin & agréable ; que quand elle est dans toute sa beauté, ses feuilles deviennent dures, & cessent d'être man-

geables ; mais qu'alors on trouve dans ſa tige & dans ſa racine, une nourriture qui peut ſervir de reſſource contre la famine dans les années de diſette. Lorſque la plante, dit-on, eſt montée à ſa hauteur naturelle, on en ſépare la maîtreſſe tige, on la fait paſſer par une leſcive de cendres, ce qui la radoucit, la dégraiſſe, & la purifie des immondices de la peau. Après ce bain, on l'expoſe au ſoleil, & quand elle eſt ſéche, on la cuit & on l'aſſaiſonne. Pour ce qui eſt de la racine dont la couleur eſt un peu violette, on en leve la peau par aiguillettes ou filamens, qu'on peut manger après les avoir fait bouillir.

Mais ce qu'on cherche principalement, c'eſt la ſubſtance blanche de la racine, qu'on réduit aiſément en farine, dont on ne ramaſſe que ce qui reſte en pâte au fond du vaſe, & qu'on cuit en petits pains au bain-marie. On ne ſera pas tenté de ſervir un pareil mets ſur une table délicate ; mais après tout, n'eſt-il pas utile aux gens de la campagne, de ſçavoir que dans une extrême néceſſité, ils peuvent recourir ſans aucun riſque à cette nourriture ; & ne feront-ils pas redevables aux Chinois d'en avoir fait des épreuves, qui ſont toujours dangereuſes ?

L'Herbier cite l'exemple de quatre Montagnards, qui vivant ordinairement des feuilles, des tiges, & des racines de belvedere, que leur pays leur fournissoit en abondance, avoient conservé une santé parfaite jusqu'à une extrême vieillesse. Il rapporte à cette occasion l'entretien de deux Philosophes, qui voyant arriver la décadence d'une dynastie, & se dégoûtant du tracas, de la contrainte & des dangers de la Cour, où ils avoient passé une partie de leur vie, s'exhortoient l'un l'autre à une sage retraite. « Servons-nous de nos » lumieres, disoit l'un d'eux, pour faire » d'utiles réflexions sur la situation pré» sente du gouvernement ; & de notre » prudence, pour nous précautionner » contre des malheurs prêts à fondre sur » tous ceux qui sont en place : J'entre » dans vos vues, lui répondit l'autre, » en lui serrant la main, je vais me faire » une solitude dans ma patrie, où je » vivrai en paix, loin de tout com» merce avec les hommes : la belvedere » m'y fournira toujours de quoi manger, » & le grand fleuve *Kiang* d'excellente » eau à boire ». Au reste, l'auteur avertit que pour rendre la belvedere plus abondante & plus substancielle, il faut

mettre le feu aux montagnes qui en sont couvertes, tantôt dans un canton, tantôt dans un autre, parce que ses propres cendres l'engraissent & lui donnent un suc plus nourrissant.

Il vient ensuite aux vertus médecinales de cette plante. La belvedere, dit-il, n'a nulle qualité nuisible & vénéneuse, elle est froide de sa nature, d'une saveur douce, pleine d'un suc bénin; elle délivre des chaleurs internes excessives, elle est diurétique, & ouvre les voies à l'urine; elle procure le sommeil. Etant grillée, réduite en poudre, & prise dans une boisson au poids d'environ deux dragmes, elle dégage le bas-ventre de ses flatuosités; c'est un remede salutaire contre toute malignité causée par les grandes chaleurs. Enfin, la racine de cette plante, réduite en cendres, dissoute dans un peu d'huile, & appliquée sur la morsure des serpens ou autres insectes vénimeux, en amortit le venin, l'attire & guérit la plaie. Le Médecin Chinois n'a recours ni à des sels, ni à des acides, ni à des alkalis, soit intrinséques à la plante, soit procurés par la préparation & la calcination de la belvedere; il en rapporte simplement les effets, laissant aux habiles Chymistes à

en chercher & à en développer les causes intimes & cachées.

Si ces effets sont véritables, de pareilles découvertes, toutes simples qu'elles sont, ne laisseront pas d'être utiles. J'avoue cependant qu'on doit un peu se défier de certains auteurs Chinois, qui trouvent quelquefois du merveilleux où il n'y en a nullement. Il y a peu de jours que, lisant l'Herbier, je tombai sur l'explication d'une racine qui m'est inconnue, & que j'aurois considérée attentivement si je l'avois pu trouver. L'auteur prétend qu'elle a un ver à soie attaché à l'extrémité de sa racine. Il cite un autre auteur, qui apostrophe ainsi ce ver à soie : « Que fais-» tu sous terre ? tu n'y trouveras ni des » feuilles de mûrier pour te nourrir, ni » de chantier pour y monter, pour y » devider ta soie, & y faire ton coton : » ton sort sera d'être arraché, & de » devenir une confiture propre à être » servie à nos tables ». Ce langage feroit croire qu'il s'agit ici d'un véritable ver à soie ; cependant lorsqu'on le considere de près dans le sein de la terre, on ne trouve qu'une légere ressemblance avec ce ver ; & au fond ce n'est qu'une bulbe attachée à la racine

par quelques filamens, & figurée en ver à ſoie ou chenille. Or, de cette bulbe, comme de pluſieurs autres racines, on fait ici une confiture aſſez agréable.

Cette facilité qu'ont quelques Chinois à trouver du merveilleux où il n'y en a point, n'établit pas une regle générale. On en trouve parmi eux, qui, ſans avoir fait de grands progrès dans la phyſique, ne laiſſent pas de connoître la nature, & de rendre raiſon de ſes effets. Ayant cherché dans l'herbier Chinois ce qu'on y diſoit de l'agaric, des excroiſſances biſarres, & entr'autres des différentes ſortes de Gui qui naiſſent, végétent & croiſſent ſur tant de ſortes d'arbres : l'auteur ne ſe contente pas d'un jargon vague, dont ſe ſervent ceux qui diſent *tſe-gen*, *eul-gen*, c'eſt la nature des choſes : il cherche les cauſes cachées dans ces ſortes d'effets, & il les attribue ou à des graines ſubtiles de plantes qui voltigent dans les airs, ſans qu'on les apperçoive, & qui s'attachent aux parties des arbres propres à les recevoir, & à les aider à germer, ſelon leur propre eſpece ; ou aux oiſeaux qui s'étant nourris des ſemences qu'ils ne peuvent digérer, les vont dépoſer ſur des arbres, ſans en avoir en-

dommagé le germe; & elles y germent en effet, si elles y trouvent une matiere convenable. Nouvelle façon, dit-il, d'enter un arbre, à laquelle la main de l'homme n'a nulle part.

Ce que j'ai lu dans M. Lemery & dans le dictionnaire des arts sur le camphre qu'on a porté de la Chine en Europe, m'a fait juger qu'on n'y est pas assez au fait de la maniere dont on se procure ici cette précieuse gomme. M. Lemery prétend qu'elle distille du tronc & des grosses branches de l'arbre, & qu'elle s'amasse vers le pied de cet arbre, où on la recueille mêlée avec de la terre. Le dictionnaire des arts suppose comme une chose certaine, que cette gomme distille d'un arbre. « On apporte, ajoute-t-il, » le camphre de la Chine en Europe » tout crud, en pain; & comme il n'a » point passé par le feu, il est réputé » grossier, & l'est en effet ».

L'extrait d'un livre Chinois, assez récent, me fournit sur cette matiere des éclaircissemens qui méritent de l'attention. Ce livre est fort autorisé : il a été imprimé par l'ordre & par les soins du grand Empereur *Cang-hi*, qui y a inséré ses réflexions : on cite un grand nombre de sçavans, qui sont ou les auteurs, ou

les réviseurs de cet ouvrage. On y assure que le camphre de la Chine qu'on tire de l'abre *tchang*, (car c'est ainsi que s'appelle cet arbre ; & le camphre se nomme *tchang-nao*,) ne distille point à terre comme d'autres arbres résineux, qui, pour leur conservation, se déchargent de ce qu'ils ont de trop onctueux dans leur substance ; qu'il ne distille point non plus du haut de l'arbre en bas par une incision qu'on y auroit faite. On se serviroit ici de ce moyen, si on pouvoit le faire avec succès ; car de pareilles incisions faites aux arbres résineux, sont très-usitées à la Chine. Dans l'article qui précéde celui où l'on parle du camphre, il est rapporté que pour ne rien perdre du vernis, on ajuste à l'endroit de l'arbre où l'on a fait l'incision, un petit canal, & au canal un vase, qui empêche tout mélange d'immondices, & autant qu'il est possible, l'évaporation du suc qui en découle. Dans un autre article, où il est traité du pin, qui fournit une résine, à laquelle on attribue des vertus admirables, on parle d'une nouvelle maniere de faire l'incision, qui sera peut-être inconnue en Europe. On creuse la terre, dit l'auteur, tout-autour d'un gros & vieux pin, l'on découvre

une de ſes maîtreſſes racines, à laquelle on fait une inciſion, d'où l'on voit diſtiller un ſuc ſpiritueux; mais il faut que durant le temps de l'opération, l'endroit qui eſt au-deſſus de la racine inciſée, ſoit tellement couvert, que la clarté du ſoleil & de la lune n'y puiſſent pénétrer. Sans doute qu'on a en vue de tirer du pin une réſine qui ſoit naturellement liquide, & qui ſe conſerve dans cet état.

C'eſt de toute autre maniere qu'à la Chine on tire le camphre de l'arbre *tchang*; notre auteur Chinois l'explique ainſi : On prend, dit-il, des branches nouvelles de cet arbre, on les coupe par petits morceaux, & on les fait tremper durant trois jours & trois nuits dans de l'eau de puits. Lorſqu'elles ont été macérées de la ſorte, on les jette dans une marmite où on les fait bouillir, & pendant ce temps-là on les remue ſans ceſſe avec un bâton de bois de ſaule. Quand on voit que le ſuc de ces petits morceaux de l'arbre s'attache en quantité au bâton en forme de gelée blanche, on paſſe le tout, ayant ſoin de rejetter le marc ou les immondices. Alors ce ſuc ſe verſe par inclination dans un baſſin de terre neuf & verniſſé; on le laiſſe-là

durant une nuit, & le lendemain on trouve que ce ſuc s'eſt coagulé, & eſt devenu une eſpece de maſſe. Pour purifier cette premiere production, on ſe ſert d'un baſſin de cuivre rouge, on cherche quelque vieille muraille faite de terre, on prend de cette terre qu'on pile & qu'on réduit en une poudre très-fine; on place cette poudre au fond du baſſin. Sur cette couche de terre on répand une couche de camphre, & l'on arrange ainſi par ordre, couche ſur couche, juſqu'à quatre, & ſur la derniere, qui eſt de terre bien pulvériſée, on place une couverture faite des feuilles de la plante *po-ho*, c'eſt-à-dire du pouliot. Le baſſin de cuivre étant ainſi garni, on le couvre d'un autre baſſin, & on a ſoin qu'ils ſoient parfaitement unis, & même, pour bien les arrêter l'un ſur l'autre, on les borde par l'endroit où ils ſe joignent, d'une terre jaune qui les ſerre fortement. Le baſſin étant plein de cette mixtion, on le met ſur le feu, ayant ſoin que ce feu ſoit reglé, égal, ni trop fort, ni trop foible: la pratique inſtruit du juſte milieu qu'on doit tenir. Il faut être très-attentifs à ce que l'enduit de terre graſſe, qui joint les baſſins, tienne bien, & qu'il ne s'y faſſe

aucune fente, de crainte que les parties ſpiritueuſes ne s'échappent, ce qui ruineroit l'ouvrage. Lorſqu'on lui a donné le feu ſuffiſamment, ont attend que les baſſins ſoient refroidis ; alors on les ſépare, & on trouve le camphre ſublimé & attaché au couvercle ; ſi l'on réitére l'opération deux ou trois fois, on aura du camphre en belles parcelles : toutes les fois qu'on voudra s'en ſervit en certaine quantité, on la mettra entre deux vaſes de terre, dont on entourera bien les bords avec pluſieurs bandes de papier mouillé ; on tiendra ce vaſe ſur un feu modéré & égal, environ une heure ; puis ayant laiſſé refroidir le vaſe, on trouvera le camphre dans ſa perfection, & tout prêt à être employé.

Ce que je viens de rapporter eſt traduit littéralement du détail que fait le livre Chinois ſur l'extrait, la ſublimation & la préparation du camphre de la Chine. Je crois qu'un Chymiſte Européen, qui auroit des branches récentes de l'arbre *tchang*, abrégeroit toutes ces opérations avec quelque avantage pour la quantité & la pureté de cette gomme. Peut-être auſſi que toutes les façons que donnent les Chinois ont leur utilité particuliere, car ils ſçavent en moins de

temps, & à peu de frais sublimer, par exemple, le mercure, dans deux creusets bien luttés, tels que les emploient les orfévres pour la fonte de l'argent.

Du moins, on ne dira plus, comme il est marqué dans le dictionnaire des arts, que le camphre de la Chine est apporté crud en Europe, & sans avoir passé par le feu, puisque, comme l'on voit, il y passe plusieurs fois. Il se peut faire que les Chinois, pour en augmenter le volume & le gain qu'ils en retirent, le vendent, ou l'aient vendu autrefois aux marchands d'Europe en pain crud, c'est-à-dire, après une légere cuisson donnée à leur masse, ou mélange de terre, de camphre, & de la plante *po-ho:* la forme des pains de camphre venus de Hollande, qui, selon M. Lemery, ressemble à un couvercle de pot, le fait aisément soupçonner.

Au reste, cette maniere de tirer le camphre des entrailles même de l'arbre, se peut pratiquer dans toutes les saisons de l'année, ce qui ne pourroit se faire si on le tiroit comme les autres résines, lesquelles ne découlent que durant un certain temps assez court. D'ailleurs, en ébranchant l'arbre du camphre, on lui nuit beaucoup moins qu'on ne feroit en

tirant ſon ſuc par des inciſions toujours haſardeuſes.

Quel que ſoit le camphre qu'on vend aux Européens, il eſt certain qu'on en vend ici dans les boutiques à aſſez bon marché, qui m'a paru bien grainé, aſſez pur, très-ſubtil, & qui s'évapore aiſément, mais qui dans un vaſe double bien fermé, ſe conſerve, comme l'expérience me l'a appris.

Après tout, le meilleur camphre de la Chine, au jugement même des Chinois, ne peut être comparé au bon camphre de *Borneo*. Auſſi celui-ci s'y vend-il fort cher. Le camphre ordinaire ne coûte à Peking que deux ſols l'once : il ſe vend encore moins dans le lieu où on le tire. Il me ſemble qu'un Chirurgien de nos vaiſſeaux, un peu Chymiſte, feroit dans les ports, à peu de frais, l'huile de camphre, qui eſt ſouveraine pour la carie des os, dont il retireroit un grand profit en Europe.

Ne pourroit-on pas ſe procurer à Canton un petit plan de l'arbre d'où l'on tire le camphre, & le tranſporter dans quelqu'une de nos iſles, où je crois qu'il n'auroit pas de peine à croître? Il ſe peut faire même qu'il y en ait, & qu'on ne les connoiſſe pas; je ne puis pas le dé-

peindre sur ce que j'en ai lu, car on parle de son écorce & de ses feuilles par ressemblance à d'autres arbres qui me sont également inconnus. M. Lemery dit qu'il vient de Hollande en France du camphre de la Chine : peut-être que les Hollandois ont trouvé dans leurs isles, ou qu'ils y ont transporté d'ailleurs des arbres de camphre, & qu'ils le vendent sous le nom de camphre de la Chine. Je suis néanmoins plus porté à croire que des Chinois de Batavie vont l'acheter à la Chine pour l'apporter aux Hollandois.

On a raison de dire dans le Dictionnaire des Arts, que le camphre de la Chine se tire d'un arbre fort haut & fort large. Il s'en trouve, dit l'Auteur Chinois, de la hauteur de trois cens coudées, qui sont si gros que vingt personnes peuvent à peine les embrasser. On en voit qui ont jusqu'à trois cens ans. Il est d'usage pour la construction des édifices & des vaisseaux. Son bois est semé de belles veines, & l'on en fait divers beaux ouvrages.

Cet arbre croît promptement ; à son pied & à côté de ses grosses racines, il pousse divers rejettons propres à être transplantés : les troncs fort vieux jettent

des étincelles de feu. Sans doute que de ce bois pourri & plein de petits vers, ſortent ces brillans ou feux follets, ſuite naturelle d'une effuſion d'eſprits camphrés inflammables à la moindre agitation pour quelques inſtans. La flamme en eſt ſi ſubtile qu'il n'y a point à craindre qu'elle ſe communique, les cheveux même n'en ſeroient pas brûlés; l'expérience du camphre brûlé dans de l'eſprit de vin en un lieu bien fermé, en eſt une preuve inconteſtable.

Reſte à parler des qualités que le même livre attribue au camphre. Il eſt, dit-il, âcre & chaud, nullement nuiſible & malfaiſant; il ouvre les différens conduits du corps, il ſert à diſſoudre, à emporter les glaires & la pituite des entrailles, il diſſipe les impuretés du ſang, & remédie aux incommodités cauſées par le froid & l'humidité, il appaiſe les coliques violentes, & le *colera morbus*, les maux de cœur & d'eſtomac; il guérit des dartres, de la galle & des démangeaiſons importunes; on s'en ſert utilement pour raffermir les dents gâtées. Enfin, c'eſt un remede efficace contre la vermine, il en préſerve, & il en délivre ceux qui y ſont ſujets.

Tout le bois de l'arbre empreint de

la

la substance du camphre, en a presque les mêmes vertus, mais dans un dégré de force bien inférieur. Ce bois est d'une saveur âcre mais tempérée; on en use intérieurement sans crainte qu'il dérange l'estomac & le bas ventre; & si l'on y ressentoit quelques dérangemens violens, il seche les humeurs qui les causent; ou s'il est besoin de les rejetter par la bouche, on en vient à bout & sans grands efforts en avalant la décoction un peu épaissie de la poussiere de ce bois. S'il reste des indigestions après le repas, il les dissout. Ceux qui ont des rapports aigres, doivent user de la décoction de ce bois dans du petit vin de riz, qui est encore plus foible que la petite bierre. Des sabots faits du même bois délivrent des sueurs ténaces & incommodes des pieds.

Je finis ces observations par un remede très-efficace, dont on se sert ici contre une maladie des yeux qui est assez extraordinaire, & qui est plus commune à la Chine qu'en Europe. M. Etmuler & le Dictionnaire des Arts l'appellent Nyctalopie. Cette maladie est une affection vicieuse des yeux, qui fait qu'on voit bien le jour, qu'on voit moins bien le soir, & que la nuit on ne voit rien

du tout. A en croire nos Médecins d'Europe, il est rare qu'on en guérisse. Ma curiosité auroit été satisfaite si M. Etmuler eût marqué quelle pouvoit être la cause interne de cette maladie périodique, dont les accès prennent aux approches de la nuit. *Ki mung yen* est le nom que les Chinois donnent à cette incommodité ; ces trois caracteres signifient, yeux sujets, comme ceux des poules, à s'obscurcir. Les Chinois en comparant les yeux viciés du malade, aux yeux des poules qui s'obscurcissent vers le coucher du soleil, croient avoir développé le mystere de cette maladie, sans faire réflexion que cet effet dans les poules est très-naturel, de même que dans ceux dont la paupiere appésantie se ferme lorsqu'ils sont pressés du sommeil.

Il n'en est pas de même dans la Nyctalopie. Celui qui est affligé de ce mal a les yeux bien ouverts, & ne voit rien; il va à tâtons dans le lieu même où il est le plus accoutumé de marcher; il ne sent aux yeux ni inflammation, ni chaleur, ni le moindre picotement. Qu'il soit placé durant le jour dans un lieu ténébreux, il voit fort bien à la plus petite lueur. La nuit étant venue, son ac-

cès le prend. Qu'on lui présente une bougie allumée, il n'apperçoit dans la chambre aucun objet éclairé, pas même la bougie, & au lieu d'une lumiere claire, il entrevoit comme un gros globe de feu noirâtre sans aucun éclat. Ce peu de sentiment marque, ce me semble, que la membrane de la rétine, devenue flasque & molle par quelque obstruction, ne peut pas, faute de ressort, sentir les légeres impressions des rayons visuels, & n'est ébranlée que par des rayons très-forts; si l'œil s'obscurcit peu à peu & par dégrés, à mesure que la nuit approche, ce n'est pas de la même maniere ni successivement qu'il s'éclaircit, & c'est ce qui console le malade, car il sçait que le lendemain il aura la vue très-saine jusqu'au coucher du soleil. J'ai connu un Chinois qui a eu pendant un mois cette maladie, & qui s'en est délivré, comme beaucoup d'autres, par le remede dont je vais donner la recette. Il m'a avoué qu'il avoit été attaqué, sur le soir, de ce mal, après s'être livré à de violens accès de colere, & qu'après sa guérison s'étant encore abandonné à de pareils emportemens, le même mal le reprit, dont il se guérit de nouveau en ayant recours au même remede. Il y a mainte-

nant plusieurs années qu'il n'en a ressenti auçune atteinte.

Voici en quoi consiste ce remede: prenez le foie d'un mouton ou d'une brebis qui ait la tête noire, coupez-le avec un couteau de bambou, ou de bois dur; ôtez-en les nerfs, les pellicules, & les filamens; puis enveloppez-le d'une feuille de nénuphar, après l'avoir saupoudré d'un peu de bon salpêtre. Enfin mettez le tout dans un pot sur le feu, & faites-le cuire lentement. Remuez-le souvent pendant qu'il cuit, ayant sur la tête un grand linge qui pende jusqu'à terre, afin que la fumée qui s'exhale du foie en coction, ne se dissipe point au dehors, & que vous la receviez toute entiere. Cette fumée salutaire s'élevant jusqu'à vos yeux que vous tiendrez ouverts, en fera distiller l'humeur morbifique, & vous vous trouverez guéri. Si vous employez ce remede sur le midi, le soir même vous cesserez d'éprouver cet accident. Il y en a qui, pour mieux assurer la guérison, conseillent de manger une partie du foie ainsi préparé, & d'en avaler le bouillon. Mais d'autres m'ont assuré que cela n'étoit point nécessaire, & qu'on en a vu qui ont été guéris en se contentant de humer à loisir

la fumée du foie de mouton pendant qu'il cuit, & qu'il étoit pareillement inutile d'avoir égard à la couleur blanche ou noire de la laine du mouton.

Voilà donc un remede aiſé, prompt, efficace, dont la vertu a été éprouvée par un grand nombre de Chinois, pour une maladie qui eſt connue en Europe, & que nos Médecins anciens & modernes ont déclaré être incurable. Si on en éprouve en Europe les mêmes effets, la Chine lui aura fait un préſent qui ne doit pas paroître indifférent. Car enfin, qu'avons-nous de plus cher au monde que la vue? Pour peu qu'elle ſoit attaquée, on ne craint rien tant que de la perdre; & quand on l'a une fois perdue, on ſe regarde en quelque ſorte comme n'étant plus de ce monde. C'étoit du moins le ſentiment de Tobie, ce grand modele de patience. » Quel plaiſir pour-
» roit-il y avoir pour moi ici bas, di-
» ſoit-il en ſoupirant, puiſque je ne puis
» plus voir la lumiere du Ciel »? *Quale gaudium mihi erit, qui lumen Cœli non video?* Je me recommande à vos ſaints ſacrifices en l'union deſquels je ſuis avec reſpect, &c.

ÉTAT DE LA RELIGION dans l'Empire de la Chine, en l'année 1738.

A PEINE respiroit-on à Peking de la persécution qu'on suscita en l'année 1735 contre la religion chrétienne, dont le détail se trouve dans les précédentes lettres, qu'il s'en éleva une nouvelle en l'année 1737, dont les suites furent plus fâcheuses & plus capables d'arrêter le progrès de la foi. Voici ce qui y donna lieu.

On n'ignore pas qu'à Peking on expose un grand nombre de petits enfans, qui meurent la plupart faute des secours nécessaires. Il est vrai qu'il y a des charettes établies par autorité publique pour ramasser ces enfans, & les transporter dans des especes d'hôpitaux, où l'on enterre ceux qui sont morts, & où l'on doit prendre soin des vivans, mais presque tous meurent de pure misere.

Un des plus grands biens & le plus solide que fassent les Missionnaires, est de procurer le baptême à ces pauvres enfans. Les Jésuites des trois églises qu'ils

ont à Peking, ont depuis long-temps partagé entr'eux les divers lieux où on les transporte : ils ont chacun des catéchistes entretenus pour aller leur conférer le Baptême. Il n'y a point d'année qu'on ne baptise environ deux mille de ces enfans.

Lieou-eul, catéchiste des Peres Portugais, s'occupant à ce saint exercice, fut arrêté dans l'hôpital, & conduit au tribunal du Gouverneur de Peking. On l'interrogea dans plusieurs séances, sans lui trouver d'autre crime que celui d'être chrétien ; c'en étoit un dans l'idée de ce Gouverneur, à cause des défenses qui avoient été faites, soit la premiere année du regne d'Yong-tching en 1723, soit la premiere année du présent regne en 1736, d'embrasser la religion chrétienne. Il renvoya donc cette affaire au tribunal des crimes, & il y fit conduire le catéchiste *Lieou-eul*, avec *Tchin-tsi* qui étoit gardien de l'hôpital, & *Ly-si-eou* qui s'étoit fait le dénonciateur de l'un & de l'autre.

Lorsqu'ils arriverent, *Ou-che-san*, Mandarin Mantcheou ne put retenir sa joie : il y avoit long-temps qu'il souhaitoit que quelque affaire concernant la religion chrétienne tombât entre ses mains. Il fit

comparoître *Lieou-eul*, & lui fit quantité de questions captieuses, auxquelles le chrétien répondit avec beaucoup de sagesse. Mais comme l'intention de ce Juge étoit de le condamner à la mort, il le fit appliquer à la question, dans le dessein de lui faire avouer que les Européens attiroient, à force d'argent, les Chinois à leur religion. Les tourmens ne purent arracher à *Lieou-eul* l'aveu d'une si grossiere calomnie. Le Président Mantcheou de ce tribunal, également ennemi du christianisme, le fit mettre de nouveau à la torture, que ce généreux chrétien souffrit avec beaucoup de fermeté & de courage. *Naschtou*, c'est le nom de ce Président, auroit poussé les choses plus loin, sans qu'il fût nommé deux jours après *Tsong-tou*, ou Gouverneur général de Nanking.

Ou-che-san ne poursuivit pas cette affaire avec moins de vivacité; il vouloit absolument faire mourir le chrétien; & il y auroit réussi, si son collegue ne s'y fût opposé. Cette diversité de sentiment obligea de porter l'affaire à *Sunkia*, Président Chinois de ce tribunal, qui blâma la sévérité outrée d'*Ou-che-san*. La sentence fut modérée; le chrétien fut condamné à recevoir cent coups

de *pan-tsee* (c'est la bâton dont on frappe les coupables), à porter la Cangue (1) pendant un mois, & ensuite à recevoir encore quarante coups de *pan-tsee.* La sentence de ce tribunal, envoyée au tribunal du Gouverneur de Peking, étoit conçue en ces termes:

Le tribunal du *Hing-pou*, c'est-à-dire des Crimes, sur l'affaire de *Lieou-eul*, que le Gouverneur de Peking à fait prendre à l'hôpital des enfans trouvés, où il versoit de l'eau sur la tête de ces enfans, en prononçant des paroles magiques.

Dans l'interrogatoire qu'a subi *Lieou-eul*, il dit : « Je suis un homme du peu-
» ple, âgé de quarante ans, & du dé-
» partement de *Ta-hing hien.* Je suis chré-
» tien dès mon enfance ; ayant sçu que
» hors la porte de la ville, nommée
» *Tsong-ouen-men*, au nord, à la tête du
» pont, à côté de la barriere, il y avoit
» une chambre pour recueillir les en-
» fans abandonnés, auprès de l'hôpital
» où on les transporte, & uniquement
» dans le dessein de faire de bonnes œu-

(1) Espece de carcan qui est composé de deux ais fort pesans, & échancrés vers le milieu de leur union, où est inséré le col de celui qu'on a condamné à cette peine.

» vres, j'y allois pour les guérir en ré-
» citant quelques prieres : c'eſt ce que
» je fais depuis un an. Le moyen que
» j'emploie, c'eſt de prendre de l'eau,
» d'en verſer quelques gouttes ſur la tête
» des enfans, de réciter en même-temps
» quelques prieres, & auſſi-tôt les en-
» fans ſont guéris. S'ils viennent à mou-
» rir, ils vont dans un lieu de délices.
» C'eſt une coutume établie dans la re-
» ligion chrétienne. Lorſque je m'occu-
» pois à cette bonne œuvre, des Officiers
» de juſtice m'ont arrêté. Ce *Tchin-tſi*,
» qu'ils ont pris avec moi, eſt le gardien
» de cet hôpital. Le ſeul motif de faire
» de bonnes-œuvres, me portoit à lui
» donner, à chaque lune, deux cens
» petits deniers pour acheter de petits
» pains, & ſoulager ces pauvres enfans :
» c'eſt ce que j'ai fait pendant treize
» lunes. Si l'on trouve que j'ai agi par
» d'autres vues, je m'offre à ſouffrir les
» plus rigoureux châtimens de la juſtice.
» Oſerois-je mentir en votre préſence ?
» Il eſt vrai que je fais profeſſion de la
» religion chrétienne ; mais je n'ai pas
» ſçu qu'elle fût défendue, & je n'ai
» jamais reçu aucun argent des chré-
» tiens ».

On rapporte enſuite les réponſes du

gardien de l'hôpital & celles du délateur, qui disent la même chose; après quoi on continue de la sorte:

« En examinant sur cela nos registres, » nous trouvons que la premiere année » de *Yong-tching* (c'est-à-dire en 1723), » sur un placet présenté secrétement » par *Mouan-pao Tsong-tou* de la pro- » vince de Fokien, le tribunal des Cé- » rémonies défendit, sous des peines » séveres, d'entrer dans la religion » chrétienne, & ordonna à ceux qui » l'avoient embrassée, de la quitter; » maintenant il paroît par les réponses » de *Lieou-eul*, dans l'interrogatoire qu'il » a subi, que n'obéissant pas à cette » loi, & que persévérant dans la reli- » gion chrétienne, il est allé à l'hôpital » des enfans, qu'il y a prononcé des » paroles magiques, en leur versant de » l'eau sur la tête pour les guérir; nous » le condamnons à recevoir cent coups » de *pan-tsee*, à porter la cangue un mois » entier, & à recevoir ensuite quarante » autres coups de *pan-tsee*. Pour ce qui » est de *Tchin-tsi*, gardien de la chambre » de cet hôpital, il ne pouvoir ignorer » que *Lieou-eul* employoit la magie pour » les guérir. Son devoir étoit de l'em- » pêcher; & il l'a souffert. Suivant la

» rigueur des loix, il devroit recevoir
» quatre-vingt coups de *pan tsee*, on ne
» lui en donnera que trente. Au regard
» des deux cens deniers qu'il recevoit à
» chaque lune pour le secours de ces
» enfans, il n'est pas nécessaire d'en par-
» ler. Enfin le petit vase de cuivre où
» *Lieou-eul* portoit de l'eau, sera mis en
» pieces. Que cette détermination pré-
» sente que nous avons prise, soit en-
» voyée au Gouverneur de Peking, &
» au Tribunal de *Tou-cha-yuen*, afin
» qu'il la fasse connoître aux cinq dépar-
» temens de la ville, pour la faire
» sçavoir aux deux *Hien* qu'il gou-
» verne; & que, par ce moyen, les
» uns & les autres défendent, sous de
» grieves peines, à qui que ce soit,
» non-seulement de fréquenter cet hô-
» pital, sous prétexte d'y guérir les ma-
» lades, mais encore d'embrasser la loi
» chrétienne, avec ordre à ceux qui
» l'auroient embrassée de l'abandonner;
» & que ces défenses soient affichées
» dans tous les carrefours de leurs dis-
» tricts. Que tout ceci leur soit donc en-
» voyé, & qu'ils l'exécutent ».

Ce fut le vingt-troisieme de la neuvieme lune intercalaire, c'est-à-dire le 25 Novembre, que cette Sentence fut

envoyée à ces différens tribunaux. Il y avoit déja deux jours qu'elle avoit été exécutée à l'égard de *Lieou-eul*, qui dès le 13 Novembre étoit à la Cangue, sur laquelle on avoit écrit ces mots en gros caracteres : *Criminel pour être de la religion chrétienne.*

Les Peres Portugais voyant que tous les mouvemens qu'ils s'étoient donnés pour calmer cette affaire avoient été inutiles, prirent la résolution de recourir à l'Empereur. Ils dresserent un placet ; & le 20 Novembre, le Pere Kegler, Président du tribunal des Mathématiques ; le Pere Parrenin, Supérieur de la maison Françoise ; & le Pere Pinheiro, Supérieur de l'Eglise Orientale des Peres Portugais, auxquels se joignirent le Pere Chalier & le Frere Castiglione, qui étoient au palais, allerent trouver un des grands Maîtres de la maison impériale, nommé *Hay-ouang*, qui est spécialement chargé des affaires des Européens ; & ils lui montrerent le mémorial ou placet qu'ils avoient dressé. Ce Seigneur, que le Pere Kegler avoit déja mis au fait de cette affaire, parut fort piqué de ce que le tribunal des Crimes n'avoit eu nul égard à son intercession : il leur dit qu'il avoit fait venir le Man-

darin *Ou-che-ſan*, auteur de tout le mal, & qu'il lui avoit parlé en ces termes : « Si tu as le pouvoir abſolu de chaſſer » tous les Européens de la Chine, tu » peux continuer : ſinon tu t'engages » dans une entrepriſe qui eſt au-deſſus » de tes forces. Qui a ordonné à votre » tribunal de publier des affiches? Pour- » quoi ne trouvant point de crime dans » *Lieou-eul*, l'attaquez-vous ſur la loi » chrétienne? Révoquez au plutôt l'or- » dre que vous avez envoyé aux diffé- » rens tribunaux de cette ville ; & ſi » vous y manquez, je reçois le mémo- » rial des Européens qui ſe ſont mis à » genoux devant moi ».

Il dit enſuite aux Miſſionnaires de lui laiſſer leur mémorial, qu'il l'examineroit; qu'ils n'avoient qu'à revenir dans deux jours, & qu'il leur diroit s'il y avoit quelque choſe qui dût être réformé. Il n'attendit pas juſqu'à ce temps-là; il le lut le même jour; & ſur le ſoir il le rendit au Frere Caſtiglione, en lui marquant ce qu'il falloit y corriger. Le lendemain, qui étoit le 23e novembre, on le lui porta corrigé ſelon ſes ordres; il le reçut, avec promeſſe de le montrer le jour ſuivant aux Préſidens du tribunal des Crimes ; & qu'au cas qu'ils refu-

fassent de retirer l'ordre qu'ils avoient donné, il le feroit passer à l'Empereur. Sur le soir du même jour, il dit au Pere Chalier, qu'il n'avoit pas eu encore le temps de le montrer aux grands Mandarins du tribunal des Crimes ; on nous insinua qu'il l'avoit fait dans la suite : quoi qu'il en soit, ce tribunal agit comme s'il n'en avoit eu nulle connoissance.

Le 25 novembre, l'Empereur partit pour se rendre à la sépulture de l'Empereur *Cang-hi*, le grand Maître *Hay-ouang* le suivit : ainsi la protection que nous espérions de ce Seigneur nous manquant pour lors, les Mandarins exécuterent l'ordre que le tribunal des crimes leur avoit donné. Deux jours après le départ de l'Empereur, on vit à toutes les portes & à tous les carrefours de la ville de grands *cao-chi* ou placards contre la religion chrétienne. Dans chacun de ces *cao-chi*, étoit écrite tout du long la sentence du tribunal des crimes, & on concluoit ainsi : » En conséquence de quoi, si quelqu'un s'avise, » sous prétexte de maladie, de fréquenter l'hôpital des enfans abandonnés, » il sera arrêté & livré au tribunal des » crimes. C'est pour vous le faire sçavoir, » gens de bannieres & peuples, que nous

» faiſons afficher cet ordre. Que chacun
» ait ſoin de garder les loix de l'Empire,
» que ceux qui ont erré reviennent à réſi-
» piſcence, & reprennent la loi de l'Em-
» pire qui leur eſt naturelle; que s'il s'en
» trouve qui ſuivent en ſecret cette loi
» étrangere, ou qui refuſent d'y renon-
» cer, ils ſeront très-ſévérement punis.
» Le 6 de la dixieme lune de la ſeconde
» année de *Kien long* »: c'eſt le 27 no-
vembre 1737.

Le 2 de décembre, l'Empereur étant revenu de la ſépulture de *Cang hi*, les Peres allerent au palais pour s'informer de ſa ſanté, ils croyoient y trouver le grand Maître *Hay ouang*, mais il étoit retourné chez lui ſans venir au palais. Ils y allerent le lendemain vers midi, & lui porterent deux placards affichés contre la loi chrétienne. Il leur dit de venir dans deux jours, & qu'il offriroit leur mémorial à l'Empereur. On le fit, & ce Seigneur le remit à un de ſes écrivains, en lui diſant de le porter de ſa part à l'Eunuque *Ouang*, avec ordre de le faire offrir le jour ſuivant à l'Empereur. Voici la teneur de ce mémorial.

« Les Européens *Tay tſi hien*, (le Pere
» Kegler), &c., offrent avec un profond
» reſpect ce mémorial à Votre Majeſté

» contre la calomnie la plus atroce. Nous » trouvant dénués de tout appui & de » toute protection, à qui aurions-nous » recours qu'à Votre Majesté !

» Le 6 de cette dixieme lune (27 no- » vembre) lorsque nous nous y atten- » dions le moins, on vint nous dire que » dans toutes les rues, grandes & peti- » tes de cette ville de Peking, on voyoit » des affiches du Gouverneur, des Man- » darins des cinq départemens, des deux » *Tchi hien*, & autres Jurisdictions ; en » conséquence d'un ordre du Tribunal » des crimes, qui proscrit la Religion » chrétienne, ordonne de se saisir de » ceux qui la professent, & de les livrer » à leur Tribunal pour y être sévére- » ment punis.

» Ce qui a donné lieu à l'Arrêt de » ce Tribunal, c'est que *Lieou - eul*, » homme du peuple, suivant la pratique » de sa religion, avoit versé de l'eau » sur la tête de quelques petits enfans, » & avoir récité des prieres. Cette pra- » tique est la porte par où l'on entre dans » la Religion chrétienne, fondée sur la » plus droite raison. Nous n'avions pas » encore entendu dire que ce fût un » crime de verser de l'eau & de réciter » des prieres, ni que l'un ou l'autre mé-

» ritât des châtimens. C'eſt cependant
» uniquement pour cela, & non pour
» aucune autre raiſon, que l'on a donné
» deux fois la queſtion à *Lieou-eul;* c'eſt
» uniquement pour la Religion ſainte
» qu'il profeſſe, qu'il a été battu & mis
» à la cangue, ſur laquelle on a écrit
» ces mots en gros caracteres : *Criminel*
» *pour être entré dans la Religion chré-*
» *tienne.* Comme nous n'oſerions parler
» à Votre Majeſté du motif qui les fait
» agir de la ſorte, nous le paſſerons ſous
» ſilence.

» Nous, vos fideles ſujets, charmés
» de la réputation de votre gouverne-
» ment, nous ſommes venus ici pour y
» paſſer le reſte de nos jours; ce n'eſt
» que dans le deſſein de porter les peu-
» ples à honorer & à aimer ce qu'ils
» doivent honorer & aimer, & de leur
» faire connoître ce qu'ils doivent ſçavoir
» & pratiquer. Les Empereurs de votre
» auguſte Dynaſtie ſe ſont ſervis de gens
» venus de loin ſans la moindre diffi-
» culté. L'Empereur *Chun chi* honora
» feu *Tang jo ouang*, (le Pere Adam
» Schal) du glorieux titre de *Tong ouei*
» *Kiao ſe*, ou de maître qui approfondit
» les choſes les plus ſubtiles, & le gra-
» tifia de l'honorable inſcription qui ſub-

» ſiſte encore en ſon entier. L'Empereur
» *Cang hi* employa avec un égal avan-
» tage *Nan hoai gin*, (le Pere Verbieſt)
» le fit Aſſeſſeur du Tribunal des ou-
» vrages publics, & le chargea des
» affaires du Tribunal des mathémati-
» ques. Il donna à *Tchang tching*, (le
» Pere Gerbillon) & à *Pe tſin*, (le
» Pere Bouvet) une maiſon en dedans
» de la porte *Si ngan men*, & leur y
» fit bâtir une égliſe. La trente-unieme
» année de *Cang-hi*, le Viceroi de la
» province de *Tche Kiang*, ayant fait
» défenſe de ſuivre la Religion chré-
» tienne, *Suge ſin*, (le Pere Thomas
» Pereyra), & *Ngan to*, (le Pere An-
» toine Thomas) eurent recours à l'Em-
» pereur, qui ordonna au Tribunal des
» Miniſtres de ſe joindre à celui des Cé-
» rémonies, & de juger conjointement
» cette affaire. La ſentence qu'ils pro-
» noncerent, fut qu'il ne falloit pas con-
» damner la Religion chrétienne, ni dé-
» fendre à perſonne de la pratiquer.
» Cette ſentence fut enregiſtrée dans
» les Tribunaux, c'eſt ce qu'on peut
» examiner. Le même Empereur, la qua-
» rante-cinquieme année de ſon regne
» donna aux Miſſionnaires des Patentes
» avec le ſceau du grand Maître de ſa

» Maiſon. La cinquantieme année il
» donna à l'égliſe qui eſt au-dedans de
» la porte *Suen ou men*, cette inſcrip-
» tion : *Ouan yeou tching yuen*, c'eſt-
» à-dire le vrai principe de toutes cho-
» ſes. Il l'accompagna de deux autres
» inſcriptions pour être placées à côté
» ſelon la coutume : l'une eſt : *Vou chi vou*
» *tchong ſien tſo hing ching tchin tchu tsay* :
» c'eſt-à-dire, ſans commencement, ſans
» fin, & véritable maître, il a donné
» commencement à tout ce qui a figure,
» & ſon être les gouverne ; & l'autre
» eſt : *Suen gen ſuen y yue tchao ching tſi ta*
» *kiuen heng*, c'eſt-à-dire, ſouveraine-
» ment bon, ſouverainement juſte, il
» a fait éclater ſa ſouveraine puiſſance
» en ſauvant les malheureux. L'Empe-
» reur votre auguſte pere a fait *Tay tſin*
» *hien*, (le Pere Kegler) Préſident du
» Tribunal des mathématiques, &
» Aſſeſſeur honoraire du Tribunal des
» cérémonies. Il a fait de même *Su*
» *meou te*, (le Pere André Pereyra)
» Aſſeſſeur du Tribunal des mathéma-
» tiques ; il a donné ordre à *Pa to min*
» (le Pere Parrenin), & autres, d'en-
» ſeigner le latin à pluſieurs jeunes gens,
» fils de Mandarins : ce ſont toutes fa-
» veurs ſi éclatantes & ſi ſingulieres,

» qu'elles sont comme le soleil & les
» étoiles au ciel, & qu'il est difficile
» de les mettre par écrit.

» Ce qui nous a rempli d'une nouvelle joie, Sire, c'est que Votre Majesté montant sur le trône nous a honoré d'une protection particuliere. Nous avons appris que cette année à la troisieme lune elle a donné un ordre qu'elle a fait publier dans tout l'Empire, où elle dit clairement que les loix de l'Empire n'ont jamais condamné la Religion chrétienne, & ayant été informé de l'arrivée toute récente de quelques Missionnaires, elle a ordonné de les faire venir à la Cour.

» Lorsqu'on considere tant de bienfaits que nous avons reçu de Votre Majesté, est-il facile de les exprimer? Elle ne nous regarde point comme étrangers, elle nous traite avec la même bonté que ses propres sujets, c'est ce que personne n'ignore. On cite cependant contre nous *Mouan pao*; dans quel dessein? A la huitieme année d'*Yong tching*, ce grand Prince à la huitieme lune nous gratifia de mille taels pour réparer nos églises; s'il eût été vrai qu'il eût proscrit notre Religion, nous

» auroit-il fait une si insigne faveur, qui
» tendoit directement à la perpétuer ?
» Dans l'affaire que suscita *Mouan pao*,
» il n'est fait nulle mention ni d'afficher
» des placards dans les rues, ni de saisir
» des chrétiens, ni de les renfermer
» dans les prisons, encore moins de leur
» donner la question, de les battre, &
» de les mettre à la cangue. Plus nous
» pensons à ce qui se passe aujourd'hui
» à notre égard, plus nous sommes per-
» suadés qu'on n'a agi que par des vues
» particulieres, & par une disposition
» de cœur à nous calomnier & à nous
» perdre, jusqu'à nous porter comme
» rébelles sous le char de Votre Ma-
» jesté, afin de nous détruire ; c'est ce
» que nous ne sçaurions expliquer.

» Suivant les maximes de notre sainte
» Religion, nous souffrons tranquille-
» ment les injures & les torts qu'on nous
» fait sans nous plaindre, & sans avoir
» même la pensée d'en tirer vengeance ;
» mais il s'agit ici de l'honneur de la
» Religion que nous professons : nous
» trouvant sans ressource & sans hon-
» neur devant les hommes, & rappellant
» dans notre souvenir les bienfaits de
» tous les Empereurs de votre auguste
» Dynastie, & ceux que nous avons

» reçu de Votre Majesté, nous ne sçau-
» rions retenir nos larmes, & ne les
» pas rappeller dans la mémoire de Vo-
» tre Majesté, en la conjurant de nous
» en accorder un qui sera semblable
» à ceux d'un pere & d'une mere, pleins
» de tendresse & de bonté. Malheureux
» orphelins que nous sommes, & des-
» titués de tout appui, nous osons lui
» demander une grace singuliere, qui
» est de terminer elle-même cette af-
» faire, afin que nous ne succombions
» pas sous la calomnie de ceux qui ne
» cherchent que notre perte. Dès-lors
» toutes les calomnies cesseront, nous
» regarderons ce jour comme celui de
» notre naissance, & cette faveur
» comme une année de nouvelle vie.
» C'est dans cette espérance que péné-
» trés de crainte & de respect, nous
» osons offrir ce mémorial à Votre
» Majesté, le seizieme jour de la seconde
» année de *Kien-long*, c'est-à-dire, le 7
» décembre ».

A une heure après midi le grand Maître *Hay-ouang* joignit les Missionnaires, & leur dit en langue Tartare : votre affaire est remise par l'Empereur au Tribunal des crimes, afin qu'il l'examine, & qu'il en fasse son rapport à Sa

Majeſté. A ce diſcours les Miſſionnaires demeurerent interdits : « Notre affaire, » dit ſur cela le Pere Parennin, eſt re- » miſe au Tribunal des crimes ? Eh ! c'eſt » ce Tribunal qui nous l'a ſuſcitée. Il » eſt vrai, répondit ce Seigneur, mais » *Yn-ki-chan*, qui étoit *Tſong-tou* de la » province de *Koei-tcheou*, vient d'être » fait Préſident de ce Tribunal à la place » de *Naſchtou* qui eſt allé à *Nanking*. Il » n'a nulle part à ce qui s'y eſt paſſé ; » allez, allez, ajouta-t-il, quand cette » affaire ſera terminée, vous viendrez » remercier Sa Majeſté ».

Cette réponſe ne tranquilliſa pas ces Peres, car enfin ils ſe voyoient en compromis avec un des plus grands Tribunaux de l'Empire, qui ne pouvoit manquer d'être piqué de ce qu'on avoit eu recours à l'Empereur contre ſa déciſion ; ainſi, loin d'eſpérer rien d'avantageux, ils avoient tout lieu de craindre que ſi le rapport de ce nouveau Préſident n'étoit pas favorable, il fût plus difficile que jamais d'en revenir, à moins d'une protection ſpéciale de la divine Providence. L'événement fit voir qu'ils ne craignoient pas vainement, car voici quelle fut ſa réponſe, offerte à l'Empe-

reur le vingt-deux de la dixieme lune, c'est-à-dire le 13 Décembre.

« *In-ki-chan*, Président du Tribunal » des crimes, & Président honoraire » du Tribunal de la guerre, offre avec » respect à Votre Majesté ce mémorial, » pour obéir à l'ordre qu'elle m'a donné » d'examiner le mémorial des Euro- » péens, & de lui en faire mon rapport ».

Après avoir fait le précis du mémorial présenté par les Missionnaires, & de la Sentence du Tribunal des crimes, où il rapporte les réponses faites par le chrétien & par le gardien de l'hôpital, il poursuit ainsi :

« Examinant les registres, j'ai trouvé » que dans la douzieme lune de la pre- » miere année d'*Yong-ching*, le Tribunal » des rites délibéra sur un mémorial de » *Mouan-pao*, ceinture rouge, *Tsong-* » *tou*, ou Gouverneur général des Pro- » vinces de *Tche-kiang* & *Fo-kien*, qui » demandoit que la religion chrétienne » fût proscrite, quoiqu'on pût laisser les » Européens à Peking pour y travailler » à quelques ouvrages & s'en servir dans » des affaires de peu de conséquence; » mais que pour ceux qui étoient dans » les Provinces, on n'en retiroit nul » avantage; que le peuple stupide &

» ignorant écoutoit leur doctrine & sui-
» voit leur religion, se remplissant ainsi
» l'esprit & le cœur d'inquiétudes, sans
» la moindre utilité, sur quoi il deman-
» doit qu'on condamnât cette religion,
» qu'on obligeât ceux qui l'avoient em-
» brassée d'y renoncer; & que s'il s'en
» trouvoit dans la suite qui s'assemblas-
» sent pour en faire les exercices, on
» les punît rigoureusement : Sentence
» qui fut approuvée par l'Empereur.

» De plus, à la troisieme lune de la
» premiere année de *Kien-long*, (1736)
» les régens de l'Empire, les Princes &
» les grands délibérerent sur le mémo-
» rial de *Tcha-se-hay*, Mandarin de *Tong-*
» *tching-se*, qui demandoit qu'il fût fait
» de rigoureuses défenses aux soldats &
» au peuple d'embrasser la religion chré-
» tienne, qu'il s'en trouvoit dans les
» huit bannieres qui l'avoient embrassée,
» qu'on ordonnât à leurs Officiers de les
» punir sévérement s'ils y persévéroient,
» & que le tribunal des rites publiât,
» par des placards affichés dans toutes
» les rues, la défense qu'il feroit aux
» Européens, d'inviter en quelque ma-
» niere que ce fût, les soldats ou le peu-
» ple à suivre leur religion : Sentence
» que Votre Majesté a approuvée, qu'on

» respecte & qu'on garde dans les regis-
» tres ; ainsi, la défense faite aux soldats
» & au peuple d'embrasser cette reli-
» gion, est évidemment une loi de l'Em-
» pire qu'on doit respecter au-dedans &
» au-dehors.

» A l'égard de l'affaire présente, un
» homme du peuple nommé *Lieou-eul*
» est entré dans la religion chrétienne,
» est allé à l'hôpital des petits enfans
» abandonnés, & il a fait usage d'une
» eau magique : il a violé en cela la loi ;
» sa déposition en fait foi, & la loi porte
» que pour un pareil crime il soit con-
» damné à la cangue. Les soldats & le
» peuple ne sont pas instruits des ri-
» gueurs des loix, c'est pourquoi il y
» en a qui embrassent cette religion ; il
» a donc fallu les leur faire connoître,
» & envoyer la Sentence au Gouver-
» neur de Péking, & aux Mandarins
» des cinq départemens de la Ville, afin
» que les tribunaux en avertissent le pu-
» blic par leurs affiches, qu'on main-
» tienne les loix dans leur vigueur, &
» qu'on réveille les stupides. C'est ainsi
» certainement qu'on doit faire respecter
» les loix & traiter les affaires.

» Pour ce qui est de la question, à
» laquelle *Lieou-eul* a été appliqué, on

M ij

» a eu raiſon de l'y condamner, parce
» que l'eau qu'il verſoit ſur la tête des
» petits enfans a du rapport à la magie,
» & en a toute l'apparence. Le criminel
» ne l'avouant pas, on a dû le mettre à
» la queſtion, c'eſt la coutume du tri-
» bunal, fondée ſur la raiſon, afin de
» démêler le vrai d'avec le faux; il faut
» arracher juſqu'à la racine de toute
» mauvaiſe doctrine qui tend à tromper
» les peuples. Ce n'eſt que parce que
» les Européens ont quelques connoiſ-
» ſances de la ſcience des nombres, que
» les prédéceſſeurs de Votre Majeſté,
» pleins de bonté pour les étrangers,
» ne les ont pas obligés de s'en retourner.
» Eſt-ce qu'il leur eſt permis de répandre
» leur religion dans l'Empire, de raſ-
» ſembler de côté & d'autre nos peu-
» ples, & de les jetter dans le trouble
» par leur doctrine erronée? *Lieou-eul*,
» qu'on a pris & qu'on a mis à la cangue,
» eſt entré à l'étourdie dans la religion
» chrétienne : il n'eſt point chrétien Eu-
» ropéen. Appartient-il aux Européens
» de gouverner ceux qui ont embraſſé
» leur religion? S'il eſt vrai, comme ils
» l'ont rapporté à Votre Majeſté, que
» *Lieou-eul*, ſuivant les maximes de leur
» religion, ne puiſſe pas être examiné

» par la justice, il ne sera donc plus
» permis aux Mandarins d'interroger nos
» Chinois qu'ils auront trompés. Les
» Mandarins du tribunal, suivant les
» loix établies, gouvernent les Chinois;
» qu'y a-t-il en cela qui ne soit conforme
» à la droite raison? Et voilà cependant
» ce qu'ils appellent sentiment particu-
» lier & disposition de cœur à les ca-
» lomnier & à les perdre. Y a-t-il rien
» de plus absurde? Les étrangers des au-
» tres Royaumes sont naturellement fort
» ignorans, c'est ce qu'il n'est pas besoin
» d'examiner ici: mais pour ce qui re-
» garde le gouvernement du peuple,
» on ne sçauroit être trop exact & trop
» sévere, pour inspirer du respect &
» de la crainte pour les loix. La religion
» des Européens inspire beaucoup d'a-
» dresse à tromper les gens; il y auroit
» de grands inconvéniens à lui accorder
» la moindre liberté, les suites en se-
» roient fâcheuses; on ne peut s'em-
» pêcher de s'en tenir à nos loix: voilà,
» Sire, ce que moi, fidéle sujet de Votre
» Majesté, après un examen exact, lui
» présente avec respect sur la punition
» de *Lieou-eul*, de défendre au peuple,
» par des affiches publiques, d'entrer
» dans la religion chrétienne, & d'or-

» donner à ceux qui y sont entrés d'y
» renoncer : prosterné jusqu'à terre, je
» prie Votre Majesté de l'approuver ».

L'Empereur approuva ce mémorial, & le même jour les Missionnaires furent appellés au Palais par le grand Maître *Hay-ouang*, pour entendre l'ordre de Sa Majesté, qui portoit que le tribunal des crimes s'étoit conformé aux loix tirées de ses registres, qu'on leur laissoit la liberté de faire dans leurs Eglises les exercices de leur religion, qu'on ne vouloit pas que les Chinois, & sur-tout les Tartares, gens de bannieres, en fissent profession; que du reste ils n'avoient qu'à remplir leurs emplois à l'ordinaire.

Les Missionnaires écouterent cet ordre à genoux : « Nous ne sommes pas venus
» de plus de six mille lieues, répondit
» le Pere Parrenin, pour demander la
» permission d'être chrétiens, d'en faire
» les fonctions, de prier Dieu en secret;
» la Cour, la Ville, les Provinces sça-
» vent que nous venons ici pour prêcher
» la religion chrétienne, & en même
» temps rendre à l'Empereur les services
» dont nous sommes capables. Les Em-
» pereurs, prédécesseurs de Sa Majesté,
» & sur-tout son auguste aïeul, ont fait
» examiner notre doctrine, non par quel-

» ques particuliers ignorans, tels que
» sont ceux qui nous ont accusés sous
» ce regne & sous le précédent, mais
» par tous les tribunaux souverains, par
» les grands du dedans & du dehors,
» qui tous, après une exacte discussion
» & un mûr examen, ont déclaré que
» la religion chrétienne étoit bonne,
» véritable & entiérement exempte du
» moindre mauvais soupçon, qu'il fal-
» loit bien se donner de garde de la pros-
» crire, ou d'empêcher les Chinois de
» la suivre & d'aller dans les Eglises:
» cette déclaration fut confirmée par
» l'Empereur & publiée dans tout l'Em-
» pire.

» Depuis ce temps-là notre sainte re-
» ligion n'a point changé, elle est tou-
» jours la même, nos livres en font foi;
» pourquoi donc le tribunal des crimes
» fait-il emprisonner les chrétiens? pour-
» quoi les punit-il? pourquoi fait-il affi-
» cher des placards par toute la Ville,
» pour obliger ceux qui en font profes-
» sion d'y renoncer? pourquoi ordonne-
» t-il la même chose dans les Provinces?
» Si c'est être criminel que d'être chré-
» tien, nous le sommes bien davantage,
» nous autres, qui exhortons les peuples
» à embrasser le christianisme; cepen-

» dant on nous dit de continuer nos
» emplois : mais avec quel front pour-
» rons-nous désormais paroître ? Com-
» ment pourrons-nous, couverts de
» honte & de confusion, avec le nom
» odieux de sectaires & de séducteurs
» du peuple, servir tranquillement Sa
» Majesté. Si l'on nous disoit mainte-
» nant : retournez dans votre pays,
» notre condition seroit-elle meilleure ?
» On nous diroit en Europe : n'avez-
» vous pas comblé d'éloges le nouvel
» Empereur ? Dans combien de lettres
» ne nous avez-vous pas mandé que
» ce grand Prince récompensoit les
» gens de bien, qu'il pardonnoit aux
» coupables, qu'il vous traitoit aussi
» bien & encore mieux que ses pré-
» décesseurs ? Toute l'Europe s'en ré-
» jouissoit & lui donnoit mille béné-
» dictions ; aujourd'hui vous voilà hors
» de la Chine : vous l'avez donc obligé,
» ou par votre mauvaise conduite, ou
» par quelque faute éclatante, de vous
» chasser de son Empire : que répon-
» drions-nous, Seigneur ; nous croiroit-
» on sur notre parole ? Daigneroit-on
» écouter ce que nous aurions à dire
» pour notre justification ? Nous voilà
» donc dans le déplorable état de ceux

» qui ne peuvent avancer ni reculer :
» que nous reste-t-il autre chose que
» d'implorer la clémence de Sa Majesté ?
» C'est notre Empereur, c'est notre
» pere, nous n'avons point d'autre ap-
» pui, pourroit-il nous abandonner ?
» Serions-nous les seuls qui gémirions
» dans l'oppression sous son glorieux
» regne ? Et vous, Seigneur, qui nous
» voyez à vos pieds, daignez lui re-
» présenter notre affliction & nos gé-
» missemens, ou permettez-nous de les
» offrir par écrit.

» Par écrit ; non, dit ce Seigneur,
» c'est une affaire conclue : un grand
» tribunal a parlé, on ne peut en re-
» venir : mais, répliqua le Pere, plu-
» sieurs grands tribunaux avoient parlé,
» comment en revient-on aujourd'hui » ?
Ce Seigneur étoit réellement affligé d'avoir agi en faveur des Missionnaires avec si peu de succès, mais il n'osoit recevoir aucun écrit : « Si l'on m'inter-
» roge, dit-il, je parlerai, & je vous
» rendrai service ». C'est avec cette réponse, dont il fallut bien se contenter, que les Peres se retirerent.

Le lendemain, vingt-troisieme de la lune, c'est-à-dire le 14 Décembre, l'Empereur se rendit, sur les dix heures

du matin, dans l'appartement où le frere Castiglione étoit occupé à peindre : il lui fit plusieurs questions sur la peinture ; le frere, accablé de tristesse & de douleur de l'ordre donné le jour précédent, baissa les yeux, & n'eut pas la force de répondre. L'Empereur lui demanda s'il étoit malade : « Non, » Sire, lui répondit-il, mais je suis dans » le plus grand abattement : puis se jettant à genoux, Votre Majesté, Sire, » condamne notre sainte religion, les » rues sont remplies de placards qui la » proscrivent, comment pourrons-nous » après cela servir tranquillement Votre » Majesté ? Lorsqu'on sçaura en Europe » l'ordre qui a été donné, y aura-t-il » quelqu'un qui veuille venir à votre » service ? Je n'ai point défendu votre » religion, dit l'Empereur par rapport » à vous autres, il vous est libre de » l'exercer, mais nos gens ne doivent » pas l'embrasser. Nous ne sommes venus » depuis si long-temps à la Chine, ré» pondit le frere, que pour la leur prê» cher, & l'Empereur *Cang-hi*, votre » auguste aïeul, en a fait publier la per» mission dans tout l'Empire ». Comme le frere dit tout cela les larmes aux yeux, l'Empereur en fut attendri, il le fit lever,

& lui dit qu'il examineroit encore cette affaire.

Le vingt-quatrieme de la lune, c'est-à-dire le 15 Décembre, le grand Maître *Hoy-ouang*, se trouvant malade, l'Empereur fit appeller le seizieme Prince, son oncle, pour lui donner ses ordres; c'est celui-là même qui étoit à la tête des Princes & des grands, lorsque la premiere année du regne de cet Empereur, il fut fait défense aux soldats des huit bannieres d'embrasser la religion chrétienne. Ce Prince fit avertir les Peres de se trouver le lendemain matin au Palais, ils furent fort alarmés de ce nouvel ordre, parce qu'ils connoissoient la mauvaise disposition de ce seizieme Prince à leur égard. Ils redoublerent donc leurs prieres pour l'heureux succès d'une affaire si importante; & suivant l'ordre qui leur avoit été intimé, ils se rendirent de grand matin au palais: ils y attendirent jusqu'à une heure après midi que le seizieme Prince sortît de l'intérieur du palais, & vînt dans les appartemens extérieurs où étoient les Missionnaires. Il les fit entrer dans une chambre écartée, il leur renouvella l'ordre de l'Empereur, mais bien plus radouci. « L'Empereur, » leur dit-il, n'a point défendu votre

» religion, *Lieou-eul* n'a point été puni
» parce qu'il étoit chrétien, il l'a été
» selon les loix de la Chine, pour d'au-
» tres fautes ». Comme le fait qu'il nioit étoit évident, ce Prince, pour donner à ce qu'il avançoit un air de vérité, ajouta : « On punit à la Chine les *Lamas*,
» les *Ho-chang*, les *Tao-sse*, (ce sont
» trois différentes sortes de Bonzes) qui
» guérissent les malades en les touchant
» à la tête, & récitant des prieres ». On voit assez ce que les Missionnaires répondirent à une semblable comparaison : mais sur quoi ils insisterent le plus, ce fut sur ce que l'ordre qu'ils recevoient de l'Empereur n'étoit connu que d'eux seuls, & que n'étant pas signifié au tribunal, il continueroit à faire mettre des affiches injurieuses à la religion chrétienne, non-seulement à Péking, mais encore dans toutes les provinces de l'Empire, qui autoriseroient les Mandarins à tourmenter les chrétiens : « Je vous ré-
» ponds du contraire, leur dit-il, soyez
» en repos ; & si vous avez sur cela
» quelque peine, faites un mémorial par
» lequel vous remercierez l'Empereur,
» en lui demandant qu'il ne soit plus
» permis de mettre aucune affiche con-
» traire à la religion chrétienne, je le

» ferai passer à l'Empereur ; & s'il m'ap-
» pelle en sa présence, je lui exposerai
» toutes vos raisons ».

Les Missionnaires, selon le conseil du Prince, dresserent un nouveau mémorial, qu'ils porterent le lendemain de grand matin au palais, mais ils ne purent voir le Prince qu'à deux heures après midi ; il reçut le mémorial, il le lut, mais il le trouva trop fort : « Il semble,
» leur dit-il, que vous vouliez dicter à
» l'Empereur ce qu'il doit faire ». Alors il résolut de leur donner par écrit l'ordre de l'Empereur, qu'il ne leur avoit déclaré que de vive voix ; il le dicta à un écrivain du palais, & le fit communiquer au grand maître *Hay-ouang*, qui l'approuva. Les Missionnaires le remercierent, & firent le mémorial suivant, pour marquer leur reconnoissance à l'Empereur.

« Les Européens, *Tay-sin-hien*, (le
» Pere Kegler) & autres, offrent avec
» respect ce mémorial à Votre Majesté,
» pour la remercier d'un bienfait insigne.
» Le 25 de cette lune, le Prince *Tchouang-*
» *tsin-ouang* (nom du 16e Prince) & le
» Grand maître *Hay-ouang*, nous ont
» publié l'ordre de Votre Majesté, qui
» dit ; *le tribunal des crimes a pris & puni*

» *Lieou-eul pour avoir transgressé les loix*
» *de la Chine, certainement il devoit être*
» *ainsi puni : cela n'a nul rapport à la*
» *religion chrétienne, ni aux Européens :*
» *qu'on respecte cet ordre.* Nous, vos fideles
» sujets, recevons ce bienfait pleins de
» reconnoissance, & prosternés jusqu'à
» terre, nous lui en rendons de très-
» humbles actions de graces, & nous
» osons lui demander, que par un effet
» de son cœur bienfaisant, elle ne per-
» mette pas qu'on affiche des *cao-chi* ou
» placards contre la religion chrétienne,
» & que le nom de chrétien ne soit pas
» un titre pour prendre ou punir per-
» sonne, afin que nous jouissions du
» bonheur de la paix de son glorieux
» régne. Quand même nous épuiserions
» toutes nos forces pour reconnoître un
» tel bienfait, nous n'en pourrions ja-
» mais reconnoître la dix-millieme
» partie. C'est pour lui en rendre graces
» que nous lui offrons ce placet, le 27
» de la dixieme lune de la seconde année
» de *Kien-long* (18 décembre.)

Le même jour le 16e Prince vit ce mémorial, le lut, en fut content, & le fit passer à l'Empereur par la voie ordinaire des mémoriaux. L'Empereur l'approuva dans les mêmes termes, & avec

les mêmes caracteres dont il s'étoit servi pour approuver le mémorial d'*Yn-ki-chan*, que j'ai rapporté ci dessus. Sa réponse fut renvoyée au Prince en ces termes : *ordre de l'Empereur, à l'avenir on ne mettra plus d'affiches contre la religion chrétienne.* Le Prince leur intima cette réponse d'un air gai, & comme ils s'étoient mis à genoux pour la recevoir, il les fit relever, il s'assit & les fit asseoir : il leur dit ensuite beaucoup de choses obligeantes, qu'ils écouterent comme s'ils eussent été persuadés qu'elles partoient d'un cœur sincere ; ils les exhorta jusqu'à deux fois à continuer chacun leurs occupations, c'étoit un ordre de l'Empereur : il leur fit aussi entendre qu'il signifieroit aux grands Mandarins du tribunal des crimes la réponse de Sa Majesté à leur mémorial, quoiqu'il ne le leur promit pas en termes exprès. Il le fit en effet, mais simplement de vive voix.

Quand les Missionnaires furent de retour dans leur maison, ils jugerent tous que cette réponse signifiée de la sorte ne suffiroit pas, & qu'il falloit prier le Prince de la faire passer au tribunal dans les formes ordinaires, c'est ce qui n'étoit pas facile, parce qu'il n'avoit pas sur

cela un ordre précis de l'Empereur, & que d'ailleurs c'étoit faire honte à un des plus grands tribunaux de l'Empire, de l'obliger à mettre dans ses registres le contraire de ce qu'il avoit demandé à l'Empereur, & qu'il avoit obtenu. Nonobstant cette difficulté qu'ils ne sentoient que trop, ils ne laisserent pas de dresser un écrit, où sous prétexte de remercier ce Prince des peines qu'il avoit prises, ils lui demanderent cette grace. Quatre d'entre eux allerent à son hôtel pour lui présenter cet écrit, mais il s'excusa de les voir, sur ce qu'il ne faisoit que de rentrer chez lui, & il leur fit dire d'être tranquilles, & qu'il avoit averti les grands Mandarins des intentions de l'Empereur.

On fut jusqu'au commencement de l'année 1738 sans entendre dire que le Tribunal eût fait aucune démarche sur cette affaire. Ce ne fut que vers le 14 de Janvier qu'on apprit par une voie sûre que dès le 27 décembre le Tribunal des Crimes avoit envoyé le mémorial d'*Yn-ki-chan*, approuvé par l'Empereur au Tribunal du *Tou-tcha-yuen*, & dans toutes les provinces de l'Empire, pour y être inséré dans tous les registres. Les Missionnaires en furent consternés; car il y

avoit tout lieu de craindre une perſécution générale dans tout l'Empire.

Le Pere André Pereyra, Vice-Provincial des Jéſuites Portugais, qui connoiſſoit le *Tſong tou*, ou Gouverneur Général de la province de *Petche-ly*, lui envoya un Catéchiſte à ſon hôtel de Péking, où il étoit alors, pour lui communiquer le dernier mémorial offert à l'Empereur, avec la réponſe de S. M. & le prier de ne pas permettre qu'on maltraitât les Chrétiens de ſon Gouvernement.

Ce Mandarin demanda pourquoi les Miſſionnaires n'avoient pas fait mettre ce mémorial & la réponſe dans les gazettes publiques, où il avoit vu celui d'*In-ki-chan*, qu'il n'en falloit pas davantage pour contenir les Mandarins des provinces. Le Catéchiſte répondit qu'on avoit bien voulu l'y faire mettre, mais que le Gazetier l'avoit refuſé, parce que ce mémorial n'avoit pas été envoyé par l'Empereur au Tribunal des Miniſtres d'Etat pour y être enregiſtré. Sur quoi *Ly-ouei*, c'eſt le nom de ce *Tſong-tou*, fit venir un de ſes Sécretaires, & lui ordonna de prendre le mémorial & la réponſe de l'Empereur, & de les faire mettre dès ce ſoir là même dans les ga-

zettes publiques, afin de les faire passer incessamment dans toutes les provinces de l'Empire. En renvoyant le Catéchiste, il lui recommanda de dire au Pere Pereyra, qu'il devoit se tranquilliser sur ce qui regardoit les Chrétiens de son gouvernement, & qu'on ne les inquiéteroit point sur leur religion.

D'un autre côté, le Pere Parrenin fit imprimer avec tous les ornemens dont on décore les ordres de l'Empeur, les trois mémoriaux qui lui avoient été offerts, & ses réponses. Ils formoient un petit livre, dont il fit tirer un grand nombre d'exemplaires, pour en répandre par-tout autant qu'il seroit possible. Outre que ce remede vint trop tard pour prévenir le mal, comme il étoit dénué des formalités de la Justice qu'on n'avoit pu obtenir, il s'en fallut bien qu'il pût faire une impression semblable à celle que faisoient des ordres du Tribunal des Crimes appuyés auparavant de l'autorité de l'Empereur.

On ne fut pas en effet long temps sans en éprouver les suites qu'on appréhendoit. Les Peres Portugais reçurent une lettre que le Pere Gabriel de Turin Franciscain, Missionnaire de la sacrée Congrégation, leur avoit envoyée par un

exprès, où il exposoit le triste état où il se trouvoit dans la province de *Chan-si*, en conséquence des *Cao-chi*, ou placards affichés contre la loi chrétienne, condamnée par le Tribunal des Crimes. Il mandoit qu'il s'étoit retiré sur une montagne dans un antre avec ses plus fideles domestiques, & que, malgré les précautions qu'il avoit prises pour cacher le lieu de sa retraite, il s'attendoit d'y être arrêté au premier jour, chargé de chaînes, conduit au Tribunal des Mandarins, & peut-être à Péking dans les prisons du Tribunal des Crimes.

Peu de jours après, le Révérend Pere Antoine de la Mere de Dieu, Franciscain & zélé Missionnaire, arriva au College des Portugais, déguisé en pauvre pour n'être pas reconnu; il y demeura caché tout le temps qu'il y resta, disant la messe de grand matin, & ne sortant point de sa chambre le reste de la journée. Il étoit venu de la province de *Chan-tong* à Péking, parce qu'ensuite des ordres du Tribunal des Crimes, tous les lieux de sa Mission étoient remplis d'affiches contre la loi chrétienne; ses Néophytes en avoient été si fort effrayés, que nul d'entr'eux n'osoit le recevoir dans sa maison.

Quinze jours étoient à peine écoulés, que le Révérend Pere Ferrayo, Franciscain & Missionnaire de la sacrée Congrégation, vint pareillement à Péking de la province de *Chan-tong*, où il étoit, pour y chercher quelque protection auprès du Mandarin qui tourmentoit les Chrétiens de son département. Le Pere Peinheiro, Supérieur de l'Eglise orientale des Peres Portugais, auquel il s'adressa particuliérement, se donna beaucoup de mouvemens pour lui procurer de fortes recommandations auprès des Mandarins de sa province, avec lesquelles il retourna dans sa Mission, & l'on n'a pas sçu que le feu de la persécution y ait été tout-à-fait éteint.

Le 16 août de la même année 1738, la famille d'un Mandarin d'armes, toute chrétienne, arriva de la province de *Chan-si* à Péking. La persécution excitée par l'ordre qu'on y avoit reçu du Tribunal, avoit contraint cette famille de se retirer à *Si-ngan-fou* qui en est la capitale. Le poste de ce Mandarin n'étoit point dans cette capitale, il en étoit éloigné de huit grandes journées, mais il y avoit loué une maison pour loger sa famille, afin qu'elle prît soin de son pere qui étoit dans un grand âge, &

malade, & qu'elle lui procurât la conſolation de recevoir les ſacremens pour le diſpoſer à la mort qui n'étoit pas éloignée. Lorſque l'ordre du Tribunal des Crimes arriva, on fit la recherche des maiſons où il y avoit des Chrétiens; le *Tchi-hien*, dans le département duquel étoit la maiſon du Mandarin chrétien, eut quelque ſoupçon qu'un Européen s'y étoit caché: il fit ſemblant d'ignorer qu'elle appartînt au Mandarin, & il y envoya des Officiers de Juſtice pour la viſiter & enlever l'Européen. M. Concas, Evêque de Lorime, & Vicaire Apoſtolique de cette province, s'y étoit en effet retiré. Auſſi-tôt qu'on ſçut dans la famille que les Officiers venoient viſiter leur maiſon, ils firent cacher le Prélat dans la chambre de deux ſœurs du Mandarin chrétien. Lorſqu'après avoir bien cherché dans tous les appartemens, ils s'approcherent de cette chambre, les deux ſœurs en ſortirent, comme pour leur laiſſer la liberté d'y entrer; mais n'oſant le faire, ils ſe contenterent d'y jetter un coup d'œil du ſeuil de la porte, & ſe retirerent. Le *Tchi-hien* non content d'avoir ordonné cette viſite, & quoique depuis la mort du pere du Mandarin chrétien, il n'y eût plus dans la maiſon que des

femmes, leur fit dire qu'elles eussent à renoncer à la religion chrétienne, ou à se retirer d'un lieu de sa jurisdiction. Elles firent réponse que leur parti étoit pris de retourner dans la province de *Petche-ly*, qui étoit leur terre natale, & elles se retirerent en effet à Péking. C'est d'elles qu'on tient ces particularités, auxquelles elles ajouterent que les Chrétiens de la province de *Chen-si* étoient dans le trouble & la confusion.

Au mois d'Octobre *Ly-ouei Tsong tou*, de la province de *Petche-ly*, vint à Péking à l'occasion du jour où l'on célebre la naissance de l'Empereur, car ce n'est pas à Péking qu'il fait sa résidence ordinaire. Il fit dire au Pere Pereyra de bien recommander aux chrétiens de la province, de tenir une conduite si mesurée, qu'il n'eût aucun reproche à leur faire; & que dix-sept différens Mandarins lui avoient présenté contr'eux des accusations qu'il avoit supprimées.

Dans la province de *Hou-quang*, quoique le *Tsong-tou*, qui est de la famille impériale, soit chrétien, quèlques Mandarins ne laisserent pas d'afficher l'ordre du Tribunal des Crimes, dans les différens départemens. A *Siang-yang-fou*, qui est une des chrétientés, le *Tchi-hien* ap-

prit qu'à la montagne *Mou-pan-chan*, il y avoit grand nombre de chrétiens qui en défrichoient les terres; il fit prendre quelques-uns des Chefs, se les fit amener, en fit souffleter un ou deux, & les effrayant par les plus terribles menaces, il leur présenta à signer une déclaration par laquelle ils promettoient de ne plus entrer dans la religion chrétienne. Un d'entr'eux qui se croyoit habile, dit que par ces paroles on pouvoit entendre qu'ils ne se feroient point rebaptiser, & qu'en ce sens ils pouvoient signer la déclaration, ce qu'ils firent, & ils revinrent bien contens de s'être tirés si adroitement des mains du Mandarin. A leur retour le Missionnaire les traita comme des apostats, & après leur avoir fait comprendre qu'il n'étoit jamais permis de dissimuler, ni d'user de termes équivoques, & bien moins quand il s'agit de la foi, & dans un tribunal de justice; il leur refusa l'entrée de l'église & les sacremens. Les Chrétiens reconnurent leur faute, ils la pleurerent amérement; ils demanderent publiquement pardon à tous les chrétiens, du scandale qu'ils avoient donné, & s'offrirent d'aller au tribunal rétracter leur signature, & faire une profession ouverte du christianisme.

Au même temps Norbert *Tchao*, Mandarin de guerre & fervent chretien, vint trouver ce *Tchi-hien*, & après lui avoir fait les plus grands reproches de sa conduite, il lui demanda l'écrit signé des Néophytes, en lui disant : ne sçavez-vous pas que je suis chrétien? mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que le *Tsong-tou* de cette province & tous ses officiers sont chrétiens comme moi. Le *Tchi-hien* fut effrayé à son tour, & s'excusant sur l'ordre émané du tribunal des crimes, il promit bien de ne plus inquiéter les chrétiens. Et en effet depuis ce temps-là ils ont toujours été tranquilles.

Tel est l'état présent de la Mission de la Chine : le simple récit qu'on vient de faire, portera sans doute plusieurs saintes ames zelées pour la propagation de la foi dans ce vaste empire, à offrir leurs vœux au Seigneur, afin qu'il daigne répandre comme autrefois, ses plus abondantes bénédictions sur cette vigne maintenant si désolée.



LETTRE

LETTRE

Du Pere Parennin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. Dortous de Mairan, de l'Académie Françoise, & Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences.

A Peking, ce 20 septembre 1740.

MONSIEUR,

La Paix de Notre Seigneur.

Je ne reçois gueres de lettres de votre part, qu'elles ne soient accompagnées de quelque nouveau bienfait : c'en est un bien précieux pour moi, que les trois derniers volumes des mémoires de la sçavante académie, dont vous êtes un membre si distingué, & que vous avez la bonté de joindre aux précédens que je tiens de votre libéralité. Ce grand ouvrage si important par tous les genres d'érudition & de littérature qu'il renferme, fait la richesse & l'ornement de notre bibliothéque. Les termes me man-

quent, pour vous en marquer toute la reconnoissance que je vous dois, & à messieurs vos illustres confreres.

Je profiterai du loisir que j'ai aujourd'hui, pour tâcher de vous satisfaire sur quelques-uns des éclaircissemens que vous m'aviez demandé dans vos lettres, & je commencerai par l'article du fer, dont la découverte, comme vous le dites, *ne peut avoir été faite dans un pays, & l'art de le travailler imaginé, que long-temps après qu'il y a eu des hommes, ou par quelque grand hasard; il étoit sans doute de toute autre difficulté à reconnoître que l'or & l'argent, qui brillent parmi le sable des rivieres, ou qui étant aisément fondus par les feux souterrains, se manifestent ensuite en lingots par les tremblemens de terre, ou par les irruptions des volcans, &c, au lieu que le fer n'offre le plus souvent à la vue que du roc, ou du gravier noirâtre.* Si le fer est donc de toute antiquité à la Chine, les arts dont il suppose la connoissance, y seront aussi bien anciens, & c'est à cette occasion que vous me demandez s'il reste à la Chine quelques vestiges de l'époque du fer, ou de la nation qui l'y apporta.

Il est certain que la connoissance du fer est ici très-ancienne. Il paroît qu'il

étoit connu des premiers conducteurs des Chinois, puisqu'il en est fait mention dans le *Chu-king*, au chapitre *yu-cong*, où il est rapporté que le fer vient du territoire de *Leang-tcheou*. On ne dit point que ce fut là qu'on eut la premiere connoissance du fer, mais parce que la Chine a commencé indubitablement à se peupler par l'ouest de Peking; ce fut à *Leang-tcheou* que les chefs des Chinois reconnurent cette terre propre à la fusion du fer. Peut-être qu'ils avoient avec eux quelques morceaux de ce métal, ou qu'ils avoient appris à le reconnoître de ceux qui avoient vécu avec Noé, car il n'est guere croyable que ce Patriarche ait bâti l'arche sans le secours d'aucun instrument de fer. Au moins ne sçais-je pas qu'on ait jamais rien dit de contraire.

Mais Noé, dira-t-on, ne pouvoit-il pas avoir du fer dans l'Arche, sans connoître la terre d'où il étoit tiré? C'est ce qui ne me paroît pas vraisemblable; mais quand cela seroit vrai, il étoit bien plus aisé à ses descendans de reconnoître cette terre, qu'à ceux qui n'avoient jamais vu du fer, & qui n'ayant nulle idée de ce métal, & ne sçachant

pas même s'il existoit, ne se seroient pas avisés de le chercher.

Si les hommes avoient quelque connoissance du fer dès le temps de Noé, ou même avant Tubalcain, comme vous le conjecturez d'après les expressions de la Genese, comment se peut-il que quelques nations, même celles qui, après la dispersion, allerent habiter le pays où Tubalcain en avoit forgé, oublierent tellement ce que c'étoit que le fer, & comment il se faisoit, que pour suppléer à ce métal si nécessaire, elles furent obligées d'employer des pierres de tonnerre; ensorte qu'un homme passoit une partie de sa vie à percer, à aiguiser, à emmancher une de ces pierres en forme de hache, ou d'autre outil semblable. Ce qui prouve, comme vous l'avez fort bien remarqué, une longue ignorance, où l'on avoit été du fer.

J'avoue qu'il ne m'est pas aisé de comprendre comment cette connoissance s'est perdue parmi ces anciens peuples, de même que parmi ceux qui allerent habiter l'Amérique, tandis qu'il paroît qu'elle s'est toujours conservée chez les Chinois, sans que, ni par leurs livres, ni en aucune autre maniere, on puisse

déterminer en quel temps ils ont commencé à avoir cette connoissance.

Dira-t-on pour s'égayer, qu'au temps de la dispersion, ceux qui tournerent du côté de la Chine, plus attentifs que les autres, emporterent avec eux les pelles, les pioches, les truelles & les autres outils qui servirent à élever la tour; ou bien dira-t-on plus sérieusement que les Chinois, qui descendoient incontestablement de Sem, fils aîné de Noé, reçurent de ce pere privilégié des connoissances qui ne furent pas si communes parmi les descendans de Cham & de Japhet, & qui furent même oubliées par quelques branches de Sem, sur-tout de celles qui ne vinrent point vers l'orient? Quoi qu'il en soit, on ne trouve à la Chine aucun de ces vestiges de l'ignorance du fer, telles que sont ces pierres travaillées pour y suppléer, du moins les lettrés d'aujourd'hui n'en ont jamais entendu parler.

Ce seroit néanmoins une témérité d'assurer qu'il n'y eut point de ces pierres travaillées, ou dans les mines, ou dans les montagnes de ce vaste Empire; & si le hasard m'en fait découvrir, j'aurai soin de vous en envoyer, comme vous le souhaitez; il faut toujours se sou-

venir que si le grand *Yu* eût manqué d'instrument de fer, il n'auroit jamais pu couper les montagnes, ni creuser ces grands canaux qu'il fit, pour donner un libre cours aux eaux qui inondoient les terres.

Vous avez bien prévu, Monsieur, qu'il ne me seroit pas aisé de répondre à la seconde queston que vous me faites; sçavoir, s'il naît chaque année à la Chine plus de filles que de garçons. Je l'ai demandé à quelques Chinois; ils sont persuadés que le nombre est à-peu-près égal; & sur ce que je leur disois, que dans cette hypothese il y avoit de l'injustice à prendre plusieurs femmes, sans en laisser à ceux qui voudroient se marier; ils me répondoient qu'il y avoit parmi eux quantité d'eunuques & de pauvres qui renonçoient au mariage, faute d'avoir les moyens d'entretenir une femme.

Il est à observer que sous la dynastie précédente, le palais de l'Empereur & les maisons des Grands étoient remplis d'eunuques de bonne famille, parce que plusieurs d'entr'eux parvenoient aux premieres charges de l'Empire, & que c'étoit la mode de se reposer sur eux de tous les soins domestiques. Il n'en est pas de

même aujourd'hui. Les Tartares ne laiſſent pas la moindre autorité aux eunuques, parce qu'ils abuſerent autrefois de leur crédit, & cauſerent les plus grands troubles dans l'Empire. On ne trouve gueres maintenant parmi les eunuques que des gens de la lie du peuple, ou de pauvres villageois qui n'ont pas de quoi ſe marier.

Quoiqu'il paroiſſe aſſez vrai que parmi les enfans qui naiſſent à Peking, il n'y a pas plus de femelles que de mâles; il eſt néanmoins certain, que ſi à la fin de chaque année, on comptoit ce qui reſte en vie des enfans nés cette même année, on trouveroit un bien plus grand nombre de mâles que des femelles: parce que dans ce grand nombre d'enfans qu'on expoſe, on ne trouve preſque que des filles; & il eſt rare que ſur cent enfans expoſés, on trouve trois garçons. C'eſt le témoignage unanime de tous ceux que nous envoyons tous les jours pour baptiſer ces malheureuſes victimes de la miſere de leurs parens, ou de la cruauté de leurs maîtres. Je crois que c'eſt à-peu-près la même choſe dans les autres grandes villes où il y a pluſieurs eſclaves: car dans les petites villes & dans les villages habités par le ſimple peuple, ou

par des laboureurs, il n'arrive guere qu'on y expose les enfans, & ce ne sont que des filles ou des garçons prêts de mourir; pour ce qui est de ceux qui se portent bien, on trouve facilement des gens qui les adoptent, & qui les élevent.

Dès qu'il ne naît pas un plus grand nombre de filles que de garçons, & qu'il paroît certain, par le calcul que vous m'envoyez sur ce sujet, que c'est tout le contraire, du moins en Europe, vous avez raison, Monsieur, de conclure que la polygamie est un obstacle à la multiplication, & je suis entiérement de votre avis là-dessus. *Il doit rester* par-là, sans doute, *bien des hommes sans femme; & comment*, ajoutez-vous, *accorder ce célibat involontaire avec le tempérament des Chinois, que vous n'y voyez pas fort disposé; ou comment y remédier, sans tolérer des désordres que la morale Chinoise fait profession de condamner?*

Je ne voudrois pas nier, Monsieur, qu'il n'y eût de ces désordres à la Chine; mais ils n'y sont pas publics comme dans le Japon & chez les Turcs que vous citez; on ne les y souffre pas; & si un maître faisoit violence à son esclave, il seroit puni, & l'esclave mis en liberté. Il y a d'ailleurs une infamie attachée à

ce déteſtable commerce, & perſonne ne veut même en être ſoupçonné. J'avoue néanmoins que lorſque la crainte de Dieu n'arrête pas, celle des hommes eſt un frein trop foible pour contenir des infideles, ſur-tout quand ils peuvent s'aſſurer que leur crime ſera ſecret.

Venons maintenant au parallele des Egyptiens & des Chinois, fondé ſur les mœurs & les coutumes des deux nations, que vous continuez d'expoſer d'une maniere très-claire & très-plauſible. Des traits ſi reſſemblans & ſi particuliers vous donnent, à ce que vous dites, du penchant à leur attribuer une commune origine. Je vous avouerai franchement, Monſieur, que toutes vos reſſemblances me portent ſeulement à juger que ces deux anciens peuples ont puiſé dans la même ſource, leurs coutumes, leurs ſciences & leurs arts, ſans que l'un ſoit un détachement ou une colonie de l'autre. Tout prêche l'antiquité à la Chine, & une antiquité ſi bien établie, qu'il n'eſt pas concevable que les Egyptiens, dans leurs commencemens, aient été en état de lever de grandes armées, de traverſer des pays immenſes, de défricher & de peupler un grand Royaume.

Ce que rapporte Diodore de Sicile ne paroît prouver autre chose, sinon que dans des temps postérieurs à la Chine déja peuplée, Osiris s'étoit transporté jusqu'à Bengale, & voilà l'océan oriental que Diodore, peu versé dans la géographie, prenoit peut-être pour le bout du monde, supposé qu'il crût la terre platte, comme on l'a cru pendant longtemps.

Quand on dit qu'Osiris avoit voyagé dans l'Asie, comme on ne dit pas dans quel endroit de l'Asie il voyagea, il ne lui fallut pas aller bien loin pour vérifier cette proposition.

Pour revenir à l'antiquité Chinoise, qui est le point décisif, & que vous êtes, avec raison, très-porté à croire, en voici quelques preuves auxquelles il me semble qu'il n'y a guere de réplique. Pour prouver celle des Egyptiens, vous dites, Monsieur, qu'ils ont connu anciennement que Venus & Mercure tournoient autour du Soleil, laissant néanmoins la terre immobile au centre du monde, autour duquel tournoient les autres planettes. Je pourrois demander si cette connoissance est bien constatée, & s'il y a quelque ancien auteur qui en parle distinctement. Mais je la suppose; & je

dis que cette même connoissance est aussi ancienne, & l'est peut-être plus encore à la Chine qu'en Egypte, avec cette différence que, comme vous le remarquez, *les Egyptiens la perdirent, & que Ptolomée lui-même, au milieu d'Alexandrie, rejettoit ce mouvement de Mercure & de Venus autour du Soleil*, au lieu que les Chinois l'ont conservé jusqu'à nos jours.

On peut voir ce que le Pere Gaubil a écrit sur cela d'après l'astronomie des grands *Han* qui en ont parlé comme d'une connoissance ancienne, & non pas comme d'une invention nouvelle. On peut voir en même temps le catalogue des étoiles connues des anciens Chinois, avec la maniere dont ils les avoient observées; leurs spheres armillaires, leurs cercles gradués en 360, dont l'un représentoit l'équateur, l'autre un méridien pour déterminer le passage des étoiles, leur latitude, &c. Qu'on compare ensuite ce catalogue avec ce qui est resté des Egyptiens, & l'on pourra bien trouver que les Chinois ne leur doivent rien en fait d'antiquité, & ne peuvent être par conséquent un essain sorti de leur ruche.

Il me semble que je vous ai déja parlé

de l'ancienne connoiſſance qu'ils avoient du triangle rectangle, de laquelle, ſelon le témoignage de l'Empereur *Cang-hi*, on ne pouvoit aſſigner le commencement. On lit que le prédéceſſeur du fameux *Tcheou-cong*, qui vivoit environ onze ſiecles avant Jeſus-Chriſt, diſoit à ſon diſciple, qu'avec cet inſtrument on pouvoit faire pluſieurs obſervations, & que *Yu* s'en étoit ſervi pour meſurer les hauteurs. Il n'eſt pas dit que *Yu* en fût l'Inventeur, mais qu'il en avoit fait uſage.

Comment cette connoiſſance paſſa-t-elle dans la ſuite à Pythagore, auquel elle fit tant d'honneur ? L'inventa-t-il; car il n'eſt pas impoſſible qu'on ſe rencontre dans les mêmes connoiſſances ? ou bien l'avoit-il reçu des Indiens, & ceux-ci des Chinois ? Pure conjoncture; on ne peut rien aſſurer juſqu'à ce qu'on déterre d'autres monumens que ceux que nous avons pu voir juſqu'ici.

Voilà, Monſieur, trois preuves d'antiquité que je voudrois avoir le temps de mieux développer, afin de faire revenir l'Europe de cette prévention naturelle, où elle eſt ſur l'antiquité & ſur la ſcience des Egyptiens, des Chaldéens, des Perſans, &c. C'eſt un ſujet qui a

toujours exercé la plume des ſçavans, parce qu'outre que ces Nations ſont moins éloignées, l'Ecriture-Sainte en parle en cent endroits, tandis qu'on ne dit rien directement de la Chine, laquelle eſt reſtée dans l'oubli, juſqu'au temps de Marc Paul, qui y pénétra, & dont la relation ne paſſa d'abord que pour un tiſſu de fables. Les Miſſionnaires qui y allerent quelque temps après, donnerent des connoiſſances de ce vaſte Empire, qu'à peine daignoit-on écouter.

Que dirois-je de quelques ſçavans, qui ont cru aſſez long-temps que les Chinois n'avoient ſçu ni ne ſçavoient d'Aſtronomie, que ce que les Miſſionnaires leur en avoient appris. Ce n'eſt que depuis peu d'années, que par des traductions de leurs livres, par leur calcul & leurs anciennes obſervations, on a commencé à ouvrir les yeux, & à ſoupçonner qu'il pourroit bien y avoir parmi eux des connoiſſances qui méritoient quelque attention.

Oſerois-je pareillement eſpérer que Meſſieurs les Hébraïſans nous laiſſeront un peu alonger la durée du monde, en dépit de la prétendue bonne foi des Rabbins, qui ſe ſont permis de la racourcir,

pour reculer l'avénement du Messie? Nous ne pécherons en cela ni contre la bonne foi, ni contre les bonnes mœurs, & nous serons plus au large pour prêcher notre sainte Religion à une nation qui ne nous écouteroit pas, si, sans lui apporter de solides raisons, elle nous voyoit retrancher ou rejetter ce qu'elle croit être certain dans son histoire. Ce qui fortifie mon espérance, c'est qu'on a bien permis d'étendre à discrétion l'athmosphere, parce qu'on n'a pas eu de bonnes raisons à opposer à ce que vous en avez démontré dans votre Traité de l'Aurore boréale. Cependant, il est vrai de dire qu'on trouve mieux son compte avec des Astronomes, qu'une petite démonstration arrête, qu'avec des Chronologistes, contre lesquels on n'a pas un frein semblable. N'esperez donc point, Monsieur, qu'ils soient touchés de ces grandes preuves, tant astronomiques, qu'historiques & physiques, que vous avez données de l'ancienneté du monde, & dont je ne puis que vous remercier. Ce sont réellement des sçavans qui ont pris parti après plusieurs années d'étude, & qui ont fait de gros volumes sur la chronologie, où chacun s'est efforcé de prouver qu'il avoit raison. A la vé-

rité ils ne s'accordent guere entr'eux ; & si vous osez vous ingérer dans leurs contestations, par des raisonnemens tirés des pays lointains, ils tomberont tous sur vous, & nul d'entre eux ne vous cédera un mois de temps ni un pouce de terrein pour faire vos évolutions.

Je crois que pour parer à cet inconvénient, il faudroit faire abstraction de toutes les chronologies déja faites, n'en approuver ni critiquer aucune, commencer sans aucun préambule celle de la Chine, dès le temps présent, en remontant jusqu'où on le peut sûrement, sans rien exagérer, donnant pour certain ce que les Chinois reconnoissent pour tel, & où il y a des raisons de douter, exposer ses raisons sans les diminuer ni les affoiblir ; après cela ne point répondre à ceux qui aiment à disputer, mais seulement aux sçavans désintéressés, tel que vous êtes, Monsieur, qui proposeront leurs doutes, comme vous faites, de bonne foi, & en vue d'éclaircir la vérité.

Au regard de quelques traits de ressemblance qu'on apperçoit entre les deux Nations, je n'en suis pas surpris : il est assez ordinaire que deux peuples anciens & polis se ressemblent par quel-

ques endroits, quoiqu'ils n'ayent pas la même origine ; mais ce qui doit frapper bien davantage, c'eſt qu'il ſe trouve entre l'une & l'autre Nation des différences ſi palpables, qu'on ne voit pas comment on pourroit les faire ſortir de la même tige. En Egypte il eſt permis au frere d'épouſer ſa ſœur ; ce ſeroit une choſe monſtrueuſe à la Chine, & dont il n'y a jamais eu d'exemples. Les Egyptiens ſe livrerent de bonne heure à la plus ſtupide idolâtrie : ils adorerent non-ſeulement leurs héros, mais encore les eaux, l'air, la terre, & enſuite les crocodiles, les rats, & les plus vils inſectes ; quelques-uns même choiſirent pour objet de leur culte les raves & les oignons, trouvant tous les matins, comme on le leur a reproché, de nouvelles divinités dans leurs jardins potagers : *O ſanctas gentes quibus hæc naſcuntur in hortis numina* (1) ! Si l'origine des Egyptiens & des Chinois étoit commune, les Chinois dès le commencement de leur établiſſement auroient été infectés de la même contagion. On n'a qu'à lire leurs livres claſſiques, pour ſe convaincre que pendant pluſieurs ſiecles on

(1) Juvenal.

n'a vu chez eux aucune trace d'idolâtrie. C'est *Lao-Kium*, Philosophe Chinois, qui commença d'altérer le culte d'un Être suprême : l'idolatrie s'y répandit dans la suite sous le regne de *Mingti* (1), par les ordres duquel la loi de *Fo* fut apportée des Indes, mais qui fut toujours combattue, réfutée & anathématisée par les Lettrés, lesquels inonderent l'Empire de leurs livres contre cette abominable secte, qui ne laissa pas d'avoir, & qui a encore un grand cours, sur-tout parmi le peuple.

On croit que l'Anatomie qui fait connoître les parties du corps humain par la dissection, a d'abord été en usage en Egypte, & a passé ensuite dans la Grece. Mais cette science a toujours été ignorée des Chinois, jusqu'à ces derniers temps, qu'ils en ont oui parler aux Européens ; quelque utile qu'elle soit aux vivans, elle n'a jamais pu être de leur goût, & ils se révoltent à la seule proposition de faire l'ouverture d'un cadavre humain.

La difficulté qui naît de la distance des lieux, ne vous paroît pas insurmontable. *Les Moscovites*, dites-vous, *pénétrent au-*

---

(1) Quinzieme Empereur de la dynastie des *Han*.

jourd'hui jusqu'à la Chine, & vont faire des établissemens jusques sur ses frontieres, avec peut-être moins de facilité que n'en avoient les anciens conquérans. Qui nous eut dit, il y a trente ans, que nous verrions les Kalmouks sur le Rhin, nous auroit bien surpris.

La surprise auroit cessé, Monsieur, si l'on eût ajouté qu'on devoit les conduire comme par la main : car il est certain que depuis Moscou jusqu'en Allemagne, les chemins, les ponts sur les rivieres, les étapes, les guides ne leur manquoient pas : tout étoit donc préparé sur leur passage. Sur ce pied-là les Kalmouks eussent pu continuer leur route jusqu'à Paris sans aucun miracle. Où ils auroient trouvé plus de difficulté, c'étoit depuis leur pays jusqu'à Moscou, s'ils n'eussent pas marché par une route qu'ils s'étoient déja frayée à eux-mêmes. On sçait que ceux qui habitent près d'Astracan & sur la côte de la mer Caspienne, qui prenoient la qualité, tantôt de sujets, tantôt d'alliés du Czar Pierre I[er] allerent deux fois à Moscou, la premiere sous prétexte de visiter ce grand Prince, & d'en tirer quelques présens ; la seconde, pour le secourir dans la guerre qu'il avoit contre les Suédois. C'est ce que

nous a raconté M. Laurent Lange, qui eſt venu ſi ſouvent à Peking, en qualité de Directeur du commerce de Moſcovie.

Je demanderois volontiers en quel temps les Egyptiens auroient pu pénétrer à la Chine pour la peupler. Il faudroit qu'ils s'y fuſſent pris de bonne heure, car autrement ils l'euſſent déja trouvée toute peuplée ; & il auroit fallu en faire la conquête, au lieu d'y établir des colonies.

Vous n'êtes point, Monſieur, pour Séſoſtris, parce qu'il eſt trop récent, c'eſt-à-dire, Séſoſtris le conquérant, car il me ſemble qu'il y en a trois de ce nom: & en effet, on donneroit trop d'affaires à ce héros, qu'on prétend avoir ſubjugué en dix ans les Medes, les Scythes, la Phénicie, la Syrie, & toute l'Aſie mineure ; & dans ces derniers temps quelques auteurs ne ſçachant à qui s'adreſſer pour peupler l'Amérique, y ont envoyé Séſoſtris ſur la foi de ce paſſage de Lucain. *Venit ad occaſum mundiqae extrema Seſoſtris.*

On a donc recours à Oſiris, mais c'eſt un perſonnage équivoque ; les uns diſent qu'il étoit Grec & qu'il conquit l'Egypte. En ce cas-là étant auſſi occupé

qu'il l'étoit à conferver fes conquêtes ; il n'avoit garde d'envoyer bien loin des détachemens pour en faire de nouvelles. S'il étoit Egyptien, comme d'autres l'ont cru, devenu le chef d'une Nation molle & efféminée, & accoutumé aux douceurs de la vie, que le pays où il regnoit lui fourniffoit en abondance, auroit-il quitté une contrée fi délicieufe pour aller brufquer fortune dans des climats fi lointains, au hafard de ne rien trouver de meilleur que ce qu'il poffédoit ? D'ailleurs, les peuples aux-quels il commandoit, étoient bien différens des Kalmouks, nation pauvre & endurcie au travail.

Je ne crois pas qu'on dife que Menès ou Mifraim, fils de Cham, vint lui-même à la Chine, ce ne pourroit être tout au plus que fes enfans. Mais dès-lors l'Egypte fut partagée en plufieurs Royaumes ; on diftinguoit le Roi des Thébains, le Roi des Tanites, & le Roi de Memphis. Ces Princes qui s'obfervoient les uns les autres, auroient-ils eu la penfée de s'éloigner, pour aller faire des établiffemens dans des pays qu'ils ne connoiffoient pas ?

Mais qui que ce foit des Rois d'Egypte qu'on prétende être allé, ou avoir en-

voyé de ses gens à la Chine, soit en corps d'armée, soit en caravane, ils auront dû traverser toute l'Inde d'occident en orient. Or je demande si pourlors les Indes étoient habitées ou si elles étoient dépourvues d'habitans. Si l'on répond qu'elles étoient désertes, on ne pouvoit donc y trouver que des désordres causés par le déluge. Cette armée se seroit vue dénuée de tout secours pour sa subsistance. Il lui auroit fallu labourer, semer & recueillir à mesure qu'elle avançoit. C'est ce qui n'est pas aisé à concevoir.

Si l'on suppose que les Indes étoient déja habitées par Sem & ses enfans, ou par ses petits-fils, comme l'Ecriture-Sainte le marque assez clairement, il faut dire en même temps que ces peuples étoient ou si foibles, ou si dépourvus de sens, qu'ils laisserent passer au milieu d'eux les Egyptiens sans coup férir, & qu'ils les virent tranquillement aller se mettre en possession des terres à leur orient, qui les resserroient, & les tenoient, pour-ainsi-dire, entre deux feux.

Il vaudroit peut-être mieux dire qu'une caravane des gens de Sem se joignit aux Egyptiens, & que de concert ils allerent ensemble peupler la

Chine. Supposé que cela fût ainsi, les Chinois seroient, ce qu'on appelle, marchandise mêlée, race de Sem & race de Cham ; les uns bons, les autres mauvais, différens de langage, de génie, de mœurs & de coutumes. De ce mélange seroit sorti, si j'ose m'exprimer de la sorte, un ouvrage à la mosaïque & de pieces rapportées.

Or, rien de plus uniforme que les Chinois dans tous les temps, depuis leur origine jusqu'à nos jours ; même langage, mêmes loix, même génie, même physionomie, même figure. Il n'y a sur ce dernier article d'autre différence, que celle qu'on voit en Europe entre ceux qui naissent au nord, & ceux qui habitent le sud. Les premiers sont d'ordinaire plus blancs & plus robustes, les seconds plus basanés & d'une complexion plus foible.

Ne semble-t-il pas plus naturel de faire peupler la Chine par les seuls descendans de Sem, qui n'avoient point d'ennemis en tête, & qui pouvoient défricher les terres de proche en proche, & entrer dans le *Chen-si*, qui est le premier pays habité, comme tout le monde en convient ici. Ils auroient eu bien plus de facilité que n'en ont eu dans ces

derniers temps les Moscovites, qui ont fait, comme vous le dites, Monsieur, des établissemens jusqu'aux frontieres de de la Chine; car enfin les premiers n'eussent trouvé de résistance, que celle qui naît de la nature du pays, au lieu que les Moscovites ont eu diverses nations à combattre, & bien de la peine à établir des étapes, jusqu'à *Nipchou*, & de-là à *Coutchou Paising*, encore n'y auroient-ils pas réussi, si un sujet rébelle du Czar, & chef de brigands, n'eût pas livré Toboskoi, pour obtenir sa grace. Ce n'est pas ici le lieu de raconter cette histoire, qu'on trouve imprimée dans la relation d'un Anglois qui a demeuré vingt ans à Moscou.

Après tout, peu importe par qui la Chine ait été peuplée, & je ne crois pas que vous vous y intéressiez beaucoup non plus que moi. On ne peut avoir sur cela que des conjectures. Il seroit bien plus souhaitable & plus avantageux de connoître à fond cet Empire, tel qu'il a été dans ses commencemens, dans la suite des temps, & qu'il est encore aujourd'hui. C'est une mine trop riche pour avoir pu la creuser jusqu'ici, & en tirer tout ce qu'on y pourroit trouver d'utile à notre Europe.

Mais on manque pour cela de liberté, de temps, de connoissances nécessaires & d'argent. On est obligé de s'en rapporter aux livres, & l'on ne peut compter que sur les livres classiques. Les autres Auteurs, moins par malice que par ignorance, négligent assez souvent de s'informer au juste des faits qu'ils avancent; ainsi pour éviter toute surprise il en faut lire plusieurs sur le même sujet, sur-tout en fait d'histoire naturelle, de secrets, de remedes; & autres choses semblables. Il est vrai qu'ils citent souvent d'autres auteurs, mais il n'est pas aisé de les trouver, & quand même on les auroit sous la main, ceux-ci en citent encore d'autres, & c'est toujours à recommencer; il arrive aussi que de jeunes lettrés, ou pour s'exercer, ou pour se faire de la réputation, écrivent ce qu'ils croyent sçavoir, ou avoir appris de leurs maîtres. Plusieurs de ceux qui lisent leurs ouvrages, ne cherchent qu'à se désennuyer, & pourvu que ces livres soient bien écrits, ils ne s'embarrassent guere du reste. Il n'y a que la grande histoire & les livres classiques, que ces auteurs ne peuvent citer à faux, parce que tous les lettrés s'appercevroient infailliblement de leur témérité, ou de leur ignorance.

Ainsi

Ainſi un Européen doit lire la plupart des autres livres Chinois avec précaution, pour ne pas s'y laiſſer tromper : on marcheroit plus ſûrement, ſi l'on pouvoit tout voir & tout examiner par ſoi-même.

Mais un ſi heureux temps ne peut arriver que ſous un Empereur chrétien, encore faudroit-il rapprocher la Chine de l'Europe, afin que nos ſçavans de profeſſion puſſent s'y tranſporter auſſi aiſément qu'ils vont en Egypte arpenter, chercher, & fouiller les ruines de Memphis, celles de Thébes, de ſes portes, de ſes murs, & de ſes lourdes maſſes à moitié détruites, qui me paroiſſent n'avoir demandé qu'un grand nombre de manœuvres & beaucoup de temps. Cependant on meſure exactement un côté, & l'on écrit qu'une des faces a tant de toiſes de largeur, tant de hauteur ; qu'il y a tant de voutes & de chambres, il faudroit ajouter tant de nids à rats, & tant de repaires de hiboux. Qu'y a-t-il là de ſi admirable, qui n'eût pu être fait en Europe, s'il eût été de quelque uſage?

Si l'on admire la grandeur de l'ouvrage, je ſoutiens que la muraille de *Tſin-chi-hoang* le ſurpaſſe de beaucoup

& en toutes manieres, ſur-tout par ſon utilité & par ſa ſolidité, puiſque tant de ſiecles n'ont pu la détruire (1), & qu'il n'y a d'autres ouvertures que celles qu'on y a faites à la main & à force de travail: tout le reſte, juſques ſur la cime des plus hautes montagnes, a tenu contre l'injure du temps & contre les tremblemens de terre. Perſonne n'ignore quelle eſt ſa longueur, ſa hauteur & ſon épaiſſeur: où voit-on tant de briques & de pierres ſi bien arrangées, ſi bien cimentées? n'y en a-t-il pas plus que dans les monumens d'Egypte?

Ce n'eſt pas, dira-t-on, la pierre, la brique, la maçonnerie qu'on admire en Egypte; on y voit des figures d'hommes, d'animaux, de quadrupedes, des volatiles, des bas-reliefs, des inſcriptions, des hiérogliphes qu'on ne peut preſque déchiffrer, tant ils ſont anciens. Hé, c'eſt juſtement pour cela même qu'on les admire; car ſi on les entendoit bien, ce ſeroit peut-être très-peu de choſe, on n'y trouveroit plus rien de myſtérieux;

(1) C'eſt de la grande muraille proprement dite qu'on parle, & non pas de quelques morceaux vers l'oueſt, qui ne ſont que de terre, parce que la diſpoſition du lieu l'exigeoit ainſi.

& comment au retour d'un si beau voyage pourroit-on faire des dissertations, étaler son érudition, & raisonner à perte de vue sur les fables Egyptiennes ?

Le malheur de la Chine est de n'avoir point encore été le terme de nos doctes voyageurs. Les inscriptions, les caracteres ne manquent point à la grande muraille ; la différence est que les Chinois connoissent encore aujourd'hui leurs plus anciens caracteres, au lieu que les Egyptiens ne sçavent plus lire l'écriture de leurs ancêtres.

Pour ce qui est des figures sculptées d'hommes, d'animaux & de volatiles, les sculptures des Chinois & leurs arcs de triomphe en sont tout couverts, & quoiqu'ici, comme en Egypte, il n'y ait rien en cette matiere qui puisse se comparer à ce qu'on voit aujourd'hui en Europe, on ne laisseroit pas d'y estimer des statues colossales très-animées, avec des attitudes conformes aux passions qu'on a voulu représenter, telles que la colere, l'indignation, la joie, la tristesse. J'en ai vu plusieurs de ce genre que les plus habiles artistes ne dédaigneroient pas.

Mais y a-t-il à la Chine des pyramides

telles qu'on en voit à Rome qui y ont été apportées d'Egypte ? je n'y en ai point vu, mais ce n'eſt pas une preuve qu'il n'y en ait point : cependant comme ces ouvrages n'ont aucune utilité réelle, je doute que les Chinois aient voulu y perdre leur temps & leur peine. N'ont-ils pas mieux fait de conſtruire des ponts auſſi magnifiques que ceux qu'on voit dans quelques provinces, & auſſi ſinguliers que celui qu'ils nomment le pont de Fer, qui va d'une montagne à l'autre ſur d'affreux précipices. Des armées nombreuſes ont paſſé autrefois ſur ce pont, & il ſubſiſte encore aujourd'hui ; c'eſt ce qu'on peut voir dans la deſcription géographique, hiſtorique, &c. de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoiſe (1) que le Pere Duhalde a donné au public depuis peu d'années. Je ne ſçache pas qu'on voie rien de ſemblable en Egypte.

Mais, dira-t-on encore, le Nil, ce fameux fleuve, ſa ſource, ſes cataractes, ſes débordemens réguliers & féconds qui ont exercé la plume de nos ſçavans voyageurs ; la Chine a-t-elle rien qui puiſſe lui être comparé ?

(1) Tome I, pag. 32, 60, 76, 151, 155, 156. Tome II, pag. 91, 92.

Je réponds que le Nil disparoît, & n'est plus qu'un ruisseau, si on le compare au grand fleuve *Yang-tse-kiang*, qui traverse toute la Chine. Qu'on jette un coup d'œil sur la carte de cet Empire, & qu'on considere ce fils de la mer, comme l'appellent les Chinois, depuis sa source jusqu'à son embouchure pendant 400 lieues; qu'on fasse attention à sa largeur, à sa profondeur, aux lacs qu'il forme ou qu'il traverse, dont un entre autres a 80 lieues de tour, aux grandes & belles villes qu'il baigne & enrichit, à cette multitude de vaisseaux, de barques qui le couvrent, & qui sont autant de villes flottantes, remplies de marchands & de peuples qui vivent tous aux dépens de ce fleuve, lequel sans se déborder, comme le Nil, fournit à droite & à gauche grand nombre de canaux qui arrosent les campagnes voisines, & autant & selon qu'on le juge à propos, ce qui est bien plus commode & plus avantageux qu'un débordement incertain qu'on ne sçauroit régler, tantôt précoce, tantôt tardif, selon le plus ou moins de pluie qui tombe à sa source.

Si les sçavans d'Europe pouvoient parcourir toute la Chine, à ne considérer même que sa surface, combien de choses

curieuſes ne trouveroient-ils pas, dont on n'a encore rien dit ? que ſeroit-ce, s'il leur étoit permis de la labourer nord & ſud, eſt & oueſt, d'y creuſer, d'y fouiller, comme on a fait en Egypte ? combien ne trouveroient-ils pas d'inſcriptions ſur des pierres, ſur des marbres, ou ſur des monumens antiques enſevelis par les tremblemens de terre, qui ont été ſi fréquens à la Chine, & d'une violence juſqu'à applanir des montagnes, & à engloutir des villes entieres, comme l'hiſtoire en fait foi ?

Outre les mines qu'on y connoît déja, combien d'autres ſe découvriroient par la ſagacité Européenne ? Ce ſeroit un ſujet tout neuf qui donneroit de l'occupation à nos ſçavans pour plus d'un ſiecle, & pendant ce temps-là ils laiſſeroient en repos les Phéniciens, les Egyptiens, les Chaldéens, les Grecs & d'autres nations qui ont tenu autrefois un rang conſidérable, & qui ne ſont plus rien.

Je ne prétends pas par-là diminuer la gloire qui eſt due à l'ancienne Egypte, c'eſt elle qui forma Moïſe dans toutes les ſciences qu'elle avoit acquiſes; les principales étoient ſans doute la géométrie, qu'avoit occaſionné le débordement du

Nil, & l'aſtronomie, dont les principes auront été communiqués au fondateur, autant qu'il étoit néceſſaire, pour y faire de plus grands progrès par les obſervations telles qu'on les pouvoit faire dans ces premiers temps : mais auſſi l'on peut dire que les deſcendans de *Sem* eurent les mêmes connoiſſances & peut-être encore avec plus d'étendue.

Je ſerois curieux de ſçavoir ſi Abraham, renvoyé d'Egypte avec quantité de préſens, en emporta auſſi quelques connoiſſances; on ne voit pas qu'à ſon retour il en ait fait quelque uſage : il dreſſa des autels, il fit creuſer des puits, tout cela ne demandoit pas beaucoup de ſcience. Peut-être que faute d'exercice & de culture, les Pharaons ou leurs Docteurs n'étoient plus fort habiles, ou qu'Abraham ne demeura pas aſſez long-temps en Egypte pour s'inſtruire, comme fit Moïſe dans la ſuite : il ſe peut faire auſſi que ce Patriarche étant Chaldéen en ſçavoit plus que les Egyptiens ; cependant il étoit de la Chaldée montueuſe, au nord de la Méſopotamie, où l'on place la ville d'Ur, dont les peuples étoient plus belliqueux, & ne ſe mêloient gueres de ſcience, tout au con-

traire de ceux de la Chaldée méridionale qui se piquoient d'être sçavans.

De plus, je demanderois volontiers quelle langue parloit ce Patriarche avec les envoyés de Pharaon, quand ils allerent lui faire des reproches au sujet de Sara ? Et Sara elle-même, quelle langue parloit-elle dans le palais ? On ne dit nulle part que l'un & l'autre eussent des interpretes : faudra-t-il recourir à un miracle, ou supposera-t-on que la langue d'Abraham & des Egyptiens étoit à peu près la même ? Si cela étoit, nos Chinois, qu'on soupçonne tirer leur origine de ces derniers, & qu'on sçait n'avoir jamais changé de langage, parleroient encore aujourd'hui l'ancienne langue Egyptienne, quoiqu'un peu altérée par la suite de tant de siecles. Ce seroit une chose assez plaisante que je parlasse ici la langue Copte sans le sçavoir.

Vous voyez, Monsieur, que selon l'ample permission que vous m'en avez donnée, je laisse courir librement ma plume, en répondant à toutes les questions que vous avez bien voulu me faire. Pour ce qui regarde les *Miao-ssee*, je n'ai rien à vous dire que ce que vous avez déja lu, & que vous pouvez relire dans

le tome premier du livre du Pere du Halde, sur la Chine & la Tartarie Chinoise, pag. 53. J'ajouterai seulement que les Chinois n'ayant pu soumettre ces Montagnards par la force, ont pris le parti de bâtir des villes & des forts aux gorges, par lesquelles ils pourroient se répandre dans la campagne & piller les peuples qui habitent le pied de leurs montagnes. Ces barbares se voyant ainsi resserrés, il n'est pas étonnant qu'ils fassent quelques irruptions pour se mettre plus au large.

Ce n'est pas toujours la disette qui les fait descendre de leurs tanieres, c'est le plus souvent le desir de se venger des vexations qu'ils reçoivent des petits Mandarins du peuple, lorsqu'ils viennent vendre leurs denrées, ou échanger leur marchandise. D'un autre côté les Mandarins de guerre, qui gardent les frontieres, ennuyés de n'avoir rien à faire, & cherchant les moyens de s'avancer dans leur profession, irritent ces sauvages, qui n'osant en venir aux mains avec des troupes réglées, tombent sur le peuple. Les Mandarins saisissent aussitôt cette occasion, ils exagerent le mal qui a été fait, ils en informent les Mandarins supérieurs qui résident dans les

capitales, ceux-ci en écrivent en Cour, d'où les ordres partent pour faire marcher des troupes vers l'endroit où l'on ſuppoſe le déſordre, qu'on traite toujours de rébellion & de révolte. Or tous ces mouvemens exigent qu'on ouvre la caiſſe militaire, & celle de ceux qui reçoivent le tribut: c'eſt juſtement ce qu'on ſouhaite. Alors on va chercher les *Miao-ſſee* qui ſe ſont retirés dans leurs forts. D'eſſayer de les y forcer, on s'en donne bien de garde, l'expérience ayant appris qu'il n'y a que des coups à gagner pour les aſſaillans. Enfin, pour achever la comédie, on ſe ſaiſit de quelques-uns de ces pillards qu'on trouve à l'écart, on leur fait leur procès, puis on mande à la Cour que tout eſt pacifié, qu'on a rencogné les rebelles dans leurs tanieres; qu'ils ne s'agit plus que de récompenſer les Officiers & les ſoldats qui ſe ſont diſtingués.

Vous me direz peut-être, Monſieur, que je vous donne là une idée peu avantageuſe d'un gouvernement auſſi vanté que celui de la Chine; mais faites réflexion, je vous prie, que quand le ſang ne circule pas dans le corps, ni librement, ni aſſez abondamment, les parties éloignées du cœur languiſſent; c'eſt ay

médecin à y remédier, ou au malade à se secourir soi-même. Si les soldats Chinois usent d'industrie pour faire sortir l'argent des coffres, & se procurer une subsistance un peu plus aisée, ce que je n'ai garde d'approuver, mais ne font-ils pas un moindre mal que s'ils venoient à se révolter, à exciter les troubles, à piller ou à tuer leurs compatriotes, au hasard de passer pour d'infames rebelles, & de voir l'extinction de leur famille jusqu'à la neuvieme génération.

Qu'arriveroit-il en Europe si l'on envoyoit des corps de troupes pour garder des avenues ou pour boucher des gorges, & qu'on les laissât là postés comme des statues, non-seulement pendant une campagne, mais pour plusieurs années avec une paie modique pour eux & pour leurs familles, s'ils en avoient, comme en ont les soldats Chinois, y tiendroient-ils seulement un an ? Ne déserteroient-ils pas pour la plupart ? Et n'est-ce pas la ressource ordinaire de nos soldats quand on les gêne trop, ou qu'ils sont mal payés ?

A la Chine la désertion n'est pas praticable, un déserteur chercheroit-il à se cacher ? C'est ce qui ne lui est pas possible ; nonobstant la multitude innombrable de peuples, rien de plus aisé que

de le découvrir, ſortiroit-il du Royaume? C'eſt à quoi il ne pourra jamais ſe réſoudre: ce ſeroit, ſelon l'idée Chinoiſe, quitter le paradis, pour aller chercher l'enfer; d'ailleurs les parens, les femmes, les enfans ſont autant de liens qui le retiennent.

Si cela eſt ainſi, me direz-vous, comment voit-on des Chinois à Manille, à Batavie, à Achen, à Siam, &c.? Ceux qu'on y voit ſont des deſcendans de miſérables pêcheurs des provinces maritimes de *Quang-tong* & de *Fo-kien*, qui n'avoient nul bien en terre-ferme, & qui forcés autrefois par les Tartares de ſe raſer la tête comme eux, ou d'être mis à mort, chercherent par la fuite à ſauver leur vie & leur chevelure. Ils ramerent du côté de Formoſe qui étoit libre alors, quelques-uns ſe refugierent à Manille, d'autres à Batavie, où ils ſe ſont extrêmement multipliés. Pluſieurs d'entr'eux viennent commercer à la Chine ſous le nom d'Etrangers; & bien qu'ils affectent de ne pas parler la langue Chinoiſe, on ne laiſſe pas de les reconnoître, mais on diſſimule, parce que la Chine n'eſt que trop peuplée, & qu'ils n'y ſont nullement utiles. Eux de leur côté ſoupirent après le royaume du milieu, car c'eſt

ainsi que se nomme la Chine, toujours mécontens de leurs ancêtres, qui les ont réduits à être en quelque façon les esclaves des Hollandois & des Espagnols, dont ils sont traités assez durement. Des troupes de terre n'ont ni la même facilité, ni la même adresse sur mer pour se sauver, & fuir avec leurs familles.

Vous ajoutez, Monsieur, que vous ne comprenez pas *que des Princes aussi prudens qu'il y en a souvent à la Chine, n'aient pas pensé à se servir de ce peuple innombrable qui les incommode, pour assujettir les montagnards indépendans qui se trouvent répandus dans quelques provinces.* Vous en dites autant au sujet de *Formose, qui est l'asyle des mécontens, & un boulevard d'où ils menacent l'Empire, à la moindre guerre intestine ou étrangere qui s'y allume.*

Cette objection paroît naturelle, & est en même temps spécieuse; mais souvenez-vous, Monsieur, de ce que vous me dites si sagement, *que la machine des Empires est telle, que ce qui est utile à l'un devient ruineux pour l'autre.* Rien n'est plus vrai, un Empereur de la Chine qui tenteroit une semblable entreprise, outre les dépenses énormes dans lesquelles il s'engageroit, risqueroit de perdre encore son Empire,

Car enfin, je ſuppoſe qu'il veuille faire marcher cent mille hommes du bas peuple, il ne pourroit pas les tirer tous du voiſinage des *Miao-ſſee*, ſans abandonner la culture des terres, & troubler le commerce. Il faudroit donc les faire venir de loin, raſſembler les gens oiſifs, la canaille, les manœuvres qui vont preſque nuds, les habiller, les armer, leur donner des officiers pour les conduire, les mêler parmi les ſoldats diſciplinés qui les miſſent en mouvement, ſans quoi cette multitude ſe répandroit de tous côtés, pilleroit & ravageroit le plat pays: une canaille armée eſt toujours dangereuſe, & quand on en feroit périr une partie, il en reſteroit toujours aſſez pour former pluſieurs troupes de voleurs.

Mais je veux que dans l'eſpérance de faire fortune, ils aient le courage de grimper de tous côtés à ces affreuſes montagnes; il eſt certain que pluſieurs de part & d'autre y trouveroient la mort. Si les aſſaillans reculent, on n'aura pas ce qu'on prétendoit, & comment contiendra-t-on des fuyards? quelle déſolation ne porteront-ils pas dans tout le pays? Si au contraire ils forcent les *Miao-ſſee* à leur céder les premiers poſ-

tes, charmés de trouver des cabanes prêtes à les recevoir, des terres défrichées, des animaux domeſtiques, & toutes les néceſſités de la vie, ils s'y établiront & deviendront eux-mêmes des *Miao-ſſee* plus dangereux & plus à craindre que ceux dont ils auront pris la place.

Ce qui mérite encore plus d'attention, c'eſt qu'à la Chine, tout mouvement extraordinaire a toujours de funeſtes ſuites. Que les montagnards deſcendent quelquefois dans la plaine, & y cauſent du déſordre, il n'y a qu'à y envoyer des troupes réglées, & ils ſont bientôt diſſipés. Mais que l'Empereur raſſemble une eſpece d'arriere-banc populaire, les *Yao-yen*, c'eſt-à-dire, les écrits ou les diſcours ſéditieux voleront par toutes les Provinces : les Chinois l'emportent, en ce genre, ſur toutes les autres nations. Ce ſont d'abord des bruits ſourds, qui ſe répandent, ſans qu'on en puiſſe connoître les auteurs. L'un a vu des ſignes dans le ciel, l'autre ſur la terre : celui-ci a apperçu des monſtres dans un tel endroit ; celui-là a vu une vapeur maligne s'élever du côté que les troupes ſont en marche ; tous ſignes manifeſtes que la dynaſtie va

finir, c'eſt le ciel même qui le déclare. Ces bruits paſſent de bouche en bouche, chacun eſpere une meilleure fortune; les mécontens & les mal-intentionnés en profitent; ils cabalent; ils s'aſſemblent par pelotons; & ſi l'on ne remédie promptement à ces émeutes naiſſantes, pour peu qu'elles ſe fortifient, rien n'eſt capable de les arrêter.

Les Tartares Mantcheoux ſçavent admirablement bien étouffer les premieres ſemences de révolte. Au moindre bruit qui s'éleve dans les provinces, leurs troupes volent, & écraſent à l'inſtant ces petits ſerpens, ſans leur donner le temps de croître & de ſe fortifier. Je pourrois rapporter plus d'un exemple de pareils troubles appaiſés tout à coup par la célérité & la prudence du feu Empereur *Cang-hi.*

Il n'en va pas de même quand il s'agit de chaſſer des Sauvages d'endroits inacceſſibles, où ils ſe ſont établis depuis ſi long-temps. On a tenté avec de bonnes troupes de ſe rendre maître de Formoſe. Tout ce qu'on a gagné, conſiſte en une petite partie de l'iſle, qui eſt un pays plat; la plus grande partie de cette iſle, qui en eſt ſéparée par une chaîne de montagnes, eſt habitée par des peuples qu'on n'a

jamais pû dompter. On s'est d'autant plus porté à les laisser tranquilles, qu'ils sont incapables de faire des irruptions, & de rien entreprendre.

Les *Miao-ssee* sont une espece de vermine, qu'on peut éclaircir, mais qu'il n'est pas possible d'extirper entierement. Peut-être ne seroit-il pas à propos de le faire quand on le pourroit. Les montagnes qu'ils habitent sont remplies de tigres, de léopards, & d'autres bêtes féroces, qui se répandroient dans les pays circonvoisins, & y feroient bien du ravage, si ces montagnes étoient désertes. Au reste, de quelque nation qu'elles fussent peuplées, les peuples y seroient bientôt sauvages & indépendans, à cause du vaste espace qu'ils occupent, & de la difficulté qu'il y a d'y pénétrer.

Il ne me reste plus qu'à vous dire deux mots sur l'arithmétique binaire, ou plutôt sur l'application qu'en a fait M. Leibnitz. Vous seriez curieux, dites-vous, de sçavoir ce que je pense de cette prétendue convenance entre le Législateur Chinois & le Philosophe Allemand. Je vous avoue, Monsieur, que j'ai de la peine à vous découvrir sur cela mon sentiment, & parce qu'il n'est pas

aiſé de parler juſte ſur une matiere où il faut deviner à chaque inſtant ; & parce que je ſuis gêné par le reſpect que j'ai naturellement pour un ſi grand homme. Cependant par votre conſeil j'ai relu le tome de l'Académie de l'année 1703, où il en eſt parlé, & j'ai admiré ce que M. Leibnitz a écrit de la nouvelle arithmétique binaire, dont il rapporte ſagement les avantages & les inconvéniens. Mais au regard de l'application qu'il en fait aux lignes de *Fo-hi*, elle me paroît purement arbitraire; on pourroit faire une ſemblable application aux traits qui compoſent les caracteres des Chinois. J'étois déja à Peking quand feu le Pere Bouvet reçut la lettre que lui écrivit M. Leibnitz. Ce Pere avoit donné lieu à cette idée, par les magnifiques promeſſes qu'il avoit fait paſſer en Europe, de trouver toutes les ſciences & tous les myſteres dans le *koua* de *Fo-hi*, ce *koua* pourtant n'eſt qu'une table d'attente, où chacun peut peindre ce qu'il lui plaît, & débiter ſes idées. Les contradicteurs ne peuvent qu'en rire & nier le fait.

Nous ne ſçavons de *Fo-hi* que ce que les Chinois en diſent dans leur hiſtoire, & je vous en ai déja entretenu dans une

de mes lettres. Vous y pouvez voir la peinture qu'ils font de ceux auxquels il commandoit, ou comme chef de famille, ou en qualité de Roi élu. Ils nous les repréſentent comme des ſauvages qu'il falloit décraſſer, civiliſer, cultiver, comme on défriche une terre pleine de ronces & d'épines. *Fo-hi* commença à leur apprendre à pêcher, à chaſſer, à nourrir des troupeaux ; il fit des inſtrumens de muſique pour les apprivoiſer par l'harmonie, peut-être même leur apprit-il à danſer en cadence, ſur-tout au temps des mariages qu'il établit.

Jugez, Monſieur, ſi dans ces commencemens *Fo-hi*, homme ſenſé, eût-il été auſſi habile arithméticien que M. Leibnitz, devoit enſeigner cette ſcience à un peuple auſſi groſſier qu'on le ſuppoſe, lui apprendre les propriétés du nombre 9, celles des nombres impairs multipliés par eux-mêmes, &c. N'étoit-ce pas aſſez de leur faire remarquer qu'ils avoient chacun dix doigts aux mains, & autant aux pieds, pour leur apprendre à compter par dix, ſans s'embarraſſer des tiers & des quarts qu'on n'en peut tirer ſans fraction, ce qui étoit fort inutile au deſſein de ce fondateur ?

Je ſuis ſurpris d'entendre dire à

M. Leibnitz que l'arithmétique par dix ne paroît pas fort ancienne, & qu'elle a été ignorée des Grecs & des Romains. Rien cependant n'étoit plus facile à deviner; comment a-t-il fallu attendre le secours des Maures d'Espagne, & celui du célébre Gerbert, pour parvenir à cette rare connoissance?

Mais enfin, poursuivra-t-on, que signifient ces lignes inventées par *Fo-hi*, si l'on n'y reconnoît pas d'arithmétique: je réponds que je n'en sçais rien, parce qu'il n'en a pas laissé d'explication, & qu'il n'en pouvoit pas même laisser par écrit, puisqu'il n'avoit que des lignes pour expliquer d'autres lignes. Il a donc fallu qu'il s'expliquât de vive voix, & peu à peu cette tradition orale se sera perdue, c'est pour cela qu'aujourd'hui chacun raisonne à sa fantaisie; les uns y trouvent tout, & les autres n'y trouvent rien, si ce n'est la distinction du parfait & de l'imparfait; du clair, de l'obscur, du bon & du mauvais, de l'homme & de la femme, du ciel & de la terre; les quatre saisons, les élémens, le jour & la nuit, le soleil & la lune, &c.

Vous dites agréablement, Monsieur, que vous êtes *en droit de voir des hiéro-*

gliphes dans ce respectable king ; qui de quelque main qu'il nous vienne, est certainement très-ancien, & qui n'a pas de plus grand défaut, sinon qu'on n'y entend rien, défaut très-hiérogliphique. J'y consens très-volontiers ; mais ne me sera-t-il pas permis d'y voir aussi ce que quelques-uns ont imaginé ? sçavoir, une cabale la plus ancienne qui ait jamais été au monde : celle des Rabbins ne commença qu'environ l'an de grace, n'en ayant pas eu besoin plutôt pour obscurcir la vérité ; mais celle-ci se trouve à la descente même de l'arche : c'est toute l'histoire du commencement du monde, & de ce qui doit suivre. Toutes les sciences, du moins leurs principes, y sont renfermés ; on y trouve pareillement tous les mysteres, mais qui sont restés mysteres pour nous, parce que leur clef s'est perdue, & ceux qui croyent l'avoir trouvée ne nous présentent qu'une fausse clef qui n'ouvre point. *Fo-hi* apporta à la Chine ce précieux monument, & s'en servoit habilement pour faire son calendrier *Kia-li.* J'avoue que l'histoire Chinoise n'en dit rien ; mais qu'importe, disons-le, nous qui en devons bien plus sçavoir que les Chinois ; cela est si vrai, qu'à six mille

lieues de la Chine on a fabriqué une clef pour leur apprendre plus fonciérement & plus méthodiquement leur langue, qu'ils ne l'apprennent depuis tant d'années à la Chine même.

Pardonnez-moi cette saillie, Monsieur, le ton grave m'abandonne quelquefois; reprenons-le incontinent, pour dire sérieusement que les Chinois font trop d'honneur à *Fo-hi*, & ravalent trop ses nouveaux sujets, qu'ils ne mettent pas beaucoup au-dessus des bêtes. Est-il vraisemblable que des hommes si peu éloignés du déluge, fussent devenus en si peu de temps féroces, jusqu'au point de boire le sang des animaux, de manger leur chair crue, de s'habiller de leurs peaux sans les préparer auparavant? comment *Fo-hi* auroit-il pu former sa cour de pareils hommes au lieu nommé *Tchin*, établir des Ministres, faire des Mandarins subalternes sous le nom de Dragons, & leur confier des emplois qui demandoient du génie, de l'habileté, & une science pratique peu inférieure à la sienne.

Il eût donc fallu dire que parmi les premiers Chinois, outre le chef, il y en avoit plusieurs autres capables d'entrer dans le gouvernement en exécutant ses

ordres, & que tout le reste, c'est-à-dire le plus grand nombre, conservoit encore un peu de barbarie; c'est ce qui paroît naturel & plus conforme à la vérité.

Mais laissons-là ces temps incertains dont les Chinois ne conviennent point faute de monumens; laissons-les admirer les tables de *Fo-hi*, & les ténèbres de l'*Y-king* qui le leur rendent si vénérable; il nous suffit maintenant par rapport à la chronologie, de sçavoir que les Chinois ne doutent point qu'il ne se soit écoulé plus de quatre mille ans depuis l'Empereur *Yao* jusqu'à présent, & qu'ils le prouvent fort bien.

Il vous paroît, Monsieur, que je n'ai pas une opinion aussi avantageuse de la sagesse des anciens Egyptiens, que celle qu'en avoit M. l'Evêque de Meaux dans son discours sur l'Histoire Universelle. Je vous avoue que sur le temps qui s'est écoulé depuis *Fo-hi* jusqu'à *Yao*, je n'ai point de sentiment fixe, & que je ne puis en avoir, à moins que quelque homme extraordinaire, un sage, un Prophête nous dévoile les mysteres de l'*Y-king*, s'il y en a, & dissipe l'obscurité de ces premiers temps.

Pour ce qui est des anciens Egytiens, & de la sagesse infinie qu'on leur attri-

bue, j'ai toujours cru qu'on exagéroit beaucoup, sous prétexte qu'on n'a pas leur ancienne Histoire, & qu'ils étoient fort supérieurs aux voisins qu'ils avoient pour-lors : c'est-là ce qui leur a attiré tant d'éloges. Hérodote & Diodore de Sicile sont les principaux garans de M. de Meaux. Mais ces deux célebres écrivains n'ont rien vu par eux-mêmes de l'histoire primordiale des Egyptiens ; ils n'ont parlé que d'après leurs Prêtres, qui avoient un beau champ pour vanter impunément leurs ancêtres, & les faire les plus sages de tous les mortels pour les loix, pour les mœurs, pour les sciences, pour le gouvernement, pour l'architecture, & généralement pour tout, & ils le prouvoient en montrant des pyramides, des ruines de villes, des restes de palais, &c. Cependant je souscris volontiers à une bonne partie de l'éloge que fait ce sçavant Prélat des Egyptiens, en faveur de ce qu'il avance à la 506e page, où il fait voir que les Egyptiens ne sont jamais allés à la Chine. Voici comment il s'en explique.

« Ceux qui ont bien connu l'humeur » de l'Egypte, ont reconnu qu'elle » n'étoit pas belliqueuse. Vous en avez

» vu

» vu les raiſons ; elle avoit vécu en
» paix environ treize cens ans quand
» elle produiſit ſon premier guerrier,
» qui fut Séſoſtris. Auſſi malgré ſa mi-
» lice, ſi ſoigneuſement entretenue,
» nous voyons ſur la fin que les troupes
» étrangeres font toute ſa force, ce qui
» eſt un des plus grands défauts que
» puiſſe avoir un Etat... C'eſt une aſſez
» belle durée d'avoir ſubſiſté ſeize ſie-
» cles. Quelques Ethiopiens avoient
» regné à Thèbes dans cet intervalle,
» entre autres Sabacon, &c. » Il avoit dit auparavant, page 500, que l'Egypte contente de ſon pays, où tout abonde, ne ſongeoit point aux conquêtes; elle envoyoit des colonies (dans les pays voiſins s'entend, comme dans la Grece).

De tout cela on pourroit, ce me ſemble, conclure que les Egyptiens, loin d'avoir peuplé la Chine, l'ont tout-à-fait ignorée. Mais s'il étoit vrai, comme le dit le ſçavant Prélat, qu'ils portoient par-tout les loix & la politeſſe, comment ne la porterent-ils point à la Chine dans le temps qui s'écoula depuis *Fo-hi* juſqu'à *Yao?* On ne voit rien de moins policé ni de plus barbare; c'étoit pourtant le temps auquel les Egyptiens, ainſi que je l'ai dit, devoient être ren-

dus à la Chine, ſans quoi ils y ſeroient venus trop tard, & ils l'auroient trouvée toute peuplée.

En voilà aſſez ſur ce qui regarde M. l'Evêque de Meaux, venons maintenant à un autre Prélat non moins célebre par ſa vaſte érudition; je parle de M. Huet & de ce qu'il avance dans ſon Hiſtoire du Commerce & de la Navigation des anciens. Vous dites, Monſieur, qu'il attribue une origine Egyptienne aux Chinois, fondée en partie ſur la conformité de leurs doubles lettres hiéroglyphiques & profanes, & ſur l'affinité de leurs langues. Je vous envoye, Monſieur, ſix petits tomes des anciens caracteres Chinois, afin que vous en jugiez vous-même, en les confrontant avec les caracteres Egyptiens, à quoi j'ajoute,

1°. Que les auteurs célebres devroient être plus réſervés ſur les faits, que les auteurs ordinaires; parce que par leur réputation, & par le poids de leur autorité, ils entraînent dans l'erreur beaucoup d'autres, qui croyent ſuivre des guides infaillibles. Comment cet habile Prélat prouve-t-il l'origine des Chinois & l'affinité de leur langue avec celle des Egyptiens? Pour être juge compétent

dans cette matiere, il eût dû avoir du moins une connoissance médiocre de l'une & de l'autre langue, & connoître pareillement leurs lettres & leurs signes. A l'égard de leur origine, je n'ai rien à ajouter de plus à ce que j'ai dit.

2°. Il est vrai que le *Tong-King* & la Cochinchine ont été provinces de cet Empire, mais il n'est pas vrai, comme l'assure le même Prélat, que le Japon l'ait jamais été, il n'a pas même été tributaire; au contraire, autrefois, par une espece de bravade, il envoya demander le tribut aux Chinois. La Corée est aussi un Royaume séparé, mais qui paye tribut. Anciennement & pendant que l'Empire étoit sujet à des troubles, les Coréens ont fait des efforts pour secouer le joug, mais enfin il fallut s'y soumettre, parce que cet Etat ne peut se passer du commerce de la Chine, qui sans cette dépendance lui seroit interdit.

3°. Je n'approuve point qu'on attribue aux Chinois des talens qu'ils n'ont pas, ni qu'on vante leurs provinces maritimes. Ce Prélat n'assure pas, mais il dit en doutant, que si l'on veut en croire les Chinois, ils ont étendu leur Empire jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

Je ſuis perſuadé que cela eſt faux, & qu'on n'en trouvera nul veſtige dans les livres claſſiques, auſſi n'en cite-t-il point : il parle ſans doute d'après des relations de perſonnes peu inſtruites ; mais comme il y a peu d'erreurs qui n'ayent quelque fondement, voici à mon ſens ce qui a pu donner lieu à celle-ci.

Les premiers Miſſionnaires qui ont doublé ce fameux cap pour ſe rendre à la Chine, trouverent qu'on l'appelloit *Ta-lang-chan*, c'eſt-à-dire, Montagne aux grands flots. Or de l'Europe juſqu'à la Chine, il n'y a nul endroit qui mérite mieux ce nom que ce cap, qu'on nomma d'abord Cap des tourmentes, Lion de la mer, & aujourd'hui, cap de Bonne-Eſpérance : & pour le déſigner en Chinois on s'eſt ſervi des mots *Ta-lang-chan*, ſans faire réflexion que les Chinois pouvoient avoir ainſi nommé quelques autres lieux du voiſinage, leurs vaiſſeaux étant tout-à-fait incapables de réſiſter aux fureurs du banc des Eguilles. Si une flotte Chinoiſe riſquoit d'y aller, il ne pourroit en revenir un ſeul vaiſſeau, pour apporter la nouvelle du naufrage des autres.

Les barques ou ſommes Chinoiſes du

temps passé n'étoient pas plus fortes que celles d'aujourd'hui, peut-être même l'étoient-elles moins; car dans la navigation comme dans les autres arts, on se perfectionne de plus en plus: les Chinois ont toujours vogué terre-à terre, sans la perdre de vue que pour peu de jours; & parce que leurs grosses barques sont à platte varangue, & tirent peu d'eau, elles peuvent dans un gros temps se mettre à l'abri dans des bayes, où nos vaisseaux manqueroient d'eau, & échoueroient infailliblement. Il ne faut pas douter que les Chinois allant ainsi à Batavie, à Malaque, à Siam, &c. n'ayent rencontré des endroits où la mer étoit plus agitée, ou bien quelques pointes difficiles à passer, auxquelles ils auront donné le nom de Montagnes à grands flots. Ce sera ce nom que les Européens auront appliqué au cap de Bonne-Espérance, ne connoissant point d'autre endroit qui le méritât mieux: C'est ma conjecture, que je donne pour ce qu'elle peut valoir.

Pour ce qui est des Annales d'Ormus, qui disent qu'on a vu dans le golfe Persique jusqu'à quatre cens vaisseaux Chinois se charger & se décharger d'une infinité de marchandises précieuses, je

ne nie pas que quelques ſommes Chinoiſes n'ayent pu aller juſques-là ; mais je retrancherois volontiers un zero de ce grand nombre, ce ſeroit encore trop de quarante barques, pour charger les marchandiſes dont la Chine a beſoin, c'eſt à-dire, des épiceries, des clous de girofle, de la muſcade, du poivre, de l'encens, du bois de ſandal ; car pour la canelle, on ſe contente de celle que produit la Chine, quoiqu'elle ſoit beaucoup inférieure à celle de Ceylan. Tout le reſte, les Chinois l'ont en abondance, & s'ils navigent, c'eſt plutôt pour porter que pour rapporter autre choſe que de l'argent ; c'eſt ce que ſçavent par expérience les Européens qui viennent à Canton. Si quelquefois les Chinois achettent des curioſités, c'eſt lorſqu'il ſe trouve un Empereur à qui elles font plaiſir : du reſte elles ne peuvent être l'objet d'un commerce conſtant.

A l'égard des gommes des Indes, les médecins & les chirurgiens Chinois n'en font preſque point d'uſage : je ne crois pas que dans toute une année on emploie à Peking une demi-livre d'opium, qu'ils nomment *Ya-pien* ; ils y ſuppléent en ſe ſervant de pavot blanc.

Du reſte, M. Huet ne dit point qui a

vu ces annales d'Ormus, ni en quel temps à-peu-près ces quatre cens vaisseaux Chinois parurent dans le golfe Persique. Si c'étoit environ le milieu du huitieme siecle après Jesus-Christ, sous la dynastie des *Tang*, cela confirmeroit ce que le Pere Gaubil dit avoir lu dans le *Nen-y-sse* (c'est une grande collection des Historiens Chinois) que les troupes du Calife étant venues au secours de l'Empereur contre un rébelle, elles le vainquirent; qu'une bonne partie de ces troupes ayant été mal payées de leurs services, ou ne pouvant plus s'en retourner par le même chemin qu'elles étoient venues, étoient descendues vers le sud jusqu'à Canton; qu'ayant assiégé la ville, elles la prirent, ou par force, ou par la trahison du Gouverneur, car tout y étoit dans le trouble; qu'elles la pillerent, & s'embarquerent pour retourner par mer dans leur pays, sans qu'on ait jamais appris de leurs nouvelles. Le Pere Gaubil ajoute pourtant que cela demanderoit un examen plus exact qui pourra se faire à loisir.

Je crois, Monsieur, avoir satisfait à la plupart des questions que vous m'avez faites en dernier lieu sur la Chine; il y a bien de l'apparence que

c'eſt pour la derniere fois que j'ai l'honneur d'entretenir avec vous un commerce, qui m'a été ſi avantageux & ſi agréable. Mon grand âge, & mes infirmités qui augmentent de jour en jour, m'annoncent une mort prochaine. Je puis du moins vous aſſurer, Monſieur, que juſqu'au dernier ſoupir je ſerai avec autant de reſpect que de reconnoiſſance, &c.

LETTRE

Du Pere Parennin, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Duhalde, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Si l'on a en Europe une avidité curieuſe pour tous les ouvrages qui s'y tranſportent de la Chine, il me ſemble que le génie & le caractere de cette nation, ſes mœurs préſentes, ſes coutumes & ſes uſages ont également de quoi piquer une louable curioſité. Il eſt vrai

que ces sortes de connoissances se puisent aisément dans la lecture de son histoire & des loix de son gouvernement; mais outre qu'on n'est pas toujours à portée d'avoir & d'entendre ces anciens livres, il paroît que les Chinois se montrent mieux à découvert dans les instructions particulieres, que leurs sages modernes leur donnent pour maintenir le bon ordre dans les familles, & pour en écarter les sujets de troubles & de division, qui suivent naturellement du défaut de préceptes, ou d'exactitude à les observer.

Tel est le petit ouvrage qui m'est tombé entre les mains, écrit en langue Tartare, & que je vous envoie. L'Auteur assez récent, nommé *Tchang*, est un Chinois habile, qui s'étudioit à perfectionner les mœurs de ses concitoyens. *Ho-sou*, dont le nom est célebre dans l'Empire, l'a traduit en langue Tartare. C'est lui qui a enseigné à la plupart des enfans de l'Empereur *Cang-hi* les langues Tartare & Chinoise, qui a présidé à toutes les traductions des *King* (1), & de l'histoire Chinoise, & qui a été le principal auteur du Dictionnaire, dans

(1) Anciens livres Chinois.

lequel on a rassemblé tous les mots de la langue Tartare, expliqués dans la même langue. Il est mort depuis peu d'années, avec la réputation d'un des plus habiles *Mantcheou* qu'il y ait eu en ces deux langues.

Il dit dans une espece d'avertissement que ce petit ouvrage renferme le choix de ce qu'on trouve, d'une maniere plus étendue, dans d'autres livres, & que bien que le style en soit simple, & n'ait rien de trop recherché, il n'en est pas moins utile pour former l'esprit & régler le cœur. « Ceux des *Mantcheou*, » ajoute-t-il, qui aiment la lecture, en » pourront tirer de grands avantages. » C'est ce que j'ai eu en vue, lorsque » dans les momens de loisir que me » laissent mes emplois, j'en ai entrepris » la traduction. Je suis persuadé qu'à » l'égard de ceux qui la liront avec ré- » flexion, & avec une volonté sincere » d'en profiter; cette lecture, qui ne » leur emportera pas beaucoup de temps, » fera sur leur esprit & sur leur cœur, » une impression aussi salutaire, que la » lecture de nos anciens livres & de no- » tre histoire ».

En faisant passer ces instructions en Europe, je ne prétends pas, mon Ré-

vérend Pere, l'enrichir de nouvelles connoiſſances. Nous y avons des maîtres bien plus excellens; les regles de conduite qu'ils nous ont donné, & la fin que nous nous propoſons en les ſuivant, ſont infiniment ſupérieures à tout ce que peuvent produire les ſages de la Chine; ma vue eſt de faire connoître leur maniere de penſer, d'entretenir l'eſtime qu'on a conçue pour cette nation, & d'augmenter le zèle de ceux qui s'intéreſſent à la converſion d'un peuple ſi policé & ſi raiſonnable.

Au reſte, ce petit ouvrage n'eſt pas diviſé par chapitres, on n'y garde aucun ordre pour les matieres. C'eſt un recueil de préceptes détachés, qui apprennent à ſe bien conduire dans le monde; je l'ai traduit en notre langue, tel qu'il eſt ſans chercher à y mettre un autre arrangement, de peur de vous donner mes idées que vous ne demandez pas, pour une ſimple traduction que vous ſouhaitez. J'y joins l'original Tartare, avec lequel ma traduction pourra être confrontée, s'il ſe trouve des ſçavans en Europe qui entendent véritablement cette langue. C'eſt maintenant l'auteur qui va parler.

O vous! qui lisez tous les jours les *King*, & qui disputez sans cesse sur la doctrine & sur les mœurs, votre application est louable; mais doit-elle aboutir à de simples discours? Il vous faut mettre en pratique l'obéissance filiale, dont vous parlez si éloquemment. Cette vertu ne consiste pas seulement à honorer, à servir, & à nourrir vos parens: elle doit s'étendre jusqu'au plus bas, comme jusqu'au plus haut; jusqu'à ce qu'il y a de plus vil, comme jusqu'à ce qu'il y a de plus élevé.

Dans toutes les occasions qui se présentent de parler ou d'agir, faites-le doucement, posément. La plupart de nos fautes ont pour principe des manieres trop vives & trop empressées. Votre contenance doit être grave, & vos paroles mesurées. Un extérieur léger & volage n'attire que du mépris, ou des railleries. Si vous êtes obligé de donner un avis ou de faire une réprimande, n'usez jamais de paroles dures & piquantes; le fruit de votre ridicule colere seroit d'aigrir les esprits & non pas pas de les corriger.

Voulez-vous être un homme de bien? cherchez un bon ami; reconnoissez de bonne-foi vos fautes, & n'ayez jamais

recours au mensonge pour les déguiser. Une faute avouée est à demi réparée. Pour peu que votre sincérité devienne suspecte, quel cas fera-t-on de vous? Le mensonge est le vice des ames basses & de la plus vile populace.

Quand vous avez à traiter de quelque affaire avec un Grand, étudiez son air & sa contenance; s'il vous écoute froidement, si vos demandes lui déplaisent, n'allez pas plus loin; inutilement le presseriez-vous; le refus que vous auriez à essuyer, vous attireroit peut-être pour toujours sa disgrace.

Si vous vous répandez en injures contre quelqu'un qui vous déplaît; si vous venez jusqu'à le frapper, il usera de représailles, & vous rendra coups pour coups, injures pour injures; ainsi vous livrer à ces mouvemens de colere, c'est vous injurier, c'est vous frapper vous-même. Si vous avez l'ame querelleuse, si vous vous livrez à l'intempérance de votre langue, & que vous vous fassiez un jeu de médire ou de calomnier, vous vous rendrez redoutable; mais ne vous y trompez pas, le ciel a sa justice, & l'Empereur des châtimens.

Ne parlez jamais des défauts d'autrui,

& ne faites point le perſonnage de plaiſant ; car outre les plaintes & les murmures que vous vous attirerez, vous perdrez encore ces graces naturelles, qui rendent un homme aimable dans la ſociété.

On vous voit tout-à-coup paroître dans une compagnie, & auſſi-tôt que vous êtes entré, vous ſaiſiſſez la parole, vous vous rendez maître de la converſation, & il faut que tout le monde ſe taiſe pour vous écouter ; quelle impoliteſſe ! Qui êtes-vous, & qu'avez-vous appris pour faire ainſi la leçon aux autres ? Les groſſes cloches ſonnent rarement, & les vaſes pleins ne réſonnent guere.

Quoi ! vous êtes vétu commodément pour l'hyver & pour l'été ; rien ne vous manque, vous ne ſouffrez ni la faim, ni la ſoif, ni le chaud, ni le froid ; vous mangez quand il vous plaît, & autant qu'il vous plaît ; n'êtes-vous pas content ? Eſt-ce un divertiſſement propre d'un homme raiſonnable de ſe donner des libertés peu ſéantes, & de n'ouvrir la bouche que pour tenir des diſcours ſatyriques ou indécens ? Si vous continuez de la ſorte à parler & à agir ſans diſcrétion, ni jugement, on vous mettra au rang des animaux les plus ſtupides.

Puisque l'homme vit sur la terre, il y a une maniere d'y être, & l'inégalité des conditions y devient nécessaire. Si chacun vouloit se reposer ou se divertir, qui vous nourriroit ?

On voit des freres, qui, dans le partage de la succession paternelle, se cédent mutuellement les articles douteux, se les offrent l'un à l'autre avec amitié. Comment arrive-t-il dans la suite que leurs enfans ou petits-fils se disputent le même héritage, se querellent, s'emportent l'un contre l'autre, & en viennent souvent jusqu'à fatiguer les Juges de leurs odieuses contestations ? Comment ont-ils pu étouffer si-tôt, dans leurs cœurs, les tendres sentimens qu'ils avoient reçus de la nature & de leur premiere éducation.

Deux qualités sont absolument nécessaires à une jeune femme, l'attention à ses devoirs, & une crainte respectueuse. Apprenez donc en détail quelles sont vos obligations. Dans la maison, levez-vous la premiere, n'allez prendre votre repos qu'après les autres, soyez constante dans l'application au travail propre de votre sexe; c'est à vous qu'appartient le menu soin du menage; veillez attentivement à ce que le riz, la farine,

l'huile, le sel, les plats, les baguettes & les autres ustensiles soient soigneusement serrés dans le lieu qui leur est destiné; qu'il regne un air de propreté, non-seulement dans vos habits, mais encore dans les mêts que vous faites préparer; qu'on n'apperçoive rien qui dégoûte ou qui choque la vue. Autrement on vous confondroit avec les plus sales animaux.

La tête, le visage, les mains, les pieds, sont les quatre sortes de beautés d'une femme; mais c'est la modestie qui doit relever ces talens naturels; il faut qu'elle regne dans son air, dans son maintien, dans ses regards, dans ses paroles, dans ses gestes. Si vous parlez sans réflexion, si vous vous agitez au moindre mot que vous dites, si vous gesticulez sans cesse, on vous prendra pour une comédienne, ou pour une femme de théâtre. Que seroit-ce si vous preniez certaines libertés, si vous cherchiez à voir & à être vue, si vous regardiez les hommes à la dérobée, si l'on vous entendoit chanter à voix basse, ou donner d'autres marques semblables d'un esprit volage, quelle idée auroit-on de votre vertu?

Souvenez-vous que dans le fond un

boiſſeau de perles ne vaut pas une meſure de riz. Plus vous chargez les ſoieries de fleurs & d'ornemens, plus vous avez de peine à les découdre pour les laver. A quoi bon broder vos habits des figures de tant de fleurs & de tant d'oiſeaux différens ? la propreté & la ſimplicité doivent en faire toute la beauté ; les ornemens n'ajoutent rien au mérite & à la vertu. Une femme qui n'a ni adreſſe, ni eſprit, fût-elle couverte d'or & d'argent, eût-elle la tête chargée de perles & de poinçons d'or, eſt bien au-deſſous d'une femme de mérite, qui n'eſt vêtue que de toile, & dont les ornemens de tête ſont les plus ſimples : un grain de riz, un bout de fil, tout nous vient de la ſueur des pauvres : les aſſiſter dans leurs beſoins, c'eſt une vertu ſecrette ; diſſiper ſon bien mal-à-propos, c'eſt un vice public.

De tout temps on a diſtingué le dedans du dehors, le *Li-ki* (1) a marqué la place des hommes ſéparée de celle des femmes : c'eſt par l'obſervation d'une régle ſi ſage qu'on ne donne aucun lieu

(1) Livre claſſique qui contient les loix, les cérémonies & les devoirs de la vie civile.

aux ſoupçons qui attirent la cenſure du public.

Dans les affaires qui ſurviennent, n'entreprenez rien de vous-même, conſultez votre mari. Qu'eſt-ce que votre mari? c'eſt votre *tien*. Si le *tien* venoit à vous manquer, quelle ſeroit votre reſſource? pendant que ce mari vit encore, de combien de ſoins n'êtes-vous pas délivrée! c'eſt à quoi vous ne faites nulle attention, vous ne vous en appercevrez que quand il aura ceſſé de vivre; combien de veuves & d'orphelins gémiſſent dans l'oppreſſion!

Qu'une femme qui connoît le foible de ſon mari, s'en ſerve pour ſe rendre la maîtreſſe & pour le dominer : qu'elle conteſte ſur tout, que pour la moindre contradiction elle en vienne à des éclats; que le mari de ſon côté ſubiſſe le joug, & n'oſe ſouffler, l'un & l'autre deviennent bientôt la fable & la riſée du public. Si vous laiſſez entamer votre réputation de ce côté-là, le mal eſt preſque ſans remede; l'eau une fois répandue ne peut plus ſe remettre dans le vaſe.

Si votre mari néglige les obligations de ſa charge, ou de ſon état, efforcez-vous de le faire rentrer dans lui-même, mais que ce ſoit par des manieres douces

& insinuantes, par de tendres exhortations, par le récit de certains exemples capables de le frapper ; respectez-le comme un hôte, traitez-le comme un ami, évitez avec lui les familiarités peu séantes ; la bienséance qu'on garde dans l'intérieur de la maison, fait contracter l'habitude de tenir au-dehors une conduite sage & réglée.

C'est une nécessité pour vous de vivre toujours avec votre mari, & par conséquent d'acquérir la patience ; apprenez donc à gêner votre naturel, & à contraindre vos inclinations ; vous ne faites ensemble qu'une même famille ; n'ayez donc l'un & l'autre qu'un même cœur. Si vous n'êtes unis qu'à l'extérieur & par pure grimace, tandis qu'au fond de l'ame vous conservez un secret mécontentement ; c'est inutilement vous ronger le cœur, & vous rendre la vie amere.

Je ne prétends pas que vous deveniez insensible ou immobile comme une statue ; il y a une activité & une attention nécessaire pour régler les affaires courantes de votre maison : vos enfans qui sont en bas âge demandent en particulier beaucoup de soins ; ne permettez pas qu'ils suivent leurs appétits, & qu'ils prennent plus d'alimens que leur estomac

n'en peut porter ; garantissez-les des grandes chaleurs de la saison, éloignez d'eux tout ce qui pourroit leur nuire, comme sont, par exemple, l'eau, le feu, les couteaux, les lieux élevés, d'où ils pourroient tomber, les choses dures qui pourroient les blesser ; mais sur toutes choses ne leur permettez pas l'usage des viandes froides ou mal cuites, des fruits verds & cruds, ce sont pour des enfans encore tendres deux sortes de poisons très-violens.

Vos domestiques doivent avoir part à votre attention ; ne souffrez pas que rien leur manque pour le vivre & le vêtement : s'ils sont grossiers, négligens, maladroits, dissimulez quelquefois leurs défauts, & faites semblant de ne pas les appercevoir ; pardonnez-leur beaucoup de petites fautes, sur-tout quand ils ont bonne volonté ; instruisez-les avec douceur, & faites réflexion que s'ils avoient de grands talens, ils ne se réduiroient pas à vous servir.

L'entrée de votre maison doit être fermée à toutes sortes de femmes : 1°. à celles qui font profession de fureter de tous côtés les traits de satyre, les médisances & les faux bruits qui se répandent au désavantage des familles, & qui vont

ſes débiter dans toutes les maiſons ; leur talent eſt de corrompre le cœur par leur malignité & d'empoiſonner l'eſprit par les prodiges qu'elles racontent, par des ſpectres qu'elles font quelquefois paroître en invoquant les démons, & leur adreſſant des prieres inintelligibles ; 2°. à ces diſeuſes de bonne aventure qui ſe vantent de percer dans l'avenir, qui ſe mêlent de tirer votre horoſcope, & de prédire la bonne ou la mauvaiſe fortune par l'inſpection de la main & des traits du viſage. La moindre perte que vous ferez eſt celle de votre argent, d'autres malheurs que vous ne prévoyez pas, feront les ſuites funeſtes de votre ridicule curioſité.

Finiſſons en peu de mots ce qui vous regarde : Une femme n'a de mérite qu'autant qu'elle s'applique à acquérir les vertus propres de ſon état. Hé quelles ſont ces vertus ? Les voici. Le reſpect filial, la crainte reſpectueuſe, la gravité, la modeſtie, la douceur, la complaiſance, la ſincérité dans les paroles, l'eſprit d'économie, & la compaſſion pour ceux qui ſouffrent. Les principaux défauts qu'elle doit éviter ſont la légéreté, les manieres volages, l'orgueil, la colere, l'oiſiveté, la nonchalence, le babil, l'in-

diſcrétion dans les paroles, une humeur inquiette & difficile, la dureté de cœur envers les malheureux; ſur-tout qu'elle ſe donne bien de garde de tomber dans aucun des cas qui donnent droit à ſon mari de la répudier, car quand même il n'en viendroit point à cette extrêmité, elle n'en ſeroit pas moins déshonorée.

REMARQUE.

Ces cas ſont au nombre de ſept : l'Auteur ne les nomme pas, parce qu'il écrit pour des gens qui en ſont inſtruits. Je vais y ſuppléer : Etre peu ſoumiſe, être ſtérile, tomber dans l'adultere, être jalouſe, avoir quelque fâcheuſe maladie, parler trop, voler; ce ſont les cauſes qui donnent au mari le droit de congédier ſa femme.

Le quatrieme article s'entend d'une jalouſie qui porteroit la femme légitime à ne vouloir pas ſouffrir que ſon mari prît une ſeconde femme, & qui en viendroit à quelque éclat.

Le cinquieme s'entend d'une maladie qui feroit horreur, telle que la lepre, l'épilepſie & autres ſemblables.

Par le ſixieme on entend, non pas un flux de paroles inutiles, aſſez ordinaires

aux personnes du sexe, plus de la moitié des femmes Chinoises seroient dans le cas, mais le dangereux caquet des femmes qui, par de faux rapports, par des médisances secrettes ou par de fausses confidences qu'elles feroient aux uns & aux autres, mettroient la division dans la famille & en troubleroient la paix & l'union.

Les quatre autres articles ne demandent point d'explication. Le vol n'est un sujet de divorce que quand la femme vole son mari pour enrichir ses parens.

Il y avoit cependant trois exceptions à cette loi du divorce.

La premiere est que si le pere, la mere & le frere aîné de la femme sont morts, il n'est pas permis de la congédier, parce que, dit la loi, il y avoit un lieu où l'on avoit pris cette femme, & qu'il n'y en a plus où l'on puisse la remettre.

La seconde est quand le beau pere & la belle-mere sont morts, & que la bru en a porté le deuil pendant trois ans.

La troisieme veut que si le mari étoit pauvre quand il se maria, & qu'il soit ensuite devenu riche, il ne peut pas répudier sa femme, parce que la femme ayant supporté & partagé avec lui sa misere, il seroit injuste de la renvoyer dans le temps de l'abondance.

Telle étoit l'ancienne coutume, aujourd'hui elle n'a pas lieu dans toute ſon étendue, il n'y a preſque que l'adultere bien prouvé qui autoriſe le divorce ; dans tout le reſte on cherche à y remédier d'une autre maniere. Quand les parens de la femme coupable ſont gens d'une certaine diſtinction, ils s'oppoſent fortement au déshonneur qu'on feroit à leur fille ; cependant, s'il eſt bien vrai que cette femme trouble l'union de la famille, qu'elle n'aime pas les enfans du premier lit, qu'elle n'en prenne nul ſoin, qu'elle traite mal les domeſtiques, ſes parens ne peuvent pas réuſſir à la ſauver, & l'on en a vu des exemples mémorables dans des perſonnes d'un haut rang.

L'auteur après avoir donné ces inſtructions aux perſonnes du ſexe, revient aux hommes, & leur donne les avis ſuivans.

Voulez-vous ſçavoir ce que vous avez à attendre de reconnoiſſancede la part des hommes, jettez les yeux ſur vos enfans. Voulez-vous que vos enfans vous ſoient ſoumis, ſoyez-le vous-même à vos parens ; ſçachez que le cœur, les penſées, les inclinations, le naturel des hommes ſe reſſemblent à peu de choſe près ; cette conſidération

conſidération doit vous engager à ſupporter leurs défauts & à les diſſimuler.

Ne ſoyez point de ces railleurs éternels, qui aiment mieux perdre un ami que de perdre ce qu'ils croient être un bon mot; ſongez que telle raillerie eſt ſouvent plus offenſante qu'un terme injurieux: celui-ci eſt d'ordinaire l'effet d'un mouvement de colere, dont on revient & dont on ſe repent; celle-là eſt le plus ſouvent un ſigne de mépris, dont preſque toujours on s'applaudit, & dont on ne ſe corrige guere.

Apprenez dès votre jeuneſſe à maîtriſer vos paſſions, à régler votre cœur, & à le former à la vertu; ne vous permettez pas certaines fautes, parce qu'elles vous paroiſſent légeres, & ſi elles vous échappent, prenez des meſures pour ne les plus commettre; la digue une fois rompue, on ne peut plus arrêter le torrent.

La paſſion d'amaſſer du bien, ſi l'on s'y abandonne, ne finit qu'avec la vie. On accumule des richeſſes ſouvent par des voies injuſtes, & on les laiſſe à des enfans diſſipateurs, qui en voient bientôt la fin. On veut gagner de l'argent, par-là on perd les hommes, perte bien plus grande que celle qu'on fait de ſoi-même.

REMARQUE.

L'auteur veut dire qu'il vaut mieux être moins riche, que de chercher à l'être beaucoup en perdant l'estime des gens de bien.

TEXTE.

Ne soyez point de ces esprits sombres à qui tout déplaît., qui ne peuvent souffrir personne, & qui ont, pour ainsi dire, une antipathie naturelle avec le genre humain ; mais aussi ne vous livrez pas à toute sorte de caracteres, & ne comptez pas trop sur des protestations équivoques d'attachement & de fidélité. Dans le commerce de la vie civile, il y a un juste milieu à garder, & c'est en le gardant qu'on s'épargne bien des chagrins & de tristes retours.

Vous avez une secrette aversion pour les gens de bien ; le commerce & la conversation des personnes sages vous est insupportable, preuve certaine de la dépravation de votre cœur & du déréglement de votre esprit. Vous êtes richement vêtu, vous montez des chevaux fins & superbement enharnachés, rien ne trouble votre repos ; votre table abonde en mets délicieux, vous nâgez

dans la joie & le plaiſir : la mort viendra vous ſurprendre au milieu même de vos délices, ou dans les bras du ſommeil, & vous ferez dire aux paſſans : de qui étoit fils ce jeune homme ?

Chacun a ſes idées, votre ami a les ſiennes, & il y eſt quelquefois ſi fortement attaché qu'il a peine à en démordre. S'il ne s'agit que de choſes indifférentes, & ſi ſes vues ne ſont pas déraiſonnables, ayez la complaiſance de vous y conformer ; ſi au contraire vous le contrariez, ſi vous prétendez que votre ſentiment doit prévaloir, ſi votre amour propre ne veut rien lui céder, que gagnez-vous ? vous aigriſſez ſon eſprit, & vous perdez peu à peu ſon affection & ſa confiance.

N'uſez jamais de votre autorité dans toute ſon étendue, tempérez ce qu'elle a de trop ſévere, par un air de douceur & de bonté ; n'abuſez pas non plus de la crainte & du reſpect que votre rang & votre dignité inſpirent ; il eſt honorable de meſurer l'uſage de ſon pouvoir aux circonſtances du temps & des perſonnes avec leſquelles on a à vivre.

S'il vous arrive quelque déſaſtre ou quelque grand malheur, & que vous n'apperceviez point d'iſſue pour en ſortir,

conformez-vous à l'ordre du ciel: vous plaindre, soupirer, vous lamenter, frapper la terre du pied, ce n'est point diminuer le mal, c'est l'augmenter; personne n'ignore ce que je dis, mais je demande, qui voit-on le mettre en pratique?

Réfléchissez beaucoup & parlez peu; un grand flux de paroles n'éblouit que les sots, & ne vaut pas un judicieux silence; il est sur-tout des conjonctures où l'homme sage, quelque beau parleur qu'il soit, quelque démangeaison qu'il ait de dire son sentiment, mettra toujours un triple sceau sur ses levres.

Oubliez les services que vous avez rendus, c'est aux autres à s'en ressouvenir; ne faites pas remarquer les beaux endroits qui vous distinguent du commun des hommes, c'est aux autres à s'en appercevoir. La pêche & la prune ne parlent point, elles laissent naturellement des traces de ce qu'elles valent.

Vous avez l'esprit fin, adroit, pénétrant, ne l'employez qu'à bien gouverner vos affaires: au-dehors & dans l'usage du monde, ayez des manieres simples & naturelles: si vous affectez de paroître plus spirituel que les autres; si l'on découvre dans votre air & dans vos

expressions je ne sçais quoi de guindé ou d'artificieux, on entrera en défiance de votre naturel, & vous ne vous ferez jamais de véritables amis.

Aimez-vous les choses douces ? commencez par celles qui sont aigres : cherchez-vous le repos & le plaisir ? goûtez d'abord de la fatigue & du travail. Quand on veut sauter bien haut, il faut auparavant se baisser & se replier.

Ce n'est pas assez d'étudier le monde pour s'y bien comporter, étudiez-vous vous-même, & examinez tous les soirs ce que vous avez fait pendant le jour : s'il vous est échappé quelque action dont vous ayez lieu de vous repentir, prenez les moyens propres à vous corriger, & à ne la plus commettre ; si au contraire vous n'avez rien à vous reprocher, goûtez le doux plaisir attaché au témoignage qu'on se rend à soi-même d'une sage conduite.

Si vous écoutez les louanges qu'on vous donne avec une simplicité modeste, c'est un nouveau lustre que vous ajoutez à votre mérite. Si au contraire cette marque passagere d'estime vous enfle le cœur, & vous fait prendre un air important & dédaigneux, l'idée qu'on avoit de vous se change aussi-tôt

en préjugé, & l'on rétracte en secret des éloges dont on ne vous croit plus digne.

La ruine suit le gain de fort près, & le malheur est à la queue de la bonne fortune. Celui-là seul vit tranquille, qui se contente d'une honnête médiocrité.

Qu'il est difficile de vivre dans le monde, & de s'y conserver avec des mœurs irréprochables; on le peut néanmoins, mais on a besoin pour cela d'une attention & d'une vigilance continuelle sur soi-même.

L'esprit doit gouverner le corps. Qu'un homme est malheureux qui se laisse dominer par ses passions & par ses desirs déréglés! Vous voyez ce grand homme, c'est un héros qui n'a point son semblable parmi nos guerriers; son nom fait trembler la terre, il a passé les quatre mers, il a tout vaincu, il est le seul qu'il n'a pu vaincre, puisqu'il est l'esclave de son corps.

Vous vous occupez de l'étude sans vous appliquer à comprendre ce que vous étudiez; le temps que vous y employez est un temps perdu pour vous. Quand vous lisez les livres que les Sages nous ont laissés, lisez-les avec réflexion: chaque caractere, chaque expression

doit vous paroître précieuſe. Cette doctrine doit ſe graver dans le fond de votre cœur ; celle qui ne paſſe pas les yeux & les oreilles, eſt ſemblable aux repas qu'on ne fait qu'en ſonge.

La reconnoiſſance d'un plaiſir fait à propos, procure quelquefois à celui qui l'a fait, une fortune conſidérable : une bagatelle cauſe ſouvent une grande joie, comme un trop grand amour produit une grande haine.

Ne négligez point une affaire, parce qu'elle vous paroît peu importante ; une légere fente peut cauſer le naufrage au plus grand vaiſſeau : un inſecte, quelque petit qu'il ſoit, peut vous mordre & vous donner la mort.

Si vous êtes chargé d'un emploi important & difficile, loin de vous le ſon & la couleur (il entend la muſique & les femmes) ; mais d'un autre côté n'imitez pas ces jeunes inſenſés qu'on voit preſqu'en même temps ſe réjouir & ſe plaindre, que la plus petite affaire accable, & qui en importunent ſans ceſſe leurs voiſins.

Si de votre fonds, vous n'avez que peu de génie & de vertu, & que vous ne ſoyez paré que d'un air ſuffiſant & déciſif, votre chûte eſt certaine ; de dix

qui vous reſſemblent, neuf tomberont. Si vous n'avez vu le ciel qu'aſſis au fond d'un puits, ſi vous ne pouvez montrer le chemin que par la direction d'un mur, le meilleur avis que je puiſſe vous donner, c'eſt de n'entreprendre jamais ſeul une grande affaire.

Propoſez-vous les grands modeles à imiter: *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Ven-vang*, *Tcheou-cong*, *Cong-tſe* ne différoient pas des hommes ordinaires par leur figure, mais par les qualités de l'eſprit & du cœur, qui les ont rendus reſpectables aux dix mille générations. Formez-vous ſur leur droiture, ſur leur grandeur d'ame, ſur leur douceur, ſur leur facilité à pardonner, & ſur leurs autres vertus, & vous deviendrez un vrai ſage. Mais ſi vous négligez de perfectionner les talens que vous avez reçus de la nature; ſi vous êtes bruſque, impérieux, dur aux autres, vous ne ſerez jamais qu'un vil perſonnage.

Voyez-vous ce frénétique, ce furieux, il ôte ſes habits, il court de tous côtés, il veut abſolument monter nud ſur le toît de la maiſon; il mord, il déchire ceux qui ſe mettent en devoir de l'arrêter. C'eſt le portrait d'un étourdi qui veut tout faire à ſa tête, & de la façon

qu'il lui plaît; c'est-à-dire, de la façon la plus déraisonnable: à la moindre remontrance que vous lui faites, il s'aigrit, il s'emporte, il s'irrite, & ne paie l'amour que vous lui portez que d'ingratitude & de haine.

Une des meilleures actions que nous puissions faire en ce monde, est de secourir les affligés, & d'aider les indigens. Si le Ciel n'envoyoit point de calamités sur la terre, quelle occasion aurions-nous d'exercer la miséricorde?

Trois choses sont absolument nécessaires à celui qui s'adonne à l'étude; 1°. de vaincre ses passions & de s'en rendre le maître; 2°. d'avoir un naturel doux, traitable, accommodant; 3°. d'avoir en horreur toute mauvaise doctrine, & de ne s'engager jamais dans une fausse secte.

Qui vous a plus aimé que votre pere & votre mere? Que d'inquiétudes leur a causé votre enfance? Quelles peines n'ont-ils pas eu à vous élever? A combien de sortes de travaux ne se sont-ils pas livrés pour vous mettre dans l'état où vous êtes aujourd'hui? & vous poussez l'ingratitude & la dureté jusqu'à leur déplaire & à les affliger. Belle instruction pour vous, peres & meres, si vous ne

faites pas aſſez d'attention aux défauts de vos enfans, & ſi vous négligez de les corriger dans un âge encore tendre; ſurtout ne permettez jamais, ſous prétexte que vous leur trouvez de l'eſprit, qu'ils répondent d'un ton railleur, ou qu'ils contrediſent ceux à qui ils doivent du reſpect, autrement ne vous attendez pas de les voir ſoumis & reſpectueux dans un âge plus avancé.

Que dire de ce perſonnage qui ne ſçait preſque rien, & qui ne connoît qu'imparfaitement la nature des choſes, & les vrais principes de la morale, & que cependant on voit paroître tête levée, ouvrant de grands yeux, ſe rengorgeant, avançant ſa poitrine, marchant fiérement & à pas comptés? eſt-il un objet plus digne de compaſſion? fût-il cent ans ſur la terre, on ne pourra jamais dire de lui qu'il ait vécu un jour.

Si la raiſon eſt de votre côté, expoſez-là avec douceur, & d'un air tranquille; à quoi bon cette émotion qui approche de la colere? ce n'eſt pas-là ce qui perſuade un eſprit ſenſé; mais ſi vous n'avez pas raiſon, & que vous vouliez l'emporter de haute lutte, & pour ainſi dire à force ouverte, vous êtes ſemblables aux voleurs publics.

Votre voisin est parvenu à une haute fortune, l'or & l'argent fondent dans sa maison, tout lui prospere, & vous en crevez de dépit : un autre gémit sous le poids de l'affliction qui l'accable, & vous en ressentez au fond de l'ame une joie secrette, tristes effets de la malignité & de la bassesse de votre cœur.

Vous n'êtes occupé qu'à vous procurer toutes sortes de délices, & à mener une vie sensuelle & voluptueuse ; vous jouissez tranquillement de toutes les faveurs de la fortune, & vous vous croyez à l'abri de la faim, de la soif & de l'indigence ; insensés que vous êtes, ignorez-vous que le ciel ne souffre point les méchans, & ne laisse aucun mal impuni ?

Voulez-vous devenir habile dans l'administration des affaires ? appliquez-vous à la lecture de notre histoire, que si vous êtes brouillé avec les livres, si vous n'en pouvez souffrir dans votre maison, vos enfans seront pires que des aveugles nés.

Dans la disette, les choses les plus aigres ou les plus ameres sont pour vous de bon goût : êtes-vous dans l'abondance, les meilleurs mets vous paroissent fades & insipides ? le cœur du ciel

ne peut contenter votre cœur ; avez-vous vu mourir de faim celui qui ſçait ſe contenter du peu qu'il a ?

Il y a trois choſes qu'il faut toujours avoir devant les yeux, la loi du ciel, la loi de l'Empire, & l'honneur du prochain. Si vous négligez ces trois articles, en quelque endroit que vous alliez, n'eſpérez pas d'y vivre tranquille.

Si vous voyez qu'un homme ſe repent de ce qu'il a fait de mal, ne pouſſez pas plus loin la réprimande : s'il eſt confus de ſa faute, regardez-la comme effacée ; s'il ſe courbe, n'appuyez pas le bras ſur lui, pour le renverſer par terre.

Si vous avez malheureuſement changé de conduite, & que du bien vous ayez paſſé au mal, il eſt inutile de nous rappeller ce que vous étiez autrefois ; de même, quand un homme s'eſt corrigé, ne me dites plus qu'il a été mauvais.

Vous reſſentez vivement la moindre démangeaiſon que vous avez ſur la peau, & vous êtes inſenſible aux miſeres & aux ſouffrances d'autrui ; quel reproche ne devez-vous pas vous faire ſi vous êtes capable de réflexion ?

Si vous entreprenez de ſecourir un malheureux, ne le faites pas à demi ; mais ſi vous avez une correction ou une

réprimande à faire à quelqu'un qui la mérite, ne la faites qu'avec douceur & modération.

On a une affaire importante à conduire, il faut de la sagesse pour ne pas s'y endormir, ou pour ne rien précipiter; c'est cette sagesse qui l'a fait réussir: quand la flamme paroît dans toute sa force, elle peut encore croître; mais le feu une fois éteint, elle ne reparoît plus.

Vous ne pouvez supporter la vue de cet homme dont le visage est couvert de dartres. Pauvre aveugle! mais le mal chez vous a déja gagné le foie & les poumons, & vous l'ignorez; ne m'en croyez pas, consultez *Tsang-cong* (1), il vous dira que vous êtes plus malade que celui dont vous ne pouvez souffrir la présence.

Song-tchao (2) se fait mettre sur la tête une coëffure bien élevée, il se couvre de jupes qui descendent jusqu'à terre; *Si-che* (3) orne son menton d'une barbe postiche, prend des bottes, se fait précéder de deux lanternes, & parcourt chaque rue en dansant: qui des deux est l'homme ou la femme?

(1) Fameux Médecin.
(2) Fameux Comédien.
(3) Fameuse Comédienne.

On voit tout finir, les colonnes de fer s'usent peu à peu par le simple âttouchement; on apperçoit les traces de la main sur les balustres de marbre qu'on manie souvent, la vie passe encore avec plus de rapidité & ne revient plus; vécut-on cent ans, dès qu'ils sont écoulés, ce n'est pas la durée d'un clin d'œil; employons donc utilement ce peu de jours qui nous restent à vivre.

Si vous avez des enfans de mérite & bien élevés, vous n'avez que faire d'autre fonds pour établir leur fortune; s'ils sont sots & sans nulle éducation, & que vos soins & vos exemples n'aboutissent qu'à amasser de l'argent & à accumuler des trésors, ou ils les auront bientôt dissipés, ou s'ils les conservent, ils n'en seront pas plus estimés. Les sages qui méprisent les richesses n'en manquent pas, & ce qui leur tient plus au cœur que toutes les richesses, ils jouissent d'une grande réputation; les ames viles, au contraire, sont à elles-mêmes leur propre tourment: jugez du présent & de l'avenir par le passé, vous verrez qu'il n'y a de vrai bonheur que pour les gens vertueux.

Dans ces transports subits d'une amitié vive, ne dites pas tout ce que vous

avez dans l'ame, on en pourroit abuser dans un temps de refroidissement; de même dans un moment de dépit, ne dites par tout ce que vous pensez : quand vous aurez le sens plus rassis, oserez-vous vous présenter devant celui que votre colere aura offensé? Le repentir suit de près la faute, & l'on porte long-temps dans le cœur le trait qui le déchire.

Soyez économe, & apprenez à regler votre dépense, vous aurez du bien de reste. Si vous avez une soif insatiable des richesses qui occupe jour & nuit votre esprit & votre cœur, que je vous plains, & que vous êtes malheureux de ruiner votre santé & vos forces, de perdre votre temps & votre repos, par le desir immodéré d'acquérir des biens dont vous avez si peu de temps à jouir!

Avant qu'une chose arrive, il est bien difficile de dire quel en sera le succès. On se flatte par avance que tout réussira, & à la fin on voit ses espérances trompées. Le froid & le chaud se succedent mutuellement; pourquoi donc tant vous tourmenter sur un avenir incertain.

L'homme le plus adroit, le plus ingénieux, & le plus capable de réussir, est celui qui sçait mieux prendre patience

dans l'adverſité. Du milieu de ces gens que l'indigence à réduit à vous rendre les ſervices les plus bas, ſont ſortis des héros du premier ordre : nos peres les ont vus, & nous en voyons encore aujourd'hui.

Un ſage doit être une inſtruction vivante pour le commun des hommes : qu'il ne paroiſſe rien de frivole dans ſes diſcours, rien d'irrégulier dans ſa conduite, & que ſes actions ſoient toujours conformes à la loi du Ciel. Ce n'eſt pas pour le ſeul vallon où croit la fleur *lan*, qu'elle eſt ſi belle & d'une odeur ſi agréable. Ce n'eſt pas non plus pour vous ſeul que vous devez acquérir la ſageſſe.

Si le pere de famille ſe baigne tous les jours, ſes enfans ſeront d'habiles nageurs. Si le pere vole des melons ou des fruits, ſes fils ſeront des aſſaſſins & des incendiaires. On ménage un enfant, on rit de ſes défauts, au lieu de l'en corriger ; il eſt encore jeune, dit-on, & pendant qu'on le dit & qu'on le répete ſans ceſſe, cet enfant croît, il eſt déja grand, & devient votre ſupplice. On ſe tourmente, on s'afflige quand on n'a point d'enfans, & ſouvent on ſouffre bien davantage quand on en a.

Qu'il est difficile d'éviter une mauvaise réputation ! Il est encore plus difficile de mériter l'estime & l'approbation générale.

Nul empressement trop vif, nulle précipitation dans vos paroles & dans votre démarche, celui qui se presse le moins arrive souvent le premier au but; trop de vivacité ne sert qu'à embrouiller les affaires. Quand on avale les morceaux entiers, on est sujet à les rejetter : quand on court trop vîte, ou donne du nez en terre.

A quoi prétendez-vous que puisse vous servir cet air brusque & fier qui vous caractérise ? Soyez bon & sévere tout-à-la-fois, la paix sera éternelle dans votre domestique. Mettez un sceau à votre bouche, & gardez votre cœur comme on garde les murs d'une ville : sur-tout ne vous érigez pas en conteur de faux bruits, & de tout ce que vous entendez dire à l'aventure.

Ne vous laissez pas emporter à des excès de joie dans un bonheur imprévu. Soyez toujours égal & de sang froid dans l'une & l'autre fortune. Vous venez d'être fait Bachelier, votre nom est un des premiers dans les affiches : vous ne vous possédez plus. Il arrive ensuite que

dans la diſtribution des dignités on vous oublie, vous vous déſolez, l'ennui & la triſteſſe vous rongent & vous dévorent: ſi vous euſſiez eu moins de joie, vous auriez moins de chagrin.

L'étude, la ſcience & la vertu font briller les familles; l'application & l'économie ſervent à les gouverner; la complaiſance & l'eſprit pacifique à les tenir dans l'union; la tranquillité & la conformité à la raiſon à les conſerver. Un homme qui n'a ni équité, ni application, ni politeſſe, eſt une bête ſauvage, dont la tête eſt couverte d'un bonnet.

Quelque habile que ſoit un homme, quelque ſervice qu'il ait rendu, s'il eſt aſſez vain pour en faire le ſujet de ſes entretiens, s'il lui échappe quelque parole à ſa louange, c'en eſt fait, il en perd tout le mérite. Si au contraire il lui arrive de tomber en quelque faute, & qu'il la reconnoiſſe & s'en humilie, ſa faute eſt réparée.

La plupart des maux qu'on ſouffre dans la vieilleſſe, viennent ſouvent des excès auxquels on s'eſt livré dans la vigueur de l'âge. On peut aſſurer avec plus de vérité, que les afflictions de l'eſprit & les peines du cœur ont pris

racine dans le temps de la proſpérité.

Si ſur un beau viſage vous appliquez un cauſtique avec de l'armoiſe, la cicatrice paroîtra toujours; de même qu'une tache noire ſur un habit blanc dure autant que l'habit.

Si vous vous conſervez le cœur net, ſi vous ſçavez regler vos deſirs, vous n'aurez pas beſoin de prendre du *ſse-ou-tang*. Entreprenez peu d'affaires, modérez les ſaillies de votre tempérament, vous n'aurez que faire de *ſse-kun-tang*. Soyez ſobre dans le boire & le manger, le *ell-tchin-tang* vous deviendra inutile. Mettez-vous en garde contre le grand froid, & vous ne ſerez pas obligé d'avaler du *ſu-ming-tang*.

REMARQUE.

Ce ſont quatre décoctions médecinales, dont la premiere, ſelon les Chinois, augmente & purifie le ſang, & débouche les obſtructions; la ſeconde eſt un bon cordial; la troiſieme aide la digeſtion & diſſout les flegmes; la quatrieme ouvre les pores & diſſipe les vents.

TEXTE.

L'eau qui dans ſa ſource n'eſt qu'un

filet, augmente insensiblement dans son cours, & devient capable de renverser les plus hautes montagnes.

Si vous excédez dans le vin, vous vous deshonorez; si vous amassez trésors sur trésors un autre en profitera : quelle folie d'accumuler des biens jusqu'à l'extrême vieillesse, tandis qu'il faut si peu pour entretenir la vie de l'homme !

Si vous entreprenez une affaire, examinez auparavant comment vous pourrez la terminer. Si vous voulez établir un réglement, voyez comment vous pourrez le faire observer.

Quelque bon que soit un cheval, il ne faut pas tout-à-fait lui lâcher la bride : quelque familier qu'on soit avec un autre, il faut veiller sur sa langue, & ne pas confier à la bouche tous les secrets du cœur. Mais quoiqu'il soit aisé de se cacher aux autres, il ne l'est pas de se cacher à soi-même, & d'étouffer les remords qui naissent d'une mauvaise action.

Il vaut mieux regarder un pouce en bas que cent brasses en haut; il vaut mieux regarder un pas en arriere que cent lieues en avant : l'air n'est pas sain, & est trop subtil au haut d'un précipice escarpé; il est doux & tempéré sur la croupe de la montagne.

Il est quelquefois plus à propos de se tenir dans l'obscurité que de se montrer au grand jour. Une fleur est agréable à la vue, au lieu que le sapin n'a rien de beau ; l'éclat de l'une ne vaut pas la durée de l'autre.

Sçavoir perdre à propos, est ce que j'appelle être homme d'esprit ; l'insensé est celui qui veut gagner toujours.

Quoique vous fassiez un repas le matin, il ne suffit pas jusqu'à la nuit ; le bien que vous faisiez autrefois à cet indigent, ne remédie pas à sa nécessité présente.

Si vous gémissez sous l'oppression, il n'y a de confusion que pour les personnes puissantes qui vous oppriment. Si vous vous faites craindre, il n'y a pour vous ni gloire ni bonheur.

Vous voulez être au rang de ces grandes ames qui se mettent au-dessus de toutes les disgraces de la vie, commencez par supporter de légeres injustices ; vous voulez perfectionner vos talens, votre vertu, souffrez patiemment une mauvaise fortune. Voulez-vous encore éviter tout sujet de repentir & d'affliction, remplissez votre esprit d'utiles connoissances, votre cœur de bonnes pensées ; ne dites que du bien, ne faites que du bien, ne fréquentez que des gens de bien.

Le *tem-lo* vit entortillé à l'arbre qui le ſoutient ; il meurt ſi l'arbre tombe ; heureux le ſage qui ſe ſuffit à lui-même, & qui n'a pas beſoin d'un vain appui.

REMARQUE.

Le *tem-lo* ſort de terre en jet, comme la vigne, & ne peut ſe ſoutenir ſans appui, on le fait monter ſur la treille pour en recevoir l'ombre : il ne porte point de fruit, mais ſeulement des fleurs violettes, qui tombent en forme de grappes, & qui ſont bonnes à manger. Ses feuilles reſſemblent aſſez à celles des ſaules ; elles ſont plus courtes & plus arrondies par la pointe.

TEXTE.

A la longueur du chemin on connoît la force du cheval, & à la longueur du temps on connoît le cœur de l'homme.

L'homme ne vit pas cent ans, & il ſe remplit de ſoins & d'inquiétude pour dix mille.

Si l'homme n'avoit pas la volonté de tuer le tigre, le tigre n'auroit pas l'envie de nuire à l'homme.

Quand la maiſon eſt dans l'indigence ; on reconnoît le fils obéiſſant. Quand le royaume eſt en trouble, on connoît le ſujet fidelle.

Si vous êtes pauvre, demeurassiez-vous dans l'endroit le plus fréquenté de la ville, personne ne pensera à vous. Si vous devenez riche, fussiez-vous retiré dans les montagnes les plus désertes, on ira vous y visiter de fort loin.

Quand vous payez vos dettes, souvenez-vous du temps auquel vous étiez obligé d'emprunter. Quand vous êtes riche, souvenez-vous du temps où vous étiez pauvre ; quand vous devenez pauvre, ne pensez pas au temps où vous étiez riche.

Quand on est arrivé sur le bord du précipice, il est trop tard de tirer la bride pour arrêter le cheval. Quand la barque est au milieu du grand fleuve *Kiang*, il n'est plus temps de lui donner le radoub dont elle a besoin.

On vous voit monté sur un cheval blanc aux pandeloques rouges enharnaché de couleurs brillantes ; combien de gens que vous n'avez jamais connus, s'empresseront de venir vous voir, & de se dire de vos parens?

REMARQUE.

Les Mandarins ont au harnois du cheval qu'ils montent, des touffes de crin

rouge enchâſſées par un bout dans un tuyau de cuivre doré: l'une eſt ſuſpendue au poitrail, & l'autre à la têtiere du cheval.

L'auteur finit ce livre par une chanſon où il exhorte ſes compatriotes à mener une vie ſage & réglée ; c'eſt un abrégé des régles de mœurs qu'il a données & qu'il a miſes en vers. Le traducteur Tartare les a mis en proſe, ſa langue n'étant pas propre à la verſification, du moins juſqu'à préſent nul *Mantcheou* n'a entrepris de rimer dans ſa langue ; pour moi je ne vous donnerai cette chanſon ni en vers, ni en proſe ; ce ne ſeroit qu'une ennuyeuſe répétition de ce qu'a écrit l'auteur, qui eſt déja trop long, s'il ne vous plaît pas, & qui n'eſt pas trop court s'il peut vous plaire. Je ſuis, &c.



LETTRE

LETTRE

Du Pere Chalier, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere Verchere, Provincial de la même Compagnie en la province de Lyon.

A Peking, ce 10 octobre 1741.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Cette Mission vient de faire une perte qui nous est & nous sera longtemps infiniment sensible. La mort nous a enlevé le Pere Parennin, dans la 77ᵉ année de son âge, & dans la 57ᵉ depuis son entrée dans notre Compagnie. Il semble que par une providence particuliere, Dieu l'avoit formé pour être dans des temps très-difficiles le soutien & l'ame de cette Mission : il avoit réuni dans sa personne les qualités de corps & d'esprit, dont l'assemblage a fait un des plus zélés & des plus infatigables ouvriers que notre Compagnie ait jamais donné à la Chine ;

une conſtitution robuſte, un corps grand & bien fait, un port majeſtueux, un air vénérable & prévenant, une facilité étonnante à s'énoncer dans les différentes langues qu'il avoit appriſes, une mémoire heureuſe, un eſprit vif, juſte, pénétrant, une multiplicité de connoiſſances que les voyages qu'il a faits, & les occupations qu'il a eues, ſemblent ne pouvoir pas permettre de ſe trouver réunies dans un même ſujet.

Toutes ces qualités en firent un grand homme, eſtimé, chéri & reſpecté de tous ceux qui le connurent; mais ſa piété, ſon zèle, ſes vertus, ſa délicateſſe de conſcience, ſon amour pour la pauvreté & les ſouffrances, ſon ardeur à travailler à la converſion des Chinois, ſon exactitude ſcrupuleuſe à remplir les devoirs de ſon état, en ont fait un homme véritablement religieux, un fervent Miſſionnaire, qui a porté à la mort des jours pleins, & la conſolation d'avoir conſidérablement étendu le Royaume de Dieu, & fait connoître Jeſus-Chriſt à un très-grand nombre de Chinois infideles.

Je ne dirai rien de ce qu'il a fait en Europe, il y a encore des perſonnes qui ont vécu avec lui, & qui ſçavent tout le prix du préſent que la province de

Lyon fit à la Chine, en lui formant & lui cédant un si excellent homme. Comme c'étoit à une grace singuliere de la bonté divine, qu'il étoit redevable de sa vocation à l'état religieux, sa reconnoissance pour ce bienfait a toujours été très-intime & très-vive; son amour pour cette même vocation lui fit mépriser & rejetter, avant son départ de l'Europe, des postes considérables qu'on lui offroit, s'il vouloit sortir de notre Compagnie, & rentrer dans le siecle qu'il avoit quitté.

Il partit d'Europe au commencement de l'année 1698, & sur la fin de la même année, après six mois de navigation, il arriva heureusement à la Chine. Dès que l'Empereur *Cang-hi* l'eût vu, il reconnut bientôt les talens & le mérite du nouveau Missionnaire; dès-lors il l'aima, il l'estima & le distingua; il lui donna des maîtres pour apprendre la langue Chinoise & la Tartare *Mantcheou*. C'est dans l'étude de ces deux langues si difficiles, qu'il fit voir combien sa mémoire étoit heureuse, & quelle étoit sa facilité pour tout ce qu'il entreprenoit. En peu de temps il parla Chinois mieux qu'aucun Européen n'a jamais parlé cette langue, & il s'expliqua en langue Tartare aussi

purement & aussi facilement qu'en sa langue naturelle.

Cette facilité à s'énoncer dans ces deux langues, engageoit l'Empereur *Cang-hi* à s'entretenir souvent & long-temps avec lui. Ce Prince qui aux qualités d'un grand Empereur, brave, généreux, politique, d'une étendue de génie surprenante, joignoit une ardeur singuliere pour les sciences, vouloit cultiver & orner son esprit, non-seulement de tout ce qu'il pouvoit apprendre par la lecture des livres Chinois & Tartares, & par l'entretien des sçavans de son Empire, mais encore de toutes les connoissances qu'il pouvoit tirer des étrangers; c'est ce qui lui donnoit ce goût singulier qu'il avoit de s'entretenir avec le Pere Parennin, qui en arrivant à la Chine sçavoit déja beaucoup, & qui avoit le talent de parler avec grace de tout ce qu'il sçavoit. Sa mémoire lui étoit si fidelle, qu'il avoit toujours présentes à l'esprit les connoissances qu'il avoit acquises, de sorte que quand il parloit de quelque matiere, on eût cru qu'il n'avoit point fait d'autre étude que celle-là, ou qu'il venoit de la faire tout récemment.

C'est dans ces entretiens familiers avec

le Pere Parennin, que ce Prince se perfectionna dans les connoissances que les Peres Gerbillon & Bouvet lui avoient déja données sur la géométrie, la botanique, l'anatomie, la médecine, la chirurgie. C'est de lui qu'il apprit les différens intérêts des cours de l'Europe, l'histoire ancienne & moderne des pays & des Nations éloignées de la Chine; les mœurs, les coutumes, le gouvernement des divers états du monde. C'est le Pere Parennin qui inspira à ce Prince l'estime particuliere qu'il faisoit de Louis XIV, dont il ne parloit qu'avec admiration, & qui lui donna une si haute idée de la nation Françoise.

Cette estime & cette faveur de l'Empereur *Cang-hi*, étoit pour le Pere Parennin bien plus onéreuse qu'elle ne lui étoit honorable; car ce Prince ne se contentoit pas des entretiens qu'il avoit avec lui, il demandoit pour l'ordinaire que le Pere lui en mît le précis par écrit, & qu'il fît la traduction des endroits les plus intéressans & les plus curieux des livres où il avoit puisé ces connoissances. C'est pour satisfaire le goût & la curiosité de ce Prince, qu'il traduisit en langue Tartare ce qu'il y a de plus curieux & de plus nouveau en fait de

géométrie, d'astronomie & d'anatomie; dans les ouvrages de l'Académie des sciences, & dans les autres auteurs qui ont traité ces sortes de matieres ; il n'est presque aucun genre de sciences sur lesquelles ce Pere n'ait écrit considérablement, pour satisfaire aux questions de l'Empereur, des Princes, des Grands & des Sçavans de l'Empire.

Pendant plus de vingt ans, il a suivi l'Empereur dans les voyages qu'il faisoit tous les ans en Tartarie, pour y prendre le plaisir de la chasse. Il l'a suivi également lorsqu'il parcouroit les provinces de l'Empire, mais il le suivoit toujours en Missionnaire. Par-tout ce Pere a augmenté les anciennes Missions, ou en a ouvert de nouvelles. Les plus florissantes, celles où l'on compte le plus de chrétiens, & où l'on voit le plus de ferveur, sont situées au-dedans & au-dehors de la grande muraille sur la route de Peking en Tartarie ; elles sont l'ouvrage de son zèle. Dieu répandoit une abondante bénédiction dans tous les lieux où il prêchoit la foi, & les conversions qu'il a opérées avec sa grace ont été constantes & durables. C'est lui qui jetta les premiers fondemens de la conversion des Princes chrétiens, qui ont tant souffert

ſous l'Empereur *Yong-tching* pour leur ferme attachement à la foi. Pluſieurs autres Princes & Grands de l'Empire, perſuadés de la ſainteté de notre religion, ont depuis imité ces Princes, & ſont morts en véritables prédeſtinés: c'eſt après Dieu aux entretiens que le Pere Parennin avoit avec eux, qu'ils ſont redevables de leur ſalut. Il a lui ſeul procuré le baptême à plus de dix mille enfans des infideles, parmi leſquels eſt un des freres de l'Empereur aujourd'hui régnant.

Le Pere Parennin ſçavoit profiter ſagement & chrétiennement de l'accès qu'il avoit auprès de l'Empereur, non pour lui-même, car il n'avoit rien à attendre de ce Prince pour ſa perſonne, mais pour le bien & l'avancement de la Religion. Il s'en ſervoit pour obtenir des recommandations & des protections en faveur des Miſſionnaires qui travailloient dans les provinces, ſans diſtinction d'ordre ni de nation; pour les délivrer des perſécutions que les Mandarins mal intentionnés leur ſuſcitoient, pour leur procurer la permiſſion de s'établir, & d'ouvrir de nouvelles Egliſes où il n'y en avoit point encore; pour leur faire reſtituer celles qu'on leur en-

levoit ; pour leur ménager l'amitié & la connoiſſance des Gouverneurs & des autres Officiers des lieux où ils réſidoient. Il en ſçavoit profiter pour annoncer Jeſus-Chriſt, au milieu d'une Cour Payenne, aux Princes, aux Grands, aux Sçavans ; s'il n'a pu les gagner tous à Jeſus-Chriſt, du moins il en a fait des amis & des protecteurs de la Religion. Lié d'amitié avec les Princes & les Grands de la Cour de *Cang-hi*, malgré les haines & les intérêts qui les diviſoient entr'eux, il ſçut toujours par ſa ſageſſe & ſa prudence ſe ménager les deux partis ſans en offenſer aucun.

Enfin, il ſçut profiter admirablement de la bienveillance dont l'Empereur l'honoroit, pour lui faire connoître Jeſus-Chriſt & l'inſtruire des vérités chrétiennes. Il le faiſoit ſi à propos, & ſi dignement, que non-ſeulement ce Prince en conçut une nouvelle eſtime pour notre ſainte foi, dont il étoit le protecteur déclaré ; mais qu'on a ſouvent cru, qu'entiérement perſuadé par les diſcours du Miſſionnaire, il alloit embraſſer le chriſtianiſme. On ne doute point qu'on auroit eu cette conſolation, ſans des paſſions bien difficiles à vaincre, à qui ſe ſent le maître, & eſt accoutumé de

longue main à ne ſe rien refuſer. Nous avons tout lieu de croire que ce Prince ſe voyant prêt de mourir, & ſe rappellant ce que tant de Miſſionnaires, & plus ſouvent encore le Pere Parennin, lui avoient dit de la néceſſité d'être chrétien pour ſauver ſon ame, prit alors la réſolution de recevoir le baptême : il fit appeller les Miſſionnaires qui étoient à la Cour; mais le premier acte d'autorité *d'Yong-tching* ſon fils, déja nommé Empereur, fut d'empêcher qu'ils ne fuſſent introduits dans le palais.

Où le talent du P. Parennin paroiſſoit le plus, c'eſt dans les conjonctures délicates & épineuſes, où il lui falloit répondre ſur le champ. De ſes réponſes dépendoit ſouvent la conſervation ou la perte de la Religion dans cet Empire. Il étoit dans ces occaſions d'une préſence d'eſprit admirable, qui lui mettoit à la bouche les réponſes les plus ſages & les plus prudentes.

Dès qu'il ſçut aſſez de Chinois & de Tartare pour ſe bien faire entendre en l'une & l'autre langue, il fut conſtamment l'interprete de tous les Européens qui ſont venus ici, des Miſſionnaires, des Légats du ſouverain Pontife, des Ambaſſadeurs de Portugal & de Moſco-

vie. Il a fait près de quarante ans cet emploi dangereux à la ſatisfaction du Prince devant qui il parloit, & de ceux pour qui il parloit. On étoit ſurpris de lui voir parler également bien le Tartare, le Chinois, le Latin, le François, l'Italien, le Portugais.

Dans ces occaſions il ne ſe bornoit pas à interpreter fidelement les paroles des uns & des autres, il employoit tout ce qu'il avoit de crédit & de talent pour obtenir ce qu'on demandoit par ſon canal, & pour faire réuſſir les Ambaſſadeurs au nom deſquels il parloit. L'Ambaſſadeur du Roi de Portugal, Dom Metello de Souza, outre les remercimens qu'il lui fit, & les marques de diſtinction qu'il lui donna avant que de quitter la Cour de Péking, lui a écrit tous les ans pour le remercier des ſervices qu'il lui avoit rendus dans le cours de ſon ambaſſade. Le Czar Pierre Ier & les deux Czarines qui lui ont ſuccédé, ont réguliérement chargé leurs Ambaſſadeurs à la Cour de Péking, de faire au Pere Parennin les mêmes remercimens pour les ſervices qu'il rendoit aux Moſcovites qui venoient à Péking; ces remercimens étoient accompagnés des éloges les plus magnifiques de ſa ſageſſe & de ſon habi-

leté dans les affaires. Il a toujours été en quelque maniere le médiateur dans toutes les contestations qu'il y a eu entre les deux Cours de Péking & de Moscou. C'est lui qui a dressé les articles de paix qui ont été arrêtés entre ces deux nations, qui les a mis en Latin & en Tartare, & qui depuis quarante ans a interpreté les lettres & les écrits que les deux Cours & leurs Officiers s'envoyoient mutuellement.

La même facilité que le Pere Parennin avoit pour parler, il l'avoit aussi pour écrire. Tout ce qu'il mettoit sur le papier couloit comme de source, & se sentoit de cette éloquence mâle & naturelle qui le faisoit écouter avec plaisir & même avec admiration. Les livres, soit en Tartare, soit en Chinois, qu'il a composés pour l'Empereur *Cang-hi*, pour l'instruction des chrétiens, & pour la conversion des infideles, prouvent également son talent pour écrire, son érudition, son zele & sa piété. Si tout ce qu'il a écrit pour satisfaire aux questions des sçavans de la Chine, de France & de Russie, étoit recueilli & donné au public, on seroit étonné qu'un Missionnaire, avec tant d'autres occupations, ait pu se mettre en état d'écrire si noblement en tant

de langues, & de se rendre si habile en tant de genres d'érudition. C'est une justice que lui rendront sans peine ceux qui ont lu celles de ses lettres que le Pere du Halde a insérées dans les différens tomes des Lettres édifiantes & curieuses.

C'est à lui particuliérement qu'on est redevable des cartes de tout l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoise qui ont été dressées par les Missionnaires avec tant de soin & d'exactitude, & que le même Pere du Halde vient de donner au public dans les quatre volumes de sa description géographique, historique, &c. de ce vaste Empire. L'Empereur *Cang-hi* qui, avant l'arrivée du Pere Parennin à la Chine, avoit appris un peu de géographie, se trompoit considérablement sur la position de *Chinyang*, capitale de *Leaotong*. Il croyoit cette ville à la même hauteur que Péking, c'est-à-dire à 39 degrés 56 min. Le Pere prit la liberté de lui représenter son erreur. Ce Prince l'envoya à *Chinyang* pour y prendre hauteur, & lever la carte de tout le pays; à son retour les doutes qu'il fit naître dans l'esprit de l'Empereur, sur ce qu'il croyoit sçavoir des positions des autres lieux considérables de ses vastes états, la gloire dont il le

flatta, s'il faisoit dresser une carte de son Empire, ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit osé entreprendre, déterminerent ce Prince à entreprendre un si grand projet, & il donna aussi-tôt les ordres nécessaires, en chargeant le Pere Parennin de lui nommer ceux des Missionnaires propres à y travailler, & en lui ordonnant de conduire & de diriger lui-même cet ouvrage immense.

L'Empereur *Yong-tching* qui succéda à *Cang-hi*, n'avoit pas hérité de l'estime & de l'affection dont son pere honora constamment les Missionnaires. Ennemi dans le cœur de la religion chrétienne & de ses ministres, il ne tarda pas longtemps à leur faire sentir les effets de sa mauvaise volonté; cependant il donna toujours au Pere Parennin des marques de son estime, & le traita avec distinction. Ce Prince voulut plusieurs fois anéantir la religion, & chasser les Missionnaires de Peking. Le Pere par la sagesse de ses réponses, en parlant à l'Empereur, ou par l'intercession de ses protecteurs & de ses amis, détourna constamment l'orage, & sauva la religion.

Moins occupé sous l'Empereur *Yong-tching* & sous son successeur *Kien-long*,

le Pere Parennin mit à profit le loisir qu'il avoit, pour consoler & soutenir les Princes chrétiens persécutés, emprisonnés, & réduits à une extrême misere; pour composer des livres utiles à la religion, pour faire des instructions dans la ville & dans l'enceinte de notre maison; pour visiter un grand nombre de personnes de distinction, & achever leur conversion, qu'il n'avoit pu qu'ébaucher dans les longs voyages qu'il faisoit à la suite de l'Empereur. De tous côtés les chrétiens venoient en foule pour le consulter, pour se consoler auprès de lui, pour s'instruire, & pour faire des confessions générales. Les chrétiens lâches & tiédes ne pouvoient pas tenir contre ses exhortations, & c'est au zèle de ce bon pasteur que quelques apostats doivent leur retour au sein de l'église; il alloit les chercher, sans se rebuter ni des fatigues, ni des peines, ni des affronts qu'il avoit souvent à essuyer avant que de pouvoir toucher leur cœur.

Tant d'emplois & d'occupations différentes, qui sembloient incompatibles avec l'état & les fonctions d'un Missionnaire, n'ont été pour le Pere Parennin qu'un moyen de rendre à Dieu plus de gloire, & une occasion d'annoncer plus

ſouvent les vérités chrétiennes. Il eût dû, ce me ſemble, ſuccomber à tant de travaux, mais il ſurmontoit tout par ſon courage, & Dieu ſeul qu'il avoit en vue dans toutes ſes actions, donnoit du ſuccès à tout ce qu'il entreprenoit. En un mot, les vertus qui font l'homme religieux & le parfait Miſſionnaire, ont été dans lui la ſource des bénédictions que Dieu répandoit ſur ſes travaux, & lui ont gagné l'eſtime & la vénération de tous ceux dont il étoit connu.

Ces vertus ont paru avec éclat dans la maladie dont Dieu l'affligea les trois dernieres années de ſa vie ; elle lui cauſa les douleurs les plus vives & les plus aigues ; & ces douleurs lui donnant quelquefois un peu de relâche, il ſaiſiſſoit auſſi-tôt ces courts intervalles, pour ſe livrer à l'ordinaire à ſes travaux apoſtoliques. Cette maladie fut pour lui un long martyre, qu'il ſouffrit avec une patience inaltérable, & avec une parfaite réſignation à la volonté de Dieu. Enfin le 27 Septembre dernier, après avoir fait une confeſſion générale avec de grands ſentimens de piété & de componction, & avoir reçu le ſaint Viatique & l'extrême-onction, il finit une vie ſainte & laborieuſe dans une grande

tranquillité de corps & d'eſprit. Il ſemble que Dieu ait voulu récompenſer ſa patience, en le délivrant quelques jours avant ſa derniere heure, de tout ſentiment de douleur, de ſorte qu'il mourut, avec une parfaite connoiſſance, de la mort la plus douce & la plus tranquille, dans une union intime avec Dieu, & formant ſans ceſſe divers actes de religion, juſqu'au moment où il rendit ſon ame à ſon Créateur.

Le Pere Parennin a été univerſellement regretté des Miſſionnaires, des chrétiens, des idolâtres, des grands & des petits. Le concours qui s'eſt fait à ſes funérailles, eſt une preuve de l'eſtime & de la vénération qu'on avoit pour lui. L'Empereur a voulu en faire les frais, & il les a fait d'une maniere digne d'un grand Prince. Le frere de l'Empereur, à la tête de dix autres Princes, y ont auſſi contribué, & ont envoyé chacun de leurs officiers, pour accompagner le convoi juſqu'à notre ſépulture, qui eſt à deux lieues de Peking. A l'exemple des Princes, quantité de grands de l'Empire, de Mandarins, & d'autres perſonnes de diſtinction, ſont venus nous témoigner combien ils étoient touchés de cette perte, & la

part qu'ils prenoient à notre douleur. Non contens de nous donner ces marques de leur sensibilité, ils ont honoré le convoi de leur présence jusqu'à la sépulture, & tout infideles qu'ils étoient, ils ont assisté à toutes les prieres que nous fîmes dans le temps de l'inhumation. C'est à nous de marcher sur les traces de cet illustre Missionnaire, & de travailler sans cesse à acquérir les vertus religieuses & apostoliques, dont il a été un si grand modele. Demandez pour moi cette grace dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, &c.

LETTRE

Du Pere Baborier, Missionnaire de la Compagnie de Jesus à la Chine, au Pere Baborier, son neveu, *de la même Compagnie.*

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Je suis enfin arrivé, mon cher neveu, dans les provinces intérieures de la Chine, où il n'est pas aisé de pénétrer,

par l'attention extrême qu'on y a d'en fermer l'entrée à tout étranger. Graces en ſoit rendues à la protection ſinguliere de Dieu; j'ai heureuſement échappé aux riſques que j'ai courus d'être découvert, & renvoyé à Macao; car c'eſt ce qui me ſeroit ſurement arrivé de moins fâcheux de la part des Mandarins. Plaiſe au Seigneur que je réponde à une grace ſi marquée par un zèle ardent à travailler à ſa plus grande gloire, à ma propre ſanctification & au ſalut d'un grand nombre de Chinois. Je vais vous rendre compte de mon voyage.

Je me rendis d'abord à *Fo-chan*, groſſe bourgade qui eſt à quatre lieues de Canton, où l'on me prépara un *quan-tſai*, c'eſt une eſpece de cercueil, ou plutôt de bierre, où je devois m'enfermer au paſſage des douanes, pour me tenir mieux caché.

Quelques jours après notre départ, la mort enleva un des fils de celui qui conduiſoit notre barque. Il n'étoit âgé que d'environ cinq ans, j'eus la conſolation de l'envoyer au ciel ſe joindre à nos ſaints patrons.

Quand nous arrivâmes à *Tchao-tcheou*, les gens de la douane traiterent fort honnêtement *Hiu-ſiang-kong*, c'eſt le

nom Chinois de mon charitable guide. Ils ne voulurent jamais entrer dans notre barque pour la visiter, ils se contenterent d'y jetter un coup d'œil du bord de la riviere, encore accompagnerent-ils ce coup d'œil d'un couple de *te-tsoui*, c'est le terme dont ils se servent pour faire excuse.

Le 3 février nous arrivâmes sur le soir à *Nan-hiong*, bien résolus de coucher dans notre barque, & de passer le lendemain le *Moei-lin*, c'est une montagne fort haute qui sépare les deux provinces de *Quang-tong* & de *Kiang-si*; c'est pourquoi *Hiu-siang-kong* alla au plutôt au *Hang*, c'est-à-dire à l'hôtellerie publique, pour y disposer toutes choses. Il la trouva remplie de Bonzes occupés de leurs cérémonies diaboliques.

Nonobstant cet embarras, le *Hang-tchu*, c'est-à-dire le maître de l'hôtellerie promit que tout seroit prêt au point du jour. Nous serions en effet partis, si une pluie froide qui survint, n'eût pas découragé les porteurs de chaise. Ils n'y gagnerent rien de différer au lendemain, car au lieu de pluie ils eurent à essuyer un grand vent accompagné d'une neige congelée, qui les incommoda fort jusqu'à neuf heures du soir. C'est l'heure à

laquelle nous arrivâmes bien fatigués & gelés de froid à *Nan-ngan*, ville du premier ordre de la province du *Kiang-ſi*, qui eſt ſituée au bas de la montagne.

Pour ſurcroît de miſere, mon *quan-tſai* ne put entrer dans le quartier de l'hôtellerie qu'on m'avoit deſtiné ; il fallut ſcier à deux différentes repriſes les bâtons de la chaiſe, pour lui faire paſſer la premiere & la ſeconde porte de la gallerie, qui conduiſoit à une petite chambre, où à force de bras on la fit enfin entrer. La divine Providence, ſur laquelle je me repoſai à mon départ de *Macao*, empêcha le *Hang-tchu* de former aucun ſoupçon ſur mon compte.

Hiu-ſiang-kong jugea à propos de lui montrer ſon *piao* ou patente ſcellée du Mandarin, pour écarter les ſoupçons qui euſſent pu lui venir en l'eſprit à mon occaſion. Il lut ce *piao* d'un bout à l'autre, après quoi ils ſe mirent à table, & cauſerent agréablement juſqu'à onze heures du ſoir. Pendant ce temps-là je tremblois encore plus de peur que de froid : je tâchai inutilement de m'échauffer les pieds, & de prendre du repos juſqu'au lendemain de grand matin, que mon guide m'ordonna de rentrer dans le *quan-tſai*, & de prendre patience juſ-

qu'à ce qu'il eût loué une barque, sur laquelle on devoit me transporter incessamment.

J'obéis aux ordres de mon guide, & je m'armai de patience, mais toujours dans une inquiétude extrême qu'on ne vînt à me découvrir. Enfin, à deux heures après midi le *Quan-tsai* fut transporté dans la barque où l'on eut bien de la peine à le faire entrer; heureusement les cerceaux qui soutenoient la toile cirée dont il étoit couvert se trouverent forts, plians & bien amarrés par le bas, sans quoi le prétendu malade auroit paru au grand jour, & on l'auroit bientôt fait rebrousser chemin vers Macao. Comme j'étois à jeun depuis plus de vingt-quatre heures, & qu'il n'y avoit aucune provision sur la barque, il fallut encore nous arrêter deux heures, trop heureux d'en être quitte à si bon compte.

Le 10 Février nous arrivâmes fort tard à *Can-tcheou*, ville du premier ordre de la province de *Kiang-si*. Les Officiers de cette douane ne furent pas si complaisans que ceux de la douane de *Tchao-tcheou*. On ne crut pas *Hiu-siang-kong* sur sa parole, il fallut montrer le *Piao*, l'examiner, visiter la barque; mais tout se passa avec politesse.

Nous eûmes le plus beau temps du monde pour traverſer la montagne de *Yo-chan ;* cependant les porteurs de mon *Quan-tſai* murmurerent un peu au commencement, mais leur ayant acheté de nouveaux bâtons pour la chaiſe, ils ſe tranquilliſerent, & marcherent d'un pas leſte juſqu'à *Tchang-chan*, montagne de la province de *Tche-kiang* où nous arrivâmes de bonne heure.

Quoique le maître de l'hôtellerie où nous paſſâmes la nuit fut un excellent chrétien, j'eus de grandes meſures à garder, parce que tous ſes gens étoient infideles, & je ne pus ſortir de mon *Quan-tſai* qu'après qu'ils ſe furent tous retirés. J'entendis la confeſſion de ce bon Néophyte, de ſa mere, de ſa femme & de ſa fille aînée, & je leur appris à communier ſpirituellement, car je n'avois point d'ornemens pour leur dire la meſſe : après quoi j'allai me repoſer quelques heures.

Le lendemain on me tranſporta de grand matin dans la barque qu'on avoit louée la veille, pour me conduire juſqu'à *Han-tcheou*, c'eſt la capitale de la province de *Tche-kiang*, & une des plus grandes villes de la Chine. Ce paſſage fut le plus difficile & le plus dangereux

de toute la route. Outre qu'il me falloit faire trois lieues dans une chaiſe à porteur, je fus encore obligé d'entrer dans la ville, & d'en ſortir pour me rendre à la maiſon de Joſeph *Tang*, le ſeul aſyle qu'il y eut, encore n'étoit-il pas trop ſûr; mais il fut aiſé à la divine Providence de me tirer de ces dangers.

Les gardes des portes, qui ont accoutumé d'arrêter & de viſiter les chaiſes, n'approcherent pas de la mienne, où j'étois déguiſé en pauvre malade, couvert depuis la tête juſqu'aux pieds d'une vieille couverture de lit. Ils me laiſſerent donc paſſer tranquillement: mais il n'en fut pas de même de *Hiu-ſiang-kong* mon conducteur, ſa barque fut arrêtée & exactement viſitée.

De *Han-tcheou* nous nous rendîmes à nuit cloſe à *Sou-tcheou*, grande ville de la province de *Kiang-nan*, & la plus riche de toutes les villes de la Chine. Nous deſcendîmes dans la maiſon d'un chrétien, où nous croyions trouver le Pere Peychotto, Portugais, Miſſionnaire dans cette province. Il en étoit parti deux jours auparavant pour aller viſiter quelques chrétiens dangereuſement malades. Je lui écrivis pour lui donner avis de mon arrivée, & le prier de m'envoyer

une barque appartenante à quelque chré-
tien, ce qu'il fit le plutôt qu'il lui fut possible. J'eus le temps, jusqu'à l'arrivée de la barque, de célébrer trois fois le saint sacrifice de la messe, & d'administrer les sacremens de pénitence & d'eucharistie à plusieurs fideles de l'un & de l'autre sexe.

Enfin le 11 Mars j'arrivai à *Tchoang*, village presque tout chrétien, où j'eus la consolation d'embrasser le P. Peychotto, avec qui je me rendis le 13 au soir à *Tchang-cho*, ville du troisieme ordre, son domicile ordinaire, & qui est habitée par un grand nombre de chrétiens, la plupart très-fervens. L'âge & les fatigues ont absolument ruiné la santé de ce zélé Missionnaire, & il est entiérement hors d'état de continuer ses fonctions apostoliques.

Après avoir fait faire les pâques à ses Néophytes, je me mis en chemin pour visiter tout le district de sa mission. J'y ai baptisé 303 personnes, 138 adultes & 165 petits enfans; j'ai entendu 2710 confessions, & donné la communion à 2543 Néophytes. Je pars dès cette nuit pour une autre mission dans la province de *Tche-kiang*, je n'ai que le temps de me recommander à vos saintes prieres, & de vous assurer de mon tendre attachement.

LETTRE

LETTRE

Du Pere Gaubil au Pere Cairon.

De Peking, ce 29 octobre 1741.

POUR vous entretenir de ce qui vous touche le plus dans la capitale de cet Empire, je dois d'abord vous faire part d'un nouvel établissement que nous y avons fait, & qui nous promet des suites très-avantageuses à la propagation de la foi.

C'est une espece de congrégation ou d'association, où sont admis un certain nombre de chrétiens pleins de zele & de ferveur, depuis l'âge de vingt jusqu'à quarante ans, en qui nous appercevons des talens propres à enseigner les vérités de la religion à leurs compatriotes. Ils étudient avec application les meilleurs livres où elles sont clairement expliquées ; ils s'en remplissent l'esprit & le cœur ; ils nous rendent compte de leur travail & des connoissances qu'ils ont acquises ; ils s'exercent à écrire & à réfuter les superstitions Chinoises.

Parmi les meilleurs ſujets de cette aſſociation, nous comptons quatre jeunes Princes chrétiens, pluſieurs autres d'honnête famille, deux Bacheliers & un jeune homme que j'ai eu pendant neuf ans auprès de moi, & que j'ai formé à ces ſortes d'exercices.

Nous perdîmes, il y a quelques mois, la Princeſſe Catherine. Elle étoit veuve du Prince François, onzieme fils de *Sounou*, chef de tous les Princes & Princeſſes de la famille Impériale, qui ont tant ſouffert pour la foi, & dont vous avez l'hiſtoire dans les différens tomes qui précedent celui-ci. Une mort précieuſe aux yeux de Dieu a couronné la ſainteté de ſa vie. Je lui adminiſtrai les derniers ſacremens, qu'elle reçut avec de grands ſentimens de piété. Elle me témoigna pluſieurs fois combien elle ſe ſçavoit gré d'avoir vécu & de mourir dans l'indigence, à cauſe de ſon ferme attachement à la foi. Rien de plus touchant que les avis & les inſtructions qu'elle donna à ſes enfans & à ſes parens, avant que de recevoir le ſaint viatique.

Nous fîmes preſque en même temps une autre perte : la mort nous enleva Paul *Lieou*, Médecin chrétien, à l'âge de cinquante-neuf ans; c'étoit un modéle

de vertu & de zele : outre un grand nombre de converſions opérées par ſes exemples & ſes exhortations, à la faveur de la réputation qu'il s'étoit acquiſe dans ſa profeſſion, toutes les maiſons lui étant ouvertes, il s'eſt ſervi de cet accès pour mettre dans le ciel plus de huit mille enfans d'infidéles prêt de mourir auxquels il a donné le baptême. Sa vie étoit des plus exemplaires; il faiſoit réguliérement une demi-heure de méditation chaque jour; il jeûnoit & pratiquoit diverſes auſtérités tous les vendredis; il ſe confeſſoit & communioit tous les huit jours, & avoit ſes heures réglées pour la lecture des livres de piété à laquelle il ne manquoit jamais. Il avoit le talent de parler de Dieu & des vérités de la religion d'une maniere perſuaſive & touchante. Trois jours avant ſa mort il me fit ſa confeſſion générale, & reçut enſuite le viatique & l'extrême-onction avec une pleine connoiſſance. Sa famille & un grand nombre de chrétiens qui y aſſiſterent furent infiniment édifiés des différens actes de douleur, de réſignation & d'amour qu'il produiſit en leur préſence. Cette famille, qui eſt très-réglée, embraſſa la foi dès le temps du P. Ricci.

Vous ſçavez, je crois, mon Révé-

rend Pere, la distinction qu'il y a entre les familles illustres qui portent la ceinture jaune, & celles qui portent la ceinture rouge. Les premiers sont Princes de la famille régnante ; les seconds tirent leur origine des ancêtres du fondateur de cette dynastie, & sont réellement Princes du sang : cinq familles de ces derniers sont chrétiennes.

Le chef d'une de ces familles, nommé Jean *Tchao*, est autant distingué par sa capacité & par sa politesse, que par sa naissance. Le Prince Paul, son fils aîné, marche de près sur ses traces. Jusqu'à présent rien n'avoit pu vaincre l'attachement de l'épouse du Prince Jean au culte des idoles, elle portoit l'opiniâtreté jusqu'à ne pouvoir souffrir qu'on lui parlât des vérités de la religion, & elle mettoit tout en œuvre pour empêcher que le Prince Paul n'en remplît les devoirs ; elle faisoit des efforts inutiles, car ce qu'elle croyoit devoir le pervertir ne servoit qu'à le confirmer dans la foi, & augmentoit sa ferveur dans les pratiques de piété.

Le pere & le fils, après avoir tenté inutilement tout ce que leur zele leur inspiroit pour sa conversion, convinrent ensemble d'offrir à Dieu à cette intention

des prieres extraordinaires, des communions, des pénitences & des aumônes. Dieu s'y est laissé fléchir & a touché le cœur de cette dame; je l'ai baptisée après les épreuves ordinaires; elle a été nommée Thérese, & vit fort chrétiennement.

Le Prince Jean est dans la plus haute piété; il tient le premier rang parmi les membres de l'association dont je viens de parler, & il emploie avec la bénédiction du Seigneur, les grandes connoissances qu'il a de la langue Chinoise & Tartare, à gagner à Jesus-Christ un grand nombre d'infidéles.

Outre les trois Eglises que nous avons à Péking, il y a un grand nombre de chrétientés établies dans cette province de la Cour; elles sont cultivées avec grand soin par cinq Prêtres Chinois Jésuites, car dans les circonstances où nous nous trouvons, il ne nous est pas permis de sortir de la capitale.

Le nombre de nos chrétiens monte à plus de cinquante mille. Ils viennent souvent à la ville pour approcher des sacremens, pour nous consulter, pour nous rendre compte de l'état de leurs chrétientés, pour nous demander des livres sur la religion, de saintes images, des médailles, des chapelets, &c. ces Pré-

tres Chinois baptiſent ordinairement chaque année juſqu'à 1200 adultes. On en compte cinq à ſix cens dans nos trois Egliſes de Péking qui reçoivent chaque année la même grace.

Selon les eſpérances que nous donnent nos Peres Chinois, & le zele de nos chrétiens aſſociés, il y a lieu de croire que, tant à la ville que dans cette province, nous compterons dans peu d'années plus de cent mille chrétiens. Depuis la premiere année de l'Empereur régnant, on n'a pu baptiſer chaque année qu'environ quinze cens enfans expoſés; au lieu qu'auparavant, lorſque tout étoit plus tranquille, & les ſecours plus abondans, on procuroit la grace du baptême à plus de trois mille de ces enfans. Nous eſpérons que cette bonne œuvre ſe rétablira bientôt avec le même ſuccès.



LETTRE

Du Pere Loppin, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere Radominski, Confesseur de Sa Majesté la Reine de Pologne, Duchesse de Lorraine.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

C'est aussi-tôt qu'il m'est possible, que j'ai l'honneur, comme je vous l'ai promis à mon départ de France, de vous rendre compte de ce qui m'est arrivé depuis mon embarquement, jusqu'à mon entrée dans la mission à laquelle la divine Providence m'a destiné. Je souhaite que ce petit détail vous fasse plaisir; il sera du moins une légere preuve de la vive reconnoissance que je conserve des bontés dont vous m'avez honoré.

Je n'ai rien à vous mander qui mérite votre attention, jusqu'à mon arrivée au Cap de Bonne-Espérance, où vous savez que les Hollandois ont une fort belle colonie. La ville égale plusieurs villes

de France; leur jardin est ce qu'il y a de plus curieux: ce n'est pourtant qu'un vaste potager, où il y a plusieurs belles allées, formées par des chênes, des meuriers, des myrthes, &c. Les maisons y sont de la plus grande propreté: une citadelle assez mauvaise, & quelques batteries de canon sont toute la force de la ville basse.

Mais ce qui assure davantage ce pays aux Hollandois, c'est qu'il n'y a gueres qu'eux qui veuillent s'exposer aux pertes qu'ils y font de temps en temps. Les vents de nord-ouest venant à souffler, agitent la mer de telle sorte, que la lame seule pousse les vaisseaux sur terre, & les y fait périr: vingt-cinq y firent naufrage en l'année 1722; & j'ai vu les débris de sept autres, qui y furent brisés en 1736.

Les Hollandois y ont étendu leurs habitations jusqu'à cent cinquante lieues dans les terres. Ils y ont planté des vignes qui donnent d'excellens vins. Les fruits y sont assez bons, mais le bétail est beaucoup meilleur.

L'animal le plus curieux que produise l'Afrique, & peut-être le plus beau qui soit dans le monde, c'est l'âne sauvage qui ressemble fort au mulet. Sa peau est

tissue alternativement, & à égale distance, de rayes ou de bandes larges de deux doigts d'un noir d'ébene & d'un blanc d'yvoire. Ces rayes prennent de la hanche, & vont en diminuant jusqu'au jarret. Delà, jusqu'à la corne, ce sont des bandelettes de même largeur. La tête a aussi ses marques particulieres : au milieu du front est une étoile blanche, autour de laquelle sont les yeux, qui, accompagnés de ces rayes toujours blanches & noires, forment des contours d'autant plus agréables, que la symétrie y est la plus exacte.

On compte dans la ville du Cap autant pour le moins d'esclaves que de Hollandois. On ne sçait quelle est la religion de ces esclaves, & l'on ne voit pas qu'on s'empresse, ni de les instruire, ni de leur procurer le baptême. Il n'y a que quatre Ministres pour la ville, & pour cent cinquante lieues de pays habité.

Le pays, à l'extrémité duquel est le Cap de Bonne-Espérance, se nomme la Cafrerie. On connoît peu les Cafres de la côte occidentale, parce qu'il n'y a point de ports où l'on puisse aborder. On appelle Hotentots, ceux qui habitent le milieu des terres, & qui sont forcés

de ſe retirer, à meſure que les Hollandois étendent leurs colonies. J'en vis environ cinquante qui venoient ſe plaindre de quelques mauvais traitemens qu'ils avoient reçus.

Je crois qu'il y a des ſauvages plus féroces que ces peuples, mais je ne penſe pas qu'on en trouve qui ſoient moins hommes. A peine ſemblent-ils avoir l'uſage de raiſon. Ils vont preſque nuds; leurs cheveux ſont noirs & crepus. Ils s'oignent le corps & la tête d'huile de baleine, ce qui les rend d'une figure hideuſe. Ils ne vivent que de racines, d'herbe & de viande. Leurs mets les plus délicats ſont les boyaux des bêtes qu'ils ont tuées : ils les mangent cruds, & tels qu'ils les ont tirés du ventre de l'animal, ou bien après les avoir portés pluſieurs jours à leur col en guiſe d'ornemens. La culture de la terre leur eſt inconnue; leur unique occupation eſt de garder leurs troupeaux, de danſer & de ne rien faire.

J'étois logé, en habit ſéculier, avec deux autres Miſſionnaires, chez un François refugié. Il ne ſçavoit pas que nous diſions de grand matin la meſſe chez lui; mais il nous étoit bien conſolant de pouvoir célébrer pendant la ſemaine ſainte

cet auguste sacrifice, au milieu d'une nation hérétique ou idolâtre.

Après nous être reposés douze jours au Cap, nous en partîmes le 26 mars par un fort beau temps. Il est plus aisé de doubler la pointe du Cap en allant à la Chine, que lorsqu'on en revient; aussi la doublâmes-nous fort heureusement. Après avoir passé le banc des Aiguilles, où la mer est toujours agitée, & fait environ 2000 lieues, nous vînmes jusqu'aux premieres isles de l'Asie, & le jour de la Pentecôte, certains indices nous firent juger que la terre étoit proche. Le mardi suivant, 19 mai, nous la découvrîmes à deux heures après-midi, & le jeudi nous mouillâmes à l'entrée du fameux détroit de la Sonde.

Ce détroit sépare l'isle de Java de celle de Sumatra; c'est-là que commencent les chaleurs. Nous ne manquions pas d'eau, mais on est ravi d'en avoir de fraîche, & nous fîmes pour cela de vains efforts. Les marées étant alors fort hautes, la mer s'élevoit jusqu'à une cascade d'eau douce, où l'on a coutume d'en prendre.

Comme on ne s'attendoit pas à ce contre-temps, le capitaine nous invita à mettre pied à terre avec lui. Nous

voguâmes droit à la caſcade, mais lorſque nous en approchâmes, notre canot toucha contre pluſieurs pierres, ce qui nous obligea de prendre le large.

De-là nous allâmes vers une petite iſle où nous courûmes encore plus de riſque. Si un matelot ne ſe fût jetté à l'eau pour ſoutenir notre canot qui touchoit terre, & penchoit fort d'un côté, nous étions ſur le point d'être ſubmergés, ou du moins de paſſer la nuit dans une iſle déſerte, où nous n'euſſions pas été fort en ſûreté.

Le lendemain la chaloupe tenta une ſeconde fois la deſcente vers la caſcade, mais ce fut inutilement; ainſi nous levâmes l'ancre, & nous continuâmes notre route dans le détroit, ayant toujours des terres à droite & à gauche, à une ou deux lieues de nous. Le 27 nous envoyâmes à terre le canot pour chercher des proviſions: comme il ne parut point de tout le jour, ni la nuit ſuivante, nous en fûmes inquiets au point de mettre en mer la chaloupe avec vingt hommes armés, pour aller en apprendre des nouvelles; notre inquiétude redoubla, ne voyant pas paroître la chaloupe, qui devoit revenir ſur le champ; mais nous n'eûmes que la peur: l'un & l'autre

revinrent ſur les ſept heures du ſoir avec de bons rafraîchiſſemens, qui firent bientôt oublier les inquiétudes paſſées.

Les Javanois, habitans de ces iſles, vont preſque nuds, leur couleur tire ſur le rouge, & le bétel qu'ils mâchent continuellement, leur rend les dents noires : ils ne paroiſſent pas manquer d'eſprit, & ils entendent bien leur commerce. Pendant tout le temps que nous fûmes dans le détroit, ils venoient tous les jours dans de petites pirogues, nous vendre leurs volailles & leurs fruits.

C'eſt le 21 mai que nous étions entrés dans le détroit de la Sonde, & le premier du mois de juin à peine avions-nous fait quinze lieues à cauſe du calme & des vents contraires. Enfin nous en ſortîmes, mais ce fut pour paſſer celui de Banca, qui eſt beaucoup plus dangereux.

A l'entrée ſe trouve l'iſle de Lucepara, la mer eſt baſſe aux environs. On n'y marche que la ſonde à la main, à droite & à gauche du vaiſſeau, & à une portée de fuſil on fait la même manœuvre dans le canot, pour diriger le navire dans ſa courſe.

Les vaiſſeaux qui vont à la Chine, tirent ordinairement dix-ſept pieds d'eau,

& souvent dans les endroits où il y en a le plus, il ne s'en trouve que cinq brasses, c'est-à-dire vingt-cinq pieds, mais pour peu qu'on se détourne, on n'en trouve que douze ou quinze, & l'on est en danger d'y échouer. Comme nous avions un très-bon vent, nous doublâmes heureusement cette isle. La quille du vaisseau étoit pourtant si proche de terre, que mettant les eaux en mouvement, la vase du fond en étoit agitée, & revenant sur la surface de la mer, ne présentoit aux yeux qu'une eau bourbeuse & désagréable.

Le détroit de Banca a environ trente lieues de longueur sur quinze de largeur. Du côté du couchant est la riviere *Salimbam*, qui par trois embouchures, se décharge dans la mer. A côté de chaque embouchure, il y a un banc de sable qui s'avance trois lieues en mer. Lorsque nous nous trouvâmes par le travers de la premiere embouchure, on sonda, & l'on trouva douze brasses. Cependant nous étions plus près de terre que nous ne pensions. Nous étions alors dans le courant de la riviere, & nous ne l'eûmes pas plutôt passé, que nous nous trouvâmes à deux brasses & demie, c'est-à-dire que nous donnâmes dans la pointe

du premier banc de Salimbam, où nous échouâmes le 8 juin. Heureusement le vaisseau ne donna que sur de la vase molle, où il s'arrêta sans faire aucun mouvement. On se hâta de carguer les voiles, & par le moyen d'une ancre qu'on alla jetter en haute mer & du cabestan, on retira le vaisseau, qui au bout d'une heure se trouva à flot.

Depuis l'entrée du détroit de la Sonde, on ne passe qu'au travers des bancs & des rochers souvent cachés sous l'eau, dont on ne peut s'appercevoir qu'en y touchant, & auxquels on ne touche gueres sans péril. A la sortie du détroit se trouve d'un côté un rocher caché sous les eaux, nommé Fridérique; vis-à-vis sont des bancs de sable, & l'espace qui est entre-deux est assez étroit. Il s'agit de tenir le juste milieu, sans quoi l'on échoue, ou l'on se brise. L'habileté de notre Capitaine nous fit franchir ce pas dangereux sans aucun risque.

Delà nous retombâmes dans de grandes mers, où les périls ne sont plus si fréquens. Nous repassâmes la ligne le 10 juin, & il ne nous resta plus que quatre à cinq cens lieues à faire pour arriver à Macao. Les vents ayant continué, nous arrivâmes le 22 à la vue de la petite isle

de Sancian, où finirent les travaux de l'Apôtre des Indes.

Le lendemain, après six mois de navigation, à deux heures du matin nous mouillâmes à la vue de Macao. Peu d'heures après, le vaisseau le Condé qui nous accompagnoit, & dont nous n'avions eu nulle connoissance depuis la sortie du Cap, vint mouiller à côté de nous, & le jour de Saint Jean-Baptiste je descendis à terre.

Macao est une ville qui appartient aux Portugais : elle leur fut cédée autrefois par les Empereurs de la Chine, en reconnoissance du service qu'ils avoient rendu en nettoyant la mer de pirates. Les Portugais étant alors puissans dans les Indes, la ville devint considérable, & l'on y fonda plusieurs maisons religieuses. Maintenant beaucoup de familles Portugaises y sont presque réduites à la mendicité, & elles n'y subsistent qu'à la faveur d'un commerce assez médiocre. Nous y avons deux maisons, dans l'une desquelles les Jésuites François se retirerent, lorsqu'en 1732 ils furent exilés de la Chine. J'y en trouvai quatre à mon arrivée, qui me comblerent d'amitiés.

Cette maison est toute propre à ins-

pirer un grand zele ; elle est composée de plusieurs anciens Missionnaires qui ont été exilés pour la foi, ou qui pendant trente & quarante ans se sont consumés dans les travaux de la vie apostolique. C'est de cette maison que sortirent les quatre Jésuites, qui entrant dans le Tong-king, furent arrêtés chargés de fers, mis dans une affreuse prison, d'où ils ne furent retirés le 12 janvier 1737, que pour sceller de leur sang la divinité de la religion chrétienne. On attend une occasion de faire transporter ici leurs corps, pour continuer d'enrichir une vaste chambre remplie des précieux restes de quantité de Jésuites martyrisés dans le Japon, ou dans les royaumes voisins, que l'on conserve avec soin dans un grand nombre de tiroirs. On y voit en particulier les ossemens de trois Jésuites martyrisés au Japon en l'année 1597, & canonisés par le Pape Urbain VII.

Le 22 septembre je partis de Macao, pour tâcher de pénétrer dans les provinces de la Chine : je me rendis à un demi-quart de lieue de-là dans une petite isle qui appartient à notre college, & le lendemain à nuit close j'entrai dans une barque, qui me conduisit pen-

dant quarante lieues jusqu'à l'endroit où les marées cessent de remonter. Un vent favorable me fit faire ce chemin en deux jours : une nouvelle barque qui appartenoit à un Chrétien, m'attendoit pour me conduire, & remonter le fleuve à une centaine de lieues jusqu'à l'extrémité de la province de *Quang-tong*. Comme je ne pouvois mettre pied à terre, ni paroître à découvert pendant le jour, je fis cette longue route sans sçavoir ce que c'étoit qu'une ville Chinoise, quoique j'eusse passé devant plusieurs qui bordoient la riviere.

Après deux journées de chemin j'apperçus un monastere de Bonzes, qui me parut fort spacieux, & dont les murailles étoient bien construites. Nous marchions alors entre deux chaînes de très-hautes montagnes, ou plutôt de rochers fort escarpés. J'en vis un en particulier dont le pied est baigné par la riviere, & qui de ce côté-là étoit plat & uni comme la plus droite muraille. Il est d'une hauteur prodigieuse, & l'on n'y peut aborder qu'en bateau. A deux ou trois pieds de hauteur se trouve une ouverture, par où l'on monte dans l'intérieur de ce rocher. A la hauteur de 30 ou 40 pieds, sont des chambres & des salles

qui ont des ouvertures ſur le fleuve, avec des baluſtrades ſur leſquelles ſont poſées des idoles.

C'eſt dans cette affreuſe caverne que demeurent quatre ou cinq Bonzes qui n'en ſortent jamais, & qui vivent des aumônes que leur font les paſſans. Je ne m'imagine rien de plus affreux que cette priſon. Ce ſont là ſans doute de vrais martyrs du démon, ou bien ils reſſemblent aux Bonzes que ſaint François Xavier trouva au Japon, qui par des débauches ſecrettes, ſe dédommageoient de leur faſtueuſe auſtérité.

Le 7 octobre j'arrivai à *Chao-tcheou-fou*, ville du premier ordre, où la douane eſt très-ſévere. Je mis pied à terre, & tandis que la barque étoit viſitée, je pris un détour pour aller l'attendre à une lieue de-là; & comme pour n'être point reconnu, j'étois obligé de marcher au travers des campagnes, je fis le perſonnage d'Herboriſte, & je m'amuſai à cueillir des ſimples, dont je ne connoiſſois ni le nom ni la vertu. Je rejoignis enfin ma barque, & le jour de ſaint François de Borgia, j'arrivai à *Nan-hiong-fou*, autre ville du premier ordre. C'eſt-là que la divine Providence m'attendoit, & qu'elle me fit faire l'apprentiſſage de Miſſionnaire.

Pour entrer de la province de *Quang-tong* dans celle de *Kiang-si*, il faut passer une montagne, & faire une journée de chemin par terre; on la fait ou à cheval, ou dans une sorte de brancard à découvert, ou dans une espece de lit couvert d'un rideau. Comme ce chemin est aussi fréquenté que les rues de Paris, c'est de cette derniere voiture que je me servis, afin de me tenir plus caché.

Il y a à *Nan-hiong-fou* un Chrétien fort pauvre nommé Thomas. La misere où il est, l'a engagé plusieurs fois à aller au-devant des Missionnaires, lorsqu'il étoit informé de leur passage, & à exiger d'eux le plus d'argent qu'il pouvoit, avec menace de les déclarer au Mandarin, s'ils le refusoient. On assuroit qu'il étoit venu à Macao, qu'il s'y étoit confessé, & qu'il avoit donné des marques d'un véritable repentir; cependant on ne s'y fioit pas, & on prenoit d'ordinaire un détour pour éviter sa rencontre. Les trois catéchistes qui m'accompagnoient, ne laisserent pas de me conduire par la route battue, soit afin d'abréger le chemin, soit qu'ils crussent avoir pris de bonnes mesures, pour cacher mon arrivée à ce perfide néophyte.

Un de mes catéchistes prit les devants,

entra dans la ville, & ſe rendit chez un médecin chrétien nommé Jean, qu'il croyoit digne de ſa confiance. Ce médecin vint nous trouver auſſi-tôt, & nous dit que Thomas étoit malade, & qu'il lui avoit donné une médecine: « Je viendrai ſur les ſept heures du ſoir, » ajouta-t-il, pour vous conduire dans » ma maiſon, où vous paſſerez la nuit, » & j'arrangerai toutes choſes de ma- » niere que le lendemain vous aurez » une voiture prête ». Je ſuivis ſon conſeil, j'entrai avec lui dans la ville ſans la voir, je couchai chez lui, & le lendemain je partis de grand matin avec deux de mes catéchiſtes, car le premier nous avoit quitté la veille au ſoir, pour aller me chercher une barque.

Je traverſai tranquillement la ville, mais à peine avois-je fait quelques pas dans la campagne, que deux infideles arrêterent ma voiture, & me demanderent où j'allois; mes Catéchiſtes répondirent que nous allions dans la province de *Kiang-ſi*. Les infideles répliquerent qu'ils ſçavoient bien que j'étois Européen; qu'ils étoient députés des Mandarins, auxquels ils alloient me dénoncer, ce que cependant ils ne feroient pas, ſi je voulois leur donner 200 livres.

Si j'avois entendu la langue, peut-être aurois-je composé avec eux, afin qu'il me fût permis de continuer ma route mais ne sçachant encore que quelques mots Chinois, je ne compris rien de ce qu'ils disoient ; mon premier Catéchiste qui sçavoit un peu de latin, & de qui je pouvois me faire entendre, étoit absent, ainsi il fallut m'abandonner à la Providence. Mes conducteurs ayant refusé constamment de rien donner, on me conduisit dans une espece de corps de garde ; c'est ce qui les obligea de rentrer dans la ville, & d'aller en informer le médecin chez lequel j'avois passé la nuit.

Cependant, je restai environ deux heures dans ce corps de garde. Les Chinois qui s'y trouverent furent curieux de sçavoir qui j'étois ; les uns tiroient mon bonnet, pour voir si j'avois la tresse de cheveux que les Chinois portent derriere la tête ; les autres levoient le rideau de côté & d'autre pour m'examiner. Pour moi je contrefaisois le malade, & j'avois sur-tout attention à me tenir le visage bien couvert ; l'éventail qu'on porte communément à la Chine, me fut d'un grand secours.

Enfin, on vint me prendre, & l'on

me fit traverser une partie de la ville étant toujours dans mon lit, & le visage couvert. On s'arrêta tout-à-coup devant une maison, & on enleva violemment mes rideaux. Je ne doutai plus que je ne fusse à la porte d'un Mandarin, devant lequel il me falloit comparoître, & je crus qu'il étoit inutile de me cacher davantage. Je retirai donc mon éventail, & je regardai tranquillement une foule de peuple, qui s'assembla autour de moi.

Lorsque j'avois encore le visage couvert, j'entendois les uns qui disoient: *Niu-gin*, c'est une femme. Lorsque je fus à découvert, j'en entendois d'autres qui m'appelloient *Ho-chang*, c'est-à-dire un Bonze; c'est tout ce que je pus comprendre de ce qu'ils disoient sur mon compte. En un mot, j'étois trahi par des faux chrétiens, déféré aux Mandarins, exposé à la vue de toute une ville, qui ne pouvoit plus douter que je ne fusse Européen; voilà le péril dont je ne pouvois pas naturellement échapper.

Au bout de quelque temps on rabattit mes rideaux, & l'on me conduisit chez le chrétien Jean. J'entrai dans la premiere chambre, où plusieurs infideles me suivirent pour m'examiner, ainsi que tous

les paſſans qui venoient me conſidérer les uns après les autres. Je demandai comme je pus ce que tout cela ſignifioit, on me fit entendre que j'allois comparoître devant les Mandarins, qui me renverroient infailliblement à Macao.

Une heure après vint une chaiſe à porteur, où l'on me fit entrer, & c'eſt alors que je ne doutai plus qu'on ne me menât chez le Mandarin. Je traverſai encore la ville, & je la vis à loiſir : elle eſt pavée de petits cailloux comme Lyon; en paſſant par une rue, j'y vis repréſenter la comédie; deux ou trois hommes touchoient des inſtrumens, qui ne ſont gueres du goût Européen, & un comédien maſqué parloit ſeul ſur le théâtre.

Les maiſons me parurent aſſez belles en-dehors, quoiqu'elles ne ſoient ſouvent que de bois, & ordinairement d'un ſeul étage. Il y a dans chaque ville des édifices plus élevés, & dans le goût de celui que le Roi de Pologne a fait conſtruire dans les boſquets de Luneville. A la Chine ces édifices ſont auprès des murailles de la ville, afin que de-là on puiſſe veiller ſur ce qui ſe paſſe dans les pays d'alentour.

Après avoir traverſé la ville pendant plus d'un quart-d'heure, ma chaiſe s'arrêta,

rêta, & l'on me fit entrer dans une maison qui me parut une véritable prison; je demandai où j'étois, on me répondit que c'étoit une hôtellerie, où je devois passer la nuit & la journée suivante. Mes catéchistes sortirent de la chambre où l'on me mit, & ils en fermerent la porte à la clef, afin que personne n'y pût entrer.

Je ne sçavois gueres où tout cela devoit aboutir : je n'avois nulle inquiétude par rapport à moi, mais je craignois qu'il n'arrivât quelque malheur à mes catéchistes, & principalement à la Mission. Il se pouvoit faire qu'à l'occasion d'un Européen déguisé qui entroit dans les terres, on ordonnât une recherche exacte dans les provinces, & qu'on en fît sortir tous les Missionnaires qui y sont cachés; j'aurois été inconsolable, qu'à mon sujet un pareil malheur fût arrivé à une Mission qui est déjà si affligée, & à laquelle je n'avois encore rendu aucun service. Je m'adressai au sacré cœur de Jesus, auquel j'ai une dévotion particuliere, & j'implorai la protection de la très-sainte Vierge, avec toute la ferveur dont j'étois capable.

Le Seigneur avoit prévenu mes desirs: voici ce qui se passoit alors chez les

Mandarins, dont je n'appris le détail que quand j'eus rejoint mon premier catéchiste. Mes deux autres catéchistes s'adresserent au commis d'un Mandarin, ils lui exposerent que deux Chinois les empêchoient de suivre leur chemin, sous prétexte qu'ils conduisoient un Européen, & le prierent de s'intéresser auprès du Mandarin, pour qu'il leur fût permis de continuer leur route; ils eurent soin en même temps de l'assurer qu'ils reconnoîtroient ce service.

La promesse eut son effet: « n'ayez » nulle inquiétude, répondit le commis, » je prends cette affaire sur moi ». Il parla effectivement aux deux Mandarins, au tribunal desquels elle devoit être portée, & il leur représenta que deux Chinois qui se faisoient passer pour officiers d'un tribunal, exigeoient de quelques voyageurs une grosse somme d'argent, sous prétexte qu'ils avoient avec eux un Européen.

Les deux Mandarins firent venir l'un après l'autre les deux catéchistes, qui n'eurent qu'à répéter ce qui avoit déja été dit par le commis; & sur ce qu'on me disoit Européen, ils répondirent que je venois de Macao, & que j'allois dans la province de *Kiang-si*, où j'avois des

affaires particulieres. Le Mandarin le crut ou fit semblant de le croire : il demanda à me voir, on lui dit que j'étois incommodé, & en effet j'étois véritablement fatigué. Il se contenta pareillement de cette réponse; il en fut de même du second Mandarin, chez lequel un de mes catéchistes alla tout de suite.

Celui-ci fit encore plus, car il ordonna aux deux Chinois qui m'avoient arrêté, de paroître en sa présence : aussi-tôt qu'il les vit, « de quelle autorité, leur » dit-il, empêchez-vous des voyageurs » de suivre leur chemin, & avec quel » front osez-vous vous dire députés des » Mandarins » ? Ils répondirent qu'ils n'en avoient agi de la sorte, que par le conseil d'un chrétien nommé Thomas, qui les avoit avertis que j'étois Européen. « Cette réponse ne vous disculpe pas, » répliqua le Mandarin, & je vous ferois » châtier sur le champ, si le jeûne qu'on » observe aujourd'hui dans la ville ne » m'en empêchoit; mais vous ne m'é» chapperez pas ».

Il ordonna ensuite qu'on allât se saisir de Thomas, & qu'on le lui amenât chargé de fers. Aussi-tôt qu'il parut, le Mandarin lui demanda si sa religion lui commandoit d'exiger de grosses sommes

d'argent de ceux que l'on ſoupçonnoit être de même croyance que lui ? « tu es » un *Kouang-kouen*, lui dit-il, c'eſt-à-» dire, un miſérable & un coquin, & » je ſçaurai te punir comme tu le mé-» rite, quand il n'y aura plus de jeûnes. » Vous autres, ajoûta-t-il en s'adreſſant » à mes catéchiſtes, continuez tranquil-» lement votre route ». Cette aventure n'a pas laiſſé de me coûter environ douze taels (1).

Vous me demanderez ſans doute, mon Révérend Pere, comment il s'eſt pu faire que ces Mandarins infideles, bien inſtruits des ordres de l'Empereur, qui nous interdiſent l'entrée de la Chine, & perſuadés que j'étois Européen, m'ont cependant laiſſé paſſer avec tant de facilité, & ont même puni ceux qui m'avoient arrêté ?

Que vous dirai-je, ſi ce n'eſt que Dieu eſt le maître des cœurs, & qu'il ſçait les tourner à ſon gré, donner aux événemens l'iſſue qu'il lui plaît, quelquefois la plus ineſpérée, & faire tomber les méchans dans les piéges qu'ils avoient dreſſés contre ſes ſerviteurs. D'ailleurs,

(1) Un tael vaut 7 livres 10 ſols de notre monnoie.

ces Mandarins pouvoient être du nombre de ceux qui connoissent les Européens comme des gens incapables de causer le moindre trouble dans l'Empire, & qui enseignent une religion sainte, qu'ils embrasseroient eux-mêmes volontiers, si sa morale étoit moins sévere. Des vues d'intérêt peuvent aussi y avoir part; quoique la porte de la Chine soit fermée aux Européens en général, les Mandarins sçavent qu'il y en a plusieurs auprès de l'Empereur, que ce Prince les considere, qu'il en a appellé cinq tout récemment à Peking, qu'eux-mêmes ils ont été chargés de les y faire conduire, & de les défrayer dans leur route : ainsi ils n'aiment pas à susciter de mauvaises affaires à aucun Européen, de crainte que ceux qui sont à la cour, ne les desservent auprès de l'Empereur.

Quoi qu'il en soit, je passai heureusement la montagne, & je me rendis à *Nan-ngan-fou*, où je m'embarquai. Je m'apperçus bientôt que cette barque n'appartenoit point à un chrétien. Le batelier demanda d'abord qui j'étois; on lui fit réponse que j'étois d'une province étrangere. Peu après, quoique nous eussions loué sa barque pour nous seuls, il voulut absolument y recevoir un infi-

dele qui faisoit la même route ; c'est ce qui m'obligea de me tenir sur le derriere de la barque.

Le lendemain j'arrivai à *Kan-tcheou-fou*, ville du premier ordre. Aux portes de cette ville est un village où demeure un Jésuite Italien ; je passai la journée suivante avec lui, & sur le soir je montai dans la barque d'un chrétien, qui alloit commercer dans la province de *Hou-quang*, où je devois me rendre.

Ce fut au commencement de décembre que je remontai le fleuve *Yang tse-kiang* pendant plus de 60 lieues. Il traverse toute la Chine de l'occident à l'orient, & va se décharger dans les mers du Japon, son lit est ordinairement d'une demi-lieue, & assez souvent il est deux & quatre fois plus large. Lorsque certains vents régnent les naufrages y sont à craindre. Il est très-profond, & s'il ne se trouvoit pas quelques barres dans son embouchure, nos vaisseaux de Roi pourroient le remonter 200 lieues.

On voyage ici bien plus par eau que par terre, à cause de la quantité de fleuves, de rivieres, & de canaux qui facilitent extrêmement le commerce. Ces rivieres sont chargées d'un nombre infini de barques de toutes sortes de

grandeur & de figure. Il y en a de plattes & élevées comme nos petits vaisseaux ; elles servent à porter à l'Empereur le tribut du riz, elles marchent au nombre de plus de trois mille lorsqu'elles vont à Peking. D'autres ont presque la figure de nos navires, & vont se charger de sel sur les côtes. Toutes ces barques vont à la voile, il y en a qui en ont jusqu'à quatre, mais pas au-delà.

Le 7 Décembre j'arrivai à *Han-keou.* Je ne crois pas qu'il y ait dans tout l'univers d'endroit, qui, en si peu d'espace, renferme une si grande quantité d'hommes. D'un côté du *Kiang* est *Vou-tchang-fou*, capitale de la Province, où l'on compte environ un million d'ames. De l'autre côté du fleuve est située une autre ville du premier ordre nommée *Han-yang-fou*, qui contient cinq à six cens mille habitans. C'est-là que la riviere *Han* se jette dans le *Kiang*. Des deux côtés de cette riviere est un très-grand bourg, où il y a autant de monde que dans la capitale. On le nomme bourg, parce qu'il n'est pas fermé de murailles.

Ce n'est pas tout, le fleuve & la riviere sont continuellement chargés de plusieurs milliers de barques, qui viennent sans cesse vendre & acheter des

marchandiſes ; c'eſt une foire perpétuelle, où l'on trouve abondamment tout ce que l'on peut ſouhaiter. Ces barques contiennent au moins quatre cens mille perſonnes, & cela ſous le même point de vue.

Rien, au reſte n'eſt ſi bien ordonné que l'arrangement de ces barques, qui couvrent l'eau l'eſpace de deux lieues, où elles forment une eſpece de grande ville, ou ſi vous voulez, une vaſte forêt, car c'eſt l'un & l'autre. Le paſſage pour aller d'une barque à l'autre, pour traverſer, pour monter ou pour deſcendre eſt très-bien ménagé ; mais le feu n'y eſt pas moins à craindre que dans une ville. A mon arrivée je vis le *Kiang* tout couvert de charbon & de bois brûlé, & j'apperçus la carcaſſe d'une grande barque de l'Empereur, qui venoit d'être réduite en cendres avec plus de vingt autres.

Je remontai enſuite une autre riviere juſqu'à ſoixante lieues, & j'arrivai à *Kou-tchin*, ville du troiſieme ordre. C'eſt-là que je quittai la riviere, pour pénétrer dans de hautes montagnes qui ne reſſemblent pas mal à nos Cevenes ou au mont Jurat. Ces montagnes étoient anciennement fort habitées ; mais le

pays ayant été ruiné & les habitans massacrés par une grande multitude de révoltés, il étoit demeuré inculte pendant plus d'un siecle, & se trouvoit tout couvert de forêts & rempli de bêtes féroces.

Ce n'est que depuis environ quinze ans qu'il est défriché en partie, & habité par un nombre de chrétiens qui y ont acheté du terrein, pour y pratiquer avec plus de liberté les exercices de la religion chrétienne. Le Pere de Neuviale a soin maintenant de cette chrétienté qui est très-fervente, & qui s'augmente chaque jour considérablement. C'est auprès de lui que j'étois envoyé, pour apprendre la langue la plus difficile qui soit dans le monde, par les divers tons qui différencient la signification d'un même mot, & auxquels un Européen a bien de la peine à s'accoutumer.

Ce fut le 15 Mars que j'arrivai dans ces montagnes. Le Pere de Neuviale m'avoit envoyé un de ses Catéchistes pour me conduire : je marchai à sa suite habillé comme les paysans & les autres gens de la campagne. Nous rencontrâmes des chrétiens, qui, connoissant celui qui me servoit de guide, & accoutumés à voir un Pere Euro-

péen, n'eurent pas de peine à reconnoître que j'étois un Missionnaire nouvellement arrivé. Comme le chemin étoit fort fréquenté par les infideles, ils n'oserent me saluer, ils se contenterent de faire le signe de la croix, pour m'apprendre qu'ils étoient chrétiens.

Après avoir demeuré deux mois chez le Pere de Neuviale, tout occupé à apprendre la langue, & commençant déjà à la bégayer, j'allai me fixer à deux lieues de-là pour avoir soin d'une petite chrétienté d'environ deux cens Néophytes. Ma demeure fut chez un chrétien qui tient le premier rang dans ce lieu-là. Quoiqu'il soit logé fort pauvrement, il n'a pas laissé d'amasser quelque bien, qu'il a presque tout employé à bâtir une maison qui touche la sienne; elle est assez propre & fort commode pour y loger un Missionnaire avec ses Catéchistes, pour y célébrer le saint sacrifice de la Messe, & pour y assembler les chrétiens qui viennent s'y faire instruire ou participer aux sacremens.

Ce que vous souhaiteriez principalement de moi, mon Révérend Pere, ce seroit que j'entrasse dans le détail des travaux de chaque Missionnaire, & de l'état où se trouve chaque partie de

la Miſſion : mais je vous prie de conſidérer que je ne fais que d'entrer à la Chine, & que dans l'éloignement où je ſuis de Peking & de Macao, il ne m'eſt pas aiſé d'avoir commerce avec les Miſſionnaires répandus dans les diverſes Provinces. Je vais cependant vous faire part de ce que j'ai pu apprendre de l'état de notre Miſſion Françoiſe.

A commencer par Peking, outre les deux maiſons qu'y ont les Jeſuites Portugais, nous avons la nôtre dans le palais même de l'Empereur, où il y a dix ou onze Jeſuites, ſans compter quatre Jéſuites Chinois qui ſont partagés dans les diverſes Miſſions aux environs de la capitale, d'où il n'eſt pas permis aux Européens de ſortir.

Les uns cultivent les chrétiens, inſtruiſent les cathécumenes, & procurent le baptême à un grand nombre d'enfans moribonds ; d'autres travaillent ou font travailler au palais de l'Empereur, & ſe ménagent par-là un accès auprès de ce Prince, pour pouvoir implorer ſa protection dans le beſoin. Preſque tous employent le peu de loiſir que leur laiſſent leurs fonctions apoſtoliques, à compoſer d'excellens livres ſur la religion, ou à en traduire de fort utiles. Le Pere de

Mailla en particulier vient de traduire la Vie des Saints du Pere Croiset, & un abrégé de la dévotion au sacré Cœur de Jesus. Ces livres répandus parmi les chrétiens, & même parmi les infideles, produisent les plus grands fruits. Ce sont des especes de Missionnaires qui n'appréhendent point les recherches, & qui contribuent beaucoup aux progrès de la foi.

L'Empereur est d'une santé très-foible, & par cette raison peu appliqué aux affaires de l'Etat ; il renvoye tout aux tribunaux, qui ne sont rien moins que favorables à notre sainte religion. Il n'y a que deux ans qu'un Missionnaire Franciscain fut arrêté dans la province de *Chan-tong*, & de-là conduit à Peking chargé de chaînes. Cet événement attrista extrêmement les Missionnaires de cette capitale, les seuls qui soient agréés dans l'Empire. Ils employerent avec un grand zèle le crédit de leurs amis, pour empêcher qu'on ne fît aucun mauvais traitement au Missionnaire, & que cette détention n'occasionnât des ordres de faire d'exactes recherches dans les provinces. Ils réussirent en partie, & le tribunal se contenta de faire conduire le Missionnaire à Macao, lié cependant

d'une petite chaîne, pour être renvoyé de-là en Europe.

Un autre événement qui n'intéresse point la religion, vient de causer une terreur panique dans toute la ville de Peking. Vous vous souvenez sans doute du terrible tremblement de terre qui arriva il y a environ dix ans dans cette capitale. Sur la fin de l'année derniere un Chinois s'avisa d'annoncer de tous côtés avec la plus grande assurance, que dans peu de temps il en devoit arriver un semblable; il détermina même le mois & le jour auquel arriveroit ce malheur. Il n'en fallut pas davantage pour répandre l'allarme dans Peking.

Le jour marqué étant venu, une prodigieuse quantité de peuple sortit hors des murs; plusieurs se disoient le dernier adieu, comme devant périr dans peu d'heures; il n'y eut presque que l'Empereur qui montra de la fermeté, & qui ne voulut point sortir de son palais. La journée fatale étant arrivée, la frayeur redoubla, mais cette journée s'étant écoulée sans que le moindre tremblement se fût fait sentir, la fureur & la colere succéderent à la terreur; le peuple vouloit mettre en pieces le faux prophête; l'Empereur se contenta de l'exi-

ler, en le faiſant avertir ſérieuſement, que s'il retomboit jamais dans un pareil fanatiſme, il le feroit mourir auſſi-tôt.

Des lettres venues récemment de Macao, nous avertiſſent de nous tenir ſur nos gardes, au ſujet d'un événement bien plus conſidérable, & qui pouvoit avoir des ſuites funeſtes. Parmi quelques Miſſionnaires arrivés à Macao, ſe trouverent deux Jéſuites Allemands, deſtinés pour la Miſſion du Royaume de *Tong-king*. Après quelques mois de réſidence à Macao, ils ſe mirent en route; ils étoient déja ſur les confins de cet Empire, & prêt d'entrer dans les terres du *Tong-king*, lorſqu'ils furent reconnus pour Européens, & arrêtés avec ceux qui les conduiſoient. On les déféra auſſi-tôt au Viceroi de Canton, & cependant on les mit en priſon, où l'un d'eux eſt mort au bout de quarante jours; j'ignore ce qui a été ordonné de l'autre.

Ce que je ſçais, c'eſt que le Viceroi a publié un écrit terrible contre la religion, & a donné ordre qu'on forçât par la voie des tourmens le principal conducteur des deux Miſſionnaires, à déclarer quels ſont les autres Européens qui ſont entrés dans les provinces. Ce conducteur ſe nomme Auguſtin *Hoang*; c'eſt

un chrétien plein de zèle & parfaitement inſtruit des vérités de la religion ; mais s'il manquoit de fermeté, il pourroit découvrir bien des Miſſionnaires. Il en a introduit pluſieurs dans les provinces, & je ſuis de ce nombre ; cependant, comme il y a pluſieurs mois que ceci eſt arrivé, & que nos Miſſionnaires qui ſont à Peking ne nous ont donné aucun avis, il eſt à croire que le Viceroi n'en aura point informé la cour, & que cet événement n'aura pas d'autres ſuites.

Voilà, mon Révérend Pere, ce que j'ai pu apprendre touchant la Miſſion de la capitale ; j'ignore entiérement ce qui concerne les Miſſions de nos Peres Portugais, ſoit à Peking, ſoit dans les provinces, & je ne ſçais encore qu'imparfaitement ce qui ſe paſſe dans les Miſſions de nos Peres François. Je ſçais en général que le Pere le Févre, accompagné d'un Jéſuite Chinois, a ſa Miſſion dans la province de *Kiang-ſi ;* des lettres récentes du Pere Baborier, qui travaille dans une autre province, nous apprennent qu'en huit à neuf mois il a baptiſé 572 perſonnes, & a entendu les confeſſions de 4631 néophytes. Je ſuis un peu mieux inſtruit des Miſſions de la vaſte province du *Hou-quang*, que j'ai parcourue, &

où nous sommes actuellement cinq Jésuites François ; pour vous donner une idée de la maniere dont on y travaille, je vous rapporterai en peu de mots ce que j'ai vu sur ma route.

A l'embouchure d'une riviere assez considérable, qui se jette dans le grand fleuve *Kiang*, est un gros bourg nommé *Han-keou*, dont je vous ai parlé, où il y a un bon nombre de néophytes. Ce bourg est un port considérable, où abordent chaque jour des milliers de barques, dont plusieurs appartiennent à des chrétiens. Le Pere Dugad qui est entré depuis deux ans dans cette province, a soin des chrétiens du bourg & des barques ; de temps en temps il va sur le soir chez un chrétien des plus considérables du lieu, où il est sûrement pour vaquer aux fonctions de son ministere. Pour ce qui est des barques, il ne peut gueres s'y rendre que pendant la nuit, pour y entendre les confessions, instruire ou baptiser les catéchumenes, & célébrer le saint sacrifice de la messe. Aussi-tôt que le jour approche, il lui faut remonter sur sa barque, où il demeure presque continuellement, surtout pendant le jour.

Le Pere des Robert a soin des Chré-

tiens qui se trouvent en remontant la riviere de l'orient jusqu'à l'occident. Il est environ neuf mois à parcourir chaque année ses chrétientés. Comme cette province est arrosée d'un prodigieux nombre de rivieres, & que c'est sur leurs bords que sont la plûpart des villes & des villages, il fait peu de chemin par terre.

Lorsqu'il arrive dans un lieu où il y a des Chrétiens, il envoie devant lui son Catéchiste, pour en informer le principal Chrétien: celui-ci avertit tous les autres Chrétiens, qui s'assemblent chez lui, & le Missionnaire s'y rend sur le soir. Comme il ne peut les visiter qu'une ou deux fois par an, il trouve bien de l'ouvrage. Il faut qu'il baptise, qu'il entende les confessions, qu'il discute plusieurs affaires, qu'il réponde à une infinité de questions, & qu'il s'arrange de telle sorte, qu'il puisse remonter sur sa barque au point du jour. Ce travail continué pendant presque toute l'année, ne laisse pas d'être fort pénible; mais apparemment que le zele qui le fait entreprendre, le rend doux & agréable. Je ne puis pas encore en parler par expérience.

Le Pere Bataillé a le district le plus étendu, le plus difficile, & où il y a le

plus de risques. A peine peut-il en un an parcourir chacune de ces chrétientés; une partie étant dans la province de *Honan*, qui n'est point coupée de rivieres, comme celle du *Hou-quang*, il est obligé de marcher pendant le jour, & de faire souvent sept à huit lieues : quand il arrive le soir bien fatigué, il lui faut passer la nuit à administrer les Sacremens, pour se retirer avant la pointe du jour. Voilà, mon Révérend Pere, tout le secours qu'il peut donner une seule fois l'année à ses Chrétiens, dont néanmoins la plus grande partie se soutient, & pratique constamment tous les devoirs du christianisme.

Quand ces bons Néophytes nous entendent dire qu'il n'y a point de village en Europe où l'on ne dise au moins une Messe, & qu'on en célebre un très-grand nombre dans chaque ville, ils ne doutent point que tous les Européens ne soient des Saints. Ils nous demandent quelquefois si l'on trouve quelque mauvais Chrétien en Europe; s'il y en a qui volent, qui s'emportent, qui se livrent à l'intempérance ou à l'impureté, &c? Que leur répondre, mon Révérend Pere? Faut-il leur dire, ce qui n'est que trop vrai, qu'il s'y commet des crimes que

peut-être le Paganisme ignore ; & que malgré les secours abondans & continuels, un Européen qui à chaque moment se sent rappellé à son devoir, est souvent moins Chrétien que ce pauvre Chinois, qui ne peut s'approcher des Sacremens qu'une seule fois pendant l'année.

Je finirai cette lettre, mon Révérend Pere, par deux ou trois traits de ces nouveaux Fideles, que j'ai appris sur ma route, & dont certainement vous serez édifié. Je tiens le premier du Missionnaire même qui en a été témoin.

Un vieillard vint un jour le trouver, pour lui représenter l'extrême desir qu'il avoit qu'on construisît une église dans son village. « Votre zele est louable, lui » dit le Missionnaire, mais je n'ai pas » maintenant de quoi fournir à une pa» reille dépense. Je prétends bien la faire » moi-même, répartit le villageois ». Le Missionnaire, accoutumé à le voir depuis plusieurs années mener une vie très-pauvre, le crut hors d'état d'accomplir ce qu'il promettoit ; il loua de nouveau ses bonnes intentions, en lui représentant que son village étant très-considérable, il y falloit bâtir une église aussi grande que celle qui étoit dans la

ville voiſine ; que dans la ſuite il pourroit y contribuer ſelon ſes forces ; mais que ſeul il ne pouvoit ſuffire à de ſi grands frais. « Excuſez-moi, reprit le » payſan, je me crois en ſituation de » faire ce que je propoſe. Mais ſavez- » vous, répliqua le Pere, que pour une » pareille entrepriſe, il faut au moins » deux mille écus. Je les ai tout prêts, » répondit le vieillard, & ſi je ne les » avois pas, je n'aurois garde de vous » importuner par une ſemblable de- » mande ». Le Pere fut charmé d'apprendre que ce bon-homme, qu'il avoit cru fort pauvre, ſe trouvât néanmoins avoir tant d'argent comptant, & qu'il voulût l'employer ſi utilement. Mais il fut bien plus ſurpris, lorſqu'ayant eu la curioſité de demander à ce villageois comment il avoit pu ſe procurer cette ſomme, il répondit ingénument que depuis quarante ans qu'il avoit conçu ce deſſein, il retranchoit de ſa nourriture & de ſon vêtement tout ce qui n'étoit pas abſolument néceſſaire, afin d'avoir la conſolation, avant de mourir, de laiſſer dans ſon village une égliſe élevée à l'honneur du vrai Dieu.

Ce bon Laboureur avoit un enfant, auquel il avoit inſpiré une égale ferveur,

& qui ne venoit jamais à l'église, qu'il ne priât le Missionnaire de lui donner quelques instructions, pour l'animer à bien remplir ses devoirs de Chrétien. Cet enfant n'avoit que quinze ans lorsqu'il tomba dangereusement malade. Le Médecin qui fut appellé, lui donna mal-à-propos un remede, qui fit bientôt désespérer de sa vie. Plusieurs Infideles, amis du pere de ce jeune homme, vinrent chez lui, & le presserent d'avoir recours à certaines cérémonies superstitieuses, qu'ils assuroient être infaillibles pour tirer son fils des portes de la mort où il étoit. Le pere aimoit passionnément ce fils, & étoit inconsolable de le perdre. Peut-être auroit-il succombé à une tentation si délicate. Mais Dieu l'affermit bientôt par la bouche même de son fils mourant. Ce jeune homme n'eut pas plutôt entendu le conseil qu'on donnoit à son pere, que recueillant tout ce qui lui restoit de forces, il s'écria : « Laissez-» moi mourir, mon pere, laissez-moi » mourir, & donnez-vous bien de garde » de faire aucune chose qui soit suspecte » de la moindre superstition ». Peu après il mourut, & alla recevoir au ciel la récompense d'une foi si pure.

La plûpart de nos Chrétiens ont une

foi très-vive, qui leur attire ſouvent de la part du Seigneur une protection & des ſecours, où l'on ne peut gueres s'empêcher de reconnoître du prodige. Dans la province du *Tche-kiang*, proche du *Ming-ho*, le feu prit dans un village, & avoit déja conſumé pluſieurs maiſons. Les habitans, la plûpart Infideles, couroient de tous côtés dans les rues, conjurant ſans ceſſe leurs idoles d'arrêter l'incendie. Parmi eux étoit un Chrétien fort pauvre, dont la maiſon étoit ſituée au milieu de celles des Infideles. Il s'adreſſoit au vrai Dieu, & le ſupplioit d'avoir pitié de ſa miſere : cependant le feu gagnoit toujours. La maiſon voiſine de celle du Chrétien brûloit déja, lorſqu'il s'éleva pluſieurs étincelles de feu, qui reſpectant cette maiſon, paſſerent par-deſſus, & allerent embraſer celle qui étoit de l'autre côté. Le feu continua encore du temps, & la maiſon du bon Néophyte fut entierement préſervée des flammes, & ſubſiſta ſeule au milieu de toutes les autres, qui furent réduites en cendres. Le Pere Porquet, qui a été témoin de cet événement, & qui me l'a raconté, m'a ajouté qu'à cette occaſion il avoit baptiſé cinquante Infideles, qui embraſſerent le chriſtianiſme.

Voici un autre trait plus récent de la charité qui regne parmi nos Chrétiens : le Pere Labbe, qui eſt dans la province de *Kiang-ſi*, vient de nous l'écrire. Une maladie contagieuſe faiſoit les plus grands ravages dans un village de cette province : il n'y eut que les Chrétiens qui n'en furent point attaqués. C'étoit alors le temps de la récolte, & les Infideles couroient riſque de la voir périr. Les Chrétiens non-ſeulement aſſiſterent les Infideles dans leurs maladies, mais de plus ils recueillirent leurs grains, & les mirent en ſûreté ; & comme eux ſeuls ne pouvoient pas ſuffire à tant de travail, ils appellerent d'autres Chrétiens, qui vinrent de trois lieues pour les aider. Il eſt à préſumer qu'une charité ſi déſintéreſſée & ſi univerſelle touchera le cœur des Idolâtres, & en engagera pluſieurs à embraſſer une Religion qui inſpire des ſentimens ſi beaux, & des actions ſi pleines de déſintéreſſement & de généroſité.

Cette nombreuſe famille de Princes & de Princeſſes du ſang qui ont tant ſouffert dans l'exil le plus rigoureux, ſans s'être jamais démentis, continue de donner de grands exemples de la conſtance & de la pureté de ſa foi.

Loin de se rendre aux grands avantages qu'on leur proposoit, s'ils vouloient renoncer à une Religion qui leur a attiré tant de souffrances, nous apprenons de Peking, que leur ferveur est toujours la même. L'Empereur regnant a en quelque sorte adouci leurs maux, en les rappellant de leur exil; mais ils ne sont pas moins dans la misere, par le refus qu'on a fait de les remettre en possession de leurs biens, & des prérogatives que leur donne leur naissance. Ils sont tous à Peking, où ils charment les Chrétiens par leur piété, & où ils édifient les Infideles, témoins de leur courage & de leur patience.

Vous voyez, mon Révérend Pere, que je ne vous rapporte que ce que je vous ai appris des autres Missionnaires que j'ai pu entretenir: viendra un temps, où devenu plus ancien dans la mission, je serai en état de vous faire part de ce qui se sera passé sous mes yeux. Rien ne peut s'ajouter au respectueux dévouement avec lequel je suis, &c.



LETTRE

LETTRE

Du Pere de Neuvialle, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Pere Brisson, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Quels remercimens ne vous dois-je pas des empressemens de votre zele, & de la singuliere attention que vous avez pour un pauvre montagnard ! Ces montagnes presque inaccessibles que j'habite, toutes affreuses qu'elles sont, me deviennent très-agréables par la nombreuse & fervente chrétienté qui s'y est formée : elle s'accroît tous les jours, & je compte depuis quelque temps quatre à cinq cens nouveaux Fideles, qui ont augmenté le troupeau que la divine Providence m'a confié. J'en suis en partie redevable aux libéralités des personnes zélées pour la conversion des Infidéles, qui m'envoient chaque année par votre canal ce qui est nécessaire à l'entretien

de quelques Catéchiſtes ; car vous ſçavez que la foi s'étend plus ou moins, à proportion du nombre de Catéchiſtes qu'on peut entretenir.

Ne croyez donc pas, mon Révérend Pere, que je ſois dans un pays perdu, & ceſſez de me plaindre. Je ſuis même mieux que vous ne penſez, ſur-tout ſi vous comparez ma ſituation avec celle de nos Miſſionnaires qui cultivent les chrétientés répandues dans la vaſte province du *Hou-quang*, ils paſſent leur vie dans de petites barques ; & outre les incommodités d'une ſemblable demeure, ils ſont ſans ceſſe expoſés aux périls des naufrages & aux inſultes des infidéles. Pour moi j'habite la terre ferme, & ma miſſion eſt partagée entre le dehors & le dedans des montagnes ; mais dans les triſtes circonſtances où nous ſommes, c'eſt dans les montagnes qu'eſt ma réſidence la plus longue, & qu'il y a le plus à travailler.

Je vous ai fait part de la perſécution que j'eſſuiai l'année derniere : il s'eſt élevé depuis un nouvel orage ; la ſéchereſſe étant très-grande, & les ſemences ne pouvant ſe faire, les infidéles s'ameuterent enſemble, ils environnerent la maiſon d'un chrétien établi chef de leur Bourgade, prétendant le contraindre à

contribuer aux frais des processions qu'ils doivent faire en l'honneur de leur idole, afin d'en obtenir de la pluie. Le chrétien rejettant bien loin leur proposition, indiqua à tous les chrétiens de son district des prieres pour implorer l'assistance du vrai Dieu. Les infidéles, irrités de ce refus, allerent en foule le dénoncer au Mandarin qui le fit arrêter, lui fit donner une cruelle bastonnade, & le dépouilla de l'autorité qu'il avoit dans la bourgade. On s'attendit aux plus exactes perquisitions de tous ceux qui ont embrassé la loi chrétienne, & l'on ne se trompa point.

Des avis qui me vinrent de *Peking* ne me laisserent pas douter qu'il n'y eût encore des ordres donnés dans toutes les provinces pour y faire les recherches les plus séveres. On m'informoit que dans la province du *Chan-tong* l'on avoit arrêté un Missionnaire, & avec lui neuf de ses Néophytes, & qu'ils avoient été conduits au tribunal des crimes. Notre Mandarin n'avoit pas besoin d'un nouvel ordre pour être excité à de semblables recherches, il n'y est que trop disposé par la haine qu'il porte à notre sainte religion. Ce fut donc une nécessité pour moi de me tenir caché pendant quelque

temps, même à l'égard de mes chrétiens, de crainte que par l'imprudence de quelques-uns d'eux, on ne vînt à découvrir le lieu de ma retraite. Je me retirai vers un endroit, où, renfermé tout le jour dans une cabane couverte de paille, j'avois des Néophytes affidés, qui étoient extrêmement attentifs à ce qui se passoit pour venir m'en avertir. Auprès de ma cabane étoit un bois épais où je pouvois me réfugier au cas que les Officiers des tribunaux cherchassent à me rendre visite. J'errois donc avec les ours dont il y a un grand nombre dans ces montagnes. Il est très-dangereux d'y marcher la nuit ou de s'y enfoncer tout seul pendant le jour. Malheureusement il y avoit trois mois que ma santé étoit assez mauvaise, mes jambes s'étoient extraordinairement enflées, & il s'y étoit formé jusqu'à sept abcès, d'où découloit une eau roussâtre qui me causoit de vives douleurs. J'avois un reste d'onguent divin que j'y appliquai plusieurs fois; sans doute qu'il avoit perdu toute sa force, car il y avoit bien quarante ans qu'il avoit été apporté à la Chine. J'attribue mon mal aux torrens que j'ai souvent à traverser, qui roulent des eaux vénéneuses. Il semble que l'état où je me trouvois ne me permettoit

guere d'aller chercher un asyle dans les bois voisins, & sur des montagnes fort escarpées; cependant, le croirez-vous? ce que les onguents n'avoient pu faire depuis plus de deux mois, ma fuite précipitée l'a fait. Après avoir marché deux lieues pendant la nuit, la pluie continuellement sur le corps, & grimpant comme je pouvois ces hautes montagnes, je trouvai mes jambes désenflées, & mes plaies à demi-guéries. Voilà une recette que vous ne trouverez pas sans doute dans nos livres de pharmacie Européenne.

Je vous fais part de mes peines, mon Révérend Pere, mais elles sont bien légeres si on les compare avec les consolations que je reçois journellement de l'innocence & de la ferveur de mes Néophytes : les instructions se font & les sacremens s'administrent dans mon Eglise avec autant d'édification que dans les Paroisses les mieux réglées de l'Europe. Les prieres qui sont à leur usage sont fort belles & fort amples; hommes & femmes ils les sçavent toutes par cœur. Leurs heures contiennent plusieurs pratiques de dévotion qu'on a tirées avec choix des heures Françoises, Allemandes, Italiennes & Portugaises. Ils réci-

tent fort ſouvent le roſaire avec les prieres qui précédent chaque dixaine. L'ordre eſt réglé pour la priere qui ſe fait tous les ſoirs en commun dans chaque famille. Quand ils reviennent de leurs travaux, qui ſont pénibles, parce que n'étant pas poſſible de ſe ſervir de beſtiaux ſur ces hautes montagnes, le labour doit ſe faire à force de bras, toute la famille s'aſſemble, on allume une lampe ou un cierge, & l'on brûle des parfums devant la ſainte image, qui eſt expoſée dans le lieu le plus honorable de la maiſon. L'un d'eux entonne la priere, & les autres ſuivent du même ton, poſément & avec un grand reſpect. Pendant le cours de leurs prieres, tantôt ils ſe proſternent, tantôt ils inclinent la tête, ſoit en ſigne d'adoration, ſoit pour exprimer la douleur qu'ils conçoivent de leurs péchés; rien, je vous avoue, n'eſt plus conſolant pour moi, lorſque je vais pendant la nuit viſiter les malades, que d'entendre ces bonnes gens faire retentir l'air des louanges du Seigneur, car les prieres ſe récitent à haute voix, à peu près comme on pſalmodie dans nos chœurs.

J'ai célébré cette année la fête de la canoniſation de ſaint François Regis, nous l'avons choiſi pour le Patron de nos

montagnes, & j'espére que ce grand saint, qui a tant opéré, & qui opére encore tant de miracles dans les montagnes de France, daignera prendre celles-ci sous sa protection. Tout s'est passé avec une grande édification & avec un aussi grand concours, que peuvent le permettre les précautions qu'on est obligé de prendre. Toute la nuit se passa en prieres & en instructions, car ce n'est que pendant la nuit que la prudence me permet d'assembler nos chrétiens. Une grande image du saint fut exposée; on chanta les litanies que j'ai composées en son honneur: il y eut aussi trois sermons, un sur la confession, un sur la communion & un panégyrique du saint. Après la messe je distribuai des médailles du saint & de ses images que j'avois bénies en grande cérémonie, pour inspirer le respect qui leur est dû. Je leur distribuai pareillement des copies de la bulle qui accorde des indulgences, que j'avois traduite en leur langue, où j'avois ajouté une courte explication.

Le Pere Labbe, qui a pénétré le premier dans ces montagnes, & qui en a été tiré pour être notre Supérieur général, avoit projetté d'y établir la congrégation du saint Sacrement, sur le modéle

de celle de Peking qui eſt très-floriſſante; j'ai exécuté ce projet ſur lequel il a plu au Seigneur de répandre ſes plus abondantes bénédictions. Cette congrégation comprend ce que pluſieurs congrégations de France ont de plus édifiant. On n'y admet que les plus fervens, & après qu'ils ont rempli un certain temps d'épreuves. On n'y eſt reçu qu'après une confeſſion générale à laquelle on s'eſt préparé pendant un mois, par une recherche exacte de toutes ſes fautes, & par divers exercices de piété. Je puis vous aſſurer que ces confeſſions ſe font avec autant d'exactitude, de détail & de componction qu'on peut l'attendre des fideles d'Europe les mieux inſtruits. Chacun des congréganiſtes a ſes fonctions particulieres; les uns préſident au culte du ſaint Sacrement, de la Meſſe, des cérémonies de l'Egliſe, des prieres, &c.; d'autres ſont chargés de l'inſtruction des nouveaux chrétiens & des jeunes gens. Il y en a qui ont ſoin d'aſſiſter les moribonds dans leurs beſoins ſpirituels & temporels, de préſider aux enterremens, aux exécutions teſtamentaires, aux prieres qu'ils leur ménagent après leur mort par des billets imprimés qui s'envoient à tous les chrétiens, même à ceux des au-

tres provinces, pour demander leurs suffrages. Quelques-uns sont établis pour combattre les superstitions des infidéles & leur enseigner les vérités de la foi. Quelques-autres pour exhorter & ranimer ceux dont la piété s'est affoiblie, ou qui sont de mauvais exemple ; pour veiller aux mariages, empêcher qu'on n'en contracte avec les infidéles, & qu'il ne s'y fasse rien contre l'esprit de l'Eglise.

Ces fonctions, ainsi partagées, contribuent beaucoup à maintenir la ferveur parmi nos chrétiens : mais ce qui produit le plus de fruit, c'est l'assistance des moribonds & l'instruction de la jeunesse. Dans chaque quartier, il y a des chrétiens chargés d'avertir, lorsque quelqu'un est attaqué d'une maladie dangereuse. Aussi-tôt ceux qui doivent assister les moribonds se rendent dans la maison du malade. Ils ont des instructions propres à l'exhorter, à le disposer aux sacremens & à demander pour lui au Seigneur la grace d'une sainte mort. Ensuite on vient me chercher pour lui administrer les derniers sacremens.

Je vous avoue, mon Révérend Pere, que j'ai été mis cette année à une rude épreuve par la quantité de malades que j'ai eus à visiter, & par l'impossibilité où

j'étois de me ſoutenir ſur mes pieds. Quelques-uns de mes Néophytes me portoient ſur une eſpece de brancard qu'ils avoient dreſſé. Les chemins ſont d'ordinaire ſi étroits,que ſouvent nous étions expoſés à tomber dans d'affreux précipices : d'autres fois ces montagnes ſont ſi roides & ſi eſcarpées que j'avois les pieds en haut & la tête en bas. Ce qui me touchoit le plus, c'étoit la fatigue que je cauſois à ces charitables Néophytes. Je leur en témoignois ma peine, ils me répondoient que je les offenſois de parler de la ſorte, & ils m'oppoſoient ce que notre Seigneur a ſouffert pour leur ſalut en montant au calvaire.

Quand j'arrive chez le malade, je le trouve bien diſpoſé à recevoir les ſacremens qui s'adminiſtrent avec une grande édification & avec autant de décence que peut le permettre la pauvreté des maiſons.

Les chrétiens n'abandonnent point le malade juſqu'au dernier ſoupir. Ce n'eſt pendant tout ce temps-là qu'exhortations touchantes, dévotes aſpirations & prieres qui ſe font devant un Crucifix, placé entre le cierge béni & la profeſſion de foi du moribond, & devant une image de l'Immaculée Conception. Quand le

malade est mort ses funérailles se font avec beaucoup de piété : on annonce les vérités de la foi aux parens ou voisins infidéles qui y assistent, & souvent la mort d'un chrétien donne lieu à la conversion de plusieurs idolâtres.

L'instruction de la jeunesse est une autre bonne œuvre dont on recueille de grands fruits. Outre l'instruction commune, il y a dans chaque quartier des Catéchistes ou d'anciens chrétiens qui rassemblent les jeunes gens depuis huit ans jusqu'à dix-huit ou vingt ans. Tous se rendent à l'Eglise, qui passe dans l'esprit des infidéles pour une école. Chacun est obligé de rendre compte de ce qu'il a dû apprendre le mois précédent, ensuite on explique quelques articles de la foi, & on les interroge sur ce qui a été expliqué. Je donne des prix à ceux qui se sont distingués par leurs réponses. Ces prix sont des chapelets, des médailles, des croix, des images, &c. qui servent à les piquer d'émulation. Il y en a parmi eux qui passeroient pour des prodiges dans nos colléges.

Généralement parlant tous nos chrétiens ont la plus grande ardeur à apprendre les prieres par cœur. On en voit qui ne sçachant pas lire, louent des maîtres

pour les leur apprendre, & tout pauvres qu'ils sont, ils leur donnent sans peine ce qu'ils gagnent en une journée de travail. Les austérités, les ceintures de fer & les autres instrumens de pénitence sont parmi eux d'un usage ordinaire; leur vie pourroit passer pour un jeûne continuel: cependant outre les jeûnes de l'Eglise, qu'ils observent exactement, la plupart jeûnent encore le mercredi en l'honneur de saint Joseph, patron de la Chine, le vendredi en l'honneur de la passion, & le samedi en l'honneur de la sainte Vierge, envers laquelle ils ont la plus tendre dévotion. Si j'avois dequoi fonder un monastere, il seroit bientôt rempli de Vierges ferventes. On voit plusieurs gens mariés qui vivent comme freres & sœurs. Du reste ils ne regardent pas ces macérations de la chair comme une grande œuvre de surérogation. On les voit souvent, après leur confession, prier qu'on leur impose pour pénitence des jeûnes & des disciplines,

Quand je suis à ma résidence ordinaire, il n'y a point de jour qu'il ne s'y rende plusieurs chrétiens pour écouter l'instruction ou pour se confesser. De grand matin on fait les prieres particulieres en commun, lesquelles sont sui-

vies d'une inſtruction pour les préparer au ſaint ſacrifice de la meſſe. Cette inſtruction ſe fait par demandes & par réponſes, ſur les principaux myſteres de la foi, & ſur la confeſſion, la communion & la meſſe. L'un d'eux récite les demandes, & les autres y répondent : après quoi je monte à l'autel; au *ſanctus*, un des aſſiſtans explique la grandeur du myſtere qui eſt prêt de s'opérer; à l'élévation de l'hoſtie & du calice, & pour ſe préparer à la communion, on ſe proſterne juſqu'à terre en adorant les cinq plaies de Notre Seigneur exiſtant réellement ſur l'autel, & on y joint pluſieurs actes de contrition, de foi, d'eſpérance, de charité, d'humilité, &c. Tout finit par des actions de graces : tel eſt l'ordre qui s'obſerve tous les jours; les fêtes & les dimanches, la priere après la meſſe eſt plus longue, & on la varie ſelon l'eſprit des fêtes.

C'eſt une regle établie dans cette miſſion, que tous les chrétiens ſçachent par cœur le catéchiſme. Pour m'aſſurer qu'ils ne l'ont point oublié, ils ſont obligés de le réciter deux fois chaque année. On prend le temps que ceux de chaque quartier doivent ſe confeſſer ſelon le rang qui lui eſt aſſigné. Un Catéchiſte les in-

terroge, il donne un billet à ceux qui le récitent ſans faute, & il le refuſe à ceux qui ne le ſçavent qu'imparfaitement. Les premiers viennent me préſenter leur billet. Le refus qu'on fait aux ſeconds les couvre de confuſion : ils ne paroiſſent devant moi que les larmes aux yeux, & ils ont à eſſuyer une réprimande proportionnée à leur âge & à leur condition; c'eſt ce qui les rend tous très-attentifs à ne pas oublier le catéchiſme, ſouvent ils le chantent en travaillant à la terre.

Comme l'éloignement de l'Egliſe & les circonſtances critiques où nous nous trouvons ne permettent pas à tous les fidéles de s'y rendre toutes les fêtes & les dimanches, il y a dans chaque quartier un Catéchiſte ou un ancien chrétien qui les raſſemble ces jours-là. On y fait les prieres ordinaires, & on y entend une inſtruction. Ces montagnes ſont partagées en quatorze quartiers. Le troiſieme jeudi de chaque mois il y a aſſemblée extraordinaire pour la fête du ſaint ſacrement, & on diſtribue ce jour-là les ſentences du mois, c'eſt-à-dire un petit billet qui contient le nom du Saint, qu'ils doivent principalement honorer & invoquer chaque jour du mois; une ſentence

de l'Ecriture ou des Peres qu'ils doivent méditer, & une vertu particuliere qu'ils ont à pratiquer. La même choſe s'obſerve pour les femmes le troiſieme ſamedi de chaque mois. J'ai deux Egliſes ſéparées; les femmes ne mettent jamais les pieds dans celle où je fais ma réſidence, elles s'aſſemblent dans l'Egliſe qui leur eſt propre les mercredis & les ſamedis. On y garde le même ordre qu'aux aſſemblées des hommes.

Maintenant ſi vous ſouhaitez ſçavoir la nature & les qualités du pays que nous habitons, il eſt aiſé de vous ſatisfaire. Nos montagnes ſont en de certains endroits des rochers ſtériles, en d'autres elles ſont couvertes de gros arbres fort épais. C'eſt ſur celles-ci qu'on ſeme après avoir abattu les arbres & défriché la terre. Vous jugez aſſez combien ce travail eſt long & pénible. C'eſt ici qu'il eſt permis de dire qu'on voit des montagnes ſans vallée : l'entre-deux de ces montagnes ne conſiſte qu'en de grandes ravines pleines de rochers; il faut ſemer un grand terrein pour la ſubſiſtance d'une ſeule famille. Le bled n'y vient guere bien, & le grain en eſt fort petit; ce qui y croît le mieux c'eſt le bled d'inde, & une autre ſorte de grain dont je n'ai

point vu d'eſpece en France, il reſſemble en quelque choſe à notre gros mil, on l'appelle *cao-leang*. Ces deux eſpeces de grain ſervent de nourriture ordinaire à nos Montagnards.

L'année que je pénétrai dans ces montagnes, on avoit fait une mauvaiſe récolte, & la miſere étoit extrême. On y vivoit de racines, d'herbes ſauvages, & ſur-tout de racines de fougere. On les faiſoit ſécher au ſoleil afin de pouvoir les moudre, car ici chaque famille a ſon moulin ; il conſiſte en deux pierres rondes, leſquelles ont des entaillures en dedans les unes ſur les autres, qu'on tourne à force de bras ou avec le ſecours d'un âne, quand on eſt aſſez riche pour l'avoir. Ces racines ſéches ſe réduiſent en farine, & l'on en fait une eſpece de bouillie. Quand les chrétiens entrerent dans ces montagnes, toutes celles où l'on pouvoit ſemer étoient couvertes de grands arbres : on en a tant abattu qu'il n'en reſte plus maintenant ſur la plupart que les troncs. On y trouve encore beaucoup de bois, mais ils ſont ſur des montagnes preſque inacceſſibles : les arbres que cette terre produit ſont des chênes, des peupliers, des charmes & pluſieurs autres eſpeces que nous n'avons point en France. Il

y a peu d'arbres fruitiers, & ils ne produisent que des fruits dont le goût est sauvage & très-désagréable; il en est de même des fleurs qui n'ont nulle odeur, pas même la violette. Il faut excepter une espece de lys blanc & la chevre-feuille, ce sont les seules fleurs qui soient odoriférantes.

Pour ce qui est des animaux, ils sont en quantité dans ces montagnes; on y trouve des écureuils, des singes, des renards, des chats sauvages, des serpens, mais plus gros qu'en France, des faisans de plusieurs especes, des perdrix grises fort petites, des tourterelles, plusieurs sortes d'oiseaux d'un beau plumage & de toutes sortes de couleurs; il y en a de rouges, de bleus, de verds, de jaunes, de blancs, de noirs; il n'y a point de perroquets. Les bêtes fauves y abondent: on y trouve des ours, des tigres, des cerfs, des chevreuils, des sangliers, des porcs-épics, & une espece de cheval sauvage fort petit. J'ai mangé de l'ours, sa chair est fort grasse & dégoûtante; le cerf & le chevreuil ont le même goût que ceux de France; le faisan y est bon, la perdrix fort maigre; je n'ai point mangé de la chair de tigre, mais étant en chemin avec un seul chrétien,

j'en vis un de bien près, qui se dressant se préparoit à me dévorer ; j'attribue ma délivrance à une relique de saint Xavier que je porte toujours sur moi. Quelques jours auparavant trente infidéles furent dévorés dans le même endroit par ces bêtes féroces.

Nos chrétiens sont très-pauvres, comme vous en pouvez juger par le pays qu'ils habitent ; leurs maisons ne sont que des cabanes couvertes de paille : il y fait un froid extrême durant l'hiver qui y est fort long, & pendant ce temps-là la terre y est couverte de neiges. Le P. Loppin est venu me joindre depuis quelque temps ; il apprend la langue ; nous ne sommes séparés l'un de l'autre que de deux lieues, & je reçois souvent de ses visites. Il me paroît ne soupirer qu'après les travaux & les souffrances, & moi je l'assure qu'il aura lieu d'être content. Je suis avec bien du respect, &c.



LETTRE

Du Pere des Robert, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au même.

A Pe-tsiuen-chan, dans la province de Hou-quang, en l'année 1741.

MON RÉVÉREND PERE,

Pax Christi.

Vous me demandez avec tant d'empressement de quelle maniere nous cultivons les diverses chrétientés répandues dans cette vaste étendue de pays, qui composent le district de chacune de nos missions, que je me fais un devoir & un plaisir de vous satisfaire. Vous sçavez déja que dans ce temps de persécution, nous sommes obligés de nous tenir cachés, & pour cela de passer le jour dans des barques couvertes, & de n'exercer le plus ordinairement nos fonctions que pendant le silence de la nuit. Le simple détail que je vais faire de mes continuelles excursions, durant le cours d'environ une année, vous mettra

au fait de nos travaux, & du ſoin que nous prenons pour entretenir les anciens chrétiens dans la ferveur, & pour faire entrer dans le bercail de Jeſus-Chriſt le plus grand nombre d'infidéles qu'il nous eſt poſſible.

M'étant embarqué le premier d'octobre de l'année 1739, pour parcourir les différens endroits où il y a des chrétiens, j'étois encore en route le premier janvier 1740, n'ayant pu faire que la troiſieme partie de mes viſites; je ſortois d'un canton où j'avois trouvé un bon nombre de fidéles pleins de piété & de ferveur. J'en confeſſai quatre-vingt-un, & ſoixante-dix-huit communierent aux trois meſſes que je célébrai la nuit de Noël: je ne manquai pas d'occupation les jours ſuivans, & l'année révolue je trouvai que j'avois entendu les confeſſions de 1769 néophytes, que j'en avois communié 1734, & conféré le baptême à 313, dont 160 étoient adultes.

Le premier de janvier je fis environ 20 lys (1) en faveur d'une famille chrétienne, à laquelle j'adminiſtrai les ſacremens, j'y baptiſai un adulte. Dès le grand matin je rentrai dans ma barque,

(1) Dix lys font une lieue.

& après avoir fait 50 à 60 lys, j'abordai à une contrée où m'attendoient douze chrétiens qui participerent aux sacremens; de-là je me rendis à une autre Mission, où j'eus à travailler pendant seize nuits: il s'y trouva 163 chrétiens qui se rendirent exactement à mes instructions, se confesserent, & participerent à la table eucharistique, 37 reçurent le baptême, dont 28 étoient adultes.

Le croirez-vous, mon Révérend Pere, que le démon est quelquefois forcé de nous servir de catéchiste? Il faut vous dire que quand les infidéles veulent consulter le démon, & recevoir ses réponses, ils s'adressent à un de ses fervens adorateurs, lequel se dévouant à cet esprit infernal, éprouve de sa part de violentes impressions, qui le jettent dans les plus étranges convulsions, au milieu desquelles il prononce & rend raison de ce qu'on lui demande. Un de ces infidéles désolé de voir son fils depuis long-temps dans de continuelles souffrances, alla trouver l'oracle, & se plaignit amérement à lui de ce qu'après tant de vœux faits à ses idoles, & tant d'argent dépensé en leur honneur, son malheureux enfant n'avoit pû encore en obtenir le

moindre ſoulagement : *Si tu veux que ton fils guériſſe*, répondit l'oracle, *adore le Dieu des chrétiens.* On n'avoit jamais entendu parler dans ce canton de la religion chrétienne ; ce pere infortuné s'informa de tous côtés où il pourroit trouver des chrétiens, & toujours inutilement, on n'en connoiſſoit point dans le pays ; enfin après beaucoup de perquiſitions, il découvrit qu'il y en avoit à ſept lieues de ſa maiſon ; il partit auſſitôt, & y transporta ſon fils, qui n'avoit guere que ſept ans. Les chrétiens touchés du déplorable état où étoit cet enfant, le baptiſerent, & il ne ſurvécut pas long-temps à la grace qu'il reçut ; ſon pere qui ne demandoit qu'à bien connoître les vérités de la religion pour l'embraſſer, apporta une continuelle application à la lecture des livres qui les enſeignent, & ſe fit le diſciple docile de tous ceux qui avoient le zèle de l'inſtruire. Après quelques mois il vint me trouver ; il me parut très-diſpoſé à recevoir le baptême, & je ne fis nulle difficulté de le lui conférer. Pendant un an qu'il vécut encore, il donna les plus grandes preuves de ſon fidéle attachement à la foi : il étoit prêt de mourir, lorſque la Providence permit que je me

rendisse dans sa maison ; je ne pus y dire la messe, parce qu'elle étoit environnée d'infidéles ; mais à la faveur de l'idée qu'on eut que j'étois un médecin, je fus seul avec lui assez de temps pour lui administrer l'extrême-onction, & être témoin des plus tendres sentimens de piété dans lesquels il rendit son ame à son Créateur.

Rien n'est plus vrai, mon Révérend Pere, que la maniere cruelle dont le démon traite ici ses esclaves, donne lieu à de fréquentes conversions. Je n'ignore pas qu'il y a des personnes en Europe qui nous taxent de trop de crédulité sur cet article ; mais si les esprits les plus prévenus étoient témoins de ce qui se passe sous nos yeux, & s'ils voyoient, comme nous, jusqu'où va l'empire tyrannique que cet esprit infernal exerce sur ses adorateurs, dans les pays où regne l'idolâtrie, & à quelle foiblesse il est réduit, lorsque ceux-ci reçoivent, ou font des démarches pour recevoir le baptême, je suis persuadé qu'ils changeroient bientôt de sentiment & de langage.

Pardonnez-moi cette petite digression, mon Révérend Pere, je vais reprendre ma route. Après avoir passé seize jours

à terre dans ma derniere viſite, il me fallut rentrer dans ma barque, qui me conduiſit le 19 janvier à une autre nombreuſe chrétienté, où je ne pus m'arrêter qu'une nuit. Dix-ſept perſonnes s'y confeſſerent; je remis le 20 à la voile, pour me rendre au plutôt à *Han-keou*, & de-là à *Pe-tſiuen-chan*, qui eſt le lieu de ma réſidence ordinaire; après y avoir célébré la fête de la Purification, où il y eut un grand concours de chrétiens, je repaſſai dans ma barque pour me rendre vers *Han-keou*; c'eſt le temps où les barques ont coutume de deſcendre la riviere, & d'ordinaire il s'y trouve un grand nombre de chrétiens. Je demeurai donc preſque tout le mois ſur la riviere, occupé à leur adminiſtrer les ſacremens, & a donner le baptême aux catéchuménes, que je trouvai ſuffiſamment inſtruits & diſpoſés à le recevoir.

Le 27 février je levai l'ancre pour paſſer à d'autres chrétientés : je me trouvai le 3e mars dans le fort de mes Miſſions, & j'y fus extrêmement occupé juſqu'au 8 avril; 420 perſonnes s'approcherent des ſacremens, & j'en baptiſai 77, dont 36 étoient adultes. Comme le temps de Pâques approchoit, & que je craignois de n'avoir pas le temps d'achever

d'achever toutes mes visites, je priai le Pere du Gad, qui étoit nouvellement arrivé, de se transporter dans les chrétientés voisines de *Han-keou*, & je revins le mardi saint à *Pe-tsuen-chan*, où pendant les fêtes de Pâques il n'y eut que les chrétiens du lieu qui m'occuperent: 160 personnes s'approcherent des sacremens.

Faute de barque il me fallut rester dans ma résidence jusqu'au 15e de mai, que j'allai visiter le reste de mes chrétientés assez éloignées les unes des autres, & je ne pus revenir chez moi que le 28 juillet; j'administrai les sacremens à 335 personnes, & j'en baptisai 69, dont 22 étoient adultes. A la fête de l'Assomption nous nous trouvâmes quatre Missionnaires rassemblés; un grand nombre d'étrangers qui vinrent à cette solemnité, nous occuperent tous quatre pendant quelques jours; dans le mois de septembre & d'octobre je finis toutes mes visites, je suis même allé dans des endroits où aucun Missionnaire n'avoit jamais paru, & qui promettent pour la suite une riche récolte.

Graces au Ciel! mes excursions ont été assez tranquilles, & je n'ai été inquiété en nul endroit de la part des Man-

darins ou des Gentils. Il n'y a eu qu'une ſeule fois, qu'étant en route pour me rendre à de nouvelles chrétientés que j'avois établies depuis deux ans, je fus averti qu'il s'y étoit élevé une perſécution. Six peres de famille avoient été conduits au Tribunal & mis en priſon, & on les menaçoit de cruels ſupplices, s'ils refuſoient de ſigner un écrit, par lequel ils renonceroient à la foi. J'envoyai auſſi-tôt mon Catéchiſte pour les conſoler & les fortifier. Il les trouva d'une fermeté & d'une conſtance que rien ne put ébranler. Leurs perſécuteurs en furent ſi confus, qu'ils les relâcherent au bout de quelques jours. Il n'y eut qu'un Catéchumene qui fut effrayé des menaces & qui montra de la foibleſſe. Mes Chrétiens empriſonnés n'ont pas paru devant le Mandarin, qui ſans doute n'aura eu nulle connoiſſance de cette affaire. On a ſçu qu'elle avoit été complotée par quelques bas Officiers du Tribunal, qui eſpéroient tirer une ſomme d'argent de ces Néophytes, mais qui furent déconcertés, lorſqu'ils virent leur intrépidité & l'ardeur qu'ils avoient de ſouffrir pour la foi. On aſſure même que le principal moteur de ce complot penſe ſérieuſement à embraſſer le chriſtianiſme.

Il me ſuffit, mon Révérend Pere, de vous avoir fait le récit de mes courſes évangéliques pendant une année ; c'eſt tous les ans à peu près la même choſe, & je ne veux pas vous fatiguer par des redites ennuyeuſes. Le nombre des chrétiens que j'ai confeſſés durant le cours de cette année 1740, monte à 1984 ; 1605 ont reçu la communion, & j'ai adminiſtré le baptême à 263 dont 101 étoient adultes. J'ai laiſſé en divers endroits un bon nombre de Catéchuménes, qui pourront être bientôt en état de participer à la même grace. Le peu que je puis entretenir de Catéchiſtes ont baptiſé pluſieurs enfans d'Infideles. Que de converſions s'opéreroient, que d'ames plongées dans les ténebres de l'idolatrie ouvriroient les yeux à la lumiere de l'Evangile, ſi nous avions un certain nombre de ces Catéchiſtes qui nous préparaſſent les voies en converſant avec les Gentils, en répandant parmi eux les livres qui traitent de la religion, en les leur expliquant, & en inſtruiſant les Catéchumenes! un de nos Peres Portugais qui a un grand diſtrict dans cette province, & qui reçoit d'abondans ſecours d'Europe pour l'entretien de pluſieurs Catéchiſtes, a baptiſé lui ſeul dans

cette même année plus de 600 Infideles.

A parler en général, je ne visite gueres de chrétientés où je n'aie à bénir le Seigneur des graces sensibles de conversion qu'il accorde, & des moyens admirables que la Providence ménage à cet effet ; ici c'est une maladie, là c'est un événement fâcheux qui fait naître à plusieurs le desir d'embrasser la foi. Des familles entieres se font chrétiennes, pour obtenir à quelqu'un de leur maison, la délivrance des attaques violentes du malin esprit. D'autres convaincus de la vérité de la religion, ou par la lecture attentive des livres qui en traitent, ou par les fréquentes exhortations d'un parent ou d'un ami, renoncent à leurs idoles, & se soumettent au joug de l'Evangile.

D'autres fois c'est, ce semble, le pur hasard qui me conduit en certain canton, & là je déterre d'anciens Fideles, qui depuis plusieurs années n'avoient vu aucun Missionnaire. Un Infidele conversant avec un Néophyte, lui dit par hasard qu'en tel endroit il y a des Chrétiens ; ce Néophyte vient me rapporter ce qu'il a oui dire ; j'y envoie un Catéchiste, il trouve que le pere & la mere d'une nombreuse famille sont baptisés

depuis trente ans, sans presque avoir fait aucun exercice de religion : le Catéchiste les instruit de leurs devoirs, leur fournit les livres qui les leur enseignent, & au bout de quelques mois que je visite cette famille, j'y baptise quinze personnes, & j'en mets plusieurs au rang des Catéchumenes.

A cette occasion, des femmes fort âgées du voisinage qui étoient Chrétiennes, se font connoître, & viennent demander les Sacremens. Une d'entre elles qui avoit soixante-quinze ans, vint de quatre lieues à pied, pour me trouver & recevoir la même grace. Ce qu'il y a d'admirable dans les personnes du sexe à la Chine, c'est qu'elles sçavent conserver la pureté de la foi, même au milieu d'une famille toute idolâtre. Il arrive souvent qu'elles procurent la conversion de la famille dans laquelle elles entrent. J'ai rencontré une jeune femme qui étant seule Chrétienne dans son village, ne sçachant pas lire, & n'ayant personne qui pût l'instruire des jours de jeûne ou d'abstinence ordonnés par l'Eglise, s'est condamnée à ne jamais manger de viande, pour ne pas manquer à l'observation de ce précepte. Elle a fait plus : comme c'est la coutume à la Chine

de fiancer de bonne heure les jeunes gens, elle a trouvé le moyen d'obtenir le consentement de son beau-pere, de sa belle-mere, & de son mari, pour ne fiancer ses enfans qu'à des chrétiens & des chrétiennes, & elle a soin, dès qu'il lui naît un fils ou une fille, de lui procurer aussi-tôt le baptême.

Je me trouve dans un autre endroit occupé de mes fonctions, on vient me dire, qu'à sept lieues de-là il y a une famille toute composée de catéchumenes. Je m'y transporte, je les trouve très-bien instruits, & j'y baptise six adultes. J'apprends que près de-là la discorde regne dans une autre famille, je vais la voir, j'écoute les plaintes réciproques: Dieu donne grace à mes paroles, je concilie les esprits, j'y rétablis la paix & l'union; l'aîné de cette famille vient le lendemain me demander des livres pour s'instruire lui & sa femme des vérités de la religion, & me prie de baptiser ses enfans: six autres familles suivent cet exemple, & m'amenent pareillement leurs enfans pour leur conférer le baptême.

Au commencement de mes courses, celui qui conduisoit ma barque, me mene en quelque sorte malgré moi, par

une route que je n'avois nulle envie de prendre ; Dieu le permet ainsi, pour la consolation & le salut d'un pauvre chrétien, auprès de la maison duquel je viens mouiller. J'y arrive à propos, ce bon néophyte étoit fort mal, j'ai tout le temps de le préparer à la mort, de lui administrer les sacremens, & de le voir se reposer tranquillement dans le sein du Seigneur.

Voici un événement qui a quelque chose de singulier, s'il ne tient-pas du prodige : j'aborde à un bourg considérable nommé *Tcha-hou ;* aussi-tôt que j'ai mouillé l'ancre, j'envoye mon catéchiste pour donner avis de mon arrivée à une famille chrétienne qui s'y étoit établie depuis environ un an. A peine le catéchiste est-il à terre, que je vois la bourgade toute en feu ; je fais partir aussi-tôt quelques-uns de ceux qui étoient dans ma barque, pour aller au secours de cette famille : ils reviennent incontinent après, & me disent qu'il ne leur a pas été possible de percer la foule du monde accourue au feu, & que la maison chrétienne ne peut échapper aux flammes, puisqu'elle est justement dans l'endroit où est le fort de l'incendie. En effet les flammes étoient poussées par un

vent impétueux, & à peine avois-je apperçu les maisons, que je ne voyois plus que la place où elles étoient. J'entendois même les cris des infideles, qui poussoient des vœux vers leurs fausses divinités, pour implorer leur assistance: leurs idoles avoient des oreilles, mais elles n'entendoient pas; enfin l'incendie ayant cessé, mon catéchiste revient me trouver: « rendons graces à Dieu, dit-il » en m'abordant, de la protection singu- » liere qu'il vient d'accorder à cette » famille chez laquelle vous m'avez en- » voyé; à peine étois-je entré dans sa » maison, que j'entends crier au feu » dans tout le voisinage; tous ceux de » la maison songeoient à déloger, & » ramassoient leurs meubles pour les » emporter avec eux: je les rassure, je » les exhorte à mettre leur confiance en » Dieu, & à recourir à sa miséricorde: » je les fais mettre à genoux en leur » enjoignant de produire un acte de » contrition, & de réciter leurs prieres » ordinaires; pendant ce temps-là, je » prends de l'eau-benite, j'en arrose le » dedans & le dehors de la maison. Le » feu augmentoit sa violence, & déja » les deux maisons voisines étoient ré- » duites en cendres, lorsque tout-à-coup

» le vent change & porte ailleurs les
» flammes , ensorte qu'il n'y a que la
» seule maison chrétienne qui subsiste en
» son entier, & qui serve de monument
» à la toute-puissance de Dieu, lequel
» sçait se faire obéir par tout ce qu'il a
» tiré du néant ; tous les idolâtres en
» sont dans l'étonnement & l'admira-
» tion : chacun demande qui a pu pré-
» server d'un embrâsement général une
» maison couverte de paille, tandis que
» cent vingt autres qui l'environnoient,
» & qui la plupart étoient de briques &
» couvertes de tuiles, n'en ont pu être
» garanties ; je leur réponds que c'est le
» souverain Maître de toutes choses,
» en qui les personnes de cette maison
» faisoient profession de croire & d'es-
» pérer ».

La religion chrétienne est maintenant connue dans cette contrée, & tous les lieux circonvoisins retentissent du bruit de cet événement. On dit hautement qu'il est avantageux d'être chrétien; mais c'est tout le fruit qu'a produit jusqu'à présent un effet si marqué de la protection de Dieu, sur ceux qui mettent en lui leur confiance; il n'a encore contribué qu'à découvrir quelques chrétiens, qui n'étoient pas connus pour tels dans cette

bourgade. Je me recommande à vos ſaints ſacrifices, en l'union deſquels je ſuis avec reſpect, &c.

LETTRE

Du Frere Attiret, de la Compagnie de Jeſus, peintre au ſervice de l'Empereur de la Chine, à M. d'Aſſaut.

A Peking, le 1 novembre 1743.

MONSIEUR,

La Paix de Notre Seigneur.

C'eſt avec un plaiſir infini que j'ai reçu vos deux lettres, la premiere du 13 Octobre 1742, & la ſeconde du 2 Novembre ſuivant. Nos Miſſionnaires, à qui j'ai communiqué le détail intéreſſant qu'elles renferment ſur les principaux événemens de l'Europe, ſe joignent à moi pour vous en faire de très-ſinceres remerciemens; j'ai outre cela des actions de graces à vous rendre pour la boëte qui m'a été remiſe de votre part, remplie d'ouvrages en paille, en grains &

en fleurs. Ne faites plus, je vous prie, de ces sortes de dépenses: la Chine à cet égard, & sur-tout pour les fleurs, est bien au-dessus de l'Europe.

Je viens ensuite à vos plaintes. Vous trouvez, Monsieur, mes lettres trop rares; mais autant que je puis m'en souvenir, je vous ai écrit tous les ans depuis mon départ de Macao. Ce n'est donc pas ma faute, si tous les ans vous n'avez pas reçu de mes nouvelles. Dans un trajet si long est-il surprenant que des lettres s'égarent? D'ici à Canton, où sont les vaisseaux Européens, c'est-à-dire, dans un espace de sept cens lieues, il arrive plus d'une fois chaque année que les lettres se perdent. La poste dans la Chine n'est que pour l'Empereur & pour les grands Officiers: le public n'y a aucun droit. Ce n'est qu'en cachette & par intérêt que le postillon se charge des lettres particulieres. Il faut d'avance lui payer le port; & s'il se trouve trop chargé, il les brûle ou il les jette, sans risque d'être recherché.

Mes lettres, en second lieu, vous paroissent trop courtes, & vous ne voulez pas que je vous renvoye, comme je fais, aux livres qui parlent des mœurs & des coutumes de la Chine. Mais suis-

je en état de vous rien dire qui soit aussi clair & aussi bien exprimé ? Je suis nouvellement arrivé ; à peine sçais-je un peu begayer le Chinois. S'il ne s'agissoit que de peinture, je me flatterois de vous en parler avec quelque connoissance : mais si, pour vous complaire, je me hasarde à répondre à tout, ne risqué-je pas de me tromper ? Je vois bien cependant que, quoi qu'il en coûte, il faut vous contenter. Je vais donc l'entreprendre. Je suivrai par ordre les questions que contiennent vos dernieres lettres, & j'y répondrai de mon mieux, simplement, & avec la franchise que vous me connoissez.

Je vous parlerai d'abord de mon voyage de Macao ici, car c'est l'objet de votre premiere question. Nous y sommes venus appellés par l'Empereur, ou plutôt avec sa permission. On nous donna un Officier pour nous conduire ; on nous fit accroire qu'on nous défrayeroit ; mais on ne le fit qu'en paroles, &, à peu de chose près, nous vînmes à nos dépens. La moitié du voyage se fait dans des barques. On y mange, on y couche ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que les honnêtes gens n'osent ni descendre à terre, ni se mettre aux fenêtres de la

barque, pour voir le pays par où l'on paſſe.

Le reſte du voyage ſe fait dans une eſpece de cage, qu'on veut bien appeller litiere. On y eſt enfermé pendant toute la journée : le ſoir la litiere entre dans l'auberge, & encore quelle auberge ! de façon qu'on arrive à Peking ſans avoir rien vu ; & la curioſité n'eſt pas plus ſatisfaite, que ſi on avoit toujours été enfermé dans une chambre.

D'ailleurs, tout le pays qu'on trouve ſur cette route eſt un aſſez mauvais pays, & quoique le voyage ſoit de ſix ou ſept cens lieues, on n'y rencontre rien qui mérite attention, & l'on ne voit ni monumens ni édifices, ſi ce n'eſt quelques *miao* ou temples d'idoles, qui ſont des bâtimens de bois à rez-de-chauſſée, dont tout le prix & toute la beauté conſiſtent en quelques mauvaiſes peintures & quelques vernis fort groſſiers. En vérité, quand on a vu ce que l'Italie & la France ont de monumens & d'édifices, on n'a plus que de l'indifférence & du mépris pour tout ce que l'on voit ailleurs.

Il faut cependant en excepter le palais de l'Empereur à Peking, & ſes maiſons de plaiſance ; car tout y eſt grand &

véritablement beau, ſoit pour le deſſein, ſoit pour l'exécution, & j'en ſuis d'autant plus frappé, que nulle part rien de ſemblable ne s'eſt offert à mes yeux.

J'entreprendrois volontiers de vous en faire une deſcription qui pût vous en donner une idée juſte; mais la choſe ſeroit trop difficile, parce qu'il n'y a rien dans tout cela qui ait du rapport à notre maniere de bâtir & à toute notre architecture. L'œil ſeul en peut ſaiſir la véritable idée; auſſi, ſi jamais j'ai le temps, je ne manquerai pas d'en envoyer en Europe quelques morceaux bien deſſinés.

Le palais eſt au moins de la grandeur de Dijon (je vous nomme cette ville, parce que vous la connoiſſez). Il conſiſte en général dans une grande quantité de corps de logis, détachés les uns des autres, mais dans une belle ſymmétrie, & ſéparés par de vaſtes cours, par des jardins & des parterres. La façade de tous ces corps de logis eſt brillante par la dorure, le vernis & les peintures. L'intérieur eſt garni & meublé de tout ce que la Chine, les Indes & l'Europe ont de plus beau & de plus précieux.

Pour les maiſons de plaiſance, elles ſont charmantes. Elles conſiſtent dans

un vaste terrein, où l'on a élevé à la main de petites montagnes, hautes depuis vingt jusqu'à cinquante à soixante pieds, ce qui forme une infinité de petits vallons. Des canaux d'une eau claire arrosent le fond de ces vallons, & vont se rejoindre en plusieurs endroits pour former des étangs & des mers. On parcourt ces canaux, ces mers & ces étangs sur de belles & magnifiques barques: j'en ai vu une de treize toises de longueur & de quatre de largeur, sur laquelle étoit une superbe maison. Dans chacun de ces vallons, sur le bord des eaux, sont des bâtimens parfaitement assortis de plusieurs corps de logis, de cours; de galeries ouvertes & fermées, de jardins, de parterres, de cascades, &c. ce qui fait un assemblage dont le coup d'œil est admirable.

On sort d'un vallon, non par de belles allées, droites comme en Europe, mais par des zig-zagues, par des circuits, qui sont eux-mêmes ornés de petits pavillons, de petites grottes, & au sortir desquels on retrouve un second vallon tout différent du premier, soit pour la forme du terrein, soit pour la structure des bâtimens.

Toutes les montagnes & les collines

ſont couvertes d'arbres, ſur-tout d'arbres à fleurs, qui ſont ici très-communs. C'eſt un vrai paradis terreſtre. Les canaux ne ſont point, comme chez nous, bordés de pierres de taille tirées au cordeau, mais tout ruſtiquement, avec des morceaux de roche, dont les uns avancent, les autres reculent, & qui ſont poſés avec tant d'art, qu'on diroit que c'eſt l'ouvrage de la nature. Tantôt le canal eſt large, tantôt il eſt étroit: ici il ſerpente, là il fait des coudes, comme ſi réellement il étoit pouſſé par les collines & par les rochers. Les bords ſont ſemés de fleurs qui ſortent des rocailles, & qui paroiſſent y être l'ouvrage de la nature; chaque ſaiſon a les ſiennes.

Outre les canaux il y a par-tout des chemins, ou plutôt des ſentiers, qui ſont pavés de petits cailloux, & qui conduiſent d'un vallon à l'autre. Ces ſentiers vont auſſi en ſerpentant; tantôt ils ſont ſur les bords des canaux, tantôt ils s'en éloignent.

Arrivé dans un vallon, on apperçoit les bâtimens. Toute la façade eſt en colonnes & en fenêtres: la charpente dorée, peinte, verniſſée; les murailles de brique griſe, bien taillée, bien polie;

les toîts ſont couverts de tuiles verniſſées, rouges, jaunes, bleues, vertes, violettes, qui par leur mélange & leur arrangement font une agréable variété de compartimens & de deſſeins. Ces bâtimens n'ont preſque tous qu'un rez-de-chauſſée. Ils ſont élevés de terre, de deux, quatre, ſix ou de huit pieds. Quelques-uns ont un étage. On y monte, non par des degrés de pierre façonnés avec art, mais par des rochers, qui ſemblent être des degrés faits par la nature. Rien ne reſſemble tant à ces palais fabuleux de Fées, qu'on ſuppoſe au milieu d'un déſert, élevés ſur un roc dont l'avenue eſt raboteuſe, & va en ſerpentant.

Les appartemens intérieurs répondent parfaitement à la magnificence du dehors. Outre qu'ils ſont très-bien diſtribués, les meubles & les ornemens y ſont d'un goût exquis & d'un très-grand prix. On trouve dans les cours & dans les paſſages, des vaſes de marbre, de porcelaine, de cuivre, pleins de fleurs. Au-devant de quelques-unes de ces maiſons, au lieu de ſtatues immodeſtes, on a placé ſur des piédeſtaux de marbre, des figures en bronze ou en cuivre, d'animaux ſymboliques, & des urnes pour brûler des parſums.

Chaque vallon, comme je l'ai déja dit, a sa maison de plaisance; petite, eu égard à l'étendue de tout l'enclos, mais en elle-même assez considérable pour loger le plus grand de nos Seigneurs d'Europe avec toute sa suite. Plusieurs de ces maisons sont bâties de bois de cedre, qu'on amene à grands frais de cinq cens lieues d'ici. Mais combien croirez-vous qu'il y a de ces palais dans les différens vallons de ce vaste enclos? Il y en a plus de deux cens, sans compter autant de maisons pour les Eunuques; car ce sont eux qui ont la garde de chaque palais, & leur logement est toujours à côté, à quelque toise de distance; logement assez simple, & qui pour cette raison est toujours caché par quelque bout de mur ou par les montagnes.

Les canaux sont coupés par des ponts de distance en distance, pour rendre la communication d'un lieu à l'autre plus aisée. Ces ponts sont ordinairement de briques, de pierres de taille, quelques-uns de bois; & tous assez élevés pour laisser passer librement les barques.

Ils ont pour garde-fous des balustrades de marbre blanc travaillées avec art & sculptées en bas-reliefs: du reste ils sont toujours différens entr'eux pour la cons-

ſtruction. N'allez pas vous perſuader que ces ponts aillent en droiture : point du tout ; ils vont en tournant & en ſerpentant, de ſorte que tel pont pourroit n'avoir que trente à quarante pieds, s'il étoit en droite ligne, qui par les contours qu'on lui fait faire, ſe trouve en avoir cent ou deux cens. On en voit qui, ſoit au milieu, ſoit à l'extrêmité, ont de petits pavillons de repos, portés ſur quatre, huit ou ſeize colonnes. Ces pavillons ſont pour l'ordinaire ſur ceux des ponts d'où le coup d'œil eſt le plus beau : d'autres ont aux deux bouts des arcs de triomphe de bois ou de marbre blanc, d'une très-jolie ſtructure, mais infiniment éloignée de toutes nos idées Européennes.

J'ai dit plus haut que les canaux vont ſe rendre & ſe décharger dans des baſſins, dans des mers. Il y a en effet un de ces baſſins qui a près d'une demi-lieue de diametre en tout ſens, & à qui on a donné le nom de mer. C'eſt un des plus beaux endroits de cette maiſon de plaiſance. Autour de ce baſſin, il y a ſur les bords, de diſtance en diſtance, de grands corps de logis, ſéparés entr'eux par des canaux & par ces montagnes factices dont j'ai déja parlé.

Mais ce qui eſt un vrai bijou, c'eſt une iſle ou rocher qui, au milieu de cette mer, s'éleve d'une maniere raboteuſe & ſauvage, à une toiſe ou environ au-deſſus de la ſurſace de l'eau. Sur ce rocher eſt bâti un petit palais, où cependant l'on compte plus de cent chambres ou ſallons. Il a quatre faces, & il eſt d'une beauté & d'un goût que je ne ſçaurois vous exprimer. La vue en eſt admirable. De-là on voit tous les palais qui, par intervalle, ſont ſur les bords de ce baſſin; toutes les montagnes qui s'y terminent; tous les canaux qui y aboutiſſent pour y porter ou pour en recevoir les eaux; tous les ponts qui ſont ſur l'extrêmité ou à l'embouchure des canaux; tous les pavillons ou arcs de triomphe qui ornent ces ponts; tous les boſquets qui ſéparent ou couvrent tous les palais, pour empêcher que ceux qui ſont d'un même côté, ne puiſſent avoir vue les uns ſur les autres.

Les bords de ce charmant baſſin ſont variés à l'infini: aucun endroit ne reſſemble à l'autre; ici ce ſont des quais de pierre de taille où aboutiſſent des galeries, des allées & des chemins; là ce ſont des quais de rocaille, conſtruits en eſpece de degrés avec tout l'art ima-

ginable, ou bien ce ſont de belles terraſſes, & de chaque côté un degré pour monter aux bâtimens qu'elles ſupportent; & au-delà de ces terraſſes, il s'en éleve d'autres avec d'autres corps de logis en amphithéatre; ailleurs c'eſt un bois d'arbres à fleurs qui ſe préſente à vous; un peu plus loin vous trouvez un boſquet d'arbres ſauvages, & qui ne croiſſent que ſur les montagnes les plus déſertes. Il y a des arbres de haute-futaie & de bâtiſſe, des arbres étrangers, des arbres à fleurs, des arbres à fruit.

On trouve auſſi ſur les bords de ce même baſſin quantité de cages & de pavillons, moitié dans l'eau & moitié ſur terre, pour toute ſorte d'oiſeaux aquatiques, comme ſur terre on rencontre de temps en temps de petites ménageries & de petits parcs pour la chaſſe. On eſtime ſur-tout une eſpece de poiſſons dorés dont en effet la plus grande partie eſt d'une couleur auſſi brillante que l'or, quoiqu'il s'en trouve aſſez grand nombre d'argentés, de bleus, de rouges, de verts, de violets, de noirs, de gris de lin & de toutes ces couleurs mêlées enſemble. Il y en a pluſieurs réſervoirs dans tout le jardin; mais le plus conſidérable eſt celui-ci: c'eſt un grand eſpace en-

touré d'un treillis fort fin de fil de cuivre pour empêcher les poissons de se répandre dans tout le bassin.

Enfin pour vous faire mieux sentir toute la beauté de ce seul endroit, je voudrois pouvoir vous y transporter lorsque ce bassin est couvert de barques dorées, vernies, tantôt pour la promenade, tantôt pour la pêche, tantôt pour le combat, la joûte & autres jeux; mais sur-tout une belle nuit, lorsqu'on y tire des feux d'artifices, & qu'on illumine tous les palais, toutes les barques & presque tous les arbres; car en illuminations, en feux d'artifices les Chinois nous laissent bien loin derriere eux; & le peu que j'en ai vu surpasse infiniment tout ce que j'avois vu dans ce genre en Italie & en France.

L'endroit où loge ordinairement l'Empereur & où logent aussi toutes ses femmes, l'Impératrice, les *Koucy-fey* (1), les *Féy*, les *Pins*, les *Koucigin*, les *Tchangtsai*, les femmes de chambre, les Eunuques, est un assemblage prodigieux de

(1) Ce sont les titres des femmes, plus ou moins grands, selon qu'elles sont plus ou moins en faveur. Le nom de l'Impératrice est *Hoang-heou*; celui de l'Impératrice mere est *Tay-heou*.

bâtimens, de cours, de jardins, &c.; en un mot, c'est une ville qui a au moins l'étendue de notre petite ville de Dole; les autres palais ne sont gueres que pour la promenade, pour le dîné & le soupé.

Ce logement ordinaire de l'Empereur est immédiatement après les portes d'entrée, les premieres salles, les salles d'audience, les cours & leurs jardins : il forme une isle; il est entouré de tous les côtés par un large & profond canal; on pourroit l'appeller un sérail. C'est dans les appartemens qui le composent qu'on voit tout ce qu'on peut imaginer de plus beau en fait de meubles, d'ornemens, de peintures, (j'entends dans le goût Chinois) de bois précieux, de vernis du Japon & de la Chine, de vases antiques de porcelaine, de soieries, d'étoffes d'or & d'argent. On a réuni là tout ce que l'art & le bon goût peuvent ajouter aux richesses de la nature.

De ce logement de l'Empereur le chemin conduit presque tout droit à une petite ville, bâtie au milieu de tout l'enclos. Son étendue est d'un quart de lieue en tout sens. Elle a ses quatre portes aux quatre points cardinaux; ses tours, ses murailles, ses parapets, ses crénaux. Elle a ses rues, ses places, ses temples;

ses halles, ses marchés, ses boutiques, ses tribunaux, ses palais, son port : enfin tout ce qui se trouve en grand dans la capitale de l'Empire s'y trouve en petit.

Vous ne manquerez pas de demander à quel usage est destinée cette ville où tout doit être, pour ainsi dire, étranglé, & dès-là fort médiocre, est-ce afin que l'Empereur puisse s'y mettre en sûreté en cas de malheur, de révolte ou de révolutions ? Elle peut avoir cet usage, & cette vue a pu entrer dans le dessein de celui qui l'a fait construire, mais son principal motif a été de se procurer le plaisir de voir en raccourci tout le fracas d'une grande ville toutes les fois qu'il le souhaiteroit.

Car un Empereur Chinois est trop esclave de sa grandeur pour se montrer au public quand il sort : il ne voit rien ; les maisons, les boutiques, tout est fermé. Par-tout on tend des toiles pour empêcher qu'il ne soit apperçu. Plusieurs heures même avant qu'il passe, il n'est permis à personne de se trouver sur son chemin, & cela sous peine d'être maltraité par les Gardes. Quand il marche hors des villes, dans la campagne, deux haies de cavaliers s'avancent fort au loin de

de chaque côté, autant pour écarter tout ce qui s'y trouve d'hommes, que pour la ſûreté de la perſonne du Prince. Obligés ainſi de vivre dans cette eſpece de ſolitude, les Empereurs Chinois ont de tout temps tâché de ſe dédommager, & de ſuppléer les uns d'une façon, les autres d'une autre, aux divertiſſemens publics que leur grandeur les empêche de prendre.

Cette ville donc, ſous le regne de l'Empereur, regnant comme ſous celui de ſon pere qui l'a fait bâtir, eſt deſtinée à faire repréſenter par les Eunuques, pluſieurs fois l'année, tout le commerce, tous les marchés, tous les arts, tous les métiers, tout le fracas, toutes les allées, les venues & même les friponneries des grandes villes. Aux jours marqués chaque Ennuque prend l'habit de l'état & de la profeſſion qui lui ſont aſſignés: l'un eſt un marchand, l'autre un artiſan; celui-ci un ſoldat, celui-là un Officier. On donne à l'un une brouette à pouſſer, à l'autre des paniers à porter; enfin chacun a le diſtinctif de ſa profeſſion. Les vaiſſeaux arrivent au port, les boutiques s'ouvrent; on étale les marchandiſes: un quartier eſt pour la ſoie, un autre pour la toile; une rue pour les

porcelaines, une pour les vernis; tout eſt diſtribué. Chez celui-ci on trouve des meubles, chez celui-là des habits, des ornemens pour les femmes; chez un autre des livres pour les curieux & les ſçavans. Il y a des cabarets pour le thé & pour le vin; des auberges pour les gens de tout état. Des colporteurs vous préſentent des fruits de toute eſpece, des rafraîchiſſemens en tout genre. Des merciers vous tirent par la manche, & vous harcellent pour vous faire prendre de leurs marchandiſes. Là, tout eſt permis. On y diſtingue à peine l'Empereur du dernier de ſes ſujets. Chacun annonce ce qu'il porte. On s'y querelle, on s'y bat; c'eſt le vrais tracas des halles. Les archers arrêtent les querelleurs; on les conduit aux Juges dans leur tribunal. La diſpute s'examine & ſe juge: on condamne à la baſtonnade: on fait exécuter l'arrêt, & quelquefois un jeu ſe change, pour le plaiſir de l'Empereur, en quelque choſe de trop réel pour le patient.

Les filoux ne ſont pas oubliés dans cette fête. Ce noble emploi eſt confié à un bon nombre d'Eunuques des plus alertes, qui s'en acquittent à merveille. S'ils ſe laiſſent prendre ſur le fait, ils en ont la honte, & on les condamne,

ou du moins on fait semblant de les condamner, à être marqués, bastonnés ou exilés, selon la gravité du cas ou la qualité du vol. S'ils filoutent adroitement, les rieurs sont pour eux, ils ont des applaudissemens, & le pauvre marchand est débouté de ses plaintes ; cependant tout se retrouve la foire étant finie.

Cette foire ne se fait, comme je l'ai déja dit, que pour le plaisir de l'Empereur, de l'Impératrice & des autres femmes : il est rare qu'on y admette quelques Princes ou quelques grands ; & s'ils y sont admis, ce n'est que quand les femmes se sont retirées. Les marchandises qu'on y étale & qu'on y vend, appartiennent pour la plus grande partie aux marchands de Peking, qui les confient aux Eunuques pour les vendre réellement ; ainsi tous les marchés ne sont pas feints & simulés. L'Empereur achete toujours beaucoup, & vous ne devez pas douter qu'on ne lui vende le plus cher que l'on peut. Les femmes achetent de leur côté, & les Eunuques aussi. Tout ce commerce, s'il n'y avoit rien de réel, manqueroit de cet intérêt piquant qui rend le fracas plus vif & le plaisir plus solide.

Au commerce succede quelquefois le

labourage ; il y a dans ce même enclos un quartier qui y eſt deſtiné. On y voit des champs, des prés, des maiſons, des chaumines de laboureurs : tout s'y trouve ; les bœufs, les charrues, les autres inſtrumens. On y ſeme du bled, du riz, des légumes, toutes ſortes de grains : on moiſſonne ; on cueille les fruits ; enfin l'on y fait tout ce qui ſe fait à la campagne ; & dans tout on imite d'auſſi près qu'on le peut, la ſimplicité ruſtique & toutes les manieres de la vie champêtre.

Vous avez lu ſans doute qu'à la Chine il y a une fête fameuſe appellée la fête des lanternes, c'eſt le quinzieme de la premiere lune qu'elle ſe célebre : il n'y a point de ſi miſérable Chinois qui, ce jour-là, n'allume quelque lanterne. On en fait & on en vend de toutes ſortes de figures, de grandeurs & de prix. Ce jour-là toute la Chine eſt illuminée, mais nulle part l'illumination n'eſt ſi belle que chez l'Empereur & ſur-tout dans la maiſon dont je vous fais la deſcription. Il n'y a point de chambre, de ſalle, de galerie où il n'y ait pluſieurs lanternes ſuſpendues au plancher. Il y en a ſur tous les canaux, ſur tous les baſſins, en façon de petites barques que les eaux amenent & ramenent. Il y en a

ſur les montagnes, ſur les ponts & preſque à tous les arbres. Elles ſont toutes d'un ouvrage fin, délicat; en figures de poiſſons, d'oiſeaux, d'animaux, de vaſes, de fruits, de fleurs, de barques, & de toute groſſeur. Il y en a de ſoie, de corne, de verre, de nacre & de toutes matieres. Il y en a de peintes, de brodées, de tout prix. J'en ai vu qui n'avoient pas été faites pour mille écus. Je ne finirois pas ſi je voulois vous en marquer toutes les formes, les matieres & les ornemens. C'eſt en cela, & dans la grande variété que les Chinois donnent à leurs bâtimens, que j'admire la fécondité de leur eſprit; je ſerois tenté de croire que nous ſommes pauvres & ſtériles en comparaiſon.

Auſſi leurs yeux accoutumés à leur architecture, ne goûtent pas beaucoup notre maniere de bâtir. Voulez-vous ſçavoir ce qu'ils en diſent lorſqu'on leur en parle, ou qu'ils voient des eſtampes qui repréſentent nos bâtimens? Ces grands corps de logis, ces hauts pavillons les épouvantent; ils regardent nos rues comme des chemins creuſés dans d'affreuſes montagnes, & nos maiſons comme des rochers à perte de vue, percés de trous, ainſi que des habita-

tions d'ours & d'autres bêtes féroces. Nos étages sur-tout, accumulés les uns sur les autres, leur paroissent insupportables; ils ne comprennent pas comment on peut risquer de se casser le col cent fois le jour en montant nos degrés pour se rendre à un quatrieme ou cinquieme étage. *Il faut*, disoit l'Empereur Cang-hi, en voyant les plans de nos maisons Européenes, *il faut que l'Europe soit un pays bien petit & bien misérable, puisqu'il n'y a pas assez de terrein pour étendre les villes, & qu'on est obligé d'y habiter en l'air:* pour nous, nous concluons un peu différemment, & avec raison.

Cependant je vous avouerai que, sans prétendre décider de la préférence, la maniere de bâtir de ce pays-ci me plaît beaucoup: mes yeux & mon goût, depuis que je suis à la Chine, sont devenus un peu Chinois. Entre nous, l'hôtel de madame la Duchesse, vis-à-vis les thuileries, ne vous paroît-il pas très-beau? Il est pourtant presque à la Chinoise, & ce n'est qu'un rez-de-chaussée. Chaque pays a son goût & ses usages. Il faut convenir de la beauté de notre architecture, rien n'est si grand ni si majestueux. Nos maisons sont commodes, on ne peut pas dire le contraire. Chez

nous on veut l'uniformité par-tout & la ſymmétrie. On veut qu'il n'y ait rien de dépareillé, de déplacé; qu'un morceau réponde exactement à celui qui lui fait face ou qui lui eſt oppoſé : on aime auſſi à la Chine cette ſymmétrie, ce bel ordre, ce bel arrangement. Le palais de Peking, dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre, eſt dans ce goût. Les palais des Princes & des Seigneurs, les tribunaux, les maiſons des particuliers un peu riches ſuivent auſſi cette loi.

Mais dans les maiſons de plaiſance on veut que preſque par-tout il regne un beau déſordre, une anti-ſymmétrie. Tout roule ſur ce principe : *C'eſt une campagne ruſtique & naturelle qu'on veut repréſenter; une ſolitude, non pas un palais bien ordonné dans toutes les regles de la ſymmétrie & du rapport :* auſſi n'ai-je vu aucuns de ces petits palais, placés à une aſſez grande diſtance les uns des autres dans l'enclos de la maiſon de plaiſance de l'Empereur, qui aient entre eux aucune reſſemblance. On diroit que chacun eſt fait ſur les idées & le modele de quelques pays étrangers; que tout eſt poſé au haſard & après coup; qu'un morceau n'a pas été fait pour l'autre.

Quand on en entend parler, on s'imagine que cela est ridicule, que cela doit faire un coup d'œil désagréable : mais quand on y est, on pense différemment, on admire l'art avec lequel cette irrégularité est conduite. Tout est de bon goût, & si bien ménagé, que ce n'est pas d'une seule vue qu'on en apperçoit toute la beauté, il faut examiner piece à piece; il y a de quoi s'amuser long-temps, & de quoi satisfaire toute sa curiosité.

Au reste, ces petits palais ne sont pas, si je puis m'exprimer ainsi, de simples vuide-bouteilles. J'en ai vu bâtir un l'année derniere dans ce même enclos, qui coûta à un Prince, cousin-germain de l'Empereur, soixante ouanes (1), sans parler des ornemens & des ameublemens intérieurs qui n'étoient pas sur son compte.

Encore un mot de l'admirable variété qui regne dans ces maisons de plaisance; elle se trouve non-seulement dans la position, la vue, l'arrangement, la distribution, la grandeur, l'élevation, le

(1) Une ouane vaut dix mille taëls, le taël vaut 7 livres 10 sols, ainsi soixante ouanes font quatre millions & demi.

nombre des corps de logis, en un mot dans le total, mais encore dans les parties différentes dont ce tout eſt composé. Il me falloit venir ici pour voir des portes, des fenêtres de toute façon & de toute figure; de rondes, d'ovales, de quarrées & de tous les polygones; en forme d'éventail, de fleurs, de vaſes, d'oiſeaux, d'animaux, de poiſſons, enfin de toutes les formes, régulieres & irrégulieres.

Je crois que ce n'eſt qu'ici qu'on peut voir des galeries telles que je vais vous les dépeindre. Elles ſervent à joindre des corps de logis aſſez éloignés les uns des autres. Quelquefois du côté intérieur elles ſont en pilaſtres, & au-dehors elles ſont percées de fenêtres différentes entre elles pour la figure. Quelquefois elles ſont toutes en pilaſtres, comme celles qui vont d'un palais à un de ces pavillons ouverts de toutes parts, qui ſont deſtinés à prendre le frais. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces galeries ne vont guere en droite ligne. Elles font cent détours, tantôt derriere un boſquet, tantôt derriere un rocher, quelquefois autour d'un petit baſſin; rien n'eſt ſi agréable. Il y a en tout cela un air champêtre qui enchante & qui enleve.

Vous ne manquerez pas, ſur tout ce que je viens de vous dire, de conclure, & avec raiſon, que cette maiſon de plaiſance a dû coûter des ſommes immenſes: il n'y a en effet qu'un Prince, maître d'un état auſſi vaſte que celui de la Chine, qui puiſſe faire une ſemblable dépenſe, & venir à bout, en ſi peu de temps, d'une ſi prodigieuſe entrepriſe, car cette maiſon eſt l'ouvrage de vingt ans ſeulement: ce n'eſt que le pere de l'Empereur qui l'a commencée, & celui-ci ne fait que l'augmenter & l'embellir.

Mais il n'y a rien en cela qui doive vous étonner ni vous rendre la choſe incroyable. Outre que les bâtimens ſont preſque tous des rez-de-chauſſée; on multiplie les ouvriers à l'infini. Tout eſt fait lorſqu'on porte les matériaux ſur le lieu. Il n'y a qu'à poſer, & après quelques mois de travail la moitié de l'ouvrage eſt finie. On diroit que c'eſt un de ces palais fabuleux qui ſe forment tout d'un coup par enchantement dans un beau vallon, ou ſur la croupe d'une montagne. Au reſte, cette maiſon de plaiſance s'appelle *Yven-ming yven*; c'eſt-à-dire, le jardin des jardins, ou le jardin par excellence. Ce n'eſt pas la ſeule qu'ait l'Empereur. Il en

a trois autres dans le même goût, mais plus petites & moins belles. Dans l'un de ces trois palais, qui est celui que bâtit son aïeul *Cang-hi*, loge l'Impératrice mere avec toute sa Cour: il s'appelle *Tchamg tchun yven*, c'est-à-dire, le jardin de l'éternel printemps. Ceux des Princes, des grands Seigneurs, sont en raccourci ce que ceux de l'Empereur sont en grand.

Peut-être direz-vous, à quoi sert une si longue description? Il eût mieux valu lever les plans de cette magnifique maison & me les envoyer. Je réponds, Monsieur, qu'il faudroit pour cela que je fusse au moins trois ans à n'avoir autre chose à faire; au lieu que je n'ai pas un moment à moi, & que je suis obligé de prendre sur mon sommeil pour vous écrire. D'ailleurs, il faudroit encore qu'il me fût permis d'y entrer toutes les fois que je le souhaiterois, & d'y rester autant de temps qu'il seroit nécessaire. Bien m'en prend de sçavoir un peu peindre, sans cela je serois comme bien d'autres Européens, qui sont ici depuis vingt & trente ans, & qui n'y ont pas encore mis les pieds.

Il n'y a ici qu'un homme; c'est l'Empereur. Tous les plaisirs sont faits pour

lui ſeul. Cette ſuperbe maiſon de plaiſance n'eſt guere vue que de lui, de ſes femmes & de ſes Eunuques; il eſt rare que dans ſes palais & ſes jardins il introduiſe ni Princes ni Grands au-delà des ſalles d'audiences. De tous les Européens qui ſont ici, il n'y a que les peintres & les horlogers, qui néceſſairement, & par leurs emplois, ayent accès par-tout. L'endroit où nous peignons ordinairement, eſt un de ces petits palais dont je vous ai parlé. C'eſt-là que l'Empereur nous vient voir travailler preſque tous les jours, de ſorte qu'il n'y a pas moyen de s'abſenter; mais nous n'allons pas plus loin, à moins que ce qu'il y a à peindre ne ſoit de nature à ne pouvoir être tranſporté; car alors on nous introduit, mais avec une bonne eſcorte d'Eunuques. Il faut marcher à la hâte & ſans bruit, ſur le bout de ſes pieds, comme ſi on alloit faire un mauvais coup. C'eſt par-là que j'ai vu & parcouru tout ce beau jardin, & que je ſuis entré dans tous les appartemens. Le ſéjour que l'Empereur y fait eſt de dix mois chaque année. On n'y eſt éloigné de Peking qu'autant que Verſailles l'eſt de Paris. Le jour nous ſommes dans le jardin, & nous y dînons aux frais de

l'Empereur : pour la nuit nous avons dans une assez grande ville ou bourgade, proche du palais, une maison que nous y avons achetée. Quand l'Empereur revient à la ville, nous y revenons aussi, & alors nous sommes pendant le jour dans l'intérieur du Palais, & le soir nous nous rendons à notre église.

Voilà, Monsieur, un de ces points qu'on ne trouve pas dans les livres, & pour lesquels vous avez eu quelque raison de ne pas vouloir que je vous y renvoyasse. Il ne me reste plus qu'à vous satisfaire sur les autres articles. Vous voulez donc sçavoir de quelle maniere j'ai été reçu de l'Empereur ; comment il en use avec moi ; ce que je peins ; comment on est ici logé, nourri ; comment les Missionnaires y sont traités ; s'ils prêchent librement ; s'il est permis aux Chinois de professer la religion chrétienne ; enfin, ce que c'est que le nouveau bref du saint Siége sur les cérémonies Chinoises : voilà bien de l'ouvrage que vous me donnez. Je ne sçais si j'aurai le loisir d'en tant faire. Je suis tenté de composer avec vous, & d'en laisser la moitié pour l'année prochaine. Commençons toujours, & nous irons jusqu'où nous pourrons aller.

J'ai été reçu de l'Empereur de la Chine aussi-bien qu'un étranger puisse l'être d'un Prince qui se croit le seul souverain du monde; qui est élevé à n'être sensible à rien; qui croit un homme, sur-tout un étranger, trop heureux de pouvoir être à son service & travailler pour lui. Car, être admis à la présence de l'Empereur, pouvoir souvent le voir & lui parler, c'est pour un Chinois la suprême récompense & le souverain bonheur. Ils acheteroient bien cher cette grace, s'ils pouvoient l'acheter. Jugez donc si on ne me croit pas bien récompensé de le voir tous les jours. C'est à peu près toute la paye que j'ai pour mes travaux; si vous en exceptez quelques petits présens en soie, ou autre chose de peu de prix, & qui viennent encore rarement; aussi n'est-ce pas ce qui m'a amené à la Chine, ni ce qui m'y retient. Etre à la chaine d'un soleil à l'autre; avoir à peine les Dimanches & les Fêtes pour prier Dieu; ne peindre presque rien de son goût & de son génie; avoir mille autres embarras qu'il seroit trop long de vous expliquer; tout cela me feroit bien vîte reprendre le chemin de l'Europe, si je ne croyois mon pinceau utile pour le

bien de la Religion, & pour rendre l'Empereur favorable aux Missionnaires qui la prêchent; & si je ne voyois le Paradis au bout de mes peines & de mes travaux. C'est-là l'unique attrait qui me retient ici, aussi bien que tous les autres Européens qui sont au service de l'Empereur.

Quant à la peinture, hors le portrait du frere de l'Empereur, de sa femme, de quelques autres Princes & Princesses du sang, de quelques autres favoris & autres Seigneurs, je n'ai rien peint dans le goût Européen. Il m'a fallu oublier, pour ainsi dire, tout ce que j'avois appris, & me faire une nouvelle maniere pour me conformer au goût de la nation: de sorte que je n'ai été occupé les trois quarts du temps qu'à peindre, ou en huile sur des glaces, ou à l'eau sur la soie, des arbres, des fruits, des oiseaux, des poissons, des animaux de toute espece; rarement de la figure. Les portraits de l'Empereur & des Impératrices avoient été peints, avant mon arrivée, par un de nos Freres, nommé Castiglione, Peintre Italien, & très-habile, avec qui je suis tous les jours.

Tout ce que nous peignons est ordonné par l'Empereur. Nous faisons d'a-

bord les desſins; il les voit, les fait changer, réformer comme bon lui ſemble. Que la correction ſoit bien ou mal, il en faut paſſer par-là ſans oſer rien dire. Ici l'Empereur ſçait tout ou du moins la flatterie le lui dit fort haut, & peut-être le croit-il: toujours agit-il comme s'il en étoit perſuadé.

Nous ſommes aſſez bien logés pour des Religieux; nos maiſons ſont propres, commodes, ſans qu'il y ait rien contre la bienſéance de notre état. En ce point, nous n'avons pas lieu de regretter l'Europe. Notre nourriture eſt aſſez bonne: excepté le vin, on a à peu près ici tout ce qui ſe trouve en Europe. Les Chinois boivent du vin fait de riz mais déſagréable au goût & nuiſible à la ſanté; nous y ſuppléons par le thé ſans ſucre qui eſt toute notre boiſſon.

L'article de la Religion demanderoit une autre plume que la mienne. Sous l'aïeul de l'Empereur, notre ſainte Religion ſe prêchoit publiquement & librement dans tout l'Empire; il y avoit dans toutes les provinces un très-grand nombre de Miſſionnaires de tout ordre & de tout pays. Chacun avoit ſon diſtrict, ſon égliſe. On y prêchoit publiquement; & il étoit permis à tous les Chinois d'embraſſer la Religion.

Après la mort de ce Prince, ſon fils chaſſa des provinces tous les Miſſionnaires, confiſqua leurs égliſes, & ne laiſſa que les Européens de la capitale, comme gens utiles à l'Etat par les mathématiques, les ſciences & les arts. L'Empereur regnant à laiſſé les choſes ſur le même pied, ſans qu'il ait été poſſible d'obtenir encore rien de mieux.

Pluſieurs des Miſſionnaires chaſſés ſont rentrés ſecrétement dans les provinces; de nouveaux venus les ont ſuivis en aſſez grand nombre. Ils s'y tiennent tous cachés le mieux qu'ils peuvent, cultivent les chrétientés, & font tout le bien qui eſt en leur pouvoir, prenant des meſures pour n'être pas découverts, & ne faiſant guere leurs fonctions que la nuit.

Comme dans la capitale nous ſommes avoués, nos Miſſionnaires y exercent leur miniſtere librement. Nous avons ici trois Egliſes, une aux Jéſuites François, & deux aux Jéſuites Portugais, Italiens, Allemands, &c.

Ces égliſes ſont bâties à l'Européenne, belles, grandes, bien ornées, bien peintes, & telles qu'elles feroient honneur aux plus grandes villes d'Europe. Il y a dans Peking un très-grand nombre de chrétiens qui viennent en toute liberté

aux églises. On va dans la ville dire la sainte messe, & administrer de temps en temps les sacremens aux femmes, à qui selon les loix du pays, il n'est pas permis de sortir de la maison, & de se rendre aux églises où se trouvent les hommes. On laisse dans la capitale cette liberté aux Missionnaires, parce que l'Empereur sçait bien qu'il n'y a que le motif de la religion qui nous amene, & que si l'on venoit à fermer nos églises, & à interdire aux Missionnaires la liberté de prêcher & de faire leurs fonctions, nous quitterions bientôt la Chine ; & c'est ce qu'il ne veut pas. Ceux de nos Peres qui sont dans les provinces, n'y sont pas tellement cachés, qu'on ne pût les découvrir si on vouloit ; mais les Mandarins ferment les yeux, parce qu'ils sçavent sur quel pied nous sommes à Peking. Que si par malheur nous en étions renvoyés, les Missionnaires des provinces seroient bientôt découverts & renvoyés à leur tour. Notre figure est trop différente de la chinoise pour pouvoir être long-temps inconnus.

Enfin, Monsieur, nous voici au dernier article. Vous voulez que je vous parle du nouveau bref du saint Pere contre les cérémonies chinoises. Com-

ment vous ſatisfaire ? Sans étude & ſans ſcience, je ſerois téméraire d'entrer là-deſſus dans aucun détail. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que ce bref ne décourage nullement les Miſſionnaires. En obéiſſant au ſaint ſiege, ils feront d'ailleurs tout ce qui eſt en leur pouvoir, perſuadés que Dieu ne leur en demande pas davantage. Ne donnez donc aucune créance aux diſcours, aux libelles de quelques perſonnes mal intentionnées. Je me ſuis fait Jeſuite très-tard; ainſi ce ne ſont pas les préjugés de l'éducation qui me conduiſent : mais j'examine, je réfléchis, & je vois que tout ce qu'il y a ici de Jéſuites, ſont habiles, ſoit pour les ſciences de l'Europe, ſoit pour les connoiſſances de la Chine; que ce ſont des hommes d'une grande vertu. Ils ſont ſans doute bien plus inſtruits que moi ſur le compte de ceux qui ne travaillent qu'à les décrier; cependant ils ſe taiſent ſur ce ſujet, & ils ſe feroient un grand ſcrupule d'en parler; je ne les ai jamais ouï s'expliquer à cet égard qu'avec la derniere réſerve. La charité, parmi eux, va de pair avec l'obéiſſance au ſaint ſiege; & cette obéiſſance eſt totale & parfaite. Le ſaint Pere a parlé; cela ſuffit. Il n'y a pas un mot à dire; on ne ſe

permet pas même un geste ; il faut se taire & obéir. C'est ce que je leur ai souvent entendu dire, & récemment encore à l'occasion du nouveau bref.

Quant à ce qui regarde le progrès que fait ici la religion, je vous ai déja dit que nous y avons trois Eglises, & vingt-deux Jesuites ; dix François dans notre maison françoise, & douze dans les deux autres maisons, qui sont Portugais, Italiens & Allemands. De ces vingt-deux Jésuites, il y en a sept occupés comme moi au service de l'Empereur. Les autres sont Prêtres, & par conséquent Missionnaires. Ils cultivent non-seulement la chrétienté qui est dans la ville de Peking, mais encore celles qui sont jusqu'à trente & quarante lieues à la ronde, où ils vont de temps en temps faire des excursions apostoliques.

Outre ces Jésuites Européens, il y a encore ici cinq Jésuites Chinois, Prêtres, pour aller dans les lieux & dans les maisons où un Européen ne pourroit pas aller sans risque & avec bienséance. Il y a, outre cela, dans différentes provinces de cet Empire, trente à quarante Missionnaires, Jésuites ou autres. Notre maison françoise baptise réguliérement chaque année près de cinq à six cens

adultes, tant dans la ville que dans la province, & dans la Tartarie, au-delà de la grande muraille. Le nombre des petits enfans de parens infidéles, monte ordinairament jusqu'à douze ou treize cens. Nos Peres Portugais, qui sont en plus grand nombre que les François, baptisent un plus grand nombre d'idolâtres; aussi comptent-ils, dans cette seule province & la Tartarie, vingt-cinq à trente mille chrétiens; au lieu que dans notre mission françoise, on n'en compte guere qu'environ cinq mille.

Je suis très-souvent témoin de la piété avec laquelle les chrétiens s'approchent des sacremens qu'ils fréquentent le plus souvent qu'il leur est possible. Leur modestie & leur respect dans l'église me charment toutes les fois que j'y fais attention. Il ne sera pas, comme je crois, hors de propos de vous faire part d'un effet singulier de la grace du saint baptême, conféré, il y a quelques mois, à une jeune Princesse de la famille du *Sounou*, dont il est tant parlé dans différens recueils des Lettres édifiantes, à l'occasion des persécutions qu'elle a eues à soutenir de la part du dernier Empereur.

Un des Princes chrétiens de cette

illuſtre famille vint à notre égliſe, dans le mois de Juillet de cette année, dire à un de nos Peres, qu'il apprenoit dans le moment qu'une de ſes nieces, qui depuis quelques mois avoit témoigné quelque envie de ſe faire chrétienne, étoit à l'extrémité. Comme ce Pere ne pouvoit lui-même aller dans cette maiſon d'infidéles, il donna au zélé Prince une fiole pleine d'eau, dans la crainte qu'il n'en pût trouver auſſi promptement que le cas preſſant l'exigeroit, à cauſe du trouble & de la confuſion où étoit la maiſon de la malade. Ce Prince très-inſtruit de la religion s'en va avec empreſſement trouver la jeune Princeſſe, qui n'avoit plus l'uſage de la parole; il voit l'extrémité où elle étoit reduite; il avertit les parens infidéles du deſſein qu'il a de la baptiſer; & ceux-ci n'ayant fait aucune oppoſition, il fait à la malade les interrogations accoutumées en pareil cas; il l'avertit de lui ſerrer la main pour ſigne qu'elle entend ce qu'il lui propoſe; & cette marque lui ayant été donnée, il avertit la malade qu'il va lui verſer de l'eau ſur la tête pour la régénérer en Jeſus-Chriſt. Cette jeune Princeſſe s'agenouille alors du mieux qu'elle peut pour recevoir cette grace;

elle répand des larmes pour témoigner son regret & sa joie ; & le Prince, plein de foi, la baptise. A peine eut-elle reçu ce sacrement, qu'elle s'endormit d'un paisible sommeil. Ses parens, quoique infidéles, avertis de son baptême, furent tranquilles sur son sort, & ne douterent nullement que Dieu ne lui rendît la santé. Au bout de quelques heures de sommeil, elle s'éveilla & jetta un grand soupir. Depuis plusieurs jours elle ne pouvoit prendre aucune nourriture ; on lui donna à manger, & elle avala sans peine : elle se rendormit ensuite ; & après s'être éveillée, elle s'écria qu'elle étoit guérie ; & effectivement, elle jouit aujourd'hui d'une parfaite santé.

Je ne vous dis rien de la perte qu'a fait la Mission des Peres d'Entrecolle & Parennin : l'un & l'autre sont morts dans une grande réputation de sainteté, & sont regrettés, non-seulement des Missionnaires qui les connoissoient plus intimément, mais encore de tous les Chrétiens de cette Mission. Je ne doute pas que vous n'ayez déja vu le détail des vertus & des travaux de ces deux hommes apostoliques.

Je crois qu'il est temps, Monsieur, pour vous & pour moi, de finir cette

lettre qui m'a conduit plus loin que je ne croyois d'abord. Je ſouhaite qu'elle vous faſſe plaiſir. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir, par quelque choſe de plus conſidérable, vous témoigner ma parfaite eſtime. Il ne me reſte qu'à vous offrir mes prieres auprès du Seigneur. Je vous demande auſſi quelque part dans les vôtres, & ſuis très-reſpectueuſement, &c.

Fin du vingt-deuxieme Volume.

TABLE

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

Fin de la table du vingt-deuxieme volume.



